

La Revue populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 18, No 9

SEPTEMBRE 1925



Notre roman : LE FIANCÉ INCONNU
par EVELINE LE MAIRE

SI VOUS DESIREZ

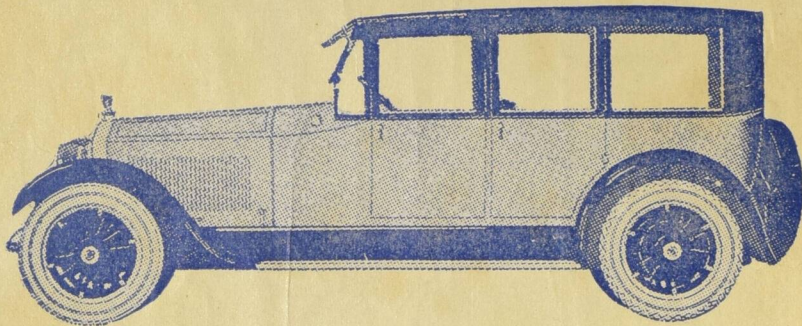


LE LUXE
LA DUREE
L'ECONOMIE
L'ENDURANCE
LE CONFORT PARFAIT
LA SECURITE ABSOLUE

Questionnez l'un des propriétaires du Fameux
Automobile à manchons (sans soupapes)

STEARNS KNIGHT

LA REPONSE VOUS CONVAINCRA !



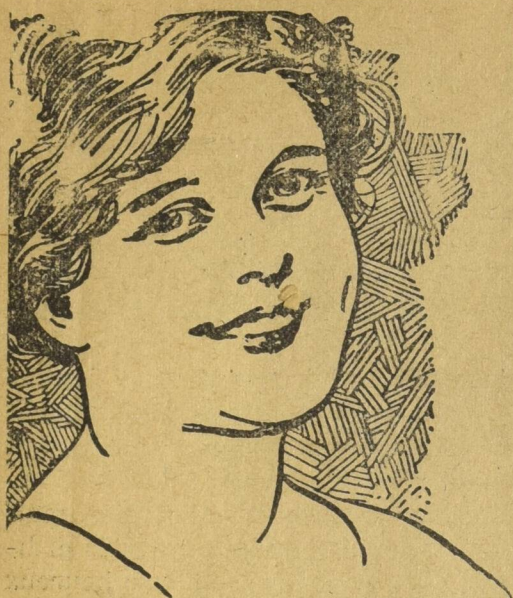
Sedan, 5 places, six cylindres. Garanti développer 90 forces (H. P.), 100 milles à l'heure, et couvrir 18 milles par gallon de gasoline. De plus, son entretien est reconnu comme étant le moins coûteux de tous les automobiles de marque. PRIX DE LIVRAISON IMMEDIATE: **\$6100** NET.

72 modèles différents de 2 à 7 places et à prix variés

—O—

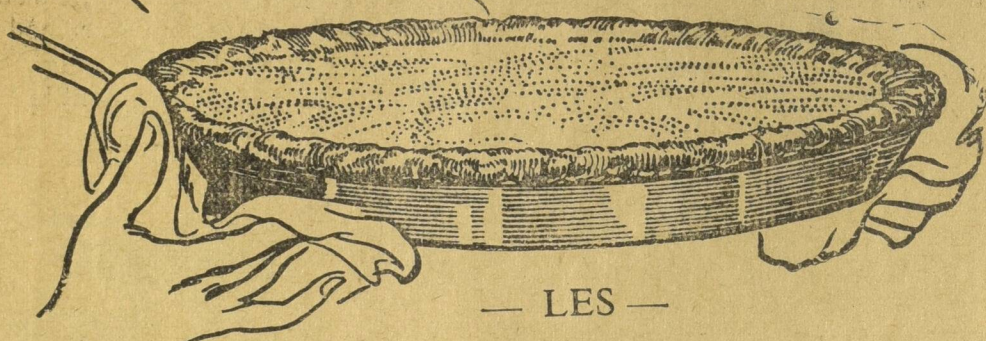
L.-J. GAUTHIER & CIE

3421, AVE DU PARC, Montréal. Tél.: Plateau 5650



Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

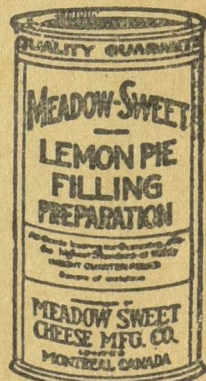
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original
et authentique.

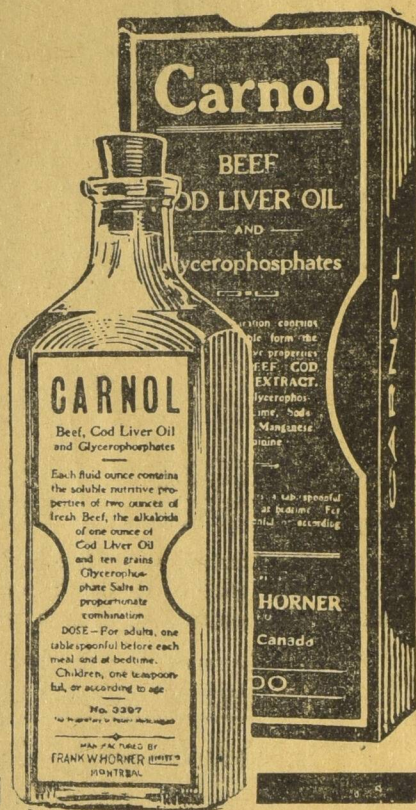
“JE DOIS LA VIE AU CARNOL,” écrit M. Sinclair

A la suite d'un accident de chemin de fer, après la faillite de plusieurs médecines, M. Sinclair obtint du soulagement de deux bouteilles de Carnol.

La lettre suivante se passe de commentaires. Nous laissons M. Sinclair vous raconter son expérience en ses propres termes. — « Je souffrais d'épuisement nerveux à la suite d'un accident de chemin de fer il y a quelques années. Les remèdes ne m'apportaient aucun soulagement véritable, alors je décidai d'essayer le Carnol. Je n'avais pas grande confiance aux remèdes brevetés, mais un ami me dit que le Carnol était bien supérieur aux remèdes brevetés ordinaires. «Essaie-le,» me dit-il, «et donne-m'en des nouvelles.» Je suis heureux de dire que ce remède merveilleux a fait pour moi ce que les autres remèdes n'ont pu faire et par conséquent je suis très heureux de rendre ce témoignage en faveur du Carnol. Je conseillerais à tous les hommes d'affaires, dont la vie épuisante leur fait sentir le besoin d'un tonique reconstituant, de prendre du Carnol. Ce n'est que par un essai loyal qu'ils en connaîtront les superbes qualités.

Après une première bouteille je remarquai un mieux considérable. Mon appétit s'améliora et après la seconde bouteille j'aurais pu manger même des patates crues et des oignons. Je dormais dur comme une bûche et après un sommeil réparateur j'entreprenais de bon cœur le travail fatigant d'un agent d'assurance actif. C'est un travail qui requiert une dépense considérable de forces nerveuses pour conclure des marchés et je puis dire en toute confiance, que le Carnol n'a pas son pareil en fait de remèdes. Je vous suggérerais de mettre cette lettre bien en évidence, afin que tout le monde connaisse ce merveilleux remède pour reconstituer les forces et engraisser. Je dis en toute confiance, je dois la vie au Carnol. Rien n'égale ce remède. — Gordon M. Sinclair, Chatham, N.B.

1-24



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois75c

Montréal et
banlieue exceptésDirecteur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 9

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRELA REVUE
POPULAIREest expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Montréal, septembre 1925

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

PROPOS DE RENTRÉE

Il s'agit de la rentrée des classes, évidemment. Les propos qu'elle suscite ne peuvent être gais et les écoliers et écolières qui chaque année les entendent, toujours les mêmes, n'y trouvent aucune saveur, comme de bien entendu. Ce n'est pas nous qui les en blâmerons!

Aussi, pour varier le ton, et faire goûter à tous ces chers enfants des joies anticipees (ce qui est ou très habile ou très méchant), parlerons-nous des livres de prix qu'ils recevront à la fin de cette année,—dans quelques mois bien vite passés!

On ne travaille bien qu'en vue de récompenses ; qu'on les fasse donc flamboyer à leurs yeux dès à présent! Ce n'est pas pour rien que nous disons flamboyer, car rien ne brille plus vivement, ne jette plus d'éclat que ces pyramides de bouquins rouges sang de boeuf à tranche dorée et jaspures sanguinolentes qui se dressent un jour dans les bras des bons élèves pour s'écrouler le lendemain au fond des malles, dans le grenier empoussiéré. Que voulez-vous qu'ils

en fassent? Les lire?—ils sont trop ennuyeux. Les conserver? — ce ne sont pas là des livres de bibliothèque.

C'est donc de la grande désolation des livres de classe qu'il s'agit. Déjà pourtant, dans certaines grandes institutions de filles et garçons, on donne comme récompenses de très beaux livres d'un format de bibliothèque et d'un caractère intéressant, achetés chez nos libraires. Mais il convient que le mouvement se généralise pour que le livre de prix apporte à tous les enfants le goût des beaux ouvrages de l'esprit, qu'il soit le noyau de la bibliothèque future,—non plus un embarras dans les greniers. Et pourtant tel est le sort de tous ces volumes impossibles! Au fond, peut-être bien qu'une raquette de tennis, une crosse, un bâton de golf, un ballon et une bicyclette pour le prix d'excellence réjouiraient davantage le cœur des écoliers. A l'époque des vacances, on a plus de goût pour le sport que pour les divertissements de l'esprit...

Jules JOLICOEUR.



LUNE MAGIQUE

Dès que plus un bruit
N'éveille la nuit,
Que l'astre au ciel luit
Changeant,
Et que, par l'allée
De brume voilée,
La mousse est criblée
D'argent,

Sous les clartés blanches,
Ecartant les branches,
Svelte et de pervenches
Coiffée
Frôlant les forêts
De son pas discret,
Voici qu'apparaît
La Fée...

Derrière s'élance,
Echos du silence
Ce que sa puissance
Protège,
Nains, sylphes, qui font
Par vol et par bond
Comme un vagabond
Cortège.

Paul REBOUX

LA TOILETTE FÉMININE DANS L'ANTIQUITÉ

Les miroirs—Les parfums — Le fard et la pommade—Les épingles—Les peignes—Les éventails.

Les miroirs.— De tous les objets qui concernent la toilette, chez les Grecs, les Romains, comme de nos jours, c'est le miroir qui importe le plus. Les miroirs dont se servaient les anciens n'étaient pas en verre, mais en métal poli. En outre, les miroirs antiques sont tous portatifs ; on ne les considère nulle part

tal poli auxquels adhère un manche en bois ou en métal). Le manche de ces miroirs figure souvent un chat, parce que la propreté du chat est proverbiale dans tous les pays.

Le disque est d'une forme ronde ou ovoïde : il est quelquefois très pesant et souvent revêtu d'un vernis d'or qui lui donnait la propriété de réfléchir les objets avec la plus grande netteté.

Le même principe décoratif se retrouve dans les miroirs grecs ou étrusques. Le manche ou support est très souvent caractérisé par une figure : ici, c'est un atlante nu qui porte son fardeau (fig. 1) ; plus loin, c'est une femme dont le vêtement fournit de curieux documents sur le costume étrusque (fig. 2). Le revers du disque poli dans lequel on se mirait était souvent décoré de petites scènes gravées dans le métal et encadrées de précieux ornements.

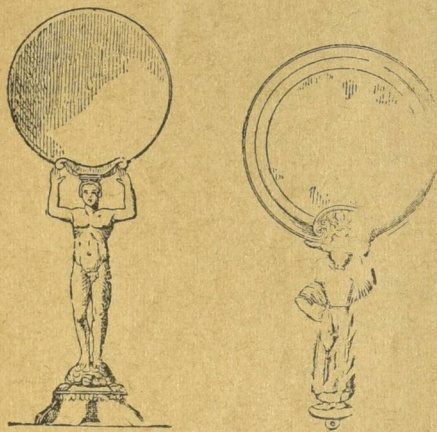


Fig. 1 et 2.—Miroirs étrusques.

comme mobilier. Et comme il faut un manche pour les tenir, la forme du miroir a peu changé. Mais les artisans se sont appliqués à orner ce manche de toutes les façons imaginables ; aussi nous en reste-t-il tellement et de si beaux que nous n'avons jamais pu trouver mieux. Le type le plus ancien se trouve en Egypte.

On trouve au Louvre plusieurs de ces miroirs égyptiens (disques en mé-

Les parfums.—Tous les peuples de l'antiquité ont usé des parfums : les auteurs grecs et latins y font de fréquentes allusions, et les collections publiques sont remplies d'objets s'y rattachant. Ce sont des petits vases destinés à contenir des odeurs, des boîtes pour les pommades, des cuillères dans lesquelles on mettait divers ingrédients colorants, et mille autres objets qui montrent que, sous ce rapport, les anciens étaient au moins aussi avancés que nous pouvons l'être aujourd'hui. Les vases qui avaient cette destination étaient généralement de forme allongée, avec un goulot fort

étroit, dans lequel on trempait une aiguille ou un pinceau pour y prendre le suc colorant, ou bien qu'on versait goutte à goutte sur la chevelure ou la barbe si c'était un parfum. (Fig. 3 et 4). Les parfums que les anciens employaient venaient généralement de l'Arabie et des contrées orientales. L'usage en était universel et on en

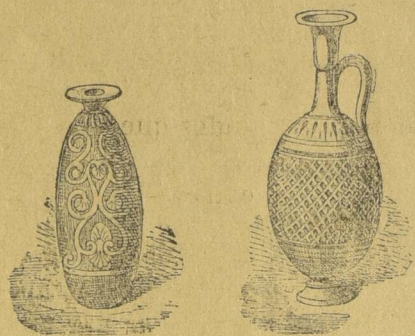


Fig. 3 et 4.—Vases à parfums.

employait pour toutes choses. On en extrayait de la cire ou de certains arbrisseaux d'Egypte. Parmi les plus estimés étaient ceux de Chypre et le nord. Venaient ensuite les essences de lys et de rose, et mille autres dont les femmes se servaient, soit en pâte, soit secs, soit liquides; elles en arrosaient leurs vêtements, leurs meubles, leurs lits; en brûlaient dans l'intérieur de leurs appartements.

Un auteur latin parlant des parfums nous entretient en même temps de tous les moyens dont usaient les femmes pour s'embellir. C'est un peu sortir du sujet, mais sans s'en tenir trop loin encore. Les femmes toujours ont été les mêmes! Écoutez cet auteur comique: "Si leurs sourcils sont blonds, elles les noircissent avec de la suie; s'ils sont noirs, elles les blanchissent avec du blanc de céruse; enfin s'ils sont trop blancs, une mixtion faite exprès efface et détruit cette

blancheur. Ont-elles quelque partie du corps où la peau soit plus blanche et plus fine, c'est celle-là qu'elles ont soin de montrer. Leurs dents sont-elles belles et bien rangées, elles rient sans cesse pour qu'on admire la beauté de leur bouche. Gaies ou tristes, il n'importe, il faut qu'elles rient tout le jour, et afin de n'y point manquer, elles placent entre leurs lèvres une petite branche de myrte qui les tient toujours entr'ouvertes." Saint Clément d'Alexandrie s'indigne à maintes reprises de l'abus des parfums que faisaient encore les femmes dans les premiers siècles de l'Eglise.

Le fard et la pommade.—L'Egypte est le pays de l'antiquité qui a le plus aimé le fard et la pommade. C'est du moins ce qu'il est permis de supposer d'après la quantité énorme de petits ustensiles de toilette qu'on a trouvés dans les tombeaux de l'Egypte. La poudre d'antimoine dont on se ser-

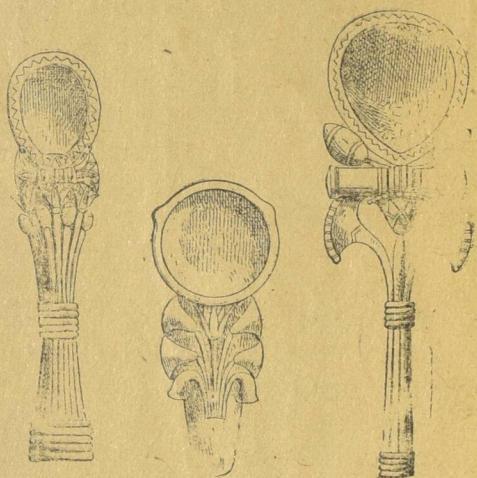


Fig. 5, 6 et 7.—Cuillères égyptiennes.

vait pour noircir les paupières était fort employée. Les Egyptiens se servaient pour mettre la pommade de petits ustensiles qui ne paraissent pas

avoir été employés ailleurs, et qui présentent généralement la forme de cuillères; aussi les désigne-t-on généralement sous le nom de cuillères de toilette. Elles sont en bois et travaillées avec un soin infini. On en a retrouvé un très grand nombre dans les tombeaux égyptiens. Le plus souvent, ce sont des fleurs ou des boutons de lotus, des gerbes de roseaux ou des plantes ingénieusement agencées qui forment l'ensemble de cette décoration (fig. 5, 6 et 7).

Le fard et les pommades se mettaient également dans de petites boîtes d'ivoire, comme celles qu'on a retrouvées à Pompéi.

employait pour le fard différents ingrédients dont les auteurs ont souvent parlé, et dont quelques-uns paraissent assez bizarres. C'est ainsi que pour blanchir la peau on se servait de "crocodilée", liniment tiré des excréments du crocodile. On faisait aussi des cosmétiques pour les joues, pour les paupières, etc. Pline raconte que le lait d'ânesse passait pour avoir la propriété d'enlever les rides. Ce fut Poppée, la maîtresse de Néron, qui mit le lait d'ânesse à la mode; elle s'en faisait même des bains et pour cela, elle avait des troupeaux d'ânesses qui la suivaient dans ses voyages.

Les épingles.—L'origine des épingles remonte aux temps préhistoriques; on en trouve dans les plus anciens tombeaux. Avant qu'on sût travailler les métaux, on faisait des épingles ou des aiguilles avec des arêtes de poissons ou le dard des arbustes épineux. Dès que le bronze apparaît, on en fait avec cette matière sans cesser pour cela d'en faire avec de l'ivoire ou des os travaillés. Tous les métaux ont été successivement em-

ployés pour la confection des épingles, et on leur a donné de bonne heure les formes les plus variées. Les aiguilles à coudre dont on se servait pour la confection des vêtements étaient fort petites et pointues comme les nôtres, mais leur exiguité fait qu'on en a retrouvé fort peu, la rouille les ayant rongées sous l'action du temps.

En revanche, on a retrouvé à Pompéi et ailleurs un nombre considérable d'épingles à cheveux: on les reconnaît à ce qu'elles sont en général beaucoup plus grandes que les autres. Ces épingles avaient dans la toilette féminine un rôle extrêmement important. (fig. 8).

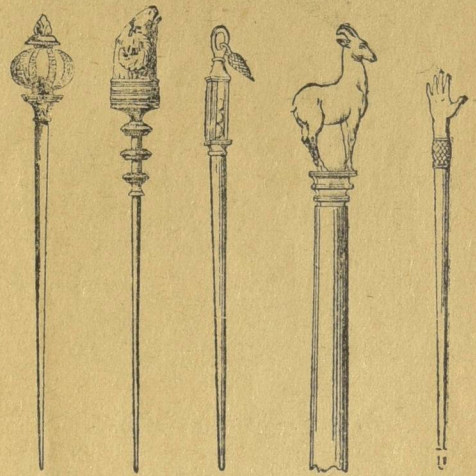


Fig. 8.—Épingles pour coiffures.

La tête de ces épingles était formée tantôt par un simple bouton de métal estampé ou ciselé, par un gland, une grenade ou une fleur; quelquefois par une tête d'animal ou un buste humain, un chapiteau supportant un génie ou un amour.

La tête des épingles à cheveux est souvent creuse, et dans ce cas, elle renfermait des parfums et quelquefois du poison. Suivant Dion, Cassius Clé-

opâtre se serait donné la mort au moyen du poison qu'elle conservait dans une de ses épingles.

Ces épingles pouvaient servir à d'autres usages. Ce fut avec l'une d'elles que Fulvie, femme de Marc Antoine, perça la langue de Cicéron dont elle tenait sur ses genoux la tête sanglante.

Dans la société romaine, l'échafaudage de la chevelure d'une femme était une grosse affaire, et les épingles étaient de toute nécessité pour le maintenir. De nombreuses servantes faisaient l'office de coiffeuses près des dames opulentes qui, si nous en croyons les auteurs satiriques, ne les traitaient pas toujours avec douceur.

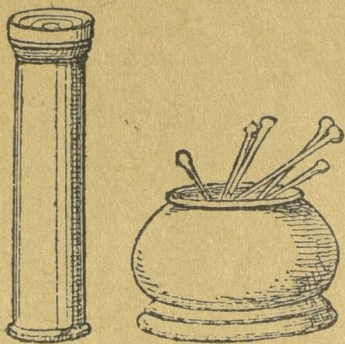


Fig. 9.—Boîte à épingles.

Les épingles se mettaient dans de petits étuis assez pareils à ceux de nos jours, témoins les deux que nous donnons dans notre croquis (fig. 9). Mais il y en avait de très riches, artistement ornementés et enrichis de peintures.

Les peignes.—Les Egyptiens se servaient de peignes en bois pourvus d'une double rangée de dents. La partie pleine était décorée d'ornements très variés. On peut voir au musée égyptien du Louvre plusieurs peignes fort intéressants: l'un d'eux est orné

d'un bouquetin qui met un genou en terre.

Les peignes dont se servaient les Romains étaient généralement formés de deux rangées de petites dents serrées et ne différaient guère de ceux qu'on emploie aujourd'hui. On se servait aussi de démêloirs dont la figure 10 nous montre un spécimen. Enfin les femmes se mettaient quelquefois dans les cheveux des peignes concaves, comme ceux avec lesquels elles



Fig. 10.—Peigne.

retiennent aujourd'hui leurs nattes, mais en général l'usage des épingles était beaucoup plus fréquent que celui des peignes pour maintenir les cheveux. Les peignes, les étuis à épingles, les petites fioles destinées à contenir les pommades et les parfums, se resserraient dans des boîtes en bronze. Les cistes, auxquelles on a attribué longtemps un usage purement religieux et qu'on croyait avoir été employées uniquement dans les mystères, étaient destinées à contenir divers objets de toilette à l'usage des femmes.

Les éventails.—Aussi loin qu'on veuille remonter dans l'histoire des sociétés antiques, on trouve l'usage des éventails. Mais ces éventails n'étaient pas tout à fait conformés comme les nôtres. Ils ne se fermaient pas et les dames ne les tenaient pas à la main: c'est toujours une servante qui est chargée d'agiter l'air autour du visage de leur maîtresse. Ovide nous apprend que l'art de manier l'éventail était un des moyens de séduction des galants de

Rome. Il constate que l'on a souvent obtenu les bonnes grâces des dames pour les avoir doucement rafraîchies

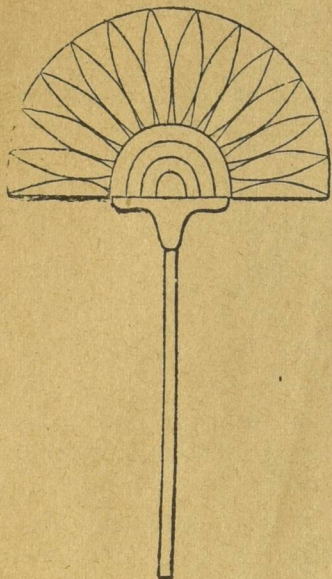


Fig. 11.—Eventail égyptien fait avec des feuilles sèches.

à l'aide de l'éventail. Nous reproduisons les deux types d'éventails propres à l'Egypte. Celui qui montre la figure

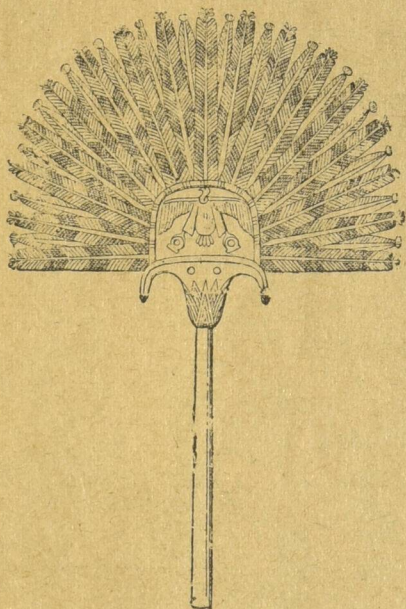
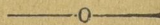


Fig. 12.—Eventail égyptien fait avec des plumes.

11 est fait avec des feuilles sèches et cet autre qu'illustre la figure 12 est fait de plumes d'oiseau placées sur une tige de bois en forme de lotus.

Cet éventail paraît avoir servi de type à ceux qui ont été adoptés plus tard par les Grecs.



LE DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE

Il est permis de penser que les premiers fascicules du nouveau dictionnaire de l'Académie vont sortir incessamment. Ils ne seront pas imprimés, comme ceux de la dernière édition, par la maison Firmin-Didot, qui a décliné cet honneur. Mais quel que soit l'éditeur choisi, l'ouvrage n'en connaîtra pas moins un vif succès de vente et de curiosité.

L'édition de demain sera la huitième, considérablement augmentée, revue et corrigée, car nombre de mots nouveaux ont enrichi le langage et quantité de termes ont changé de signification, voire d'orthographe, depuis le grand cardinal. Voici près d'un demi-siècle qu'on espérait cette publication.

Les éditions antérieures sont des années: 1694, 1718, 1740, 1762, 1798, 1835 et 1877.

La rédaction du dictionnaire a toujours été la préoccupation primordiale des Immortels. Ils en conçurent l'idée et le plan dès leur seconde séance, le 20 mars 1634. Les premiers académiciens s'étaient réunis. Il y avait là les abbés de Cérisy et de Bois-Robert, Conrart, le président François Maynard, le famélique Saint-Amand, Gomberville et quelques autres de moindre éclat, dont le poète Colletet, lequel fut pensionné pour avoir vanté les charmes d'une pièce d'eau des Tuileries.



Manies de Collectionneurs

Collections d'art et collections grotesques

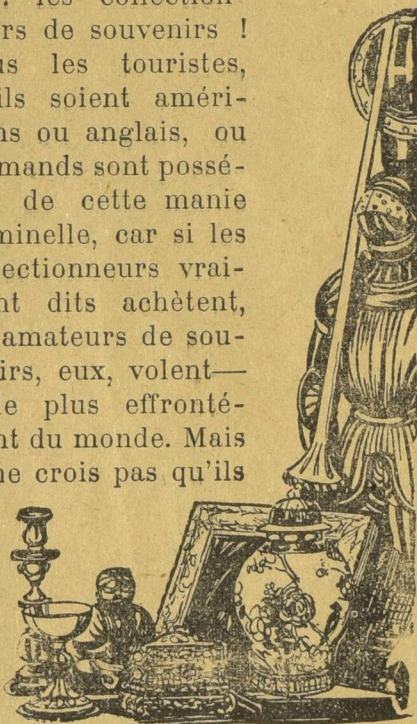
On connaît bien les collectionneurs de meubles, de tableaux et de livres; ce sont les plus communs. Il en est pourtant une foule d'autres et qui ne sont certes pas les moins bizarres. Nous disons bizarres, parce que, comme on sait, tout le monde s'entend pour faire des collectionneurs, quelque raisonnables soient-ils, des manières de doux maniaques. Mais nous aurions tort d'user de sévérité envers eux, car chacun de nous collectionne quelque chose,—c'est là un goût inhérent à l'âme humaine. La catégorie la plus importante est évidemment celle des collectionneurs de timbres-poste et de pipes. On raconte à ce sujet que le duc des Deux-Ponts avait une collection de pipes estimée cent mille florins. Quant aux timbres rares, les philatélistes savent le prix exorbitant qu'ils les payent.

Il y a en outre des amateurs pour les clefs, les serrures, les boutons, les bagues de cigares, les fers à cheval, les colliers de chiens et,—sauf votre respect,—les ronds de cabinet!

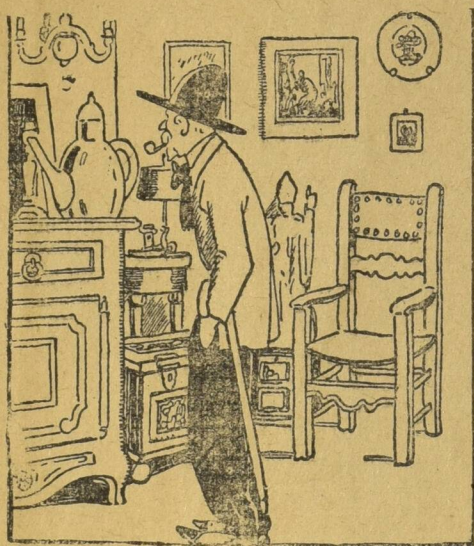
Roger Régis, savant chroniqueur parisien, raconte qu'un officier de la marine anglaise avait assemblé des spécimens de toutes les formes et de toutes les qualités de haricots rouges, blancs et gris.

Un Allemand réunit déjà 3,889 tabliers de toute espèce: tabliers de domestiques, de garçons de café, de travailleurs, de chirurgiens, d'écoliers. Et cela ne nous fait-il pas penser à ces gens qui collectionnent les serviettes d'hôtels, de pensions, de cabines et qui ne peuvent manger au restaurant sans emporter quelque morceau du couvert, soit un verre, soit un couteau, soit la salière! On appelle ces petits objets des **souvenirs!**

Ah! les collectionneurs de souvenirs! Tous les touristes, qu'ils soient américains ou anglais, ou allemands sont possédés de cette manie criminelle, car si les collectionneurs vraiment dits achètent, les amateurs de souvenirs, eux, volent—et le plus effrontément du monde. Mais je ne crois pas qu'ils



s'en rendent compte. Passent-ils devant un monument historique, ils trouvent très bien d'y graver leur nom; aperçoivent-ils dans un musée un merveilleux coffret, ils en prélèvent un morceau,—et ils se découperaient aussi bien un lambeau dans le manteau de pourpre d'un César.



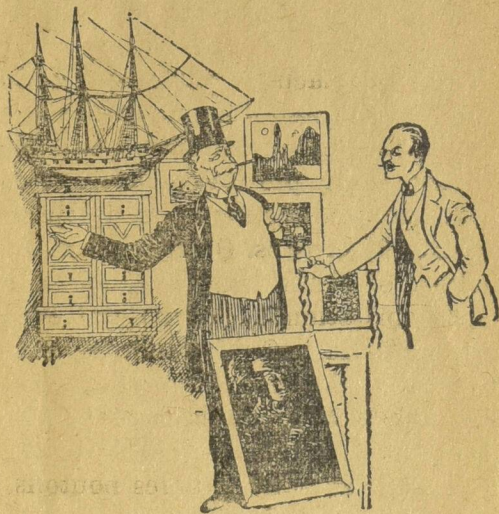
Mais revenons à nos collectionneurs; ils sont plus sympathiques. Frédéric le Grand avait rassemblé 1,500 tabatières; l'humoriste Tlapison, des milliers de sifflets et le roi Louis 1er de Bavière (en quoi il ressemblait au bon roi Louis-Philippe), des parapluies.

Un autre, le docteur Charbon, ce sont des bouchons: il en possédait 3,000. Un autre encore les chaussons des danseuses célèbres et un certain M. Lhéritier avait dans son château un appartement rempli des oeufs de tous les oiseaux imaginables.

Mais il y a mieux, le collectionneur de puces! Et ce phénomène était sir Walter Rothschild qui décidément ne savait que faire de son argent... Il en possédait 3,000 spécimens des races

les plus variées. Mais il en manquait une à la collection de ce milliardaire: la puce du renard des régions polaires. Il y tenait beaucoup. Et c'est à un des nôtres, un trappeur canadien, que revient l'honneur d'avoir dégoté pareille merveille! En effet, Sir Walter ayant fait passer une annonce dans tous les journaux du Canada, un trappeur lui fit parvenir, par poste recommandée (et comment!) trois des plus beaux exemplaires des puces polaires. Il en reçut 3,000 francs, soit \$600: c'était avant la guerre. A ce prix, tous les soldats, dans les tranchées, eussent fait fortune!

Les cordes de pendus, voilà un article qui se collectionne très bien, et dans les meilleures familles encore! Un autre Sir (serait-ce indispensable d'être collectionneur dans cette cor-



poration?), Sir Thomas de Tyrwitt les rechercha durant toute sa vie. Au nombre des collectionneurs macabres, mentionnons encore ceux qui amassent les souvenirs des grands criminels. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne croit.

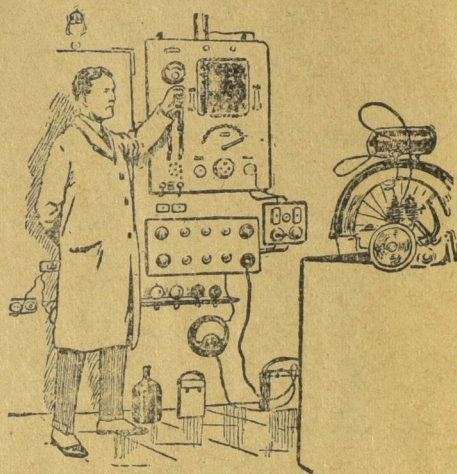
Nous ne saurions trop recommander aux amateurs de vieux meubles le sang-froid et la circonspection. En cette matière, on se fait rouler de la plus belle manière, car au jour d'aujourd'hui, aussi bien à Montréal, à Québec, que dans toutes les grandes villes d'Europe, on fabrique le vieux: c'est là une industrie nouvelle et qui est très florissante. Il se vend à Paris, par milliers, des bergères Louis XVI fabriquées le mois précédent, tout comme des Corot — peints durant l'année par quelque rapin famélique de Montparnasse. A Montréal, les bons ébénistes ne sont pas les moindres fournisseurs de "meubles d'époque" aux antiquaires.

— 0 —

LE RAYON DIABOLIQUE

Nous avons déjà parlé de cette fameuse invention d'un ingénieur anglais, M. Grindell Matthews, qui a déjà à son actif plusieurs découvertes intéressantes concernant la téléphonie sans fil et le repérage des sous-marins. C'est un rayon, appelé aussi "rayon ardent" ou "rayon qui tue" susceptible de tout chambarder dans le monde. Ses premiers effets seraient d'arrêter les avions et de les brûler en plein vol, d'immobiliser des corps d'armée entiers, de faire sauter la soute aux poudres des cuirassés, tout cela à distance par la projection d'un terrible rayon invisible. Il s'agit, suivant ce savant qui n'a encore divulgué à personne le secret de sa découverte, de la combinaison de trois éléments n'ayant rien de commun avec les rayons Roentgen, les rayons X, les infra-rouges et les ultra-vio-

lets. Il utilise des courants à très haute fréquence. Il les projette et les dirige au moyen de réflecteurs spéciaux qui ont certaines analogies avec ceux qu'on emploie pour les projections de lumière. Ces rayons paralysent tous les êtres vivants dans un secteur donné. Il n'est pas encore possible de se prémunir contre ces rayons mortels,



pas plus au moyen de courants, neutralisateurs que par des vêtements isolants, des armures métalliques conduisant au sol les décharges électriques. Cependant, ces rayons peuvent avoir du bon, en les utilisant pour le diagnostic et la thérapeutique du cancer.

— c —

LA RECETTE DU MASTIC DES VITRIERS

Le mastic des vitriers est obtenu en malaxant de la craie avec de l'huile de lin jusqu'à ce qu'on obtienne une pâte épaisse. Ce mastic durcit avec le temps.

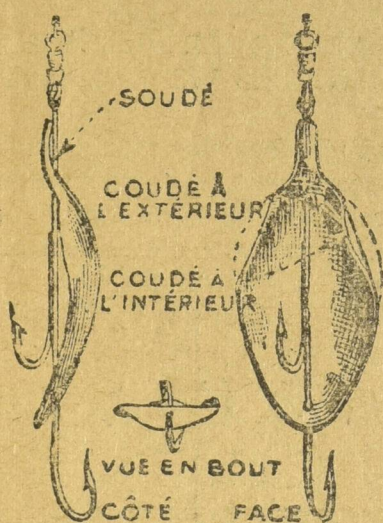
Pour les peintures fines, on fait usage du mastic à la céruse où ce dernier corps remplace la craie; mais ce mastic est trop dur pour la vitrerie.

AUX AMATEURS DE PECHE

Moyens faciles de faire en septembre vos pêches les plus abondantes

POUR CONFECTIONNER UNE CUILLERE-HAMEÇON

On peut fabriquer une bonne cuillère-hameçon, à l'aide d'une cuillère ordinaire, petite et solide. On coupe le manche à un demi-pouce environ du bas, et on perce de petits trous dans la cuillère proprement dite, en ligne à chaque extrémité, à la suite l'un de l'autre.



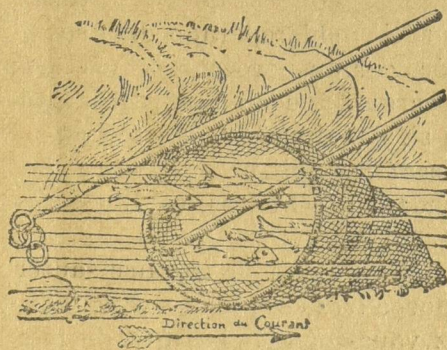
On pousse la tige d'un long hameçon au travers des deux trous, et on dirige la pointe du crochet du hameçon vers le bas de la cuillère, en laissant environ un pouce de distance.

On soude un second crochet d'hameçon au premier, à l'intérieur de la cuillère, comme il est indiqué, la pointe du second vers le haut et atteignant presque le centre de la cuillère.

On soude le morceau de la queue de la cuillère à la tige du long crochet, et on fixe une ligne dans l'oeillet. On courbe vers l'extérieur un bord de la cuillère et l'autre vers l'intérieur, et l'hameçon est complet. On fait briller l'extérieur de la cuillère, pour servir d'appât.

LA PÊCHE AU TROUBLEAU LE LONG DES BERGES DONNE D'EXCELLENTS RESULTATS

On pratique cette pêche dans les grands ruisseaux ou les petites rivières. Le troubleau à cercle de bois flexible, à très long manche, est placé par le pêcheur, de la rive opposée, sous les berges surplombantes, l'ouverture du troubleau maintenue verticalement. Le rabatteur est muni d'une longue gaffe terminée par plusieurs anneaux de fer mobiles, et commence de rabattre

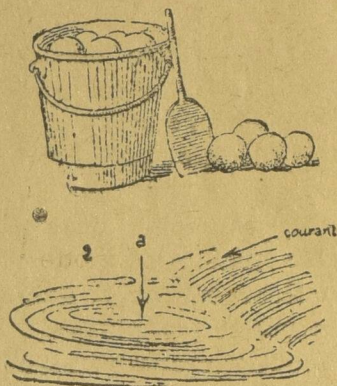


le poisson à 12 ou 15 pieds au-dessus du troubleau. Avec sa gaffe, il suit le bord, fouillant les trous, les racines. Le poisson effrayé, surtout par le bruit des anneaux de fer qui se heurtent aux cailloux du fond, vient se jeter dans le

troubleau qu'on retire vivement, quand le rabatteur a amené sa gaffe à quelques pouces de l'engin. Cette pêche doit être faite dans le sens du courant.

COMMENT ON AMORCE DANS LES PETITES RIVIERES

Quand vous êtes à la campagne, près d'une petite rivière, il vous arrive, par un beau jour, d'avoir envie de pêcher. C'est toujours facile de se monter une ligne, mais c'est plus difficile de prendre du poisson. Il faut savoir l'attirer sur un point donné, pour que "ça



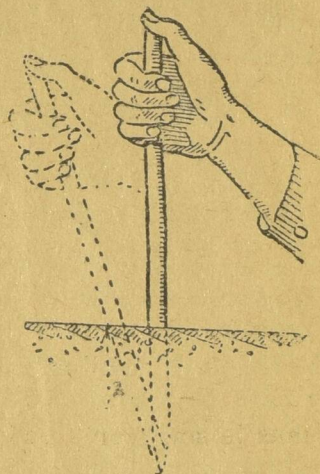
amorde'', suivant l'expression consacrée, car on perd son temps si on va jeter sa ligne au hasard du courant, ou si, dans une eau calme, vous vous laissez hypnotiser par votre flotteur, pendant des heures, et... sans résultat.

Attirez donc le poisson avec une amorce très simple que vous fabriquerez vous-même. Là, pas de matériel compliqué: un vieux seau hors d'usage, une pelle que vous aurez tirée d'une petite planche et c'est tout. Tâchez de découvrir un gisement de terre glaise ou terre grasse; avec votre pelle, remplissez presque votre seau et revenez à la maison. Là, faites avec

votre terre, mélangée avec du son de blé, en assez grande quantité, moitié environ comme volume, des boulettes de la grosseur du poing (fig. 1). Prenez votre seau, une boîte de vers rouges et votre ligne, puis dirigez-vous vers la rivière. Choisissez un endroit (fig. 2) où se trouve un remous, après un fort courant. Jetez au beau milieu, en **a**, deux ou trois boulettes. Préparez votre ligne et mouillez-la sur l'amorce, vous ne reviendrez certainement pas bredouille. Vous prendrez force goujons et ablettes, surtout si vous jetez, toutes les vingt minutes, une boulette fraîche au même endroit, car les boulettes se désagrègent et le son qui s'en va, au fil de l'eau, attire le poisson à cet endroit.

MOYEN DE FAIRE SORTIR RAPIDEMENT DES VERS DE TERRE

Vous prenez un piquet que vous enfoncez à une profondeur d'un pied environ dans un terrain mouillé; vous le faites mouvoir d'avant en arrière,

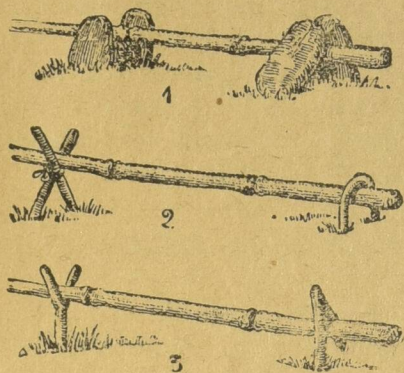


et dans un rayon de quelques pouces autour du poteau; les vers sortent en quantité.

DIFFÉRENTES FAÇONS DE PLACER UNE LIGNE QU'ON NE VEUT PAS TENIR EN MAIN

Quand on pêche à la ligne de fond, on pose souvent la ou les lignes sur le bord, en attendant que le poisson attaque. Il est utile que la gaule reste fixe. Pour cela, sans se charger d'ustensiles lourds et coûteux, on peut user de moyens de fortune pratiques et surtout gratuits!...

Voici trois façons de poser une ligne et d'immobiliser la gaule par des moyens très simples:



1° Au bord d'une rivière dénudée, sans arbres ni arbrisseaux. Installation faite avec cinq gros cailloux: trois en avant au bord, et deux en arrière, pour empêcher la gaule de basculer.

2° Deux bâtonnets croisés, enfoncés dans le sol, maintenus par une ficelle au bord. En arrière, une branche courbée aux deux extrémités enfoncées dans le sol, formant boucle.

3° Une branche fourchue coupée court, placée au bord comme support. En arrière, une autre branche fourchue renversée et enfoncée dans le sol.

PARIS, ARBITRE DE LA MODE MASCULINE

Paris, depuis des siècles, dicte la mode aux femmes. Les créations parisiennes, chacun le sait, depuis de nombreuses années, s'imposent dans toutes les grandes villes du monde civilisé; c'est la mode de Paris que les femmes élégantes suivent dans les capitales de l'Europe et dans toutes les grandes cités américaines. Les couturiers et modistes étrangers ne peuvent rien là contre. En revanche, au couturier français l'on oppose le tailleur anglais. Celui-là règne encore en souverain, depuis les beaux jours du dandysme, depuis Brummel et Byron, sur le monde masculin et c'est en vain que la confection judéo-américaine cherche à lui ravir son marché.

Or, voici que les Français veulent s'emparer de la mode masculine comme ils le firent de la féminine, et cela en ressuscitant les toilettes du dix-neuvième siècle, en délivrant cette mode masculine de son opiniâtre uniformité, en l'embellissant de toutes les couleurs propres aux toilettes des femmes.

Nous verrions des élégants porter des habits de soirée de couleurs éclatantes, avec des boutons de manchettes serties d'opales ou de saphirs, des mouchoirs en dentelles, se parfumer de parfums spéciaux, pour hommes, arborer des chapeaux variés de forme, toutes ces choses enfin que les aristocrates portaient si noblement à Versailles, et jusqu'à la moitié du dix-neuvième siècle, en France.

Une campagne s'organise en France en faveur de ce retour au dandysme et que soutiennent manufacturiers, tailleurs, marchands de nou-

veautés, la jeunesse mondaine, écrivains, artistes, conférenciers et surtout ces arbitres de l'élégance masculine qui sont André de Fouquières, Jean Patou, Poiret et maints jeunes écrivains et artistes qui, à l'exemple de Byron, de Musset, d'Oscar Wilde, versent dans l'esthétisme et ont souci de leur toilette.



Louis XIV, jeune homme, arbitre des élégances du XVII^e siècle

A Paris, le changement dans l'étiquette, la mise, s'opère lentement, mais sûrement. C'est ainsi que les sauts profonds, les "courbettes" et le baise-main reprennent leur ancienne vogue.

Ainsi que le dit M. de Fouquières, la France, pour deux raisons, doit re-

prendre le sceptre de la mode masculine qu'elle a depuis un siècle abandonné aux mains des Anglais: raison d'économie et raison d'esthétique. Le goût français peut seul maintenant relever cette mode, en faire la chose admirable qu'elle était dans le passé. En effet, l'homme de moins en moins se soucie de sa mise. Accompagne-t-il une femme somptueusement habillée à un dîner, au théâtre ou à l'opéra, que porte-t-il? Bien souvent un complet brun! C'est une insulte à faire à une dame bien parée que de l'escorter dans une toilette aussi peu décente. Il élève la femme sur un piédestal, tels les Américains, par exemple, mais ne fera rien pour marquer le respect, l'admiration qu'il lui porte.

Et M. de Fouquières conclut que le dandysme, un dandysme mitigé, remettra en honneur les bonnes manières des siècles passés.

— o —

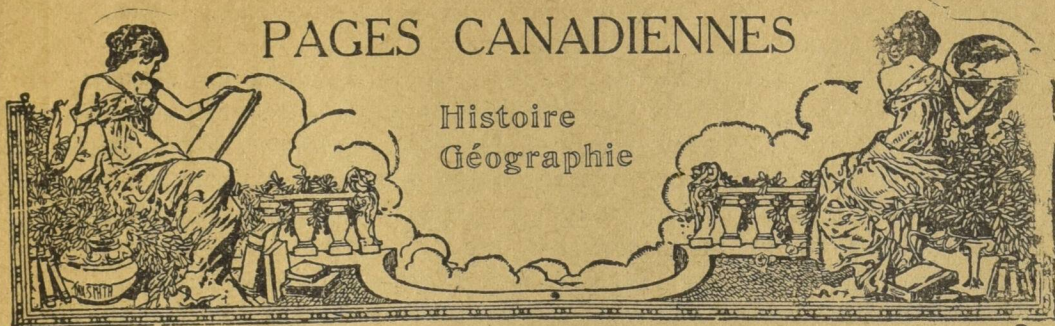
PASSAGERS INDESIRABLES

Cent dix tonnes de coquillages ont été arrachées des flancs du "Glamorganshire", navire britannique. Cette unité ne naviguait plus depuis dix-huit mois.

Mais les moules et les crustacés amateurs de voyages au long cours n'hésitent pas à se fixer sur la coque des transatlantiques en service, au détriment de la vitesse du paquebot (qui peut tomber de 18 à 15 noeuds au bout de quelques mois). Pour remédier à cet inconvénient il faut consommer beaucoup plus de charbon.

Généralement, une fois par an, on nettoie la coque des navires de ces coquillages et on l'enduit d'une substance spéciale, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les mollusques d'y adhérer promptement.

PAGES CANADIENNES

Histoire
GéographieCHRONOLOGIE DES TREMBLEMENTS DE
TERRE DANS LA PROVINCE
DE QUEBEC

Dans sa livraison de mars-avril, "Le Bulletin de la Société de Géographie de Québec", publie un fort intéressant article sur les tremblements de terre dans la province de Québec depuis les premiers temps de la Colonie et plus particulièrement sur celui du 27 février dernier, dont nos lecteurs trouveront ici les plus importants fragments:

"Le 27 février dernier, vers 9 heures du soir, le sol a subi, dans une grande partie du Canada et spécialement dans la région de Québec, une forte secousse sismique. Le gouvernement fédéral n'ayant aucun établissement d'études sismographiques dans cette région, il a été impossible, en s'appuyant sur des bases scientifiques, d'en faire un rapport exact et nous en sommes réduits aux hypothèses et aux récits plus ou moins véridiques des journaux.

D'un commun accord, tous déclarèrent que les plus fortes secousses dans un rayon de cent milles autour de Québec, se firent sentir dans les environs de la Baie Saint-Paul et du Cap Tourmente. A Québec, à Lévis, à

la Rivière-Ouelle, les effets du tremblement de terre, quoique très violents, ne durèrent que quelques secondes. Les dégâts, gravement exagérés dans la presse canadienne, se résumèrent à quelques cheminées ébranlées, à quelques murs lézardés. Aucun accident mortel ne fut signalé, sauf quelques rares cas de personnes qui, plusieurs jours après le choc, moururent de prostration nerveuse. Les plus rudes secousses furent éprouvées dans la région du Saguenay et dans le comté de Charlevoix, aux Eboulements, à la Baie Saint-Paul, où le tremblement de terre se fit sentir distinctement pendant plusieurs jours.

A titre de curiosité, nous reproduisons un passage d'une "lettre ouverte" adressée aux journaux par le capitaine J. W. Tremblay, un vieux marin des Eboulements:

"Ce qui me fait croire que c'est dans l'Atlantique qu'il faut chercher l'origine de ce séisme, c'est que New-York, Boston, Halifax ont été secoués à la même minute que Québec, Montréal et Toronto."

Rappelons brièvement, d'après le "Progrès du Saguenay", les dates principales des tremblements de terre perçus dans la province de Québec depuis l'année 1661, et nous verrons que la question de l'épicentre est loin d'être facile à résoudre. Il n'y a pas que la Baie Saint-Paul qui puisse revendiquer le périlleux honneur d'être l'épicentre des secousses sismiques du Canada.

1661.—Secousse sismique à Montréal ; rien de mentionné pour ailleurs.

1663.—Le grand "tremble-terre" où toute la colonie d'un bout à l'autre fut ébranlée.

1664.—Il tremble à Tadoussac et à la Malbaie.

1668.—Cap Tourmente ; il cause des dégâts. Pays des Iroquois.

1672.—Tadoussac, d'après le P. de Crépéul.

1672 à 1673.—Rien nulle part, pas même à la Baie Saint-Paul, paroisse existant depuis 1685.

1732.—Montréal: trois cents maisons endommagées; quantité de cheminées, une jeune fille tuée, plusieurs personnes tuées; grêle de pierres. (Et le "Progrès du Saguenay" ajoute cette notation délicate et qui met tout de suite de la poésie dans une chose aussi effroyable: "On couche dans les jardins; les dames quittent crinolines et paniers").

1744.—Québec.

1784.—Québec.

1791.—Québec: violente secousse. On ne dit rien au sujet des cheminées... Il tremble pendant 40 jours, le premier coup démolit, à la Baie Saint-Paul, des cheminées; en tout, pour la quarantaine, 21 cheminées et une maison endommagée. Aux Ebou-

lements: 3 cheminées; église endommagée.

1831.—Québec, à Beauport, plusieurs cheminées renversées, murs lézardés. Malbaie, Baie Saint-Paul, Kamouraska, assez fort; pas de dégâts.

1853.—Par toute la province. Faible.

1858.—Kamouraska.

1860.—De la Pointe-au-Père à Hamilton, Ontario. Baie Saint-Paul : quelques cheminées renversées. Rivière-Ouelle: 12 cheminées renversées; rien sur les cheminées d'ailleurs.

1864.—Epouvante dans les maisons de Québec (The Chronicle).

1866.—Québec, assez fort.

1870.—Tout le long de l'arête laurentienne, Kamouraska et Rivière-Ouelle, dégâts considérables. Québec: grand nombre de cheminées brisées. Baie Saint-Paul: crevasses ; cheminées; partie du portail de l'église.

1871.—Secousses légères dans la province.

1874.—A Saint-Basile (Portneuf) du 31 juillet ou 9 août, 80 détonations en 3 heures, le 3 août. Le Cap-Santé, Saint-Alban, Saint-Raymond détonent.

1877.—Forte secousse par toute la province.

1880.—Ottawa et le bas du fleuve.

1885.—Par toute la province.

1887.—Petite-Rivière : un simple coup pareil au tonnerre.

1893.—Fort à Montréal, bris de vaisselle, effondrement d'une maison.

1898.—Sainte-Anne de la Pocatière.

1902.—Québec.

1906.—Baie Saint-Paul.

1907.—La Malbaie.

1925.—Forte secousse par toute la province. Dommages à Shawinigan, à

Québec, à la Rivière-Ouelle, à Saint-Urbain. A la Baie Saint-Paul tout est resté en place, même les nombreuses cheminées qui ont été crevassées. Deux cloches ont été ébranlées sur leur chevalet, quelques pierres au sommet du pignon de la façade de l'église, côté intérieur, se sont descellées.

Donc, en dépit de la légende amorcée par la "Gazette de Québec", en 1791, et entretenue depuis, les faits prouvent qu'il tremble un peu partout, par la province. Si on veut donner à la Baie Saint-Paul un épicentre à tout prix, cette dernière est en droit d'en donner aux autres, à Montréal, à Portneuf, même à Québec, qui n'en veut pas

Chacun a son épicentre à tour de rôle. Mais ces épicentres sont-ils aux fractures des sommets plutôt qu'aux réajustements de la base des Laurentides?

Nous opinerions pour les sommets dans les monts, en arrière, car, même à la Baie Saint-Paul, on entend venir le tremblement du nord-ouest par en arrière de Québec.

De plus, la légende affirme qu'à la Baie Saint-Paul, il tremble une couple de fois par mois, à part les secousses que personne n'entend et qui doivent ou devraient exister pour le soutien de l'hypothèse. Cela est faux. Il tremble ici une fois par année, peut-être moins."

Cet article qui nous renseigne pour la première fois de façon complète sur les dates des différents tremblements de terre qui ont secoué nos ancêtres depuis le siècle dix-septième, se double, comme on le voit, d'une polémique de clocher ou, pour mieux dire, de cheminée ! La baie St-Paul n'entend pas qu'on la juge

plus épicentre séismique que le reste de la province. Nous le voulons bien, n'ayant aucun intérêt en cette affaire. Mais pourquoi, en ce cas, l'auteur de cette chronique avoue-t-il un tremblement de terre par année?

Ainsi qu'on le voit, il est impossible de prendre au sérieux nos tremblements de terre qui n'ont fait qu'une victime en près de trois cents ans. C'est à peine s'ils déboulent quelques cheminées et lézardent des murs. Décidément, le Japon est plus intéressant!

LES MONTAGNES LES PLUS ELEVEES DU CANADA

Le plus haut pic connu du Canada est le mont Logan, de 19,539 pieds, qui fait partie de la chaîne Saint-Elie, dans le territoire du Yukon. Viennent ensuite, dans les Montagnes Rocheuses, le mont Robson, 13,700 pieds, et plusieurs autres pics de 11,000 à 12,000 pieds.

On trouve d'autres sommets aussi imposants dans la chaîne des Selkirk. Dans la province de Québec, nous avons les Laurentides, les Appalaches ou Montagnes Notre-Dame et les Hauteurs Montérégiennes, de Mont-Royal. Ces dernières collines sont les suivantes: Montarville, Beloeil, Rougemont, Yamaska, Shefford, Brome et Johnson. Les plus hauts sommets des Laurentides ne dépassent pas six mille pieds et le Mont-Royal n'a pas tout à fait huit cents pieds.

—o—

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai. Les autres enlèvent l'âme en remuant les passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne.

COMMENT REPARER UN VIEUX CANOT AVANT DE LE REMISER POUR L'HIVER

Avec des soins appropriés, un canot recouvert de toile à voile peut durer au moins vingt ans. Ceci peut paraître bizarre à ceux d'entre vous qui ont été obligés de mettre de côté un de ces légers esquifs après quelques années de service, parce qu'il prenait l'eau.

On a néanmoins appris avec l'expérience que l'on peut remettre en service un canot qui prend l'eau, même après qu'il a été mis douze ans au rebut par son premier possesseur.

Lorsque ce canot fut ainsi repris, le léger parquet de cèdre était sec, fendu en de si nombreux endroits que le canot tomba au fond presque en même temps qu'on le mit à l'eau. L'examen montra que l'eau entraît par une demi-douzaine de trous, qui paraissaient avoir été produits par des pierres ou des racines.

La couche de peinture extérieure était craquelée et en très mauvais état.

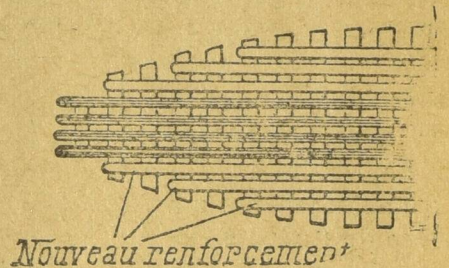
Le premier soin fut d'enlever tous les vestiges de peinture et de vernis avec une pâte de poudre de savon et d'eau chaude. Cette mixture fut laissée sur le canot toute la nuit.

À l'aide d'un vieux couteau, on put gratter la peinture aisément. On attaqua ensuite la toile intérieure avec une brosse dure, et de l'eau chaude, en frottant jusqu'à ce qu'on eût obtenu une surface nette, propre et blanche.

Après avoir fait sécher la toile un jour ou deux, tous les trous furent réparés et bouchés. C'est ici que réside le secret de la réparation. Le bouchage

est fait non avec du ciment spécial vendu pour la circonstance mais avec de la gomme laque molle ou dure.

On en répand une petite partie sur la toile, et on emploie un fer à souder chaud pour la mélanger et la frotter. Il ne faut pas avoir le fer aussi chaud que pour la soudure, et il faut s'arrêter au moment où la gomme laque commence à faire des bulles. Lorsqu'un trou est complètement bouché, on laisse refroidir la mixture, et on gratte le surplus avec un couteau bien aiguisé.



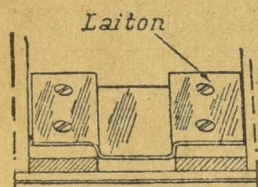
Ensuite on met l'endroit à niveau de la surface de la toile avec du papier de verre moyen enroulé autour d'un petit bloc de bois. Le trou se trouve maintenant bouché avec une substance plus dure que la toile environnante, bien que suffisamment élastique pour qu'elle ne craque pas; on fait, la partie réparée est plus solide que la toile elle-même.

On procède de la même manière avec tous les autres trous. S'il arrive que l'un d'eux présente une ouverture longue, ou un morceau carré enlevé à l'emporte-pièce on pose un morceau

le coton ou de drap que l'on tamponne sous la toile à cet endroit et on l'imprime autant que possible de gomme laque, sans néanmoins produire une saillante.

L'opération suivante consiste à recouvrir la toile d'une couche d'ocre jaune. On peut la mélanger avec de l'huile de lin bouillie et une petite quantité de térébenthine. La substance ainsi obtenue doit être quelque peu plus épaisse qu'une peinture ordinaire.

Cette couche doit sécher en une semaine environ, alors que l'on renouvelle l'intérieur du canot. Sur toutes les parties spongieuses ou craquées d'une mauvaise façon, on doit placer une petite feuille de laiton comme indique la figure. Si le canot semble solide, le plancher ordinaire peut être largi, comme il est également indiqué sur le croquis. Les larges pièces sont clouées avec des clous de laiton de manière qu'ils viennent entre chaque membrure du canot.

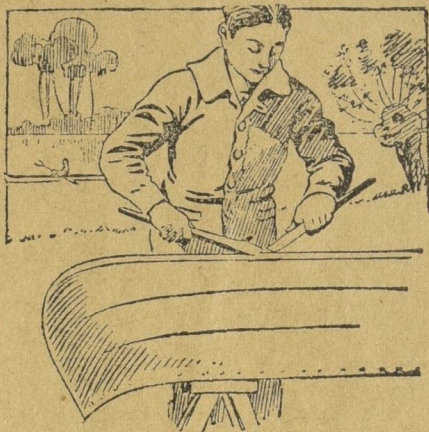


On peut aussi augmenter le nombre des longues lattes de manière que le canot soit entièrement protégé. Il est nécessaire d'enlever les traverses pour placer ce plancher en position.

Quand la couche d'ocre est sèche, on la passe au papier de verre et on met une autre couche de peinture, comme celle dont on se sert pour les arroses. C'est en somme, une peinture vernie ou émaillée, et qui est très satisfaisante mais chère.

La peinture à voiture couvre généralement bien; elle doit être mélangée

seulement avec de la térébenthine, de manière à sécher très vite. On passe trois couches de peinture en 40 heures environ, et on obtient ainsi la meilleure surface que l'on puisse obtenir.



L'intérieur du canot ne peut pas présenter l'apparence de celui d'un neuf, mais il peut être embelli en nettoyant soigneusement avec une brosse dure, du savon et de l'eau; on peut passer aussi deux couches de peinture vernie chêne, lorsque la surface est complètement sèche.

Si on a apporté une attention convenable à la peinture et au vernissage à l'abri de la poussière, on aura un canot presque aussi beau qu'un neuf. Si un trou se présente à nouveau au bout d'un certain temps, on le répare à l'aide de gomme laque et d'un fer chaud, comme nous l'avons indiqué.

— 0 —

Que la femme ne soit pas seulement la ménagère de l'homme, mais encore sa compagne d'esprit, car c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison d'être forcé de s'y renfermer avec lui-même et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

* * *

Heureux le jeune homme qui rend à sa mère les contentements et les caresses qu'il en a reçus! Et puisse-t-il un jour soutenir la vieillesse de celle qui a soutenu ses premiers pas!

LA LEGENDE ORIENTALE DU ROI SALOMON

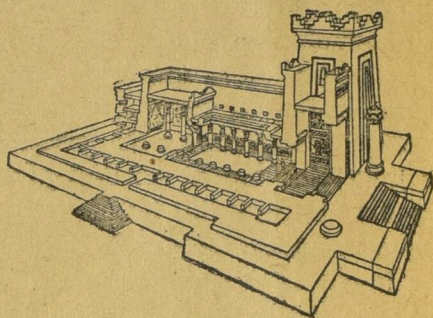
Le nom du grand roi Salomon est resté populaire dans tout l'Orient, bien après sa mort, survenue en l'an 975 av. J.-C., et jusqu'au moyen âge, à preuve que dans les Mille Nuits et Une Nuit (traduction Mardrus) on fait souvent mention de ses merveilles, de sa haute sagesse et de sa profonde connaissance de la magie.

Toutes ses légendes orientales entretenues autour du nom de ce roi d'Israël ont été recueillies par un savant orientaliste anglais, St. John Seymour. Avant d'en citer quelques-unes, donnons une brève notice biographique du somptueux roi qui fut visité par la plus opulente reine de l'antiquité, la reine Balkis de Saba.

Salomon était fils de David et de Bethsabée; il conserva toutes les conquêtes de David et maintint sa réputation sur tout le territoire compris entre la frontière d'Egypte, la mer Rouge et l'Euphrate. L'oeuvre capitale de son règne fut la construction du temple de Jérusalem dont nous donnons le croquis de la meilleure reconstitution qui en ait été faite. Salomon s'éleva en outre un merveilleux palais au sud de ce temple, sur la colline d'Ophel. Sa sagesse surpassait encore sa magnificence. Il en donna des preuves éclatantes. Il cultiva différentes branches du savoir humain, composa des sentences, des poésies, des morceaux de musique et on lui attribue la composition de trois des livres canoniques de la Bible. Cependant, à la fin de son règne, Salomon se laissa vaincre par les séductions de l'Orient: il se composa un harem avec une multitude de femmes étrangères, qui l'entraînèrent à l'idolâtrie. Ses su-

jets, accablés d'impôts, préparaient en secret la révolte quand il mourut.

Quant aux Arabes, ils considèrent Salomon comme l'un des plus grands prophètes du monde musulman, et aussi comme un merveilleux magicien. C'est à lui qu'ils attribuent la possession du tapis magique, sur lequel il eût visité tous les peuples de la terre et de l'Anneau de Salomon, anneau magique forgé par lui-même.



Reconstitution dans ses grandes lignes du Temple de Salomon

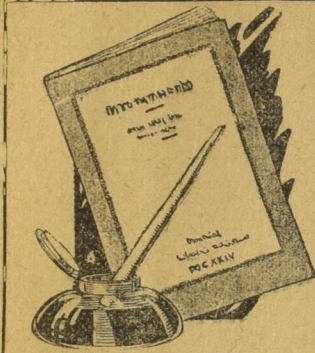
Salomon prend chez eux le nom de Soleiman; il est avant tout le roi des génies (djinn) auxquels il fit bâtir des édifices merveilleux, qui ne sont évidemment que le souvenir du temple et du palais de Salomon. Ils le regardent en plus comme l'auteur de plusieurs ouvrages sur la magie et aussi, non seulement comme l'hôte, mais le mari de la reine de Saba, laquelle aurait eu de lui un fils, fondateur de la dynastie actuelle des rois de l'Abyssinie.

— O —

L'enfant devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il reçoit, une récompense ou un châtiment.

La première vertu d'une mère, c'est la fermeté, c'est la justice... Elle est la conscience visible de l'enfant. Quand elle gâte son enfant, c'est la conscience de l'enfant qu'elle pervertit.

L'homme de bien, dans les fonctions publiques ne peut gratifier ses amis; l'injustice le peut.



Bibliographie Canadienne

PAR

JULES JOLICOEUR

LES ORIGINES RELIGIEUSES DU CANADA

Par **Georges GOYAU**, de l'Académie
Française. (Bernard Grasset, Paris)

Les torts sont maintenant redressés des injures que nous firent maints écrivains français, anciens et modernes, insuffisamment renseignés et sur la Nouvelle-France et sur le Canada. Nous aurions mauvaise grâce de persister dans notre méchante humeur et de boudier plus longtemps la France pour les propos amers ou injustes de quelques-uns de ses philosophes, historiens, géographes, écrivains ou simples voyageurs. La réparation vient de haut : dans la même année, **La Tragédie d'un Peuple**, par Lauvrière; **Les Origines Religieuses du Canada**, épopée mystique, par Georges Goyau, de l'Académie Française, deux maîtres écrivains et deux maîtres livres. Avec **Le Canada** de Siegfried, cela fait un beau triptyque.

Tout le livre de M. Goyau est à lire certes, mais la préface nous le résume si bien qu'on peut, si l'on n'a pas la bosse de l'histoire, s'en contenter.

M. Goyau a pour dessein de démontrer que la colonisation du Canada fut

l'affaire de l'Eglise, des Jésuites notamment. C'est la glorification de leur oeuvre apostolique. Cette colonisation fut empêchée de mille façons et ses plus dangereux adversaires furent les philosophes et les écrivains. Telle est la substance de cette préface.

On sait que les Relations furent durant quarante années, de 1632 à 1672, "la chronique qui périodiquement portait au public français des raisons de confiance dans l'oeuvre canadienne". Cette chronique, à l'époque de sa publication, suscita en France des polémiques; elle eut ses détracteurs et parmi les plus acharnés, les jansénistes et les franciscains. En revanche, elle ne manqua pas de partisans: Marie de l'Incarnation, plus tard Chateaubriand, au quatrième livre du Génie du Christianisme, Georges Bancroft et le célèbre historien américain protestant, Francis Parkman.

Pendant que les Relations exhortaient le Vieux Monde à l'oeuvre de la colonisation, la philosophie,—le philosophisme, ainsi qu'écrivit M. Goyau,—et la littérature la combattaient. Ce n'était pas nouveau, La Fontaine, Boileau, Montesquieu, Voltaire, Raynal, tous les encyclopédistes ne faisant que reprendre les idées de Ronsard et

de Montaigne, lesquels ne comprenaient pas qu'on voulût imposer à des peuplades lointaines la religion, la civilisation et les mœurs de l'Europe. Et les adversaires de la colonisation devaient être bien puissants pour qu'au dix-huitième siècle fût rejeté le merveilleux projet de Vauban qui ambitionnait de peupler la Nouvelle-France de 25,000,000 d'habitants. Or malgré cela, les colons affluèrent, grâce aux efforts de l'Eglise et aussi parce que le Français, malgré qu'on en ait, est un peuple colonisateur, tout comme les Portugais, Espagnols, Hollandais, Anglais et Allemands, à preuve qu'il fonda en cinquante ans, au dix-neuvième siècle, un vaste empire d'outre-mer qui le dédommagea de la perte des Indes et de l'Amérique. C'est ce qu'écrivait Rémy de Gourmont dans la préface de son ouvrage: **Les Français du Canada**, ouvrage très peu connu et qui n'apparaît pas dans les références de M. Goyau.

PAPINEAU ET SON TEMPS.—Mélanges historiques de Benjamin Sulte, (Volume B), compilés, annotés et publiés par Gérard Malchelosse. G. Ducharme, libraire-éditeur, 133, rue Saint-Laurent, Montréal.

LE REGIMENT DE CARIGNAN.—Son organisation et son expédition au Canada (1665-1668), par Régis Roy et Gérard Malchelosse; préface de Aegidius Fauteux. G. Ducharme, éditeur.

A TRAVERS LES VENTS.—Recueil de poèmes, par Robert Choquette, lauréat de la Revue des Poètes de France.

LE BOUCLIER CANADIEN-FRANÇAIS.—L.-J. Dalbis, professeur à l'Université de Montréal.

LA SEVE IMMORTELE.—Laure Conan, roman posthume.

LA GASPESIE AU SOLEIL, par Antoine Bernard, G. S. V.

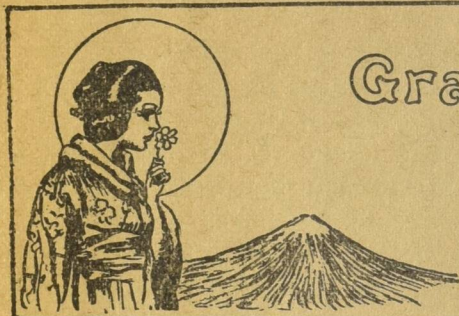
LE BIC, par l'abbé Jopseh D. Michaud.
HISTOIRE DE NICOLET, par Jos. Elz. Bellemard.

LE PRIX DES OEUVRES D'ART

A propos du cinquantenaire du peintre Millet, mort le 20 janvier 1875, on se rappelle combien ses toiles eurent, de son vivant, peu de succès et quels prix elles atteignirent après sa mort. Le fameux "Angelus" ne fut-il pas acheté, en dernier lieu, pour la somme d'un million, après avoir été cédé par le peintre pour 100 louis, soit 400 dollars?

Les oeuvres des artistes ont de ces fortunes singulières. Ainsi, lorsqu'en 1761, une ordonnance de police supprima en France les enseignes accrochées à des potences pour ne tolérer que les enseignes accrochées aux murs, un charbonnier se procura, pour un prix modeste, un portrait de jeune fille, le couvrit soigneusement de suie et intitula sa boutique : "A la belle charbonnière".

Or, quinze ans plus tard, un amateur, passant par là, trouva la toile admirable, l'acheta, très bon marché, lui aussi, la lava et découvrit... un Greuze ravissant qui, pour prendre place dans une collection célèbre, dut être payé, quelque temps après, le prix d'une véritable fortune.



Grands Jardins et Parcs en Miniature

Le jardin à la française, le jardin à l'anglaise et le jardin à la mode extrême-orientale.—La torture des arbres nains par les Japonais.—Un arboriculteur de renom, M. J. Lefay, nous donne le secret de ces arbres.

Tous les amateurs d'arboriculture et d'horticulture, à la campagne comme à la ville, trouveront dans cet article des éclaircissements sur une foule de petits sujets qu'ils ne percevaient jusqu'ici qu'obscurément.

Nous empruntons ces précieux renseignements à J. Lefay, collaborateur du "Petit Journal":

L'art des jardins a trouvé en Europe son expression la plus parfaite sous deux formes très différentes et qui cependant se rejoignent par un égal souci de donner l'impression de l'aspect sans limite.

C'est d'abord le jardin à la française, oeuvre de la Renaissance parachevée par ce jardinier de génie que fut Le Nôtre et dont les créations les plus célèbres sont les parcs de Saint-Cloud, de Meudon et surtout de Versailles.

Puis c'est le jardin à l'anglaise dont la mode s'introduisit chez nous au cours du siècle dernier. Il se contente, celui-ci, d'espaces plus restreints; il s'efforce de ménager plus docile-

ment la nature. Mais, précisément, parce que ses allées s'incurvent comme des sentiers tracés par le hasard, parce qu'il sait voiler les lointains par des bosquets habilement disposés, il procure, lui aussi, cette impression de grandeur non bornée à quoi aspirent les âmes occidentales.

Chez les peuples d'Extrême-Orient et spécialement chez les Japonais, le goût de la nature s'est traduit, dans l'art des jardins, d'une façon exactement contraire.

Non pas que la civilisation mandchoue ou la civilisation nipponne soient incapables de "voir grand". On leur doit des temples, des palais, des statues colossales. Mais les larges proportions, en ces cas, sont destinées à flatter la divinité ou la famille royale, sa représentante sur la terre. Lorsque l'oriental veut satisfaire ses penchants artistiques selon son tempérament instinctif, il voit petit, mais il compense cette petitesse par la perfection, par la minutie des détails.

L'arbre nain, que l'on appelle là-bas "l'arbre pot" en est la preuve la plus évidente.

Il semble bien que c'est en Chine que l'on ait songé, pour la première fois, à traiter scientifiquement la nature pour la contraindre à garder ces formes minuscules qui font aujourd'hui notre admiration. Et cette ori-

gine est d'autant plus vraisemblable que, dans les régions montagneuses de la Mandchourie, on rencontre à l'état naturel des chênes qui ne mesurent pas plus de deux pieds.

Au XVII^e siècle, elle fut introduite au Japon où elle prospéra plus encore, et pour des raisons qui se comprennent aisément.

L'Empire du Soleil Levant, composé d'une infinité d'îles d'origine volcanique, n'a, sur sa surface, que peu de terres arables. Il convient donc de ne pas en laisser la moindre parcelle inutilisée par l'agriculture. C'est pourquoi dans les plus petites villes, dans les villages mêmes, il n'existe aucun de ces jardins qui font la joie et la beauté des pays d'Occident.

Pour les Nippons cependant, le plaisir qu'éprouvent les yeux à se reposer sur des fleurs, sur des plantes, est aussi vivace que pour nous. L'arbre-nain, puis, plus tard, le jardin en miniature créé sur un espace restreint ont été pour eux une compensation goûtée des plus pauvres comme des plus riches.

Tout de suite, des jardiniers méticuleux cellèrent dans cet art en raccourci. Chacun d'eux, d'ailleurs, avait ses secrets jalousement gardés, mais secrets de détail car, pour réussir à créer des arbres nains, le procédé, bien connu maintenant, est toujours le même.

On sème d'abord la graine ou le fruit de l'arbre que l'on veut traiter. Puis, dès que la graine a levé, on met en pot le jeune plant, on le nourrit d'un engrais spécial et, en même temps, on commence à retarder la croissance en pratiquant des incisions dans le tronc et en pincant l'extrémité des branches. De temps en temps, on donne au sujet un peu de repos en le

transplantant en pleine terre, puis, de nouveau, on le met en pot et on recommence le traitement.

Les essences les plus diverses peuvent se prêter à ce travail scientifique: le chêne et l'érable, le cerisier et le saule, le bananier et le grenadier. Pour ces derniers, d'ailleurs, il faut noter que leurs fruits restent proportionnés à la taille réduite du tronc qui les produit. Mais, de tous, celui qui est le plus communément employé est le pin.

Celui-ci, en effet, résiste mieux aux mutilations qu'on lui inflige et, d'autre part, suit docilement les incurvations, les contorsions auxquelles on le contraint. Naturellement, à condition d'être bien équilibré, plus un arbre est petit, plus il vaut cher. Certains, parfaits de formes, se vendent jusqu'à mille dollars. Notons, enfin, comme curiosité, qu'on a vu des chênes, conservés en pot depuis cent ans, et dont la hauteur atteignait à peine un pied.

Cet effort vers le minuscule ne suffit pas aux artistes japonais.

Après avoir créé des arbres nains, ils se sont plu à faire des arbres maquillés. Leur adresse, de plus en plus experte, est parvenue à réussir ce jeu étrange qui consiste à donner à une essence l'apparence exacte d'une autre essence. C'est ainsi que l'on voit transformer couramment un pin en banyan ou un prunier en saule pleureur. Ou bien encore, torturant la nature à force de soins minutieux, ils contorsionnent un plant de ligne simple jusqu'à le rendre dissemblable de toutes les espèces connues, à le faire pareil à l'un de ces serpents que les artistes du pinceau traitent sur les kakemonos.

Après les arbres nains devaient venir les jardins en miniature.

Rien de plus facile! Il suffit de disposer sur un plateau, recouvert d'un peu de bonne terre, un ou deux arbres nains convenablement choisis, quelques herbes courtes, ressemblant à un gazon, des allées semées d'un gravier nénu, un kiosque et une pagode pas plus haute qu'un joujou d'enfant, parfois même de simuler un petit lac au moyen d'une glace et de le faire franchir par un pont de bois.

Ces compositions adroites et charmantes sont très répandues au Japon. La première raison en est le manque d'espace libre pour créer de vrais jardins. Mais cette vogue tient aussi au caractère particulier des Japonais.

Kenkô Bôci, poète et moraliste japonais du XIV^e siècle donne, quelque part, comme choses de mauvais goût, les suivantes: "Trop de paroles quand on se rencontre; trop d'enfants dans une maison; trop de bouddhas sur un autel privé; trop de plumes dans un encrier; trop de meubles dans la pièce qu'on habite".

Tous les goûts exquis et simples des Japonais sont là. En effet, les Japonais traditionnels n'ont pour ainsi dire presque rien entre les parois de papier de leurs maisons. Sur le sol, une natte; au mur, un kakemono ou une estampe. En revanche, ils possèdent, sur un plateau, un jardin en miniature, un jardin qu'ils soignent avec dévotion, ou bien, quand ils sont riches, qu'ils font soigner par des spécialistes dont c'est le métier d'aller, de porte en porte, pour redresser ici une branche, pour remettre là du gravier, pour changer l'herbe qui dépérit ou la fleur minuscule qui se fane.

Le jardin japonais n'est qu'une illusion, mais une illusion voulue, une

illusion pieusement entretenue et plus aimée qu'une réalité imparfaite et trop rare.

— 0 —

LE BUCHER DES NARGUILÉS

Le premier soin des Wahabites, après s'être emparés de La Mecque, a été de proscrire de la ville sainte l'usage du tabac, comme ils avaient pros crit l'usage de l'opium et de l'alcool, par un rigorisme inspiré du Coran. Dans chacune des maisons blanches, les narguilés ont été saisis. Un immense bûcher avait été allumé dans la campagne. Plus de 100,000 narguilés y ont été jetés. Les Wahabites ressemblent aux Anglais de Jacques I^{er}, qui furent les premiers en Europe à connaître le tabac. Le chevalier Raghliff le leur apporta en criant merveille. "La plante que j'ai découverte, leur dit-il, apaise la faim, soulage les douleurs, guérit les plaies, purge le cerveau, empêche les fluxions, fait évacuer les flegmes, purifie l'air et devient une agréable compagnie dans la solitude." Il espérait être considéré comme un des bienfaiteurs de son pays. Il fut condamné à mort. Le Parlement, qui comptait parmi ses membres plusieurs de ses ennemis, releva à sa charge plusieurs crimes, entre lesquels fut compris celui d'avoir introduit en Angleterre le tabac, "dont les délices pouvaient amuser le peuple jusqu'à lui faire négliger le travail et ses occupations". Envers Nicot, la France se montra plus indulgente.

Ce massacre des narguilés aura certainement mis en joie les marchands de La Mecque, qui songent au jour prochain où l'on voudra les remplacer.

JOHN SARGENT, L'HOMME ET LE PEINTRE

John Sargent, qui fut avec James MacNeil Whistler, le plus grand des peintres américains, est mort le 15 avril dernier, à l'âge de soixante-neuf ans, dans sa maison de Londres, 31 Tite Street, Chelsea.

Sargent descendait d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, établie en Amérique depuis les premiers temps de la colonie. Mais il naquit à Florence, en l'an 1856, et passa la première partie de sa vie en Italie et en France; la seconde, en Angleterre, ne faisant, surtout depuis la guerre, que de courts séjours à Boston, où il avait entrepris de grandes décorations murales au Musée des Beaux-Arts et à la Bibliothèque.

Il ne fut vraiment Américain que par sa fortune, qui était considérable, ayant reçu toute son éducation en Europe et ayant subi, en peinture, l'influence des portraitistes français du siècle dernier, du paysagiste impressionniste Claude Monet et, au cours d'un long voyage en Espagne, du maître Vélasquez.

Sa première jeunesse se passa à Florence, patrie des plus grands artistes de la Renaissance italienne. De là, il se rendit en Allemagne, puis, à l'époque de la guerre de Sécession, en Angleterre où son père, le docteur Fitzwilliam Sargent, écrivit un livre pour convertir les Britishers à la cause de l'Union. A 19 ans, John Sargent s'en fut à Paris. Il se présenta à l'atelier de Carolus Duran, le célèbre portraitiste, très à la mode alors. Il soumit à son futur maître le travail

qu'il avait accompli jusque-là: diverses peintures à l'huile, dessins de toute sorte, copies des vieux maîtres — un assez joli bagage pour un bon homme de son âge.

Carolus Duran l'admit au nombre de ses élèves et là il fit si bien qu'en 1877, à 21 ans, il exposa au Salon un portrait de son maître qui fut remarqué. Sa facilité était étonnante et sa activité prodigieuse.

De Paris, il passa en Espagne où s'appliqua à l'étude de Vélasquez dans les opulentes galeries du Prado. C'est peut-être de ce dernier grand maître qu'il reçut l'influence la plus vive et la plus durable.

De retour en France, il entra dans le groupe de Claude Monet, le curieux peintre impressionniste. Il eut à Paris son atelier, Boulevard Berthier, devint vite célèbre, remportant de nombreuses médailles aux Salons de 1882 et 1889 et essuyant en même temps de terribles critiques, comme celles de Huysmans et de Péladan. Et ces critiques furent bientôt si fortes qu'il passa en Angleterre où il retrouva sa vogue et devint "le portraitiste des Duchesses", ainsi que l'appelait la critique française, pour se moquer.

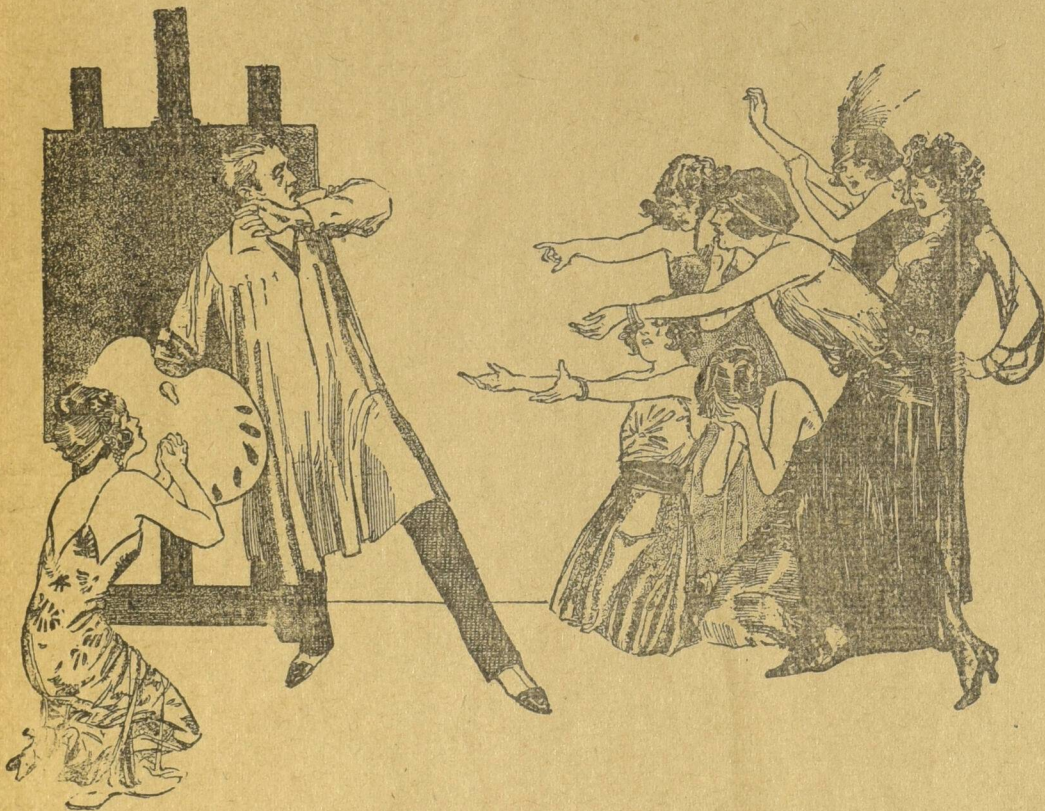
Les plus grandes figures du Royaume défilèrent devant son chevalet. Seul, Edouard VII refusa de poser devant lui, disant que Sargent était trop bon observateur, et qu'il ne voulait pas qu'il le représentât à son naturel qu'il surprit sous son masque son air véritable. En effet, on accorde à Sargent ce mérite qu'il savait fouiller un

physionomie — à travers un visage pénétrer jusqu'à l'âme—et que l'expression qu'il donnait à un portrait était toujours fidèle au caractère du modèle.

Il s'établit donc à Londres, fut comblé d'honneurs et d'argent. Il commença cependant des décorations murales à Boston qu'il termina après

il professait que "le portrait est la dernière forme de l'art". Il se les faisait tout de même payer de bons prix. Il travaillait pour des cachets de \$2,500 à \$10,000! Ce n'est pas tout à fait pour ces prix-là que travaillent les pauvres artistes des romans!

Il était membre de l'Académie des Beaux-Arts de France et de diverses autres sociétés.



Sargent fut le portraitiste de femmes le plus à la mode de son temps, continuant la tradition de Carolus Duran. En Angleterre et aux Etats-Unis, les femmes de la noblesse et de la haute finance imploraient de lui un portrait qu'il accordait à sa fantaisie, étant très riche. Un portrait par ce peintre coûtait de \$2,000 à \$10,000.

la guerre. Bien que passablement âgé, il fit de la peinture de guerre, au front, pour le gouvernement anglais, de 1914 à 1918.

Depuis quelques années, il avait délaissé le portrait et s'adonnait à tous les genres. D'ailleurs, bien qu'il en fit la plus grande partie de sa vie,

Les portraits de femmes de John Sargent ont un charme un peu facile; en revanche, dans les portraits d'hommes, il montre des qualités de sobriété dans la couleur, de sûreté dans le dessin, de simplicité dans la présentation qui en font des oeuvres d'un style remarquable.

LES VOLEURS D'AUTOMOBILES

Les diverses catégories de ces voleurs et quelques-unes de leurs manières d'opérer.

Avant tout, les automobilistes devraient prendre la douzaine de précautions élémentaires que nous énumérons ci-dessous :

1. Assurer son automobile.
2. Mettre sous clef de diverses manières. Fermer le commutateur d'allumage ne suffit pas.
3. Fermer à clef les pneus de rechange et la boîte à outils.
4. Enlever une partie du distributeur de façon que les voleurs soient forcés de la remplacer pour mettre la voiture en marche.
5. Ne laisser jamais son auto stationner dans un endroit où il peut être facilement volé sans que personne s'en aperçoive.
6. Ne jamais laisser son auto, même pour un instant, avec le moteur en marche.
7. Marquer son auto d'un signe particulier qu'on est seul à connaître et par quoi on puisse l'identifier à l'occasion, alors même que les voleurs l'auraient transformé.
8. Prendre note des numéros du moteur et de l'usine et ne pas confondre avec le numéro de la plaque de licence, en faisant rapport de la perte.
9. Toujours vérifier ses titres de propriété sur un auto. Ne jamais acheter un auto sans que tous ses titres soient clairs et nets.

10. Après constatation d'un vol, le rapporter promptement et aider la police de son mieux.

11. Laisser un chien insociable sur le siège d'arrière.

12. S'intéresser aux recherches et à la poursuite. Ne pas retirer sa cause, dans le cas d'une restitution.

* * *

Le vol organisé d'autos est devenu l'une des plus puissantes entreprises du siècle. On peut compter que dans tous les Etats-Unis et le Canada, il se vole environ 125,000 automobiles chaque année.

Les voleurs se répartissent en cinq groupes. On connaît : 1o, le voleur commerçant, qui vole les autos, les transforme et les vend; 2o, le voleur en détail, qui escamote les pneus et accessoires; 3o le voleur voyageur, qui vole des autos pour faire le trajet d'une ville à une autre; 4o, le voleur amateur, qui s'empare d'une automobile pour une partie de plaisir; 5o, le voleur de métier qui se sert de l'auto pour commettre ses mauvais coups et l'abandonne ensuite, sur le bord de la route.

De tous, le plus rusé, le plus dangereux, est le voleur, commerçant d'autos. Celui-là porte des clefs pour toutes les séries de voitures. Ce sont des mécaniciens experts qui savent, par exemple, comment entourer de fils les commutateurs d'allumage de telle sorte que l'auto puisse être mis en marche, tout en étant sous clef. S'ils sont surpris, ils sont presque

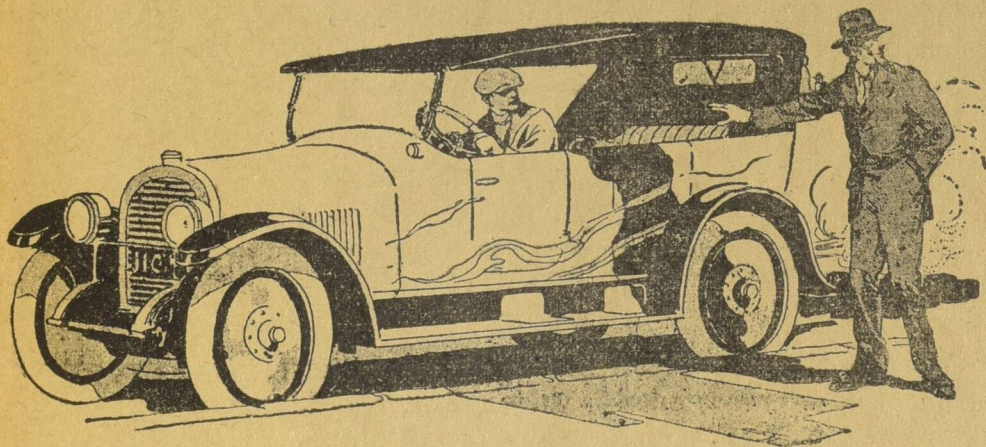
toujours en état de fournir des alibis ou des explications de nature à dérouter la justice. A peine ont-ils volé un auto qu'il est remisé dans un garage où en un rien de temps, on le revernit et l'on change ses numéros et sa plaque de licence.

Il se trouve de ces organisations de voleurs qui font la spécialité d'une seule espèce d'automobiles. Cependant, s'ils peuvent en voler d'une autre marque sans aucun danger, ils ne gênent pas, lui enlevant pneus, phares, pare-brise, velocimètre, radiateur, etc., pour déguiser d'autres voitures.

peu l'air et le remercie gentiment de veiller sur son bien. Avant que le véritable propriétaire sorte du théâtre pour constater la disparition de sa voiture, elle est déjà au garage de la bande et à moitié camouflée.

Il y a aussi les spécialistes des garages de remise, connus sous le nom de "parking garages". Les voleurs pénètrent dans la place avec de vieilles machines, se font donner un bulletin, partent, puis quand ils reviennent, au lieu de reprendre leur vieille voiture, ils filent dans un auto de luxe.

Certains voleurs ont des femmes pour complices. Ces femmes flirtent



Comment opèrent les voleurs d'automobiles.

On connaît aussi les spécialistes des théâtres. Ils se tiennent aux environs des salles de spectacle et surveillent les voitures qui stationnent. Après avoir remarqué une voiture que le propriétaire n'a pas fermée à clef, le mieux vêtu de la bande pénètre dans le théâtre à sa suite. Au bout de quinze minutes, il en sort, réclame au contrôle un bulletin d'entre-acte, va droit à la machine et file. Si un agent s'enquiert de ses titres de propriété, il montre son bulletin, lui raconte qu'une migraine l'oblige à prendre un

carrément avec les automobilistes, acceptent une promenade et prennent l'empreinte de la clef d'allumage sur de la cire qu'elles dissimulent dans le creux de la main.

Non seulement les automobiles sont volées, mais les propriétaires se volent eux-mêmes, si l'on peut dire, en ce sens qu'ils détruisent leur voiture, l'égarent, la brûlent, pour toucher le montant de leur assurance.

Les voleurs de détail ne sont pas aussi nombreux que les voleurs en gros. Ils ne s'attaquent d'ailleurs

qu'aux voitures de grand style, aux voitures coûteuses dont les accessoires ont de la valeur. Les accessoires, ne portant pas un numéro d'identification, se revendent plus facilement qu'un auto tout entier. La plupart de ces voleurs s'emparent d'une voiture, la dépouillent de ses pneus, de ses batteries, de ses outils, etc., et abandonnent le châssis et la carrosserie. Ou bien, ils opéreront dans la rue même, prenant à la hâte ce qui peut s'enlever facilement.

On connaît aussi les voleurs de menu fretin. Ceux-là volent dans un auto toutes les petites choses qui leur tombent sous la main, cadrans, couvoitures, sacs de voitures, parapluies, etc. Ce sont d'ordinaire des habitués

des drogues qui ont besoin d'argent pour s'acheter de la "neige".

Les bandits, de nos jours, opèrent en automobile. Ils s'emparent d'une bonne voiture, susceptible de faire de la vitesse, accomplissent leur coup—vol de banque ou de magasin—mettent leur butin et leur personne en sûreté, puis abandonnent l'auto, le plus souvent en piteux état. A tous ces voleurs, sont venus se joindre, depuis quelques années, les contrebandiers d'alcool à qui il faut absolument une bonne voiture automobile pour transporter leur chargement. On peut bien penser qu'un individu qui fait de la contrebande et qui sait que, s'il est pris, son auto sera saisie, ne se gêne pas pour exposer l'auto de son prochain.

— 0 —

LE RENDEMENT D'UN HOMME

Avez-vous déjà fait l'expérience du rendement que vous donniez à votre bureau ou à votre atelier, pendant une semaine de travail, l'été? S'il faut en croire la petite vignette ci-dessus,

là de nos lecteurs qui sont patrons. Le dimanche, 89 p. c.; le lundi, 91 p. c.; le mardi, 97 p. c.; le mercredi, 100 p. c.;—la meilleure journée de la semaine pour le commun des mortels;



nous ne donnons en somme que deux journées de bon travail en une semaine, le mardi et le mercredi;—ce qui n'est pas de nature à plaire à ceux-

le jeudi, 88 p. c.; le vendredi, 88 p. c. et le samedi, 87 p. c.

Faites cette expérience, ne serait-ce que pour faire mentir les statistiques.



UN ROMAN COMPLET

LE FIANCÉ INCONNU

Par EVELINE LE MAIRE

I

—Denise, je viens de recevoir pour toi une demande en mariage.

Cette petite phrase, dite posément par tante Madeleine, me cloua de surprise, mon aiguille entre les doigts, au-dessus de la robe que je cousais pour l'une des deux orphelines de Mlle Brissot. Quand le souffle me fut enfin revenu, j'exclamai :

—Une demande en mariage!... Quelle chance! Mais au moins, est-ce vrai, tante Madeleine?

—Ai-je l'habitude de plaisanter? et sur un pareil sujet, encore!

C'est exact. Tante Madeleine a tant de respect pour tout ce qui concerne la famille et le mariage, que la simple pensée d'une plaisanterie sur ce sujet n'eût jamais dû effleurer mon esprit. Telle était bien l'opinion de ma cousine Françoise, car elle protesta, indignée :

—Oh! Denise!... Comment peux-tu!...

—Donc, c'est vrai, quelqu'un me demande en mariage. Qui est-ce, chère tante Madeleine?

—Est-ce que tu ne devines pas?

—Pas du tout. Comment voulez-vous que je sache? Est-ce quelqu'un que nous connaissons bien?

—Oui.

—Ah! voilà qui simplifie la question. Laissez-moi deviner, j'adore cela, comme aux petits jeux. Vous répondrez seulement *oui* et *non*, tante Madeleine. Toi aussi, Françoise, tu pourras répondre, à moins que tu ne saches pas...

—Mais si, je sais.

—Alors, commençons. Est-ce un monsieur?

—Voyons, Denise!

—C'est vrai! Ce ne peut pas être une dame. C'est donc un monsieur que je connais. Est-il joli?

—Quelle question! Un monsieur joli, où as-tu vu cela?

—Bon. Il n'est pas joli. Est-il gentil?

—Très gentil.

—Jeune?

—Oui.

—Tu poses très mal tes questions, intervint Françoise. Tu étais plus habile l'autre jour quand il s'agissait de deviner la plume qui a servi à Napoléon pour signer son abdication.

—Je ne trouve pas mes questions si maladroites, répliquai-je, vexée.

—A quoi te sert-il de savoir que le monsieur est gentil? D'abord, tous les jeunes gens à marier sont gentils. Quand tu sauras en outre qu'il est jeune, tu seras bien avancée! Tous les messieurs à marier sont jeunes.

—Pas toujours... Ainsi le fiancé de Marie-Thérèse...

—Si tu vas chercher les phénomènes! Je te le dis tout de suite, ton monsieur n'est pas un phénomène.

—Bien, je comprends. C'est un homme très ordinaire.

—Je n'ai pas dit cela!

—Eh bien! mes enfants, je croyais qu'il ne fallait répondre que *oui* ou *non*, fit tante Madeleine, conciliante.

—Je reprends, avec de meilleures questions, mon interrogatoire. Vient-il souvent ici?

—Voilà qui est micux, approuva ma cousine.

—Oui ou non, Françoise, oui ou non.

—Oui.

—Il vient souvent ici?... J'en vois trois qui viennent souvent ici.

Le pouce gauche appuyé sur ma paume droite, je demandai :

—Est-il blond, très grand, la tête de plus que moi, avec une jolie petite moustache, des yeux bleus?...

—Non, non dix fois non, s'écrièrent comme un seul homme ma tante et ma cousine.

—Alors, ce n'est pas M. Servois?... Tant pis, il me plaisait beaucoup, M. Servois.

—Denise!

Sur ma paume droite, l'index gauche remplaça le pouce hors d'emploi.

—Est-il brun, amusant, spirituel, porte-t-il un lorgnon?

—Non, non, firent en chœur ma tante et ma cousine.

—Ce n'est pas le docteur. Dommage! Il ne me déplaît pas, le docteur.

J'eus un moment d'hésitation avant de décrire le troisième habitué de la maison. Pourquoi? Quel sentiment complexe me troublait en pensant à lui?... Mais l'image de Mlle Brissot surgissant brusquement en mon esprit, je recouvrai aussitôt

ma joyeuse humeur, nuancée d'une teinte batailleuse.

—Maintenant, la question est simple, déclarai-je: ni M. Servois, ni le docteur, pas de lorgnon, ni brun ni blond, pas amusant ni spirituel...

—Nous n'avons pas dit cela.

—Cependant, quand j'ai posé la question, vous avez répondu *non* sans hésiter.

—Parce que nous avons compris tout de suite que tu pensais au docteur.

—Je continue.

Et le majeur gauche ayant pris la place de son voisin l'index, je posai, très vite, une série de questions.

—Sans doute, il n'est ni petit, ni grand — ni blond, ni brun—ni bien, ni mal. Un peu gros, pas méchant, vingt-six ans, bref, comme dit Françoise, un homme très ordinaire. C'est Georges Péral.

—Oui, c'est Georges Péral, mais je te défends de dire que je le trouve très ordinaire.

—Mettons que le *très* soit de trop.

—Qu'en dis-tu? demanda ma tante un peu inquiète de ces propos.

—Je dis que... je demande à réfléchir.

Tante Madeleine mit sur la table à ouvrage le bas qu'elle tricotait, elle fit faire demi-tour à son fauteuil pour se trouver bien en face de moi et, ses deux mains jointes sur ses genoux, elle commença de sa voix de cérémonie, sa voix lente et bien posée:

—Il faut que tu comprennes, ma chère petite, que la demande de Georges est une chance inespérée pour toi.

—Ma tante, je sais ce que vous allez me dire. Je suis pauvre, sans dot...

—Pardon, tu n'as pas une grosse dot, mais tu n'es pas absolument pauvre.

—En tout cas, je ne dois pas me bercer de l'illusion que la vie que je mène auprès de vous est celle à laquelle je suis destinée. Quand je me suis trouvée toute seule, en 1914, mon père à la guerre, Saint-Denis fermé aux élèves de la Légion d'Honneur pour un temps indéterminé... j'avais quatorze ans, ma tante, et pour tout asile, l'appartement de papa, à Dijon, pauvre appartement vide, que je connaissais à peine,—appartement de veuf, étranger, inhospitalier, où, sans relations dans la ville, je serais morte de chagrin si vous n'aviez eu pitié de moi.

—Voyons, petite folle, que racontes-tu là?

—Tante Madeleine, vous m'avez écrit que votre maison deviendrait la mienne... Et je suis partie vous rejoindre à Saint-Flavien. C'est là, tante Madeleine, que vous m'avez appris, deux mois plus tard, l'abominable nouvelle... Mon cher papa, si beau, si jeune, à peine promu chef d'escadrons! Il était si plein d'espoir en partant... J'étais si sûre qu'il reviendrait!

Comme toujours, quand j'évoquais la mémoire glorieuse de mon père, je dus faire effort pour refouler les sanglots qui me serraient la gorge; avec une grande bonté, ma tante me dit:

—Denise, ma chérie, pourquoi remuer tous ces souvenirs?

—Cela me fait du bien. Et j'aime à penser tout haut devant vous... C'était à Saint-Flavien, un jour d'automne. Nous sommes restés là-bas où la nature est si belle, puis vous m'avez ramenée

avec vous à Paris, dans cet hôtel, parmi ce luxe si nouveau pour moi. Et depuis lors, je vis de votre vie, je couche dans une chambre tapissée de soie rose, je marche sur des tapis qui valent une fortune, je m'assieds dans des fauteuils, qui feraient la gloire d'un musée, je bois mon thé dans des tasses de Sèvres ou de vieux Chine, je suis servie par une nuée de serviteurs, je me promène dans une auto de quarante chevaux, j'ai les mêmes professeurs et je porte les mêmes robes que Mlle Françoise Martignac, ma cousine, affligée d'une dot de plusieurs millions. Alors, s'il me faut retourner à ma vie normale, qu'est-ce que je deviendrai au cas où j'aurai trop pris de goût à tout ce luxe-là?

Tante Madeleine avait plusieurs fois essayé de m'interrompre. Quand j'eus fini de parler, elle dit avec douceur:

—Tu ne m'as pas comprise, mon enfant. Je ne crains pas que le luxe qui t'entoure te devienne nécessaire; malgré tes enfantillages, tu es trop intelligente et trop sensée pour ne pas te rendre compte que notre situation de fortunée est, mettons, exceptionnelle, et que l'on peut fort bien être heureux dans des conditions d'existence beaucoup plus modestes. Ce n'est donc pas pour te soustraire à un danger imaginaire que je te prêche le mariage qui se présente. Sache bien, au contraire, que tu aurais toujours une place de choix parmi nous, si tu n'avais pas un jour un foyer à toi; et que l'heure où tu nous quitteras sera une heure très pénible pour ton oncle, pour Françoise, pour Michel et pour moi.

—Chère tante, vous êtes bonne, si bonne que j'oublie parfois ma situation anormale. Je saurais me passer de votre luxe, mais pas de votre affection; c'est à cela qu'il ne fallait pas m'habituer.

—Notre affection ne te manquera jamais, ma chère petite, et c'est justement ce point de vue sentimental que je voulais te montrer quand tu m'as interrompue tout à l'heure. Avec ta nature expansive, je ne te vois pas vieillir seule. Tant que nous serons là, tu ne manqueras pas d'affection, c'est vrai, mais plus tard... Et puis, sans voir les choses d'aussi loin, te contenteras-tu toujours d'être aimée par ton oncle et ta tante? Tu as la vocation du mariage, si je ne me trompe...

—Oui, ma tante, j'ai la vocation du mariage avec un homme qui m'adorerait et que j'aimerais à la folie...

—Encore tes exagérations, interrompit Françoise.

—On peut être fort heureuse sans aimer son mari à la folie, fit ma tante d'un air expérimenté. La folie en amour, c'est le plus grand des malheurs!

—Ah! comme je serais contente de ce malheur-là! continuai-je sans me laisser convaincre.

—Tu ne sais pas ce que tu dis, gronda tante Madeleine. Pour en revenir à la demande de Georges Péral, c'est une chance inespérée pour toi.

—Inespérée? sous quel rapport? demandai-je avec douceur.

—Sous tous les rapports: Georges t'adore, et puisque tu veux être adorée...

—Pardon, pardon, ma tante. D'abord, je veux être adorée de quelqu'un que j'aimerai à la folie, ce qui n'est pas le cas ici. Ensuite, il n'est pas du tout certain que Georges Péral m'adore. Je lui

plais, c'est entendu, mais il n'est peut-être pas le seul à qui je plaise, et tout n'a pas été dit là-dessus; je n'ai pas vingt ans, ma tante; je puis rencontrer encore beaucoup de sympathies avant d'être vieille.

Ce disant, je tournai la tête pour voir ma gracieuse personne se refléter, entre deux potiches du Japon, dans la glace qui surmontait l'admirable console Louis XV que j'aimais par-dessus toute chose dans le salon favori de ma tante Martignac.

Je savais que Françoise allait encore m'accuser de coquetterie, que ma tante me répéterait une fois de plus que "c'était très mauvais genre de se mirer ainsi", mais cette fois il s'agissait de savoir si vraiment ma seule chance de plaire reposait dans la goût bizarre de Georges Péral, ou si je pouvais rencontrer "d'autres sympathies" que la sienne.

Sans trop de vanité je dus convenir avec satisfaction qu'il me restait quelques chances d'avenir: ces cheveux brillants et dorés comme des épis de belle venue, ce teint nacré, ces lèvres fraîches, ces longs yeux bruns sous des sourcils en coups d'ailes, ce nez irrégulier et ce petit menton délicat, tout cela n'était pas de la beauté au sens profond du mot. J'en conviens, mais je m'en contentais sans discussion, ayant même la sagesse de m'en déclarer satisfaite. Et si j'avais pu seulement donner un petit coup sur l'extrémité de mon nez, un petit coup de rien du tout...

—Comment te trouves-tu? demanda Françoise.

—Pas mal, merci.

—Ma chère petite, tu devrais perdre l'habitude de te regarder dans la glace, c'est très mauvais genre, déclara tante Madeleine.

—C'était pour tâcher de savoir s'il n'y a vraiment que Georges Péral au monde, à qui je puisse espérer plaire.

—Petite coquette, tu veux des compliments, tu n'en auras pas dit ma tante avec bonté. Mais quelle que soit mon opinion sur ta frimousse je n'en persiste pas moins à dire que la demande de Georges Péral...

—Encore, tante Madeleine!

—...mérite la plus haute considération. Ecoute-moi sans m'interrompre, je te prie: bonne famille, bon caractère, bons sentiments religieux, fortune agréable, position sociale assurée... Je ne vois pas ce qui manque à Georges pour te rendre parfaitement heureuse. En outre, cette guerre a pris pour toujours tant de futurs maris, que les jeunes filles ne se marieront pas très facilement et que celles qui recevront une proposition convenable seront considérées comme privilégiées. Quand cette proposition réunit tout ce que l'on aurait pu souhaiter en des jours meilleurs, j'appelle cela une chance inespérée.

—Maman a raison, déclara Françoise qui avait écouté ce plaidoyer, les yeux en feu, les narines frémissantes.

J'aimais beaucoup ma cousine et j'admirais immensément sa beauté régulière et sa suprême élégance, mais ce jour-là, tout ce qu'elle disait avait le don de m'irriter; était-ce ma faute ou la sienne? Je ne m'attardai pas à débrouiller ce problème. Ma langue, prompt à la riposte, répliqua aussitôt:

—Alors, pourquoi ne l'épouses-tu pas?

Elle resta un moment interloquée et répondit en pinçant les lèvres:

—D'abord, ce n'est pas moi qu'il a demandée.

—Oui, mais l'eût-il fait, tu n'en aurais pas voulu. Il te faut à toi autre chose de plus rare et de plus beau.

Mes paroles s'arrêtèrent dans ma gorge, au risque de m'étouffer: Françoise, la chère Françoise, sérieuse et pondérée, toujours si tranquille et maîtresse de ses nerfs, Françoise venait d'enfourer dans un coussin de dentelles son joli visage subitement pâli, et maintenant, elle sanglotait tout haut comme un petit enfant, les épaules secouées, sous l'explosion d'une douleur trop longtemps contenue.

—Ma chérie! exclama tante Madeleine, caressant l'admirable chevelure d'un blond chaud et lumineux qui émergeait du précieux coussin.

—Est-ce moi qui t'ai fait de la peine? criai-je à mon tour, toute prête à pleurer. C'est vrai que je suis désagréable, je le reconnais! Je suis une sotte, une méchante, une ingrate, une sans-cœur. Françoise, Françoise bien-aimée, je ne voulais pas te faire de peine.

Je hurlais ces mots sur un ton si aigu que Lolotte, la petite chienne havanaise, flairant quelque catastrophe irréparable, se mit de la partie et fit chorus avec moi par de longs gémissements, tout en penchant de droite à gauche sa tête embroussaillée, d'un air de profonde sympathie.

—Assez, assez, commanda tante Madeleine avec un geste de la main vers la chienne et vers moi.

Françoise pleurait toujours. Je ne comprenais rien à sa peine, mais saisie d'un grand élan de repentir, pour mes sentiments agressifs à son égard, je me jetai à côté d'elle, et j'embrassai ses cheveux à tort et à travers, sans souci de sa coiffure si parfaitement correcte.

—Françoise chérie, ne pleure plus, je t'en supplie, tu sais bien que je t'aime. Ne crois pas surtout que je sois jalouse de toi, tu as le droit d'avoir toutes les ambitions et d'être parfaitement heureuse; personne plus que moi ne se réjouit de ton bonheur... Ma petite Françoise, ne pleure plus...

Je bafouillais, et j'aurais continué longtemps encore si tante Madeleine ne m'eût pas fait taire d'un haussement d'épaules et d'un regard impérieux. A cette minute, elle avait certainement perdu cette superbe placidité qui m'émerveillait toujours. D'un geste caressant, elle entourait les épaules de sa fille qui commençait à se calmer. Françoise souleva enfin sa tête, laissant voir, sous la dentelle fripée, le satin jaune du coussin tout mouillé de larmes.

—C'était plus fort que moi, expliqua-t-elle, confuse, je suis nerveuse depuis quelque temps. Il faut me pardonner.

Mais sans expliquer davantage, elle continuait à verser des larmes silencieuses qui coulaient régulières sur son visage meurtri et gonflé. Moi qui n'y comprenais toujours rien, je me sentis de nouveau bourrelée de remords, et je repris le fil de mes lamentations.

—C'est ma faute, criai-je: vois-tu, Françoise, il ne faut jamais faire attention à ce que je dis! Ce que je dis n'a aucune valeur, je suis une sotte qui parle à tort et à travers. Ta mère me l'a déjà dit.

Ce repentir exubérant amena un sourire sur les lèvres de ma cousine. Lolotte qui ne voulait être tenue à l'écart d'aucune affaire de famille, se faufila entre nous trois et sauta sur les genoux de notre chérie où elle s'installa.

Le jour baissait. Une ombre vaporeuse adoucissait les couleurs et les contours des meubles précieux incrustés de nacres et de cuivres ; les arabesques du grand tapis d'Orient confondaient leurs teintes sous nos pieds, les cristaux du lustre accrochaient à leurs facettes les rayons roses du soleil couchant. A travers le tulle des rideaux, j'apercevais le jardin, un jardin de février, mais un jeune parisien où en dépit des tilleuls dénudés, les arbustes toujours verts donnent, les jours de soleil, une illusion de printemps.

Mystérieuse, avec sa pose hiératique et ses yeux baissés, Françoise, au milieu de ce cadre exquis, ressemblait à une petite reine. Ses beaux cheveux lui faisaient un nimbe d'or, sa main qui caressait la tête ébouriffée de Lolotte était digne d'un spectre. Et moi, je commençais à comprendre tante Made dont j'avais deviné les ambitions cachées.

Ma tante, qui possédait tout le bonheur que peut donner la fortune, rêvait pour sa fille d'un mariage aristocratique. Jolie, riche et marquise ou comtesse, Françoise jouirait d'une situation prépondérante et d'un bonheur exceptionnel, lui semblait-il. Je supposais qu'elle avait fait passer cette ambition dans l'esprit de sa fille, car Françoise refusait impitoyablement tous les époux qu'on lui proposait. Ils n'avaient pas, sans doute, un nombre suffisant de quartiers de noblesse. Avait-elle eu, à ce propos, quelque déception secrète? J'en eus le doute, ce soir-là. Peut-être mes sottes paroles venaient-elles de remuer un souvenir cuisant?

—Françoise chérie, m'écriai-je désolée, que faut-il faire pour te prouver que je t'aime? Veux-tu que j'aille me jeter à l'eau?...

—Oh! tes exagérations!

—Veux-tu que j'épouse Georges Péral? J'y consens, je ferai tout ce que tu voudras...

Ma tante et ma cousine n'eurent pas le temps de me répondre: Mlle Brissot entra.

...Je ne souffrais pas, j'étais très calme, très lucide, mais, après ma promesse téméraire, je me sentis soudain dégoûtée de l'existence. J'avais en moi, si je puis m'exprimer ainsi, une impression de catastrophe. Pourquoi?

Après tout, Georges ne me déplaisait pas, et je crois bien que, vers seize ans, j'avais ressenti pour lui un intérêt particulier, ses blessures pendant la guerre m'avaient inquiétée, et s'il m'avait fait un brin de cour, si j'avais deviné en lui une préférence à mon égard, mon sentiment, timide et juvénile, eût pu devenir un attachement sérieux.

Mais voilà, il me traitait toujours en petite amie de la maison où il fréquentait depuis l'enfance, pas plus aimable pour moi que pour les autres. Comme je rêvais d'être adorée, j'avais conclu que ma destinée me réservait des joies auxquelles Georges Péral n'aurait aucune part. Et j'avais cessé de penser à lui.

Alors, cette demande imprévue qui tombait là, comme un obus non éclaté, sans être attendue ni désirée, cette pauvre demande manquait totale-

ment son effet; elle me dérangeait sans m'émouvoir, ne suscitant même pas un mouvement de curiosité, car je connaissais Georges Péral depuis ma plus tendre enfance.

En effet, son père était un ami du mien et de mon oncle. Toute petite, j'entendais le nom d'Ernest Péral mêlé aux souvenirs d'autrefois que me racontait papa. Plus tard, quand nous traversions Paris pour aller à Saint-Denis, ou en revenir, nous allions toujours déjeuner chez les Péral, et plusieurs fois par an, ils venaient me voir à la Légion d'Honneur. J'aimais beaucoup leurs visites parce que Mme Péral, très élégante, me faisait honneur au parloir, et parce que Georges, qui me considérait comme une gamine sans importance, avait toujours ses poches pleines de friandises qu'il me donnait à plusieurs reprises, si bien que, tout le temps de sa visite, je me demandais s'il ne lui restait pas encore autre chose à m'offrir.

A cette époque-là, Georges me tutoyait, moi, je lui disais "vous", il avait six ans de plus que moi et, à douze ans, on considère un jeune homme de dix-huit ans comme un personnage d'une autre génération. Depuis lors, les manières de Georges à mon égard s'étaient modifiées, et j'avais seize ans quand je m'aperçus un jour qu'il me disait "vous".

Sa blessure de 1917 m'avait plus inquiétée que celle de 1918, plus grave. L'intérêt que je portais alors à un filleul de guerre avait fait un tort considérable à celui que m'inspirait ce Georges, trop froid et trop connu. J'admirais cependant qu'il redemandât du service actif à sa guérison, et qu'il voulût rester sous les armes jusqu'au bout.

A sa libération, en 1919, il reprit ses études de droit abandonnées pendant quatre ans et demi. Sans sa famille qui s'était fixée en Normandie, il fréquentait assidûment l'hôtel Martignac, je l'accueillais avec moins de plaisir qu'à Saint-Denis, car il n'apportait plus dans ses poches des petits fours ni des marrons glacés. De son côté, il ne semblait pas prendre à ma personne un intérêt bien grand, il causait plus volontiers avec Françoise qu'avec moi, et comme je préférais mes livres aux propos qu'ils échangeaient, il m'arrivait souvent de m'en aller dans un coin, malgré sa présence, pour achever un roman commencé.

Malgré tout, comme il était bon garçon, et moi bonne fille, nous serions certainement devenus, à la longue, d'excellents amis, sans Mlle Brissot.

A des allusions plus ou moins adroites, à des manœuvres vite démasquées, je compris un jour que Mlle Brissot verrait avec plaisir un mariage entre Georges Péral et moi. Si Mlle Brissot m'avait aimée je n'aurais vu là qu'une touchante sollicitude pour ma situation d'orpheline. Mais Mlle Brissot ne m'aimait pas, et le meilleur que je pusse attendre d'elle était une complète indifférence. Alors pourquoi voulait-elle me marier à Georges Péral?

Il n'en fallut pas plus pour détruire les dernières reminiscences du passé. Me vantait-elle ce brave garçon, je me sentais prendre en grippe son favori sans le savoir, et peu s'en fallut que Georges Péral ne me devint tout simplement odieux.

...Aussi, son entrée inattendue, au moment même où j'engageais si imprudemment ma destinée,

fut pour l'affaire Péral quelque chose de désastreux.

Elle avançait à petits pas, son buste trop court disparaissait derrière un nuage de batiste et de dentelle qu'elle portait religieusement, et ses yeux de myope lançaient des éclairs d'indignation.

—Madeleine, cette blanchisseuse me rendra folle, dit-elle avec véhémence. Voyez un peu dans quel état elle a mis vos combinaisons! Regardez cela, je vous prie.

—Chère mademoiselle, je m'en rapporte à vous.

—Non, non, regardez, vous croirez que j'exagère: cette valenciennes est une loque, cette chemise de nuit, de la charpie... Je vous assure, Madeleine, qu'elle le fait exprès.

—Mais non, mademoiselle, elle ne le fait pas exprès, elle est maladroite, tout simplement.

—Et impolie, avec cela! je dirai même impertinente. Parce que je me suis permis de lui faire quelques justes observations, elle m'a répondu sur un ton! Madeleine, vos domestiques ne supporteraient pas qu'on leur parlât sur ce ton.

—J'en suis désolée, chère mademoiselle.

—Si vous m'y autorisez, Madeleine, je m'occuperai de vous chercher une autre blanchisseuse, plus consciencieuse et plus polie.

—Non, mademoiselle, je ne vous y autorise pas. Cette femme est veuve de guerre, avec trois enfants...

—Mais elle saccage votre linge... Mon Dieu! ma chérie, qu'est-ce que vous avez?

Mlle Brissot venait d'apercevoir Françoise avec ses yeux rouges et son visage gonflé.

—Rien du tout, mademoiselle, je suis un peu nerveuse, c'est absurde.

—Ma bonne petite chérie!

Elle me regarda d'un air soupçonneux et, après de nouvelles doléances sur les méfaits de la blanchisseuse, quitta la place.

—Heureuse femme qui n'a pas de plus gros soucis qu'un accroc à une combinaison! soupirai-je quand elle eut disparu.

—Evidemment, elle n'a pas tes soucis supérieurs, dit tante Made en souriant.

—Que dirait-elle, la pauvre fille, continuai-je, si elle était obligée, comme moi, d'épouser un homme qu'elle n'aime pas!

—Voyons, Denise, personne ne t'oblige à épouser Georges Péral, dit posément Françoise.

—C'est que, je viens de te promettre...

—Tu es une enfant ma pauvre Denise! Quel plaisir veux-tu que cela me fasse de te voir épouser Georges Péral ou n'importe qui? Nous désirons, maman et moi, que tu te maries bien, c'est tout, et en épousant Georges tu ferais un beau mariage. Mais si tu n'en veux pas, n'en parlons plus.

Tante Madeleine haussa les épaules et demanda d'un air mécontent:

—Alors, tu ne veux pas de Georges?

—Pas beaucoup, ma tante.

—Mais, ma pauvre Denise, as-tu seulement réfléchi à la proposition qui t'est faite? As-tu considéré "le pour et le contre" de la question? C'est-à-dire que "le contre", moi, je ne le vois pas. As-tu pesé tes chances d'avenir?

—Tante Made, je n'ai rien pesé, rien considéré, c'est vrai, mais jusqu'à présent, je n'ai qu'une opi-

nion sur le mariage: je veux que mon mari me plaise si fort que toutes les autres considérations disparaissent devant celle-là.

—Tu ne sais pas ce que tu dis, gronda ma tante, et je me demande ce qui a pris Georges de vouloir t'épouser? Laisse-moi seulement te dire que tu ne retrouveras jamais un parti comme celui-là.

Je me disais à part moi, qu'elle n'aurait pas voulu pour sa fille de ce beau parti qu'elle me prônait si fort, et j'en étais humiliée, en même temps que j'éprouvais un peu d'indignation pour le sentiment vaniteux qui lui faisait préférer un beau nom à un bon garçon.

—Tu ne retrouveras pas un parti comme celui-là, répétait ma tante. Rappelle-toi que les occasions perdues ne se retrouvent pas.

—Alors, tante Made, vous appelez Georges Péral une occasion?... Soldes et occasions, à profiter de suite, pour employer le langage des magasins...

—Denise!

—Soldes et occasions! Vous êtes sévère pour Georges, tante Made, continuai-je en éclatant de rire.

—Tu n'es pas sérieuse, Denise, pourtant, je veux faire crédit à ton bon sens. Réfléchis à loisir, Georges ne pourra pas s'en offusquer. Huit jours seront-ils suffisants?

—Mettons huit jours, tante Madeleine.

—C'est bien. Si tu as besoin de conseils, je suis là, ma chérie.

Après une caresse et un baiser, elle reprit son tricot et moi, mon ouvrage de couture, pendant que Lolotte, le museau sur les pattes, faisait semblant de dormir dans la tiédeur de son coussin.

II

Huit jours! Quand on les considère au seuil de la première minute, c'est dix fois plus de temps qu'il n'en faut pour envisager tous les côtés d'une question en suspens, surtout quand aucun de ces côtés n'offre le moindre mystère et que l'on sait d'avance la conclusion à laquelle on s'arrêtera.

Je commençai donc par chasser tout souci, et je me livrai avec la même liberté d'esprit que de coutume à mes occupations habituelles.

L'après-midi du premier jour fut très chargée, pour Françoise et pour moi: c'était jeudi, le jour du patronage que ma tante avait organisé pour les enfants des usines Martignac,—un empêchement absolu pouvait seul nous dispenser de la charge, à nous confiée, d'occuper et de faire goûter tout ce petit monde.

J'aurais beaucoup aimé ce patronage sans Mlle Brissot qui m'y contrariait sans cesse... Mais je m'aperçus que je n'ai pas encore dit qui était Mlle Brissot.

Cette ancienne institutrice de ma tante, qui professait la plus vive admiration pour feu M. et Mme Vareux, les parents de son élève, était revenue dans l'hôtel du parc Monceau après le mariage de miss Harey, l'institutrice de Françoise,—quelques semaines avant la déclaration de guerre. A ce moment l'instruction de ma cousine était presque terminée,—il lui fallait quelqu'un pour l'accompagner dans ses sorties, plutôt qu'une institutrice Françoise eût préféré une

étrangère pour pratiquer l'une des deux langues qu'elle avait apprises.—surtout elle eût aimé quel qu'un de jeune, pouvant faire de longues courses à pied, et de longues stations dans les musées, mais Mlle Brissot se trouvait sans situation, trop âgée pour entreprendre une nouvelle éducation, et désirant éperdument finir ses jours auprès de son ancienne élève préférée, celle qui avait été Madeleine Vareux. Ma tante et ma cousine sont si bonnes que, malgré les désavantages de leur choix, elles acceptèrent Mlle Brissot.

L'affection que leur porte la pauvre vieille ne la rend ni plus agréable ni plus agile. Courte et grasse, elle possède un buste épais aux épaules arrondies d'où sa tête semble surgir directement sans l'intermédiaire d'un cou, elle a de gros yeux de myope fureteurs, une bouche largement fendue, des fausses dents éblouissantes, et un pas trotinant qui ne la conduit ni très vite, ni très loin. Elle vénère ma tante, adore Françoise, aime bien Michel, craint mon oncle,—quant à moi, elle ne m'aime guère, ce qui n'a jamais troublé mon sommeil. D'ailleurs, je crois que je partage cette disgrâce avec M. Servois et le docteur dont elle redoute l'esprit taquin.

Son activité se dépense à de menus détails de maison, comme le recensement du linge, le bon ordre des armoires et une oeuvre de réfugiés dont elle est une des plus dévouées zélatrices. Elle s'occupe aussi, hélas! du patronage Martignac, et c'est là que nous entrons directement en conflit. S'agit-il d'un nouveau jeu que j'essaie d'organiser, je suis sûre d'entendre la voix nasillarde de Mlle Brissot élever des clameurs indignées:

—Voyons, voyons, Denise, à quoi pensez-vous? Nous ne sommes pas ici dans un jardin public! Ces enfants doivent s'amuser posément.

—Mademoiselle, des enfants ne peuvent pas s'amuser posément, surtout des petits Parisiens enfermés toute la semaine dans des chambres étroites, qui n'ont que le trottoir pour se dégourdir un peu. N'est-ce pas, mes petits?

—Oh! oui, mademoiselle.

—Alors, un, deux, trois, vous y êtes! La poste court entre Paris, Bordeaux, Lyon et Marseille...

Mais Mlle Brissot arrêta au passage les courriers postaux et s'écriait avec vigueur:

—Je ne veux pas de ce jeu-là... Jeudi, vous m'avez cassé deux chaises, et la petite Maret s'est blessée au genou.

—Blessure peu grave, mademoiselle, puisque Marthe est ci aujourd'hui.

—Oh! vous, Denise, vous aurez toujours le dernier mot. En attendant, nous allons jouer au petit corbillon.

Les enfants faisaient la tête, moi, je protestais à mon tour et nous en appelions toutes deux à Françoise. Mais ma prudente cousine refusait de trancher le différend et concluait en souriant:

—C'est inutile, je ne convaincrain personne, tâchez donc de vous arranger par des concessions réciproques.

Ce jeudi-là, Mlle Brissot fut plus agressive, et moi, plus combative que jamais. A bout d'arguments, notre chaperon déclara qu'elle se désintéressait complètement du patronage et qu'elle en ferait part le soir même à ma tante: cette menace ne m'effraya pas, je savais qu'autant en emporterait le vent, et que son expérience lui con-

seillerait de ne pas se risquer à une démarche qui lui enlèverait une de ses plus chères occupations.

Mais cette lutte m'avait fatiguée,—aussi, malgré mon cousin Michel qui désirait faire une partie d'échecs avec moi, demandai-je à me retirer de bonne heure. Ma tante m'accorda cette permission avec un petit clignement d'oeil que je compris aussitôt.

—Elle croit que je désire la solitude pour réfléchir à mes soucis matrimoniaux!

Ah! comme ce sujet de méditation m'ennuyait! Que pouvais-je y découvrir de nouveau? Je connaissais si bien Georges! Sans avoir d'inclination pour les autres habitués de la maison, j'aurais préféré, je crois, qu'il fût question d'eux. Il y avait certainement plus d'imprévu chez M. Servois et chez le docteur Renaud.

Ce dernier, fils du médecin de la famille, et grand ami de Georges, était aussi une vieille connaissance pour moi. Il avait plusieurs fois, pendant mon enfance, passé l'été chez les Péral, en Normandie, près de Saint-Flavien. Mon cousin Michel et lui, malgré leur différence d'âge, étaient les meilleurs camarades du monde, et son entrain, et sa gaieté amusaient ma tante tout en m'exaspérant un peu, car il ne se privait pas de me taquiner à l'occasion! Avec lui, du moins, la vie aurait eu quelque fantaisie. Quant à M. Servois, je le considérais comme la science infuse: mon oncle dit volontiers qu'il ne saurait se passer des lumières de cet ingénieur licencié en droit, au courant de toute la politique, de toutes les inventions, de tout ce qui se dit, se fait et se pense.

M. Servois me plaisait tout particulièrement, parce qu'il me traitait en jeune fille d'importance, et s'adressait quelquefois à moi, même quand il parlait de questions que j'écoutais attentivement sans les comprendre. S'il m'avait demandé en mariage, j'en aurais été flattée... Mais, voilà... ce n'était pas lui, ni le docteur, c'était Georges Péral, ce Georges tranquille et monotone, ce gros Georges de toute éternité. Par quelle malchance étais-je donc destinée à réfléchir justement sur l'homme qui m'intéressait le moins, parmi ceux que je connaissais?

Pour remplir la promesse que j'avais faite la veille, j'essayai cependant de passer en revue les avantages qui m'étaient offerts,—mais j'avais beau m'y appliquer, cela ne marchait pas. J'avais pris, je crois, une mauvaise méthode de méditation. Je ne pouvais que me redire après tante Madeleine: fortune solide, bonne famille, belle situation sociale en perspective, etc., je n'en éprouvais aucune espèce d'émotion, et pas le moindre désir de leur sacrifier mes rêves de bonheur.

Je convenais cependant qu'il y avait là des choses à ne pas dédaigner... Tante Madeleine avait raison, il fallait réfléchir avant de dire non. A mesure que le sommeil me gagnait et que ma méditation se fondait dans un vague brouillard, une idée se dessina peu à peu, ressortant très nette dans le chaos de mes pensées: causer avec Georges Péral et décider ensuite... Là-dessus, je fus emportée, loin de l'ennuyeuse réalité, au radieux pays des rêves.

L'idée se retrouva intacte à mon réveil, le lendemain matin, un lendemain pluvieux, chargé de visites à faire et de corvées à accomplir, dont la perspective ne me souriait pas beaucoup. Le

moyen d'échapper aux dites corvées s'associa soudain à l'idée en question. Et ma tante parut enchantée quand, dans le courant de la matinée, je lui manifestai le désir de causer le jour même avec Georges Péral.

Françoise objecta que nous devions prendre le thé chez la baronne de Réhal et que je serais privée de cette joie sans mélange.

Il faut dire que nous n'avons pas les mêmes goûts, ma cousine et moi. Ces réunions qui l'amusaient me semblent le plus souvent des corvées, dans le monde, je gaffe quelquefois ou je ne trouve rien à dire,—ah! que je suis loin des perfectionnements de Françoise!

Bref, un coup de téléphone fixa pour l'après-midi la visite de Georges Péral. Ma tante et Françoise seraient sorties, mais la présence de Mlle Brissot dans la maison sauvait suffisamment les convenances, offensées par un tête-à-tête avec un ami de toujours, qui prétendait à l'honneur de ma main.

Tout se passa comme il avait été prévu. J'étais avec Lolotte et Mlle Brissot tout sucre et miel, dans le salon des Saisons, quand Georges Péral entra. Lolotte, qui dormait le museau sur ses pattes, ouvrit un oeil languissant qu'elle referma aussitôt à la vue d'un familier de la maison, Mlle Brissot accabla le visiteur de questions sur sa santé, son père, sa mère, l'état du ciel, la politique internationale,—et moi, ne sachant si je devais rire ou prendre un air de circonstance, je tendis la main à mon amoureux.

Lui, comme toujours, placide et bon garçon, réalisait aussi peu que possible le type de l'homme épris attendant son arrêt. Dans ses yeux calmes, nulle flamme brûlante; sur ses lèvres saines et bien dessinées, nul frémissement contenu,—ce qui me vexa un peu en me donnant l'impression humiliante d'être, à ce moment-là, beaucoup moins tranquille que lui.

Notre chaperon, avec une touchante maladresse déclara soudain que, ayant une lettre à écrire pour les oeuvres de ma tante, elle était obligée de nous laisser un moment. D'un clignement d'oeil, elle me fit comprendre que son absence durerait autant que notre conversation.

—Quelle comédie, déclarai-je, quand elle eut disparu.

—Ne la trouvez-vous pas bien jouée? demanda mon prétendant sans se départir de son calme.

—Délicieusement, répliquai-je. La continuerons-nous maintenant que le premier rôle a quitté la place?

—Vous m'avez convié pour une conversation sérieuse; je suis à vos ordres, Denise.

Cela, c'était net, et peu sentimental. Mais en même temps, cela faisait table rase de toute cérémonie préalable, j'entrai donc, sans tarder, au vif de mon sujet.

—Je dois vous dire, expliquai-je, que j'ai été renversée de votre demande en mariage.

—Renversée! Pourquoi?

—Parce que je ne la prévoyais pas. Personne au monde n'aurait pu la prévoir, cette demande. Elle est si extraordinaire que si nous n'étions pas dans un temps où tout arrive, cela paraîtrait de la fantasmagorie.

—Si Françoise était ici, Denise, elle parlerait certainement de vos exagérations.

—Eh bien! Georges, plaçons-nous en dehors de la question, et voyons les choses comme les étrangers peuvent les voir. Je vous assure que j'ai bien réfléchi, que j'ai beaucoup de bon sens et que ma logique est irréfutable.

—Très bien, j'écoute.

—Voici un jeune homme qui connaît depuis l'enfance une jeune fille riche, belle, et douée de toutes les grâces. Vient une autre jeune fille, presque pauvre, beaucoup moins belle...

—Denise!

—Ne m'interrompez pas. Beaucoup moins belle sans être laide, je m'empresse de le dire. Aucun autre avantage qui puisse rétablir la balance entre les deux jeunes filles,—même éducation, même famille, même nom,—et le jeune homme en question les connaît l'une et l'autre depuis leur tendre enfance. De laquelle doit-il tomber amoureux?

—Vous avez toujours eu le goût des devinettes et des petits jeux. Denise.

—Demandez à n'importe qui, Georges, on vous répondra sans l'ombre d'une hésitation: "De la première." Or c'est la seconde qu'il demande en mariage.

—Ce qui prouve, ma chère Denise, que les raisonnements judicieux ne sont pas toujours des raisonnements justes.

—Qu'il n'ait pas demandé la première qui pouvait avoir toutes les ambitions, la chose me semble naturelle, poursuivis-je.

—Merci.

—Mais qu'il ait préféré la seconde, non, vous ne me ferez jamais croire cela.

—Alors quelle conclusion tirez-vous des événements?

—Qu'il venait dans la maison pour la première jeune fille, mais ayant supposé qu'il ne serait pas agréé, se retourna vers l'autre qui ne lui déplait pas sans doute, et la demande en mariage par dépit ou pour être tout de même de la famille. Eh bien! cette combinaison ne convient pas à la seconde qui, bien qu'elle ne soit pas riche, ne consentira jamais à être un pis aller.

Pendant l'énoncé de mes conclusions, Georges Péral pâlit d'abord un peu, puis, il devint très rouge. Il sourit enfin et s'efforça de plaisanter:

—Vous êtes trop modeste, Denise, une violette dans la mousse! Mais si la rose et l'oeillet sentent bon, le parfum de la violette n'en est pas moins délicieux.

—Une violette, moi! Vous vous moquez, monsieur Georges.

—Prenons alors une autre comparaison: la cerise et la framboise par exemple, elles sont toutes exquises, mais elles n'ont pas le même goût,—les uns préfèrent la cerise, les autres préfèrent la framboise...

—Framboise! Françoise! Cerise, Denise, cela rime! exclamai-je ravie de ma trouvaille. Il y a du vrai, là-dedans, Georges, bien que, vous ne l'avez pas fait exprès. Ma cousine a l'ongtion, le parfum pénétrant, la saveur exquise de la framboise, moi, je tiens plutôt de la cerise, une cerise un peu acidulée, avec son noyau à rejeter, autant à laisser qu'à prendre, somme toute...

Sur le bon visage de Georges Péral, un sourire placide s'épanouissait.

—Vous êtes délicieuse de simplicité, dit-il enfin.

—Comme les cerises, alors?

—Oui, comme les cerises.

—Et vous êtes bien sûr, bien sûr que vous ne préférez pas les framboises?

Il ne répondit pas tout de suite;—chose étrange, en attendant le mot qu'il allait dire, je sentis une petite angoisse me serrer le cœur. Sa voix tranquille me ramena bien vite en pleine et prosaïque réalité.

—Il y a trop souvent des vers dans les framboises.

—Oh! Georges, ce n'est pas pour Françoise que vous dites cela?

—Mon Dieu! que vous êtes vivante, Denise!

—Et vous, que vous êtes endormi, fis-je agacée de son calme.

—Ensemble, nous ferons un ménage parfait, conclut-il.

—Nous "ferions", voulez-vous dire...

Lolotte, qui venait de se réveiller, sauta sur mes genoux, ses mines drolatiques pour y prendre une position commode m'amuserent un moment. J'espérais que mon amoureux profiterait de mon silence pour me déclarer sa flamme, mais il n'en fit rien. Il demanda tout simplement:

—Est-ce tout?

—Quoi?

—Ce que vous aviez à me dire?

—N'est-il pas naturel que je désire causer avec vous, avant de prendre une décision qui engage toute ma vie? répliquai-je. Autour de moi, c'est une véritable conspiration,—tout le monde me pousse à ce mariage, il n'y a que vous qui ne dites rien pour m'y décider!

—Puisque tout le monde plaide pour moi, dit-il en souriant, ma modestie m'interdit de me vanter moi-même de mes nombreuses qualités. On a dû vous dire que je suis jeune, bien portant, plutôt riche que pauvre, plutôt bon que méchant,—j'ai bien fait ma guerre...

—Ah! pour cela oui, m'écriai-je convaincue.

Un bon sourire me remercia de cette exclamation.

—Vous verrez le bon mari que je serai, Denise, si vous consentez à vous laisser aimer et gâter.

Sa voix était devenue tendre, et son regard, caressant. Les émotions de mes seize ans me remplirent soudain le cœur.

—Ah! pensai-je, s'il m'avait parlé quelquefois ainsi, je n'aurais pas eu besoin de tant de réflexions pour faire plaisir à tante Madeleine!

Quand il partit, sur ma promesse de lui donner bientôt ma réponse définitive, je m'excusai de ne pas l'accompagner jusqu'à la porte du salon à cause de Lolotte installée sur mes genoux, et je restai immobile, seule avec la nuit qui remplissait peu à peu le salon des Saisons.

Sur les tapisseries somptueuses, l'automne le premier éteignit l'améthyste de ses grappes; les roses du printemps se défendirent quelques minutes encore, puis, l'hiver seul défia la nuit, de toute la blancheur de ses frimas; et dans la pièce chaude, un petit frisson passa, qui secoua mes épaules et me pinça le cœur. Je n'avais pas envie de rire, ni de remuer, ni de me sentir vivre, j'éprouvais ce que doivent éprouver sans doute les gens très nerveux à la veille d'une catastrophe: une angoisse muette, quelque chose de nouveau dans ma vie qui me faisait peur et me causait

une vague joie. J'étais bien sûre de ne pas aimer Georges Péral, je n'étais pas sûre qu'il m'aimât, mais j'acceptais sans révolte la perspective inévitable de devenir sa femme, dussé-je être certaine qu'en agissant ainsi je renonçais à tous mes rêves de bonheur.

Ah! mes rêves, comme ils m'étaient devenus soudainement étrangers. Le roman, le coup de foudre, la grande passion! qu'était devenu tout cela? Un peu de brouillard qui se dissipe à la chaleur du jour.

Et pourquoi? Parce que ce gros garçon joufflu, ce Georges de toute éternité, m'avait regardé, pour la première fois, comme j'aurais voulu qu'il me regardât quand j'avais seize ans.

...—Vous êtes là, Denise?

La voix étouffée et prudente de Mlle Brissot m'arracha à une dangereuse rêverie. Je la voyais mal dans l'ombre de la pièce,—je devinais plutôt sa masse disgracieuse et sa curiosité brûlante, qu'une question me dévoilât aussitôt.

—Eh bien! il est parti? Etes-vous contente?

—Contente qu'il soit parti? Mon Dieu, je n'en suis pas désolée.

—Mais non, Denise... Etes-vous contente de cette conversation? Il est si charmant!

Ah! elle tombait bien si elle prétendait avoir la première, le secret de mon état d'âme!—Ce qui se passait en moi était si compliqué que même le silence et l'ombre ne me semblaient pas des confidentes assez discrets!

A côté de moi, la voix nasillarde insistait:

—Ah! vous en avez de la chance!

Le charme était rompu, Georges Péral redevenait le candidat énigmatique de Mlle Brissot, et ma méfiance, un moment assoupie, se dressait de nouveau devant moi.

Sans répondre, j'allai vers la cheminée dont la glace accrochait des lueurs indécises, et brusquement, sous mes doigts nerveux, la lumière jaillit des sept branches d'un candéabre. Les yeux de Mlle Brissot papillottèrent un moment, tandis qu'elle prononçait:

—Un garçon de cette valeur-là, le merle blanc!

—Le merle blanc, Georges Péral?... C'est un bon gros, voilà tout, répliquai-je en haussant les épaules.

Lolotte réveillée s'étira avec un bâillement aigu et modulé comme une plainte.

III

J'avais beau m'y appliquer de toutes mes forces, je n'arrivais pas à retrouver l'émotion fugitive ressentie auprès de Georges Péral dans le salon des Saisons!...

En y réfléchissant, j'étais flattée qu'il me préférât à Françoise, ce morceau de roi, mais j'avais l'arrière-pensée de quelque manigance de Mlle Brissot, à laquelle toute passion de la part de mon amoureux était absolument étrangère. Et sur le mot "passion", mes rêves envolés revinrent tous au colombier. A vrai dire, Françoise étant mon aînée, je n'avais encore jamais pensé au mariage,—je ne désirais pas me marier, à ce moment-là,—ma vie s'écoulait si douce, à l'hôtel Martignac! Quand je considérais tout ce qu'il me faudrait sacrifier pour devenir Mme Péral, je conclusais que le marché ne valait rien, et les ac-

tions du pauvre Georges baissaient lamentablement.

Aussi, étais-je d'humeur assez morose, quand je m'éveillais le lendemain, après une nuit agitée d'insomnie, mais il faisait un temps radieux! Un gai soleil se jouait dans notre jardin, sur nos ifs toujours verts et nos tilleuls dénudés; la petite fontaine de marbre avec ses conques et ses tritons sculptés semblait revêtue d'un or pâle, vibrant et transparent comme une gaze précieuse. Des roses de Noël épanouissaient sur le gazon leurs pétales nacrés; les moineaux familiers picoraient dans le sable les miettes de pain mises là pour eux chaque jour.

"Il fait trop beau, pensai-je, bon gré mal gré, il me faut être aimable aujourd'hui!"

Et je fus aimable de cette minute même: aimable pour la femme de chambre qui m'apportait mon déjeuner,—aimable pour Lolotte qui se fourra dans mes jambes au risque de me faire tomber quand je sortis de ma chambre,—aimable avec mon oncle, ma tante, Françoise et Michel,—aimable avec Mlle Brissot qui me regarda d'un air soupçonneux, mal convaincue de la pureté de mes intentions.

Quand, de bonne heure dans l'après-midi, ma cousine me proposa d'aller à pied chez une dame américaine, patronnesse d'une oeuvre à laquelle nous nous intéressions, je saisis avec empressement cette occasion trop rare de marcher dans les rues de Paris. Mlle Brissot, qui préférait la voiture au footing, fit contre fortune bon coeur, et nous partîmes allègrement dans la direction de l'Arc de Triomphe.

...Ma cousine et notre chaperon n'étaient pas d'accord sur le nom de la personne que nous allions voir avenue Mac-Mahon. L'une prétendait qu'elle s'appelait Mrs Thomson, et l'autre insistait sur Mrs Morrisson.

—Il faudrait pourtant s'entendre avant de demander cette dame à sa concierge, déclara Françoise. De quoi aurons-nous l'air si nous ne savons même pas son nom!

Mlle Brissot avait ce nom dans un carnet, au fond de son sac. Arrêtée sur le trottoir de l'avenue, elle se mit en devoir de le chercher avec l'aide de Françoise. Moi, je n'avais pas pris part à la discussion, et le résultat de ces recherches laborieuses ne m'intéressait point.

Je m'éloignai donc de quelques pas, prise par mes soucis d'avenir. Certaines paroles menaçantes prononcées par tante Madeleine sur la vieillesse solitaire qui m'était réservée au cas où je n'épouserais pas Georges Péral, me trottaient par l'esprit;—au sommet de l'incertitude où je juchais alors, mon jugement se trouvait dans cet équilibre instable qui est bien la plus incommode des positions matérielles et morales; un rien suffit alors, non pour faire pencher la balance, mais pour provoquer la culbute ou la catastrophe.

Tandis que je réfléchissais ainsi, un passant me frôla, un homme qui marchait vite et dont je remarquai seulement,—n'ayant pas tourné les yeux vers lui,—le parfum mêlé de Royal Origan et de cigarette ambrée. Je fis encore deux pas, les yeux baissés, sans rien voir autour de moi, que mon ombre sur la pierre ensoleillée du trottoir, ombre raccourcie dont le tassement me faisait penser à Mlle Brissot.

Soudain, cette ombre se déforma légèrement, bossuée par un objet de nuance fauve, un portefeuille que je ramassai aussitôt. Un très joli portefeuille, ma foi! de cuir satiné, avec une patte enfoncée dans la doublure pour le fermer. L'odeur de cigarette ambrée qui l'imprégnait fit naître en moi une conviction aussitôt traduite par un mouvement réflexe: je fis un brusque demi-tour, et courus dans la direction de l'homme qui venait de passer à côté de moi. Il était déjà loin.

—Monsieur! m'écriai-je.

—Ah çà! Denise, perds-tu la tête? demanda Françoise en m'arrêtant au passage.

—Laisse-moi, je te prie.

—Eh bien! Eh bien! fit Mlle Brissot, scandalisée.

Mon passant tournait l'angle d'une rue, dans le lointain. Je m'élançais à sa poursuite, quand la main ferme de ma cousine me retint.

—Voyons, Denise, qu'est-ce qui te prend?

—C'est ce monsieur qui a perdu son portefeuille, et tu m'empêches de le lui reporter, répliquai-je furieuse.

—Où as-tu trouvé cela? demanda Françoise en tournant et retournant ma trouvaille.

—Là, sur le trottoir.

—Sur le trottoir? Alors, comment sais-tu qu'il appartient à ce monsieur? L'as-tu vu tomber de sa poche?

—Non, Françoise, je ne l'ai pas vu tomber, seulement ce monsieur venait de passer...

—Ce n'est pas une raison pour que ce portefeuille soit à lui ni pour que tu te précipites comme cela à ses troussees.

Mon réflexe était jugé ridicule, aussi insistai-je, vexée, sur la justesse de mon opinion.

—C'est certainement lui qui a perdu cet objet, sans quoi il l'aurait vu en passant.

—Il a très bien pu ne rien voir, il marchait vite comme un homme pressé qui n'a pas le temps de s'amuser en route.

—Sans toi, j'aurais pu le lui demander, objectai-je.

—Et si ce monsieur n'est pas honnête, nasilla Mlle Brissot, vous risquiez de remettre ce portefeuille entre les mains d'un escroc!

N'ayant pas la méfiance innée de notre chaperon, j'avoue que je n'avais pas pensé à cela. Mais je restai convaincue de ma perspicacité: "mon" passant était bien le propriétaire de "mon" portefeuille.

—Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? demandai-je avec humeur.

—Nous y trouverons sans doute quelque indication qui nous permettra de le renvoyer à son propriétaire, répliqua Françoise en l'ouvrant.

J'eusse préféré diriger moi-même les mesures à prendre dans une aventure dont j'étais l'héroïne, mais il me fallut accepter le fait accompli. Nos recherches d'ailleurs ne donnèrent pas grand résultat: le portefeuille ne contenait que cinquante francs en billets, un timbre-poste de dix centimes et deux cigarettes à moitié écrasées.

Aucune indication de nom et d'adresse sur la personne étourdie qui semait ainsi son bien sur le trottoir, rien, sauf deux initiales entrelacées, R. B., que nous découvrîmes gravées dans le cuir, sous une couronne de marquis.

Toute fière de cette circonstance, je la fis remarquer à Mlle Brissot qui s'en émut un peu.

Puisque notre étourdi voulait rester anonyme, nous n'avions plus, comme le suggéra ma cousine, qu'à aller au commissariat de police le plus proche, et après tout, ce fut encore très amusant. Le monsieur qui était là nous reçut fort aimablement; il me demanda tous les détails de ma trouvaille, l'endroit, l'heure, les circonstances, il vérifia le contenu du portefeuille, s'assura qu'il ne s'accompagnait d'aucune pièce permettant d'identifier son propriétaire, et termina en me demandant mes noms, adresse et qualité.

—Pourquoi cela? demanda Françoise effarouchée.

—En cas de non-réclamation, le portefeuille reviendrait à mademoiselle...

—Au bout d'un an et un jour, n'est-ce pas? précisa Mlle Brissot, très renseignée.

Ma cousine fit un geste dédaigneux, mais moi, je m'empressai de répondre aux questions du commissaire, pour un motif dont je gardai le secret. Il ne me déplaisait pas que mon marquis au Royal Origan sût sous quelle forme et sous quel nom, la Providence qui veillait sur son bien, s'était manifestée ce jour-là.

...Cette aventure me détourna de mes soucis d'avenir. Pendant le dîner auquel assistaient, comme tous les mardis, Georges Péral, le docteur et M. Servois, nous ne parlâmes pas d'autre chose. Je fis à mon entourage une description minutieuse du portefeuille, insistant sur la couronne qui surmontait le chiffre. Laissant libre cours à ma fantaisie, je recherchai tous les prénoms aristocratiques commençant par la lettre R.

—Roland, Rodolphe...

—Rodrigue, suggéra Michel.

—Roméo, continua le docteur, c'est très joli, et surtout très romantique.

Le docteur a une façon de dire les choses qui me gêne un peu, on ne sait jamais s'il plaisante ou s'il parle sérieusement.

Je repris:

—Je n'aime pas Roméo, je préfère Richard ou Robert...

—Pourquoi pas Rigobert? demanda le docteur.

Mais nous étions réduits aux suppositions.

Je me complus à imaginer le désespoir de mon inconnu à la constatation de cette perte, et plus encore sa joie quand il apprendrait que son bien était tombé entre d'honnêtes mains ouvertes pour la restitution.

—Des exagérations! remarqua Françoise, crois-tu qu'il passera par tant d'émotions pour avoir perdu cinquante francs?

—Il a perdu plus de cinquante francs, dis-je vexée, il y a encore le portefeuille lui-même...

Et le timbre-poste, acheva le docteur.

Georges Péral me regardait en souriant sans mot dire. Mon entrain l'amusait, mais je lui en voulus de ne pas y prendre part.

Par dépit, je continuai avec élan:

—Je sais bien qu'il est au-dessus de cette perte, un homme si élégant, si chic, si distingué!...

—L'avez-vous donc si bien vu? demanda Georges soudain intéressé.

—Elle n'a rien vu du tout, précisa Françoise.

Je suis sûre qu'elle ne le reconnaîtrait pas si elle le rencontrait.

Nous discutâmes un moment, ma cousine et moi, sans nous laisser réciproquement convaincre, et ma tante, qui trouvait que cette conversation avait assez duré, s'informa d'un ton péremptoire de la nouvelle pièce de la Comédie-Française que le docteur Renaud était allé voir, quelques jours plus tôt.

IV

Mon imagination fit des folies, après ce jour mémorable.

Je commençai par donner à la Providence un rôle de tout premier ordre dans mon scénario. Il était fort possible que l'aventure eût été combinée par Elle, à des fins plus ou moins mystérieuses et certainement heureuses,—car la rencontre était singulière d'une jeune fille de bonne famille trouvant à ses pieds le portefeuille d'un jeune marquis, charmant, sans doute, et parfumé au Royal Origan. De toute évidence, cet événement provoquerait une rencontre; en homme bien élevé, il tiendrait à venir lui-même remercier sa bienfaitrice, car je n'hésitais pas à me considérer comme telle; des relations cordiales s'établiraient,—de cordiales, elles deviendraient amicales, et, d'amicales...

La pensée de l'excellent Georges Péral s'abattait alors comme une douche glacée sur mon enthousiasme,—je reprenais par le menu toutes ses précieuses qualités, je me répétais les paroles de ma tante, j'essayais de réchauffer mes sentiments d'autrefois, mais j'avais beau faire, ses chances diminuaient à vue d'œil.

La perspective d'un mariage avec lui faisait surgir en moi la comparaison d'un vaisseau chargé d'or et de soies précieuses, qui sombrerait bêtement, sans raison, dans une mer grise, un jour de calme plat.

Je formulai, un soir, cette comparaison devant Michel; il me félicita du tour poétique de mon imagination, et ne manqua pas de plaisanter au sujet des richesses inestimables qui chargeaient ce précieux vaisseau, mon cerveau ou mon cœur, au choix.

Nous étions une paire d'amis, mon cousin Michel et moi, "deux copains", déclarait-il avec conviction. Plus jeune que sa soeur, il était mon aîné d'un an; nos goûts et nos caractères ayant d'étroites ressemblances, j'en avais fait mon confident,—il me comprenait mieux que Françoise et je me sentais plus libre avec lui.

Mais cette fois, nous n'étions pas du même avis... Comme toute la maisonnée, il me prêchait le mariage avec Georges Péral, et, dans ce que je nommais "une conspiration contre ma liberté", mes instincts belliqueux s'éveillaient, tout prêts à la lutte.

Me croyant incomprise, je me réfugiai dans le silence, et j'attendais quelque chose de capital, de très heureux, très providentiel, qui me montrerait ma voie en m'ôtant le souci de mon avenir.

J'attendais mon inconnu...

Hélas! les jours passaient sans l'amener... Je m'en irritais sourdement, et d'autant plus que, je le savais fort bien, mon entourage devinait la cause de ma nervosité. Françoise ne disait rien,

ma tante m'observait avec inquiétude, Mlle Brissot me lançait des piques d'une voix acidulée, Michel me parlait d'un air compatissant. Georges avait des yeux de chien battu, et le docteur me taquina quand il vint faire son bridge, le vendredi suivant.

—Eh bien! vous avez vu votre heureux obligé, mademoiselle Denise?

—Pourquoi l'aurais-je vu? répliquai-je, vexée.
—Comment, pourquoi? Mais ce marquis vous doit une visite, c'est élémentaire.

—Et qui vous dit qu'il ne la fera pas, cette visite? Vous êtes bien pressé, monsieur.

—A moins que, reprit-il, ne sachant pas que sa bienfaitrice est une des plus charmantes jeunes filles du meilleur monde parisien... Vous dites?...
—Rien, continuez.

—A moins que, ignorant de sa chance, il ne se contente de laisser une récompense au bureau de police pour l'honnête passante...

—C'est tout? interrompis-je, furieuse?

—Combien pensez-vous qu'il laissera? Cent sous peut-être: pour cinquante francs et le timbre-poste, ce n'est déjà pas si mal.

—Voyons, Paul, tais-toi! protesta Georges contrarié.

Mais cette intervention fut sans effet calmant sur mes nerfs agacés. J'étais mécontente de tous et de moi-même, et cet état dura plusieurs jours encore.

Ma pauvre tante tomba bien! quand, le temps de la réponse que j'avais promise étant arrivé, elle vint me demander "pour la forme" ce qu'elle aurait à dire à Georges Péral de ma part.

—Mais ce que vous voudrez, tante Madeleine, tout ce que vous voudrez, sauf que j'accepte sa proposition.

—Tu veux rire, ma pauvre enfant!

—Ah! Dieu non!

—Enfin, que lui reproches-tu?

—Rien du tout... Je ne me sens pas de goût pour le mariage maintenant.

—Vraiment, Denise, tu as complètement perdu la tête.

Et elle recommença l'éloge de son protégé. Mais je n'étais pas d'humeur à l'entendre et François me prêta gentiment une aide secourable. Elle fit comprendre à sa mère qu'on ne marie pas les gens malgré eux, que Georges méritait beaucoup mieux qu'une femme récalcitrante et que d'ailleurs, il serait le premier à ne pas vouloir de moi s'il supposait que ma volonté avait été forcée.

Ma tante, frappée de cette logique, se rendit aux raisons de sa fille, mais Michel, quand on lui raconta la chose, ne m'envoya pas dire que j'étais stupide et ridicule, et que Georges devait se considérer comme très heureux d'avoir échappé au malheur de m'épouser. Nous eûmes à ce sujet une petite altercation qui fut suivie d'une brouille de tout l'après-midi.

Cette affaire terminée, on ne me parla plus de Georges Péral.—mais chose étrange, ma victoire ne m'apporta pas le sentiment heureux que j'avais espéré.—je me demandais parfois quel démon m'avait poussée à refuser un mari si bien fait pour moi. J'en ressentais un vague malaise; aussi, mon inconnu ne donnant toujours pas signe de vie, je considérais les choses de ce monde d'un oeil

découragé. Je commençais à faire l'expérience de l'ingratitude humaine! Ma fameuse aventure n'aurait pas de suites, il me fallait m'y résigner.

Je voulus cependant, avant d'y mettre un point final, savoir comment le portefeuille avait réintégré la poche de son propriétaire.

—Si nous allions nous informer à la préfecture de police? proposai-je à François un après-midi que nous hésitions sur le but de notre promenade.

Comme je m'y attendais, ma cousine refusa, mais Michel offrit très gentiment de se charger de la commission. Et le soir même, il nous annonça, comme nous nous mettions à table, que ma trouvaille n'avait pas été réclamée.

Ce fut aussi bon qu'un grand soufflé d'air frais dans le cachot d'un prisonnier. R. B... n'avait pas manqué à ses devoirs envers moi puisqu'il ignorait mon existence;—une circonstance, peut-être grave, l'avait empêché de réclamer son bien;—après tout, l'humanité n'était pas si corrompue que les grincheux se plaisent à le dire...

—Allons bon! la voilà qui enfourche son dada! Michel venait de remarquer mes yeux brillants et mon sourire joyeux.

Mlle Brissot qui me regardait aussi, interpréta à sa façon ma gaieté reconquise:

—Comme cela, dit-elle, vous pourrez la réclamer le 28 février prochain.

Et nous étions à la fin de mars.

...Le jeudi suivant, jeudi saint, nous assistâmes avec ferveur aux offices de notre paroisse. L'après-midi, après la visite de quelques églises, nous allâmes à notre patronage, sur mon désir fermement exprimé.

—Il est venu quelqu'un pour mademoiselle, déclara gravement Julien, le portier monumental, quand l'auto nous ramena à la maison à sept heures passées.

—Quelqu'un pour moi? répéta François, prenant une carte de visite sur le plateau qui lui était tendu.

Tout étonnée, elle lut à haute voix:

"Marquis Robert de Beaufeu, avec ses plus vifs remerciements."

—Qu'est-ce que c'est que cela?

Julien, énigme vivante, restait immobile auprès de nous attendant d'être interrogé pour donner des explications.

—Il n'a rien dit, ce monsieur? demanda François.

—Pardon mademoiselle, il a dit que mademoiselle a trouvé son portefeuille et qu'il regrette énormément que mademoiselle ne soit pas là.

—Le portefeuille! exclama François, en me passant la carte.

Je savais bien que c'était cela! Je l'avais compris avant que ma cousine eût prononcé les mots gravés sur le bristol; mais l'émotion m'avait tenue muette pendant que François et Julien échangeaient leurs propos. Je dis enfin:

—Julien, ce monsieur s'est trompé, ou vous avez mal compris; ce n'est pas pour Mlle François qu'il est venu.

—Il a demandé Mlle Martignac, répliqua le portier de l'air d'un homme qui connaît les convenances et n'est jamais en défaut.

Evidemment, il avait raison: Mlle Martignac, c'est François, fille de l'aîné de la dynastie, et

mon aînée elle-même; moi, je suis tout simplement Mlle Denise. Mon désappointement d'avoir manqué cette visite ne peut s'imaginer.

—A quelle heure est-il venu, ce monsieur? demandai-je frémissante.

—Vers trois heures et demie, mademoiselle.

—Ah!... et comment est-il, ce monsieur?

—C'est un monsieur très bien, mademoiselle.

—Je n'en doute pas, Julien.

J'allais poursuivre mon enquête lorsque Françoise me fit comprendre par sa mimique que j'étais ridicule, et qu'on ne demande pas des choses comme celles-là à un domestique.

Pour ce soir-là, je dus me contenter de savoir qu'il était venu, qu'il regrettait de ne pas m'avoir rencontrée et qu'il s'appelait Robert de Beaufeu. Ah! le joli nom! et comme je déplorais d'être allée à ce patronage!

—Tu étais fatiguée, tu ne voulais plus sortir, tu avais raison, répétais-je à ma cousine. Pourquoi m'as-tu cédé? Tu sais bien que tu as toujours raison, et moi toujours tort. Alors, pourquoi m'écoutes-tu?

—Cette fois, tu n'avais pas tort, Denise, nous "devions" aller au patronage, malgré ma fatigue et ma paresse. La visite de ce monsieur n'a aucune importance.

—Aucune importance!... Il m'aurait été fort agréable cependant d'être remerciée...

—De quoi? interrompit Françoise. Le fait d'avoir porté au commissariat de police un objet ramassé dans la rue, ne t'a causé ni peine ni ennui, et je ne trouve pas que je mérite la moindre récompense pour avoir fait cette démarche avec toi. Tu n'as eu aucun mérite non plus à trouver le portefeuille; les circonstances t'ont amenée là, juste à point, et c'est tout. Alors, qu'est-ce que tu demandes? Tu ne vas pas supposer, j'imagine, que ce monsieur te doit de la reconnaissance pour ta probité!

—Oh! Françoise!

—Alors, laisse cette histoire qui n'a aucune espèce d'importance.

La saine raison sans faiblesse parlait par la bouche de ma cousine, mais vexée et me croyant encore une fois incomprise, je ne voulus pas en convenir, et il ne fut plus question de Robert de Beaufeu.

Pourtant je n'avais pas renoncé à l'idée de savoir tout ce qu'il m'était possible d'en savoir. Ayant pu retourner vers la loge sans être remarquée, j'interrogeai le majestueux Julien.

—Qu'est-ce qu'il a dit, ce monsieur, quand il est venu? demandai-je.

—Il a dit qu'il regrettait beaucoup de ne pas voir mademoiselle.

—Ah!... Et vous trouvez qu'il est très bien, ce monsieur?

—Oui, mademoiselle.

Décidément, Julien pouvait se vanter d'être un domestique modèle et de me porter sur les nerfs! "Laconisme et discrétion", telle semblait sa devise.

—Comment est-il ce monsieur, dis-je enfin, n'y pouvant plus tenir. Vieux, jeune? Grand, petit?

—Jeune, mademoiselle, et assez grand.

—Ah!

N'osant point insister davantage, je m'éloignais d'un pas lent, quand Julien me rappela.

—Mademoiselle! Je demande pardon à mademoiselle... Ce monsieur a dit comme cela qu'il reviendra ces jours-ci.

Il reviendra! ces jours-ci! Il fallait donc le dire tout de suite, insupportable Julien! Et moi qui, deux minutes plus tôt, en faisais le modèle des portiers!

Je n'écoutais pas ses excuses, j'étais déjà dans le salon des Saisons, le cœur soulagé d'un si grand poids, toute ma déception enlevée d'un seul coup, que pour manifester mon plaisir, sans en révéler la cause, je dis à Françoise ahurie:

—Après tout, nous avons bien fait d'aller au patronage tantôt.

...Pendant le dîner, ma verve et mon entrain attirèrent l'attention de mon cousin Michel.

—Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? demanda-t-il soudain.

—Il y a du nouveau, répliquai-je.

En même temps, tournée vers ma tante et Françoise, je leur fis signe de garder le silence.

—Du nouveau, répéta Michel très intrigué.

—Oui, je te raconterai cela plus tard, devant ces messieurs, je réserve mon effet.

Georges Péral et le docteur Renaud devaient venir dans la soirée nous dire adieu avant notre départ pour Saint-Flavien. Les Matignac ont toujours passé la fête de Pâques dans leur délicieux château.

Mon cousin n'insista pas pour avoir mes confidences, et ce fut seulement en présence de nos visiteurs qu'il apprit l'existence et la démarche de Robert de Beaufeu.

—La bonne blague! s'écria-t-il en riant.

—C'est vrai? demanda Georges Péral.

—Cela ne prend pas, fit le docteur avec un sourire sardonique.

Secrètement indignée de voir ma parole mise en doute, je me contentai de brandir sous leurs yeux, ma pièce à conviction, la carte du marquis de Beaufeu.

—Tu la gardes sur toi? exclama Françoise.

—Parfaitement. Je la garde dans mon petit carnet, et j'en suis fort aise, car les incrédules seront peut-être convaincus, maintenant.

Michel et le docteur voulurent tenir la carte entre leurs mains; ils la tournèrent, la sentirent, déclarèrent qu'elle fleurait le *Royal Origan*, ce dont je ne m'étais pas encore aperçue, et conclurent en me faisant d'humbles excuses.

—Il s'appelle Robert de Beaufeu, constata le docteur.

—Il est venu, dit Georges sans entrain.

—Et après? demanda Michel.

—Après?... Eh bien! il reviendra.

—Si je t'aimais moins, ma petite Denise, dit tante Made, je te trouverais un peu ridicule.

—Pourquoi cela, maman, dit Michel, je ne trouve pas si ridicule, moi, que ce monsieur sachant à qui il s'adresse, profite de la bonne occasion pour entrer en relations avec nous, et que Denise en soit enchantée.

—N'est-ce pas! approuvai-je. Il reviendra, Julien l'a dit.

—C'est que, s'il ne vient pas demain, il trouvera la porte close, expliqua Georges logique, vous partez samedi.

—Il viendra demain, affirmai-je, et comme il

doit avoir du tact, il aura soin de ne pas choisir l'heure des offices pour sa visite.

Mais le lendemain passa sans me ramener mon inconnu, et tout le plaisir que je me promettais d'une bonne semaine à la campagne en fut assombri.

Pourtant, quelle joie pour les yeux, ce Saint-Flavien pendant ces beaux jours de printemps!

Ce n'est pas une demeure somptueuse, et l'on y cherche en vain le luxe raffiné de l'hôtel Martignac au pac Monceau. C'est un bon vieux château qui dirait beaucoup de choses s'il pouvait parler, mais des choses intimes, familiales, gaies ou tristes, des histoires de naissances, de mariages, de morts, de veillées au coin du feu et de fêtes champêtres à l'ombre de ses tours; car ses murs épais jusqu'à l'exagération, ses murs plusieurs fois centenaires n'ont jamais subi d'assaut, ils se sont contentés d'abriter douze à quinze générations de familles sans histoires, où les enfants étaient nombreux et l'hospitalité généreuse. C'est là que mon père et mon oncle ont passé leur enfance; c'est là que sont morts leurs parents dont je me souviens à peine, mais que je connais bien, par le culte qu'entretenait pour eux mon cher papa.

Depuis cent cinquante ans que Saint-Flavien appartient aux Martignac, il a toujours été l'apanage de l'ainé. Mon oncle, devenu très riche par son mariage avec l'unique héritière des grands industriels Vareux, dont il augmenta la prospérité par sa science technique, avait un train de maison qui comportait une villégiature de proportions plus grandioses que notre castel. Entre ses mains, la vieille demeure normande ne serait-elle pas trop souvent close et "refroidie", comme disaient les gens du pays? Tous ceux qui aimaient la chère maison eurent un moment d'angoisse, bien vite dissipé par tante Madeleine. Le petit côté vaniteux de son excellente nature préférait le vieux château de famille à la merveilleuse villa de style italien que ses parents avaient fait bâtir sur le Côte d'Argent. Il lui plaisait d'être châtelaine au lieu même où ceux de son nom avaient exercé depuis un siècle et demi ce même privilège. Les ambitions nobiliaires qui sommeillaient en elle y trouvaient une pâture et un plaisir délicat.

La villa italienne fut donc délaissée, et Saint-Flavien reçut toutes les améliorations qui n'atteignaient pas son style et sa patine.

Tel qu'il est maintenant, le vieux château me semble un lieu enchanté: ses vastes pièces ouvertes au soleil, ses deux grosses tours, ses quatre tourelles, son jardin plein de fleurs, sa roseraie, son parc ombrueux, ses prairies où paissent deux vaches placides, son potage fécond, l'air marin que l'on hume avec l'odeur des lilas ou des roses, forment un tout que j'appelle le paradis terrestre.

Nos plus proches voisins, en Normandie, sont les Péral, qui, depuis la guerre, passent presque toute l'année dans leur domaine de Castelfleuri, à six kilomètres de Saint-Flavien.

Cette année-là, Georges ne donna que deux jours à sa famille aux vacances de Pâques, et sur ces deux journées, une toute petite heure aux amis Martignac. Je crois que ses parents me faisaient un peu la tête.

Malgré leur réserve qui contraria ma tante, notre semaine de campagne fut très heureuse, mais

je n'éprouvai pas mon regret habituel quand nous reprîmes la route de Paris.

Naturellement, au retour, un de mes premiers soins fut d'interroger Julien.

—Ce monsieur, vous savez bien, Julien, ce monsieur est-il revenu comme il l'avait promis?

—Oui, mademoiselle, il est revenu, voyons... jeudi. Sa carte est là.

Je réprimai à grand-peine un gémissement, tandis que sur le bristol déjà connu, je lisais: "Vifs regrets."

—Et qu'est-ce qu'il a dit, Julien?

—Il a dit: "Je n'ai pas de chance."

—C'est tout?

—C'est tout.

Il ne me restait qu'à aller conter ma déception, mêlée de plaisir, à la famille réunie.

Ma tante voulut bien accorder un moment d'attention à la carte du marquis.

—Un joli nom, dit-elle.

Et, chose étonnante, elle ne trouva ni sots, ni ridicules, les regrets que j'exprimai à propos de cette nouvelle visite.

Je considérais l'affaire comme enterrée, quand deux jours plus tard, il arriva, vers la fin du déjeuner, une superbe gerbe de roses à l'adresse de Mlle Martignac.

Françoise regarda tout d'abord l'adresse du fleuriste, "Lion". Puis, elle ouvrit la lettre qui accompagnait l'envoi.

—Pour toi, Denise, fit-elle avec un sourire, en posant la gerbe et la lettre sur mon assiette mal vidée de sa compote de pêche.

—Pour moi?

Je comprenais de qui venaient ces fleurs, mais j'eus besoin de voir l'écriture de Robet de Beaufeu, et sa signature pour être sûre que je ne rêvais pas.

—C'est de mon marquis, expliquai-je. Voilà ce qu'il m'écrit:

"Mademoiselle,

"Au risque d'être fort indiscret, je me disposais à retourner une troisième fois chez vous, pour vous remercier du service que vous m'avez rendu. Je suis, hélas! obligé de partir dès ce soir pour remplir une mission diplomatique aux pays rhénans.

"Je ne sais pas combien de temps je resterai là-bas, mais je ne veux pas m'éloigner sans vous exprimer ma gratitude.

"Le portefeuille que vous avez trouvé m'était un souvenir précieux dont je déplorais la perte, survenue le jour d'un précédent départ pour l'étranger. A mon retour seulement j'ai pu savoir qu'il était tombé entre de charmantes mains que je bénis et voudrais connaître.

"La carrière diplomatique a ses cruautés.

"J'emporte aux pays du Rhin mystérieux le souvenir de ma dette et l'espérance de vous faire, un jour, la visite dont je dois me priver maintenant.

"Daignez agréer, mademoiselle, l'hommage de ma respectueuse reconnaissance.

"Robert de BEAUFEU."

—C'est gentil, dis-je en enfouissant dans les roses parfumées mon visage rouge d'émotion.

—Très gentil, consentit mon oncle, pour me faire plaisir.

— Un peu long, dit Françoise, en relisant la lettre.

—Il faut bien qu'il s'explique, répondis-je.

Ma tante, qui me regardait d'un air soupçonneux, garda, de Conrart, le silence prudent; Mlle Brissot rentrait sa tête dans son menton d'un air scandalisé. Quant à Michel, il manifesta un enthousiasme qui me sembla le comble du bon goût.

La compote de pêche avait copieusement souillé le papier de ma gerbe. Sans y prendre garde, je la mis sur mes genoux pour achever mon dessert, position fort incommode qui me valut des observations de tous les membres présents de la famille. Mais je n'écoutai personne, enivrée de parfums, de vagues espérances, d'une joie inexplicable encore.

—Eh! quoi, me disais-je, il part sans que je l'aie vu. Il part en pensant à moi, comme à une douce fée inconnue et bienfaisante; dans son imagination, il me pare sans doute de toutes les vertus et de toutes les grâces. N'aura-t-il pas de déception, plus tard, quand il me verra? Car nous nous verrons, j'en suis sûre, j'en ai le pressentiment.

Ces fleurs n'en étaient-elles pas l'augure, aussi bien que sa lettre, la première que m'eût jamais écrite un homme jeune et charmant?

Mon dessert terminé, je quittai ma place sans attendre que tante Made eût donné le signal du départ.

—Eh bien! Denise, fit-elle sur un ton de reproche. Qu'est-ce qui te presse à ce point?

—Mes fleurs, ma petite tante, "mes" fleurs qui vont se faner si je ne les mets pas dans l'eau tout de suite.

—Tes fleurs? tes fleurs? gronda tante Made. Attends un peu, rien ne presse, j'ai à te parler.

Comme j'obéissais de l'air d'une martyre, ma gerbe entre les bras au seuil de la salle à manger, tante Madeleine se leva pour passer au salon où le café nous attendait. Moi qui ne me souciais pas de ce breuvage, je disparus par l'autre porte, pour aller soigner mon trésor dans ma chambre.

C'est là que, dix minutes plus tard, ma tante vint me rejoindre.

—Tu n'es pas sérieuse, Denise, dit-elle en entrant. Te voilà comme une enfant avec un jouet neuf, quand j'ai à te parler de choses importantes.

—Quelle choses? demandai-je effrayée.

—Tu as remarqué sans doute la froideur des Péral pendant les vacances.

—Encore les Péral! ma tante.

—J'ai eu à ce propos une conversation avec Mme Péral, et comme je le pensais, ils sont très froissés de ton refus inconcevable.

—Tante Made, sentez ces roses, cette grosse-là surtout. Peut-on rêver un parfum plus délicieux?

—Denise, tu m'étonnes. Je croyais que, à l'occasion, tu pouvais te montrer sérieuse.

—Ma tante, les fleurs n'ont qu'une vie éphémère. Si je néglige celles-ci pour parler des gens qui dureront plus longtemps qu'elles, je risque de ne plus retrouver demain la joie qu'elles me donnent aujourd'hui.

—Quel philosophe tu es! fit ma tante amusée.

—Vous voyez donc que je suis plus sérieuse que je n'en ai l'air.

—En ce cas, écoute-moi. Tout n'est pas perdu: j'ai reçu ce matin une lettre de Mme Péral, et j'espère encore qu'ils t'accueilleraient avec la même cordialité si tu changeais d'avis?

—Mais, ma petite tante, pourquoi voulez-vous que je change d'avis?

—Parce qu'en Normandie, dans le calme de notre vie champêtre, tu as pu réfléchir et voir les choses plus sainement.

Les roses, débarrassées de leur enveloppe de papier, étaient belles et parfumées à l'excès. La lettre de mon inconnu, relue trois fois, chantait dans ma mémoire. Le souvenir de Georges Péral tombait sur mon plaisir comme un vulgaire cailou au milieu d'un nuage de dentelle.

—Par pitié, ma petite tante, ne parlons plus de cette vieille histoire! répliquai-je, agacée.

Tante Madeleine regarda d'un air hostile les roses qui rayonnaient sur ma table avec leur charme de mystère, puis elle conclut sur un ton plein de rancune:

—Tout de même, ce monsieur aurait bien pu se dispenser de t'envoyer ce bouquet-là.

V

A partir de ce jour, ma vie eut une saveur nouvelle. Je pensais plus que de raison à Robert de Beaufeu, en me disant que, de son côté, cet homme qui désirait me voir au point de s'être dérangé trois fois, pensait certainement à moi. Comme je ne savais pas grand'chose de lui, mon imagination avait la partie belle!

Julien l'avait jugé très bien; le souvenir que je gardais d'un homme d'allure élégante disparaissant au coin d'une rue, était agréable. Il ne m'en fallait pas plus pour le parer de toutes les séductions. Par comparaison, Georges Péral me sembla affreux, la première fois que je le vis après l'envoi de la lettre et du bouquet. Cependant, j'admirais l'aisance avec laquelle il supportait sa disgrâce... Je mentirais si je disais que je n'en éprouvais pas un peu de dépit, car il ne me déplaisait point d'être aimée. fût-ce par quelqu'un dont je ne me souciais pas du tout.

Par vengeance, peut-être, je m'étendis avec exaltation sur le plaisir que m'avaient apporté la lettre et les fleurs de Robert de Beaufeu. En parlant de mon inconnu, je disais "Robert", à la grande indignation de ma tante et de Mlle Brissot. Georges ne fit rien pour entretenir la conversation, mais le docteur y prit un vif intérêt, et Michel se montra en cette occasion le plus sympathique des cousins.

Aussi, ne lui épargnai-je pas mes confidences, désormais. De tout temps, nous avions été d'excellents camarades, mais maintenant je l'aimais davantage encore, à cause de ses études à l'Ecole des Sciences politiques, qui le conduiraient un jour à la même carrière que mon noble inconnu.

—Ce doit être si joli d'être ambassadeur! lui disais-je.

—Et si joli d'être ambassadrice, n'est-ce pas? répliquait-il en riant.

Je le menaçais du doigt, mais je ne protestais pas.

A cette phase de ma vie, j'étais en complète disgrâce auprès de Mlle Brissot qui n'avait pour moi que des coups d'oeil hargneux et des paroles pleines de sous-entendus. Naturellement, je ne la tenais pas au courant de mes rêveries intimes, pourtant, on eût dit qu'elle en avait l'intuition.

—Il y a des sottises, dit-elle un jour, qui s'embarquent sur des chimères ridicules au plus grand dommage de la bonne et sainte réalité.

Au même moment, comme dans une scène de comédie, le valet de chambre apportait le courrier. Quand j'eus jeté un regard sur la part qui m'en revenait, je m'écriai, rouge de joie :

—Devinez ce qui m'arrive!

—Le gros lot? demanda ma tante en souriant.

—Mieux que cela.

—Des nouvelles de l'homme au portefeuille, déclara posément Françoise.

—Serais-tu sorcière, ma grande petite chérie? répliquai-je en l'embrassant.

Nous étions au jard'n, autour de la table à thé. Ma cousine, qui versait de l'eau dans la théière, arrêta net cette grave opération.

—Oui, mademoiselle, continuai-je, ce sont des nouvelles de Robert.

Ma tante fut si impressionnée qu'elle oublia de me reprendre, comme elle le faisait chaque fois que je prononçais ce prénom. Elle posa sa tasse sur la soucoupe et tendit la main vers moi.

—Une carte postale, tante Made, une carte ravissante; voyez ce passage romantique, ces ondines, ce clair de lune... Et lisez ces quelques lignes, ajoutai-je frémissante d'orgueil.

"Respectueux souvenir du pays des légendes à ma bonne fée parisienne...

"Robert DE BEAUFEU."

—A ta place, j'aimerais mieux le gros lot, conclut tante Made.

—Ce qui m'ennuie, dit Françoise, c'est que tu vas t'imaginer des choses!

J'étais trop contente à ce moment-là, pour ne pas accepter avec la plus charmante humeur, les douches glacées que m'administrait ma famille.

—Quelles choses, Françoise?

—Tu le sais mieux que moi, je n'ai pas ton imagination, moi. Je te demande seulement de ne pas te mettre dans la tête que ce monsieur qui ne t'a jamais vue, se meurt d'amour pour toi.

—Voyons, Françoise, je ne suis pas infatuée de ma personne au point de croire que, même un homme qui m'a vue, se meurt d'amour pour moi! Si tu crois que je ne connais pas les hommes!

Ceci était une allusion à Georges Péral dont la parfaite bonne humeur m'irritait.

—Françoise a raison, dit alors Mlle Brissot. Ne trouvez-vous pas, Madeleine, que ce monsieur abuse un peu de...

Elle s'arrêta, cherchant un mot sobre et sévère qui pût traduire son indignation. Personne d'ailleurs ne lui vint en aide; ma tante regardait sans colère le clair de lune et les ondines, un léger sourire flottait même sur ses lèvres. Françoise grignotait sa tartine d'un air absent. Michel sifflotait entre ses dents, en me regardant malicieusement. Il me dit enfin :

—Si ce monsieur n'avait pas un projet derrière la tête, il ne s'amuserait pas à t'envoyer des cartes postales!

—Alors, qu'est-ce que tu supposes? demandai-je.

—Je suppose qu'il se doute un peu que Mlle Martignac, sa bienfaitrice, est une aimable jeune fille de bonne famille.

—Les Martignac sont assez connus, Dieu merci! interrompit ma tante.

—Les Martignac-Vareux, ma petite tante, mais moi!...

—Elle a raison, déclara Mlle Brissot.

—Evidemment, approuva tante Madeleine.

Ce mot avait été prononcé d'une voix lointaine, qui s'harmonisait bien avec les yeux vagues de ma tante et son sourire rêveur.

Françoise, dans les nuages, ne s'occupait pas de ce que nous disions.

Mlle Brissot, de l'air d'un chasseur à l'affût, continua :

—Ce monsieur est sans doute enchanté de la bonne chance qui l'a mis en rapports directs avec la famille Martignac. Quant à vous, Denise, comme il ne vous connaît pas...

—Je n'ai pas à prendre pour moi ses amabilités, n'est-ce pas, mademoiselle? Assurément, s'il me connaissait, il se tiendrait coi. Oh! cela fait toujours plaisir d'entendre de tels propos.

Michel riait de tout coeur, tandis que Mlle Brissot levait les yeux vers l'acacia verdissant pour prendre le ciel à témoin de mon impertinence et de sa méritoire douceur. Ma tante souriait toujours, sans me rendre ma carte postale: je m'en étonnais un peu, car, somme toute, cette aventure n'arrangeait pas l'affaire Péral.

Je n'étais pas, d'ailleurs, au bout de mes étonnements.

En effet, trois jours plus tard, une autre carte postale arriva: un paysage printanier, rose et vert comme une friandise appétissante, et, cette fois encore, ma tante sourit d'un air content.

—Qu'est-ce que tu penses de cela? demandai-je à Françoise, après lui avoir fait part de mes observations.

—Tu dis?

—Encore dans les nuages? Mais, Francillon, que se passe-t-il dans ta jolie tête?...

—Tu dis? répéta-t-elle en rougissant, mais sans vouloir comprendre.

—Je dis qu'il se passe ici des choses extraordinaires. D'abord toi si raisonnable, la raison même, tu as des "absences" qui conviendraient bien mieux à une écervelée comme moi. Ensuite, ma tante dont le désir actuel est, de toute évidence, que j'épouse son fameux Georges, voit sans déplaisir, je dirai même avec faveur, la cour que me fait Robert de Beaufeu.

—Pourquoi maman verrait-elle avec déplaisir les politesses sans importance et sans conséquences de ce monsieur que tu ne connais pas? remarqua tranquillement Françoise.

—Sans importance, sans conséquences! protestai-je.

Michel venait nous prendre pour faire une promenade au Bois de Boulogne. Je ne pouvais pas plus loin la discussion, ce jour-là.

En cette fin d'avril, le Bois était revêtu de sa plus jolie parure. Sous la fraîcheur acide du feuil-

lage nouveau, les promeneuses étaient toutes jolies, les promeneurs avaient tous du plaisir dans les yeux.

L'allée de Longchamp était, à cette heure-là, le rendez-vous des élégances. L'odeur sucrée des acacias se mariait aux parfums savants que les mondains et les mondaines laissaient sur leur passage, et que nous nous amusions à reconnaître ou à deviner :

Rose d'Orsay, Coeur de Jeannette, Un jour viendra...

—Et celui-là, dit tout à coup Michel.

—Oh! celui-là, celui-là! répétais-je, les narines palpitantes.

—Tu es ridicule, déclara Françoise qui avait senti comme nous une bouffée de *Royal Origan*.

Je regardai d'un air fâché ma jolie cousine, mais la riposte que j'allais faire ne fut pas prononcée : Françoise était devenue très pâle, et je crus voir trembler ses lèvres.

—Qu'est-ce qu'elle a? pensai-je, abasourdie.

En même temps, Michel s'écriait joyeusement :

—Voici des connaissances!

Un groupe ami s'approchait en effet: Marianne Daubel, Paulette Ginoux, leurs gouvernantes et leurs danseurs attirés et, un peu plus loin, Georges Péral, le docteur Renaud et M. Servois.

Le groupe Ginoux-Daubel, très animé, nous arrêta au passage. Ce fut, pendant quelques secondes, un caquetage et des pépiements d'oiseaux en volière, puis la voix du docteur domina ce bruit joyeux.

—Je me demande qui peut vous écouter quand vous parlez tous à la fois, disait-il, amusé.

L'animation de Marianne Daubel redoubla, ses yeux brillèrent, ses narines frémissaient tandis qu'elle échangeait d'énergiques poignées de main avec les trois nouveaux venus.

Michel, qui faisait beaucoup de frais pour Paulette, nous proposa de rebrousser chemin et de continuer la promenade avec le groupe babillard ; comme il n'attendit pas notre réponse pour emboîter le pas à son flirt, il ne nous restait plus qu'à le suivre.

Les trois groupes réunis se fondirent ; je me trouvai bientôt escortée du docteur, avec, autour de moi, des éclats de rire et des voix animées.

—Alors, cela va toujours, madame l'ambassadrice? demanda mon compagnon.

—Vous en avez de bonnes, docteur.

—Voyons, ne faites pas la petite fille!... Je sais très bien que, au fond, vous ne trouvez pas ma question si étonnante que vous le dites. Michel m'a raconté qu'il est arrivé une nouvelle carte...

—Appétissante à vous mettre l'eau à la bouche, c'est vrai. Voulez-vous la voir?

En même temps, je pris dans mon sac la chose en question.

—Vous la promenez comme cela? et si vous aliez la perdre! dit le docteur avec un bon rire qui découvrit toutes ses dents!

La gaffe! Quel besoin avais-je de donner à ce moqueur des preuves aussi palpables de l'intérêt que je prenais à mon marquis inconnu.

—Qu'est-ce qui m'attend, désormais! répliquai-je en riant aussi.

Mais mon compagnon avait un air grave pour lire les lignes tracées au verso du paysage rose et vert:

O Primavera, gioventu dell' anno,
Gioventu, primavera della vita.

"Très respectueusement,

"R. DE B."

—C'est de l'italien, expliquai-je, le comprenez-vous?

—A peu près.

Et il traduisit :

O Printemps, jeunesse de l'année,
Jeunesse, printemps de la vie.

—Vous admettez, dis-je, que ce monsieur n'est pas le premier venu.

—Comment cela?

—Il sait l'italien.

—Alors, moi non plus, je ne suis pas le premier venu!

—Voyons, docteur, il ne s'agit pas de vous!

—Avec tous mes remerciements, fit-il en s'inclinant.

La voix de Marianne Daubel claironnait derrière moi. Que disait-elle donc de si intéressant? Je ralentis le pas pour l'attendre, car le tête-à-tête avec le docteur Renaud, prompt à l'ironie, me semblait redoutable.

Marianne nous rejoignit, toujours très animée; Georges lui donnait la réplique avec bonne humeur.

Depuis longtemps, je n'avais pas vu Georges. Il venait moins souvent à l'hôtel Martignac, et je ne savais pas si je devais en être flattée ou offensée. Fallait-il y voir de l'indifférence ou du dépit? Au fond, je l'imaginais jaloux de mon Robert: le docteur, son âme damnée, ne manquait sans doute pas de lui répéter ce qu'il savait sur cet intéressant sujet.

—Gioventu, primavera della vita, déclamaient le docteur Renaud à mon oreille.

—Primavera, gioventu dell'anno, continua la voix de Georges Péral.

—Ah! bien, alors, toi non plus, tu n'es pas le premier venu, prononça l'insupportable bavard. Oui, les gens qui savent cela ne sont pas des gens ordinaires.

Et comme je le regardais furieuse, il s'éloigna en riant, pour aller faire un brin de cour à Marianne.

Georges marchait à côté de moi, sans mot dire. Je ne parlais pas non plus, très intéressée par la vue d'une délicieuse toilette de printemps, portée à ravir par une jolie femme.

—Ils sont charmants, ces vers, dit enfin le bon Georges.

—Quels vers?

—Mais...

O primavera, gioventu dell'anno,

c'est si joli, le printemps, n'est-ce pas, Denise?

—Quelle opinion originale! répliquai-je, agacée.

—Méchant Denise!

—Moi?

—Car enfin, dit-il, comme s'il continuait une conversation commencée, vous jouez un peu avec moi comme le chat avec une souris.

—Moi? dis-je encore suffoquée de surprise.

—Quand cesserez-vous ce jeu, Denise?

—Enfin, Georges, expliquez-vous?

—C'est pourtant clair: je vous demande en mariage; vous demandez à réfléchir. Parfait—ou plutôt, très bien—car la perfection, c'était de m'accepter tout de suite.

—Vous ne manquez pas de toupet, monsieur Georges.

—Donc, vous demandez à réfléchir, très bien. Enusite, vous désirez un entretien avec moi, rien de mieux, nous causons, j'ai l'impression que nous sommes d'accord, bien que vous m'ayez demandé quelques jours pour une réponse définitive; la réponse arrive, c'est la demande d'un nouveau délai, j'y consens, mais, comme j'insiste auprès de Mme Martignac, c'est, deux jours plus tard, un non définitif. Je crois donc l'affaire enterrée, quand Mme Martignac me laisse entendre que tout n'est pas fini et que nous reparlerons de nos projets. J'arrive, le bec enfariné pour "reparler", et je vous trouve emballée sur un Robert de je ne sais quoi, je vous entends vanter son chic, ses politesses, ses fleurs, ses amabilités. Quant à moi, je suis inexistant. Et votre tante continue à me dire que tout n'est pas fini! Il faut être moi, Denise, pour supporter cela, mais, tout de même, j'en ai assez, et puisque l'occasion se présente, je viens vous dire: "Quand aurez-vous fini ce petit jeu-là?"

Ces paroles hargneuses furent prononcées avec un calme parfait; Marianne, qui nous regardait, ne se douta certainement pas du genre de conversation qui se poursuivait à côté d'elle.

Tout d'abord, je ne sus que répondre, tant j'étais indignée, puis je ripostai sans douceur:

—Je ne sais même pas ce que vous voulez dire! Dans les délais convenus je vous ai fait transmettre ma réponse définitive, c'est non, et non! je ne suis jamais revenue là-dessus.

Ah! elle était loin l'hésitation de la décision à prendre, pendant cette minute printanière où l'odeur des acacias me tournait un peu la tête, et où j'avais dans mon sac du dimanche la carte rose et verte de Robert de Beaufeu. Georges tombait bien avec ses reproches stupides.

—Alors, dit-il, toujours placide, ce nouveau délai...

—Folie de votre imagination en délire, tout simplement.

Quand j'y pense, maintenant, j'en ris aux larmes! La folle imagination en délire de Georges Péral! C'est que, tante Made, je ne soupçonnais pas, alors, votre diplomatie éperdue!

Paulette, qui marchait en avant avec Michel et ses autres danseurs, s'était arrêtée et nous attendait.

—Avez-vous remarqué, dit-elle, ce beau monsieur qui tourne autour de nous? Voilà trois fois qu'il s'arrête pour nous voir passer!

—Non, nous n'avons pas remarqué...

Elle nous désigna en mots colorés le personnage en question: il allumait une cigarette à quelques pas de nous. Comme nous regardions de son côté, il se découvrit dans un grand salut respectueux.

—C'est M. de Rives, expliquai-je, tu sais bien, François, ce jeune homme qui a dansé si souvent avec toi l'autre jour, chez Mme de Réhal. Ma pauvre Paulette, je regrette beaucoup, mais il

fait en faire votre deuil! les hommages de ce monsieur n'étaient pas pour vous.

Françoise avait rougi prodigieusement. Marianne et Paulette qui s'en aperçurent la taquinèrent un peu, mais ma cousine paraissait si malheureuse de ces plaisanteries qu'elles n'insistèrent pas, et parlèrent bien vite d'une soirée dansante où nous devions nous retrouver le lendemain.

Sur la chaussée, les autos de luxe passaient lentement, des cavaliers et des amazones suivaient, au petit trot, le chemin qui conduit à la cascade; les acacias sentaient bon. Georges Péral tirait d'une cigarette de placides bouffées bleuâtres, et moi, je gardai jalousement, dans mon sac, l'image symbolique du printemps.

VI

A cette soirée du lendemain dont nous avions parlé au Bois de Boulogne, j'eus—il faut bien en convenir,—un succès tout à fait flatteur: ma robe de crêpe cendre rose m'allait bien, mon sham-poing avait été particulièrement réussi, et j'étais en veine d'esprit et de gaieté; aussi, les danseurs se présentèrent-ils avec surabondance, et j'en fus réduite à leur dire de prendre des numéros comme à l'omnibus.

Un nouveau venu dans la bande joyeuse fut particulièrement empressé, un monsieur "de quelque chose", le nom ne me revient pas, et Michel me glissa dans le tuyau de l'oreille que je venais de faire une conquête importante. François, très entourée comme toujours, ne fut cependant invitée qu'une fois par le monsieur "de quelque chose", et ma tante en parut contrariée.

Pauvre chère tante Made, je l'aimais si fort que je ne songeais pas à rire de son petit travers, et que j'eus presque envie de pleurer en constatant qu'elle m'en voulait un peu des hommages qui s'adressaient à moi sans s'arrêter à ma cousine.

Cette circonstance m'ouvrit les yeux sur de petites choses sans importance qui me revinrent à la mémoire ce soir-là: pourquoi ne m'avait-on pas emmenée au five o'clock de la comtesse d'Osmond, la semaine précédente? La vente de charité, où ma tante m'avait déléguée d'urgence ce même jour, aurait pu avoir ma visite le lendemain. Pourquoi mes leçons de piano avaient-elles lieu comme par hasard, tous les samedis, justement à l'heure des thés-conférences de l'Appolina, où se retrouvait la jeunesse des deux sexes du Faubourg Saint-Germain? Pourquoi cette insistance à me faire épouser Georges Péral?

A cette lumière nouvelle, je vis la folle imagination de mon prétendant ramenée à ses proportions normales: il n'avait rien inventé, et ses reproches étaient justes: ma tante avait dû réellement lui dire que j'hésitais encore, afin de le conserver là, sous la main, le jour où je consentirais à me laisser marier. Alors, ma folle imagination, à moi, me donna le détail de tout ce qui s'était sans doute préalablement passé. Aidée par sa dévouée Mlle Brissot, elle avait cru concilier mon bonheur et sa tranquillité en suggérant à Georges l'idée de m'épouser; lui, sans s'en rendre compte, avait subi cette influence détestable, et alors.

Alors!... Je l'avais échappé belle! Est-ce qu'on se marie comme cela, pour cela, à vingt ans?...

Je l'avais échappé belle! Au sentiment de délivrance que j'en éprouvai, se mêlait, hélas! un profond découragement. Je gênais ma tante, ma tante Made que j'aimais tant! Je gênais ma petite Françoise chérie, j'étais une indésirable chez mon oncle, une intruse parasite dans la famille, mademoiselle de Trop sur le globe terrestre...

—Vous ne parlez plus, mademoiselle, êtes-vous fatiguée? demandait, à mon oreille, le monsieur de quelque chose.

—Non, mais je n'ai pas envie de parler, monsieur.

—C'est dommage, conclut-il galamment.

Respectueux de mon silence, il se tint à côté de moi sans mot dire jusqu'au moment où l'orchestre, préludant une valse-hésitation, nous fit oublier, à moi mon chagrin, et à lui son ennui.

Toute trace de découragement disparut, le lendemain, quand je trouvai dans le courrier une carte de Robert. Ah! le chéri! le bon chéri! comme je l'aimais à ce moment-là! Il me semblait envoyé par la Providence pour mettre tout le monde d'accord; lui, en effet, n'avait pas été "travaillé" par ma tante et Mlle Brissot, c'était spontanément, et de son propre gré, qu'il s'intéressait si gentiment à moi; dans cette aventure, mon cœur, mes ambitions, ma tante et ma cousine trouveraient également leur compte: je ne gênerais plus personne, j'aurais un foyer à moi, un beau nom, une situation brillante, j'aimerais, je serais aimée... Ah! le bon chéri!

La carte, sous enveloppe cette fois, représentait une muse vaporeuse portant une brassée de fleurs; les lignes tracées au verso me firent rougir de plaisir:

"La reconnaissance n'est que le désir d'obtenir d'autres bienfaits, dit La Rochefoucauld. Si vous croyez en cette parole, mademoiselle, ne verrez-vous pas un sentiment intéressé dans la reconnaissance persistante que j'éprouve en pensant à vous?"

"Dois-je le confesser? Vous n'auriez pas tout à fait tort, car je désire et j'espère une nouvelle faveur: un mot, un simple mot de votre main, qui me rende plus présente votre énigmatique, mystérieuse et lointaine personnalité. Jusqu'ici vous n'êtes qu'une ombre bénie que j'entrevois et qui me fuit... Pardonnez à l'audacieux

"Robert DE B..."

—Hein! fis-je à Michel en lui montrant cela à l'heure du déjeuner.

—Oui, répondit-il en me serrant la main.

Dans cet échange de monosyllabes, nous avions tout dit.

—Maintenant, qu'est-ce que je vais faire? demandai-je.

—N'avais-tu donc jamais pensé à lui envoyer un mot, Denise? Tu ne l'as pas encore remercié de ses fleurs qui étaient fort belles. Il n'y aurait eu là qu'une simple politesse, cependant.

—J'y ai bien pensé, Michel, mais je n'ai pas osé... Ma tante est un peu sévère.

—Maman sait bien qu'un acte de politesse ne comprimet personne.

Sans plus tarder, la question fut posée à la famille réunie. Bien entendu, ma carte fut exa-

minée sous toutes ses faces et épluchée jusque dans ses virgules; Mlle Brissot la déclara audacieuse, ce qui corroborait l'opinion de Robert, mais ma tante avait retrouvé son sourire vague, plein de rêves inexprimés. Pensait-elle, comme moi, que cette aventure arrangerait tout? Sans doute, car elle me donna sans difficulté la permission d'envoyer le mot réclamé, et sur l'heure j'en préparai la rédaction.

Nous nous y mîmes tous. Ma tante trouvait qu'une signature sur une carte artistique serait tout à fait suffisante. Mlle Brissot insistait pour une vue de la Préfecture de police, en souvenir délicat de la place où mon existence lui avait été révélée; Françoise préconisait un coin de Versailles avec "Meilleurs remerciements", Michel et moi, nous étions d'accord pour vouloir autre chose.

Enfin, après une douzaine de brouillons chargés de ratures, nous nous arrêtas à ce texte:

"Mademoiselle Denise Martignac, confuse de la reconnaissance que lui garde monsieur de Beaufeu, pour le petit service qu'elle lui a rendu, le remercie sincèrement de ses jolies fleurs et de ses aimables cartes."

Ceci fut tracé de ma plus belle écriture au dos d'un *Printemps* de Botticelli, une des figures que je préfère dans la peinture de tous les temps.

Et pendant trois jours, je ne pensai qu'à cela. J'imaginai le plaisir de Robert devant son désir si vite exaucé, et je commençais à me considérer comme une héroïne de roman.

—Tu comprends, expliquai-je à Michel, tu comprends que ce n'est pas banal, ce qui m'arrive là! J'aurais pu trouver n'importe quoi, appartenant à n'importe qui, mais ce joli portefeuille armorié et parfumé! dont le propriétaire réalise tous mes rêves de bonheur!...

—Oh! oh! tu t'emballes! interrompit mon cousin très amusé. Heureusement que je suis là pour mettre une sourdine à son enthousiasme, car tu ne sais pas du tout si ce monsieur réalise tes rêves de bonheur; l'avenir nous apprendra ce qu'il faut en penser.

En attendant de sensationnelles révélations, l'avenir m'apporta un matin un élégant colis des pays rhénans. J'étais en train de faire ma toilette, mais sans perdre une minute, je me précipitai chez Françoise, ma caisse entre les bras. Lolotte, troublée dans son repos et sa digestion par mon entrée en coup de vent, aboya comme une forcenée.

—Devine ce que je reçois, Françoise chérie!

Ma cousine, assise à sa table de toilette, me tournait le dos; un miroir me renvoyait son image, une image un peu soucieuse et très jolie, vers qui je tendis les lèvres comme pour un baiser. Dans sa glace, elle regarda ma caisse et ma personne excitée.

—Je n'ai pas assez bien dormi pour pouvoir deviner quelque chose ce matin, dit-elle avec calme.

—Tu as mal dormi! m'écriai-je désolée.

Sans me laisser poursuivre, elle continua:

—A ton air, je suppose que cela vient de Rhénanie.

—Parfait, ma petite Françoise, cela vient en effet de Rhénanie. Je sonne Louise.

La femme de chambre, arrivant à mon appel, ouvrit la caisse avec précaution. Je poussai un cri

de surprise ravie: le *Printemps* de Botticelli me souriait dans un cadre ancien, de toute beauté, du moins je le jugeai tel!

—Mon tableau de prédilection, et ce cadre!... ces petites colonnes, ce dôme, cette patine... Oh! Françoise, je suis trop heureuse.

Michel, qui passait, fut attiré par le bruit dans la chambre de sa soeur. Ses yeux écarquillés s'amuserent follement. Je crois que, à cette minute, il comprit enfin que mon aventure était une affaire sérieuse. Quant à ma tante, appelée d'urgence, elle voulut bien déclarer que M. de Beaufeu ne manquait pas de goût.

Après une journée bien remplie, nous ne retrouvâmes tante Made que le soir, dans le salon des saisons. Elle était prête pour le dîner qui, comme chaque mardi, réunissait quelques invités. Assise sous le tableau du *Printemps*, elle semblait si jeune dans sa robe de taffetas réséda, qu'on eût dit une figure de la plus gracieuse des saisons, détachée de son cadre pour venir jusqu'à nous.

—Ferme la porte, Michel, dit-elle à mon cousin.

Quand l'ordre maternel fut exécuté, Michel demanda:

—Pourquoi ce mystère?

—Puisque nous voilà réunis, mes enfants, je crois qu'il est bon de causer un peu...

Par les fenêtres ouvertes, le mois de mai nous envoyait son parfum de lilas et de muguet, le jardin ressemblait à une corbeille de verdure et de fleurs; la petite fontaine de marbre lançait en gouttelettes cristallines une eau légère qui retombait avec un bruit frais. Dans le salon, des pivoines roses dressaient leurs têtes glorieuses au-dessus des dragons or et pourpre d'un précieux vase de Chine. Les tapisseries symboliques le nuançaient délicieusement à cette heure très douce qui précédait la nuit. Je me sentais bien, la vie me semblait bonne en ce beau jour de mai.

—Il s'agit de... ce monsieur, reprit ma tante avec une nuance d'embarras, ce M. de Beaufeu.

Pour être plus près de ma tante, je m'assis sur un coussin à ses pieds. Elle me caressa les cheveux et dit:

—Je n'essaierai pas de te faire croire, Denise, que sa façon d'agir ne semble naturelle. Tu as trouvé son portefeuille, il t'en remercie par une visite et un bouquet de roses, c'est correct; tout homme bien élevé en aurait fait autant, mais ces cartes fréquentes, ce désir d'en recevoir à son tour, et le cadeau de ce matin, voilà qui dépasse les bornes.

—Je ne trouve pas, déclara Michel.

—Nous ne sommes pas du même avis, riposta ma tante. J'ai bien réfléchi à tout cela aujourd'hui, et j'en suis arrivée à cette conclusion: ce monsieur désire entrer en relations avec nous. Comment? Pourquoi? Voilà ce qu'il faut découvrir. S'il te connaissait, Denise, nous pourrions supposer qu'il a des intentions matrimoniales, mais il ne te connaît pas, ce n'est donc pas pour tes beaux yeux qu'il se met en frais, je regrette de te le dire.

—Cependant... fis-je mécontente.

—C'est comme cela, insista tante Made. J'ai tout d'abord pensé qu'il fallait s'en tenir là, et ne plus donner signe de vie à ce monsieur. (Pourquoi ma tante disait-elle toujours "ce monsieur" en

parlant de Robert?) Mais, je suis revenue sur cette pensée: il est diplomate, titré, il a un beau nom, ce n'est pas un homme à dédaigner. Vous pouvez être appelés à vous retrouver plus tard dans la carrière, Michel. Alors, il sera maladroît de négliger l'occasion qui s'offre—que dis-je—qui se précipite, de te ménager une amitié utile.

Où voulait-elle en venir, ma bonne tante Made? Mon cousin semblait aussi perplexe que moi de le savoir, mais Françoise, toute rose et idéalement jolie dans la lumière du soleil couchant, était à cent lieues de nous. Ma tante poursuivait de sa voix bien posée:

—Voici donc ce que je crois raisonnable. Tu commenceras, Michel, par prendre des renseignements sur ce monsieur; parmi les anciens élèves et professeurs de ton école, on doit certainement le connaître. Et quand nous saurons à qui nous avons affaire, si ce monsieur écrit encore, comme je le suppose, tu lui répondras toi-même. Michel: la conformité d'études, d'avenir, de goûts peut-être, rendra cette chose parfaitement normale. La correspondance ainsi établie entre vous se poursuivra beaucoup plus librement que si Denise s'en chargeait, ce qui ne serait pas convenable. Si ce monsieur désire se lier avec notre famille, il saisira avec plaisir cette perche que tu lui tendras et tu te prépareras, de ton côté, une agréable relation pour le jour où il reviendra à Paris.

—Et moi? demandai-je.

—Toi, tu ne le connais pas!...

—Cependant, fis-je indignée, sans moi, vous ne soupçonneriez pas son existence. C'est moi qui ai trouvé son portefeuille.

—Ç'aurait pu tout aussi bien être Françoise ou Mlle Brissot, répliqua tranquillement ma tante; ce que j'en fais, c'est pour toi, Michel, tu comprends, c'est pour toi!

Mais Michel ne paraissait pas du tout emballé par l'idée de sa mère, et il me suivit pour me le dire quand, vexée du tour que prenait mon aventure, je sortis majestueusement du salon.

—Tu feras ce que tu voudras, lui dis-je, je ne change rien à mes projets. Je remerciai Robert de son tableau, je recevrai ses lettres avec joie et je penserai à lui quand cela me fera plaisir d'y penser. Ah! repris-je au moment où j'arrivais à ma chambre, je ne veux pas parler de mon cadeau au docteur qui a toujours l'air de se moquer de moi, mais je t'autorise à lui raconter cela!

—Très bien, je n'y manquerai pas.

—Maintenant, je n'ai que le temps de m'habiller pour le dîner. Va-t'en.

Les invités étaient assez nombreux ce soir-là, c'était le dernier dîner de la saison, puisque nous partions quelques jours plus tard pour Saint-Flavien. M. Servois, qui nous avait fait faux bond la semaine précédente, était là, ainsi que Georges Péral, les Daubel et les Ginoux. Ce dîner d'adieu ne fut pas triste, puisque nous devions tous nous retrouver en Normandie pendant les vacances, et j'oubliai bientôt mon grand sujet d'indignation.

Pendant la soirée, Michel prit le docteur à l'écart, pour lui parler, sans aucun doute, du tableau que j'avais reçu. Du coin de l'œil, je les observais; à ma grande joie, le docteur de loin m'adressa un sourire de félicitation, puis, il continua un bon moment encore une conversation animée avec mon cher cousin.

Un peu plus tard, ils s'approchèrent tous deux de moi, et nous pûmes échanger ces quelques mots:

—Mademoiselle Denise, vous jubilez et je vous fais mes plus plates excuses: l'affaire devient sérieuse; Michel m'a dit le projet de Mme Martignac, qui ne vous plaît pas beaucoup. Moi, je ne suis pas de votre avis; je trouve là une occasion inespérée pour vous de connaître M. de Beaufeu et de vous faire connaître de lui. Michel sera le truchement. Ce que vous ne pourriez pas dire, il s'en chargera, lui, et vos affaires de cœur iront bien plus vite, de cette façon-là.

—Vous croyez?

—J'en suis sûr.

—Cher bon docteur! comment vous remercier de l'intérêt que vous me témoignez?

—Ne me remerciez pas, je désire votre bonheur, j'aime mes amis.

Dans un coin du salon, Georges Péral n'écoutait pas Maurianne Daubel, qui faisait beaucoup de frais pour lui; il nous regardait d'un bon air tranquille où se mêlait un vague étonnement.

—Vous aimez vos amis? répétais-je, pourtant si celui-là, dans le coin là-bas, se doutait de ce que vous me dites en ce moment!...

—Ah! oui, s'il s'en doutait! exclama le docteur avec une mine effrayée.

VII

Ah! la bonne, la chère, l'aimable lettre que je reçus à quelques jours de là! J'ai bien dit une "lettre", pas une carte postale.

"Ma chère bienfaitrice, écrivait Robert de Beaufeu, comment vous dire ma joie à la vue de votre écriture élégante et distinguée, que je reconnus sans hésitation, bien que je la visse pour la première fois!

"Je tremblais de m'être montré trop audacieux, et vous, comme une bonne fée, vous me rassurez d'un sourire, car votre carte, c'est un sourire qui me vient de ma chère patrie.

"Vous jugerez à quel point mon plaisir fut complet quand je vous aurai dit que Botticelli est mon peintre préféré, et son *Printemps*, de toutes ses œuvres, celle que j'aime le mieux. Vous l'avez certainement compris en recevant la reproduction de ce même tableau que j'ai eu la joie de vous envoyer. Vous accepterez ce modeste présent... Votre écriture me dit que vous êtes bonne.

"Croyez, chère bienfaitrice, à la reconnaissance inaltérable de

"Votre très respectueux,

"R. DE BEAUFEU.

"Oserai-je attendre encore quelques lignes de vous?"

Je ne montrai pas cette lettre à ma tante: elle m'avait froissée, en prétendant me mettre à l'écart dans l'affaire en question. Puisque Michel était chargé de la correspondance future, nous pouvions nous arranger entre nous, sans scrupule.

Mon cousin nous avait rendu compte de son enquête à l'école des Sciences politiques: les renseignements qu'il avait obtenus sur M. de Beaufeu étaient assez flous, il passe tant de jeunes gens à cette école! Cependant, ils me suffirent. Il

n'y avait rien à dire contre la famille, le caractère, ni la moralité de Robert de Beaufeu. De toute évidence, nous n'avions à craindre nul désagrément en établissant des relations épistolaires avec lui.

Alors, une étroite collaboration fit jaillir de mon cerveau et de la main de Michel la lettre suivante :

Monsieur,

"Permettez-moi, sans préambule, de me présenter à vous; je suis Michel Martignac, élève de troisième année à l'école des Sciences politiques, et cousin germain de Mlle Denise Martignac.

"Ma cousine, qui vous a rendu un léger service, me prie de vous dire que la reconnaissance vous est sans doute un lourd fardeau, puisque vous vous en déchargez si vite, en renversant les rôles et en faisant d'elle votre obligation.

"Rien ne pouvait mieux lui plaire que cette jolie gravure du *Printemps*, si artistiquement encadrée. Denise voudrait vous l'écrire elle-même, mais je saisis l'occasion qui se présente de faire connaissance avec un diplomate de votre mérite et de votre renom. La même vocation met entre nous un lien de sympathie. Vous ne m'en voudrez pas, monsieur, de vous l'écrire si simplement.

"Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués."

Sur une petite carte, où mes initiales étaient gravées, j'ajoutai quelques mots de mon écriture élégante et distinguée:

"Ce *Printemps* de Botticelli, dans ce cadre Renaissance!...

"Merci!

"D. M."

—Comment trouves-tu cela? demandai-je à Michel.

—Parfait.

—N'est-ce pas, c'est simple, sobre, bien senti, cela ne dit pas grand-chose, mais veut dire beaucoup; un être raffiné, de haute culture comme lui, saura lire tout un monde dans ces quelques mots.

—Alors, c'est peut-être dangereux d'envoyer cela? dit Michel d'un air inquiet.

—Ne te tourmente pas, va! et mets cela à la poste tout de suite.

Tante Made fut contrariée quand son fils lui raconta qu'il avait écrit à "ce monsieur" sans lui montrer la lettre.

—Mais vous n'étiez pas là, maman.

—Tu aurais pu m'attendre, qu'est-ce qui te pressait si fort?...

Tante Madeleine toujours si douce, était nerveuse depuis quelques jours. A plusieurs reprises, elle avait eu avec Françoise de longs conciliabules, que mon arrivée soudaine avait interrompus. Françoise manquait d'entrain, je lui trouvais mauvaise mine, et une fois, il me sembla qu'elle avait les yeux rouges.

Le soir du jour où nous avions collaboré, Michel et moi, pour écrire à Robert, ces symptômes étaient plus marqués encore que de coutume. Mon oncle était sombre et irritable; au dîner, il se plaignit de tout avec tant d'injustice, que j'émis une protestation indignée.

—Ces laitues à la crème sont atroces, avait-il dit.

—Oh! mon oncle, je les trouve délicieuses.

—Toi, quand on te demandera ton avis, tu pourras le donner, répliqua-t-il d'un air bourru.

Mon oncle, très autoritaire en tout temps, n'admet pas la discussion quand il est dans ses mauvais jours. Pourtant, j'ai plus que ses propres enfants, peut-être, le droit d'émettre mes opinions devant lui. Je crois qu'il a beaucoup de pitié pour cet oiseau tombé du nid qu'est l'orpheline de son unique frère, son cadet tendrement aimé.

Françoise, les yeux baissés, mangeait du bout des dents.

Pour échapper à l'atmosphère d'orage, pour faire diversion, je repris la conversation interrompue une heure plus tôt, en disant:

—Quand ta lettre arrivera-t-elle à destination, Michel?

Ma tante se rejeta sur le dossier de sa chaise, et un doigt sur ses lèvres, me fit de gros yeux en m'indiquant son mari d'un mouvement du menton.

Bon! je venais de faire une gaffe de plus!

Malheureusement, mon oncle, repoussant son assiette où gisait, dédaignée, une laitue à la crème, leva brusquement la tête et surprit le manège de tante Made.

—Quoi encore? demanda-t-il sans douceur. Que se passe-t-il encore que je ne dois pas savoir?

—Voyons, mon ami...

—Ai-je, oui ou non, le droit de savoir ce qui se passe chez moi?

—Mais oui, mon ami, mais oui!

—Alors, qu'est-ce que c'est que cette lettre de Michel dont il ne faut pas me parler?...

Mlle Brissot engloutissait sa part de laitue, au risque de s'étrangler; moi, je ne savais pas si j'avais envie de rire ou de me sauver.

Le danger avait fait perdre à ma tante ce qui lui restait de calme. Je ne comprenais rien à son trouble ni à ce mystère autour d'une chose aussi simple que la lettre de Michel; mais comme ce trouble aggravait à coup sûr la situation et que je m'en sentais responsable, je crus bien faire en prenant tout sur moi.

—Mon petit oncle, c'est bien simple, Michel a bien voulu se charger d'écrire au monsieur qui a perdu son portefeuille, pour le remercier d'une jolie gravure qu'il m'a envoyée. Ma tante trouve plus convenable que je n'écrive pas moi-même.

C'était simple, en effet, trop simple, car mon oncle s'étonna de plus belle que tante Made lui en fit un mystère, et comme il n'est pas homme à se contenter d'une demi-compréhension, il insista:

—Pourquoi fallait-il me cacher cela?

—Vous vous trompez, mon ami, on ne vous cache rien.

—Qu'est-ce que ce monsieur d'abord? demanda mon oncle en élevant la voix.

—Un monsieur très bien, mon petit oncle, vous pouvez être tranquille, un monsieur tout ce qu'il y a de mieux, il est diplomate, marquis...

Je m'arrêtai brusquement, sidérée par de nouvelles mines de ma tante, gros yeux et doigt sur la bouche que, pour comble de malheur, mon oncle surprit encore une fois! Il reposa, sans avoir bu, le verre qu'il tenait à la main; son air furieux

était si drôle que j'éclatai de rire, tandis que Michel se tenait à quatre pour ne pas en faire autant.

—Elle est ridicule, prononça Mlle Brissot, la bouche pleine.

C'était de moi qu'elle parlait, bien entendu. Je ne m'en offensai pas. Mlle Brissot jouit du rare privilège de pouvoir dire et penser ce qu'elle veut, sans que je m'en soucie plus que de cela.

—Continue, ordonna mon oncle en se tournant vers moi.

—C'est tout, mon oncle.

Il resta un moment silencieux, puis il dit d'une voix sourde:

—Ma pauvre Madeleine, vous ne vous débarrasserez donc jamais de cette manie-là?

Paroles énigmatiques que ma tante comprit sans doute, car elle rougit un peu et ne riposta pas.

Les domestiques, curieux sous leur masque impassible, nous gênaient, mais quand nous fûmes réunis au salon, mon oncle déchargea son cœur.

—Alors, Madeleine, dit-il à brûle-pourpoint, vous ne voulez pas que je sache que mon fils entretient une correspondance aristocratique avec un jeune marquis?

—En quoi cela peut-il vous intéresser, André? Une leçon de politesse, d'ailleurs, n'est pas une correspondance.

—Si cela ne m'intéressait pas, vous ne défendriez pas à ma nièce d'en parler devant moi. C'est d'autant plus regrettable, que je n'ai aucune objection à faire à tout ceci; mais ce que je ne veux pas, Madeleine, c'est que vous mettiez dans la tête de ma fille des idées qui lui faussent le jugement.

Mon oncle aimait et respectait grandement sa femme; pour qu'il lui parlât sur ce ton devant nous, il fallait qu'il en eût gros sur le cœur! Je savais qu'après cela, il reprendrait son autocratie tranquille et muette qui s'exerçait rarement, mais qui, sans paroles, menait la maison.

Ma tante protesta faiblement:

—Françoise est la raison même, mon ami, et personne ne pense que je sois déraisonnable. Je trouve cruel que vous me parliez ainsi.

Il ne répondit rien, et Françoise se mit à pleurer lentement.

Quand Michel eut suivi son père au fumoir, elle éclata. Alors, par ses mots entrecoupés, par ceux de ma tante et par les exclamations de Mlle Brissot, j'appris pourquoi mon oncle était de si fâcheuse humeur; Françoise venait de refuser un parti qu'il considérait comme la perfection même; l'idéal des gendres et des maris! C'était le fils d'un richissime maître de forges, brillant ingénieur lui-même, homme de grand mérite, charmant à tous les points de vue, selon le jugement de mon oncle.

—Mais je n'en veux pas, Denise, gémissait Françoise, il roule les "r" et il s'appelle Arthur!...

—Son grand-père a été ouvrier, continuait ma tante, frémissante, sa mère dit "sa dame" et "sa demoiselle"!

Mlle Brissot leva les bras si haut que je crus la voir s'envoler.

—Est-il possible! gloussait-elle, est-il possible!

—Tu as parfaitement raison de refuser un homme qui te déplaît, déclarai-je, et je ne com-

prends pas que mon oncle veuille te l'imposer de force.

—Il dit que cette famille est une des plus importantes du monde industriel; qu'un mariage entre nous ferait, de notre association, quelque chose de colossal, expliqua ma cousine.

—Mon oncle est un ambitieux.

—Je le crois, dit Mlle Brissot qui, pour une fois, était de mon avis.

Je ne comprenais pas, cependant, le chagrin de ma cousine, car mon oncle n'était pas homme à contraindre sa chérie, et, si contrarié qu'il fût de ne pas voir se réaliser cette union qui lui plaisait il n'eût pour rien au monde voulu la marier de force. Mais je supposais qu'il avait deviné les ambitions nobiliaires de ma tante, et qu'il ne les partageait pas; je supposais que c'était moins ce monsieur qui roulait les "r" et s'appelait Arthur, que tout son idéal de bonheur pour sa fille unique, qu'il regrettait avec tant de mauvaise humeur.

J'eus le soir même, par Michel, la confirmation de ma perspicacité. Mon vieux camarade, tout en m'enseignant une nouvelle "patience", me raconta que, pendant que Françoise pleurait au salon, son père bougonnait dans le fumoir voisin.

—Voilà, dit-il, quatre beaux mariages qu'elle refuse sans raison depuis Noël; Françoise a vingt-deux ans passés, bientôt vingt-trois, jamais elle ne sera plus jolie que maintenant. Je ne vois pas ce qu'elle attend pour fixer son choix. Sa mère ne rêve que titres et couronnes. Le malheur, c'est que jusqu'à présent, elle n'a pas trouvé un seul marquis désintéressé, ou offrant des garanties de bonheur; alors je n'en veux pas, et ma femme se fâche. Les rôles changent quand se présentent des partis plus solides et moins brillants. Comment sortir de là? Et la petite semble ne tenir ni aux uns ni aux autres, tous lui déplaisent.

—Je crois, au fond, conclut Michel, que maman lui a fait adopter ses idées, car ce monsieur qui vient de la demander est vraiment un homme de grande valeur...

Et moi, Denise Martignac, je tirais de cette histoire l'abominable conclusion que tante Made avait jeté son dévolu sur mon Robert pour marier Françoise.

—Michel, je te previens tout de suite que je ne veux pas de cela; Robert est à moi; il me plaît, je saurai défendre mon bien. Seulement, mon petit Michel, il faudra que tu m'aides.

—Entendu, ma cousinette, ce sera en même temps rendre service à Françoise, car, tu sais, je ne donne pas tort à maman, mais, entre nous, c'est papa qui a raison.

VIII

Nous partîmes pour Saint-Flavien dans les tout premiers jours de juin.

A notre arrivée, le soleil se couchait derrière les peupliers; le ciel, tout rose, reflétait dans le bassin ses rubis et ses coraux; les géraniums, sur la pelouse, semblaient incandescents; le château brillait comme un gigantesque joujou de cuivre rouge.

Mlle Brissot n'était pas contente parce que sa caisse à chapeau gisait à l'envers, sous un amas de colis, dans la voiture qui suivait l'automobile, et son imagination tourmentée lui faisait voir,

sous le plus lamentable aspect, son fameux chapeau de satin marron, garni d'une fausse aigrette du même ton.

Françoise n'écoutait pas ses doléances,—à quoi pouvait-elle bien penser!—pas plus que tante Madeleine, mi-contente d'être dans sa demeure de prédilection, et mi-chagrine d'avoir quitté Paris avant le Grand Prix, l'oncle André, aux volontés toujours obéies, l'avait exigé pour la santé de sa fille, et sous le prétexte qu'il est absurde de rester à Paris pendant le mois où la campagne est la plus belle.

—C'était bien assez, disait-il, que Michel et lui-même en fussent privés cinq jours par semaine, car ces messieurs ne pouvaient se joindre à nous que du samedi au lundi.

Donc, Mlle Brissot était mécontente, Françoise rêveuse et tante Madeleine, partagée entre des sentiments divers. Moi seule, je jouissais avec délices de cet adorable coucher de soleil.

C'était justement l'heure par excellence de ma chambre, exposée en plein occident. Ce qu'on voyait de ma fenêtre ouverte était si joli lorsque j'y entrai, que j'en oubliai les laques et les cretonnes fleuries qui me ravissaient d'habitude; je n'avais d'yeux que pour les splendeurs du ciel, le village qui rutilait à travers les arbres de l'avenue, le cours d'eau, tout rose, entre ses saules et ses roseaux, et les massifs de géraniums flamboyant près de moi. J'entendais, sans le voir, un troupeau qui rentrait: les appels d'un pâtre, l'aboiement d'un chien, des meuglements sourds et prolongés. Une chanson d'enfant, le rire d'une servante dans la cour du château. Cette calme beauté m'émut jusqu'au cœur, et je conclus en disant à mi-voix:

—Si Robert était là!

Ainsi ma pensée s'envolait-elle à tout instant vers lui.

De tout temps, le spectacle de la belle nature a exalté mes dispositions sentimentales; ce printemps-là, je me sentais l'âme d'une héroïne de roman. Au lieu de rechercher comme à Paris la société de Françoise, je pris tout de suite l'habitude d'aller seule, un livre ou un ouvrage à la main, me perdre dans le parc, le plus souvent aux endroits d'où, par des échappées savantes, on apercevait les grandes prairies, jusqu'à la mer, ligne indéfinie et bleutée, qui fermait l'horizon. Là, je pensais à Robert.

Mes rêveries n'allaient pas sans quelque souffrance... Étais-je sûre de ne point me leurrer en le croyant occupé de moi? Réparerait-il dans ma vie?... Je bâtissais tout un roman sur l'incident qui nous avait révélés l'un à l'autre, mais ce roman n'était-il pas, de toutes pièces, une oeuvre de mon imagination?

Les jours où je reprenais courage, je ressentais une autre sorte de souffrance qui devait, à la longue, devenir un véritable supplice: je rêvais "à vide", n'ayant jamais vu mon héros. Selon mon humeur, je le créais b'ond ou brun, gras ou maigre,—maigre surtout,—les yeux b'eus ou noirs, mais toujours d'une élégance miraculeuse, et son image flottait, inconsistante en mon esprit fatigué, sans lui donner jamais la joie d'un moment de repos. J'aurais sacrifié six mois de ma vie pour une certitude, au lieu de ce doute exaspérant.

Tout cela me donnait parfois des yeux vagues qui amusaient Françoise.

—Te voilà encore partie, disait-elle.

—Si je savais seulement où je vais! répliquais-je avec un soupir.

Un matin... jamais je n'oublierai ce matin-là, c'était un vendredi, cinq jours après notre arrivée. Il avait plu pendant la nuit, et la nature semblait sortir d'un bain de Jouvence. Les bleuets étaient bleus, les roses étaient roses, comme dans la chanson, et, toujours comme dans la chanson, j'aimais mon amour, ou plutôt, j'étais toute disposée à aimer mon inconnu.

Selon mon habitude, je descendis dans le jardin, un panier au bras et un sécateur dans le panier, afin de cueillir les fleurs destinées à la table du déjeuner. Tante Made m'avait confié cette charge, le lendemain de notre arrivée, et mon orgueil était de m'en acquitter en toute perfection.

Mon panier rempli, j'avais choisi ce jour-là des tonalités bleues et jaunes, gros boutons d'or et pieds-d'alouette, —je le déposai sur la première marche du perron, pour aller voir à la grille si le facteur venait.

A la campagne, l'arrivée du facteur est toujours un événement sensationnel, et l'on se dérange pour lui comme pour les visiteurs de marque. Justement, il était là, quand j'ouvris la porte; nous échangeâmes de judicieuses réflexions sur la couleur du ciel et la douceur de la température; il me servit sa plaisanterie quotidienne sur le vide de son estomac à cette heure tardive, et la place inconfortable qu'a choisie, dans ses talons, cet appareil digestif. Puis il remit entre mes mains le courrier du château: journaux, lettres, prospectus, il y avait de tout là dedans, il y avait surtout une longue enveloppe crème, dont la suscription fit bondir de joie mon cœur ému.

Je confiai le paquet du facteur à un domestique qui passait, et je m'en allai au fond du parc avec la lettre de mon Robert.

Boutons d'or et pieds-d'alouette, me pardonnez-vous de vous avoir oubliés sur la marche du perron?...

Au fond du parc, il y avait un tronc d'arbre renversé, qui était mon siège favori, il me sembla que je devais à la lettre attendue la joie d'être lue à cette place, devant le grand horizon lumineux, moins vaste que mes rêves de bonheur.

"Mademoiselle, chère mademoiselle, disait mon inconnu, je viens de recevoir la lettre de votre cousin. J'y réponds par ce même courrier, mais je veux tout d'abord vous dire en un dernier tête-à-tête ce qui se passe d'étrange en ma pensée.

"Nous ne nous sommes jamais vus, mademoiselle, pourtant, j'ai l'impression très vive de vous connaître, de vous avoir toujours connue. Que sais-je de vous? Votre nom, votre gracieuse bonté, votre goût pour la peinture Botticelli... C'est tout. Mais cela, avec trois lignes de votre écriture, est un trésor qui fait mon délice et ma joie.

"Pourquoi? Je ne me reconnais plus moi-même. Faut-il voir là de mystérieuses affinités que nulle science n'expliquera jamais? Dois-je croire qu'une heureuse Providence a préparé l'accident qui m'a révélé votre nom, qui m'a rapproché de vous? Que dis-je rapproché! quand tant de lieues nous séparent et que, pour la première fois, regrettant

ce qu'autrefois j'aimais le mieux dans ma carrière, je me sens une âme d'exilé.

"Mademoiselle si bonne, je ne relirai pas cette lettre, parce qu'alors je ne vous l'enverrais pas... Mais tout cela, je voulais vous le dire, je vous l'ai dit, je respire mieux.

"Maintenant, j'écris à votre cousin pour lui exprimer ma vive satisfaction de sa lettre. J'espère qu'elle sera le début d'une véritable correspondance et que par lui, il me sera permis de vous connaître, et de vous dire tout ce que je devrais, sans lui, garder en moi, car je n'oserais plus recommencer l'audace d'aujourd'hui... Me la pardonnez-vous, petite fée bienfaisante?... Et saurez-vous lire entre les lignes de mes lettres à un tiers ce que je voudrais n'être compris que de vous seule?

"Mais surtout, surtout, il faut ne jamais douter de mon profond et absolu respect. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas?

"Recevez, petite fée lointaine, les hommages que, sans savoir les exprimer, je dépose à vos pieds.

"Robert DE BEAUFEU."

"Petite fée bienfaisante, petite fée lointaine..." Je fermais les yeux pour mieux savourer la douceur de ces paroles que je prononçais avec des inflexions passionnées. Comme cette lettre était belle! Ma première lettre d'amour! car il n'avait pas besoin de me le recommander, je lisais entre les lignes, et j'y découvrais des choses ravissantes. Quelle noblesse de sentiment, quelle élévation de pensée!... Ces affinités mystérieuses... Ce trésor qui faisait son délice et sa joie... Cette âme d'exilé... Quel beau roman que le mien, et comme tous les autres me faisaient pitié!

Mon sentiment latent, chrysalide endormie, venait tout à coup d'ouvrir ses ailes, j'aimais, je me sentais aimée, sans rien de matériel pour forcer cet amour, un fluide impondérable nous unissait par delà les frontières, une destinée mystérieuse nous voulait l'un à l'autre. Se marier par convenance ou raison, si donc! être aimée pour sa beauté, sa grâce ou son esprit, si donc! pour son argent, horreur!... Ce qui dépassait tout, c'était l'amour sans condition, l'amour pur qui se passe de tout, résiste à tout... Oh! mon rêve, mon beau rêve, que je vous aimais en ce matin de juin où les bleuets étaient si bleus, et les roses si roses!...

Le temps passait, je ne m'en apercevais pas. Il fallut la cloche du déjeuner dont la brise m'apportait l'écho pour m'arracher à ma délicieuse et muette contemplation de mon rêve aux ailes diaprées.

Je retournai en courant au château, les lèvres ouvertes pour chanter ma joie.

—Tu as oublié les fleurs, Denise, me dit ma tante sur un ton d'amicale gronderie.

Mlle Brissot arrangeait avec ostentation celles de la veille dans le surtout du vieux Rouen.

Je revis alors la scène fameuse où, un doigt sur sa bouche, ma tante voulait m'empêcher de révéler à mon oncle ses petites manigances nobilomatrimoniales, et la promesse que je m'étais faite à moi-même de défendre mon bien. Alors, puisque personne ne savait que j'avais reçu cette lettre, je n'en souffla pas mot. L'affreuse dissimulation se glissait en moi.

Il y a tant d'incompatibilité entre ma nature et ce vilain penchant que, plusieurs fois, ce même jour, je fus sur le point de trahir mon secret. Ainsi, quand Françoise me demanda :

— Pourquoi souris-tu ?

Je répondis étourdi :

— A cause de la lettre.

— La lettre ?

Qu'avais-je dit là, mon Dieu !

— Quelle lettre ? insista ma tante.

Je me sentais rougir sans trouver à lui répondre.

— La fameuse lettre de Michel à "ce monsieur", naturellement, expliqua Mlle Brissot qui n'avait pas digéré ma gaffe, et n'était pas fâchée de la rappeler à toute occasion.

— Il y a bien de quoi rire, vraiment ! dit tante Made d'un ton amer.

Ah ! elle n'avait pas besoin qu'on lui rappelât ce pénible incident, pauvre chère petite tante Made ! car il lui pesait toujours très lourdement sur le cœur.

Mais sa voix, redevenue tranquille et bienveillante, s'assourdissait tout à coup, bien que l'oncle André fût loin, pour émettre cette réflexion :

— Je me demande si Michel aura reçu des nouvelles de ce monsieur ?

— Nous le saurons demain, dit Françoise.

— Mais, je t'en prie, ne parle pas de cela devant ton oncle, recommanda tante Madeleine. Tu connais ses idées, il se figurerait des choses.

Nous échangeons ces propos dans le jardin sous une orme centenaire qui couvrait de son ombre une table et des fauteuils d'osier. C'est là que tante Made passait les heures les plus chaudes de ce radieux mois de juin.

J'aurais aimé à poursuivre cette conversation qui devenait intéressante, mais je craignais de m'y laisser entraîner à dire trop de choses. Aussi, chacun se taisant, gardai-je à mon tour un silence prudent.

Françoise lisait, Mlle Brissot somnolait sur une tapisserie d'éternelle mémoire, ma tante brodait un carré de filet, et moi, sans goût pour l'ouvrage de couture, qui reposait sur mes genoux, je pensais à la lettre de mon cher inconnu.

Soudain, Mlle Brissot sursauta et nous regarda avec des yeux effarés : Tom, le chien de garde, venait de la réveiller par ses abois retentissants qui, d'ordinaire, annonçaient une voiture dans l'avenue du château. Cette fois encore, la brave bête avait raison ; la trompe d'une auto, le bruit de la grille qui s'ouvrait en grinçant, le roulement ouaté de pneumatique sur le sable, vinrent corroborer son avertissement.

Françoise, qui s'était rendue aux appels de Tom, reparut bientôt en compagnie de Mme Péral.

— Boum ! pensai-je sans enthousiasme.

Par contre, ma tante et Mlle Brissot paraissaient ravies, car nous n'avions pas encore vu les Péral, rentrés seulement la veille à Saint-Flavien, après une absence d'une quinzaine de jours.

Il y eut échange copieux de baisers et de poignées de main, puis Mme Péral, toujours peu dolente, se plaignit de la chaleur et des méfaits de sa nouvelle cuisinière ; elle donna des détails sur son voyage et l'on parla de son fils Georges.

Nous l'avions vu quelques jours avant de quit-

ter Paris, mais pas longtemps, car il travaillait beaucoup pour préparer sa thèse.

— De l'avis de ses professeurs, elle est tout à fait remarquable, sa thèse ! dit Mme Péral en me regardant du coin de l'œil. Mon beau-frère attend avec impatience qu'il ait terminé son doctorat, pour lui donner la situation qu'il lui réserve au contentieux de sa société.

— Il a un bel avenir, déclara Mlle Brissot.

Il était d'ailleurs en parfaite santé ; pour corser ces heureuses nouvelles, Mme Péral nous dit avec affectation que les lettres de Georges étaient pleines d'entrain et de gaieté, et que, retenu à Paris le dimanche par des invitations amies, il ne viendrait à Castelfleuri qu'en juillet, pour ses vacances estivales.

Je fus fort aise d'apprendre que mon soupirant était en aussi bon état : sa santé prospère me démontrait que ses peines de cœur ne troublaient pas son sommeil ni son appétit. Cette constatation qui m'enlevait tout remords et me vexait un peu, me rendait plus précieuse encore la lettre chérie que je gardais dans ma poche, et, pour me venger de mon amoureux trop bien portant, je résolus d'y répondre sur l'heure.

L'attitude de Mme Péral à mon égard précipita la chose : c'est à peine si elle daigna m'adresser la parole après les politesses d'usage ; elle était tout sourire pour Françoise qu'elle appelait "ma jolie mignonne" et "ma chérie" et me considérait beaucoup moins que Lolotte qui, sa sieste dans le salon terminée, nous avait découvertes et s'était installée sans façon sur les genoux de notre visiteuse.

Je profitai du trouble apporté dans notre groupe, par le déplacement de l'ombre du grand orme, qui nécessita celui de nos fauteuils, pour filer à l'anglaise, malgré les gros yeux de ma tante ; et réfugiée dans ma chambre fleurie, je préparai ma réponse à Robert.

D'avance, j'avais décidé de la faire sur une carte illustrée, moins compromettante qu'une feuille de papier à lettres. Mais le choix de cette carte était chose d'importance... Après mûre réflexion, je me décidai pour un joli coin du château, avec la grosse tour sur le fond ombreux du parc. C'était plus sobre, plus intime, plus confidentiel qu'un sujet artistique. Sachant ainsi où je vivais, il pourrait plus facilement penser à moi.

Je fis ensuite un brouillon—que dis-je !—dix ou douze brouillons, avant d'écrire ces quelques lignes :

"Monsieur, c'est dans ce château que j'ai reçu votre lettre. Je ne vous dirai pas si j'en ai été heureuse, troublée ou amusée. Je veux vous laisser vos illusions, de peur que la réalité ne vous semble moins belle... Vous pourrez donc tout à loisir me parer de toutes les grâces, mais peut-être ne suis-je ni jeune, ni jolie, peut-être suis-je une sotte hargneuse ou une poupée sans cœur et sans cervelle... Je vous ferai cependant une confidence : je crois aux affinités mystérieuses, je crois à la Providence, et je sais lire entre les lignes.

"D. M."

(La date et l'adresse).

Je mis ce chef-d'œuvre sous enveloppe, à cause de la directrice de poste dont je redoutais l'in-

discretion, et ne confia qu'à moi-même le soin de le jeter dans la boîte aux lettres de la maison d'école, la plus sérieuse du village à mon avis.

La jeune fille qui n'a jamais écrit à un étranger ne comprendra pas mon émoi quand l'enveloppe blanche disparut, avalée par le trou noir, recéleur de secrets. Mon premier mouvement fut alors d'essayer de la reprendre, et quand j'eus compris qu'il n'y avait rien à faire, j'éprouvai une sensation d'irréparable qui ressemblait à du désespoir; puis je craignis que le père Baudoin, qui passait avec ses vaches, ne s'étonnât de me voir en contemplant devant cette boîte aux lettres, et je retournai au château en me disant: "Mektoub!"

Je vis, en arrivant à la grille, l'auto de Mme Péral qui s'éloignait sur la route, et, dans l'allée de tilleuls, tante Made en grande conversation avec Françoise.

— Ah! te voilà, dit-elle. D'où viens-tu?

— De mettre une lettre à la poste, ma tante.

— Cette lettre ne pouvait-elle pas attendre un quart d'heure?

— Oh! si! à la rigueur, elle aurait pu attendre même davantage.

— Denise, tu n'as pas été polie avec Mme Péral.

— Pardon, ma petite tante, c'est Mme Péral qui n'a pas été polie avec moi.

— Voilà qui est fort...

— Mais juste. Avez-vous vu sa façon de m'ignorer, de ne point m'adresser la parole? Si elle croit que cela me gêne! Elle m'agace avec ses grands airs!

— Tu n'es pas logique, riposta Françoise. D'un côté, elle t'agace, de l'autre, elle ne te gêne pas...

— Je me comprends, c'est l'essentiel.

— Quoi qu'il en soit, conclut tante Madeleine, Mme Péral pourrait être ta mère...

— Oui, mais elle ne l'est pas et ne le sera jamais, pas même ma belle-mère!

— Tu n'as donc pas à lui donner de leçons. Je te prie à l'avenir d'être correcte avec mes amies.

Pour calmer le courroux de ma tante, je lui sautai au cou, et nous revînmes bras dessus bras dessous à la maison.

IX

Je dormis très mal, cette nuit-là. Ma cartel!... J'avais beau vouloir n'y plus penser, je la voyais toujours disparaissant dans la boîte aux lettres, et cette lueur blanche engloutie par ce trou d'ombre, me semblait le symbole de mon rêve, emporté et anéanti par un esprit ténébreux.

Cette cartel! quel démon malin m'avait poussée à l'écrire? Pourquoi avais-je compromis aussi bêtement une affaire qui marchait si bien! En le recevant, mon Robert ne croirait-il pas que, en effet, j'étais vieille, laide, sotté et hargneuse? Quel besoin avais-je de faire naître en lui de telles suppositions pour gêner la vision idéale qu'il entretenait de moi? Et s'il me croyait malgré tout jeune et gentille, ne verrait-il pas dans cette maudite carte la manoeuvre d'une coquette? Et puis, cette profession de foi, au sujet des affinités mystérieuses, n'était-elle pas une provocation? Ah! je m'étais mise dans de beaux draps!

La pensée de Michel venait, heureusement, me consoler un peu. Je comptais sur lui pour répa-

rer mon imprudence. Mais le samedi soir, impossible de rien dire, il me fallut attendre le lendemain pour lui faire mes confidences.

J'avais espéré que, devinant mon désir de causer avec lui, il serait venu me retrouver dans le studio, avant la grand'messe. Mais les cloches sonnèrent avant que le gai visage de mon cousin se fût montré. Michel avait fait une matinée exceptionnellement grasse, et il nous rejoignit à la porte de l'église au moment où un dernier carillon annonçait le commencement de la messe.

J'aimais beaucoup cette petite église campagnarde si propre et si claire, avec ses statues naïves aux couleurs violentes. La plupart étaient fort laides, et je me plais à croire qu'elles trahissaient abominablement la figure des saints qu'elles représentaient. De grosses têtes, des membres grêles, des airs farouches, une raideur impressionnante me déconcertaient un peu, quand je pensais aux grâces célestes des saints que je priais, mais il y avait, malgré tout, tant d'honnête simplicité sur ces rudes images, et quelquefois tant de douleur sans artifice, qu'on se sentait ému malgré soi, et que le sourire tout d'abord amusé se changeait bien vite en sourire attendri.

Mon père, mes grands-parents, mes ancêtres avaient invoqué depuis deux siècles, ce Saint Joseph encombré d'un lis et d'un rabot, cette Vierge sévère, ce Saint Nicolas épanoui et ses petits rescapés, cette Sainte Cécile torturée, ce Saint Flavien, rigide sous sa mitre, et d'autres encore de noms imprécis. Je les avais priés moi-même tout enfant, et j'aimais à chercher l'atmosphère familiale et recueillie qu'avaient créée autour d'eux, par leur foi profonde, tant d'âmes ferventes de ma race.

La grand'messe à Saint-Flavien était célébrée avec la plus grande simplicité. Des enfants de chœur sans décorum, un bedeau tourné en vrillette, pas de chantes; les jeunes filles du village, douées presque toutes de voix fraîches et justes, étaient chargées de la partie musicale de l'office; malheureusement, pendant qu'elle chantaient, la bonne sœur de l'école maternelle, faisait, avec l'harmonium, un bruit discordant. Le bon Dieu, qui l'avait comblée des qualités de l'âme et du cœur, ne l'avait pas douée d'une oreille bien juste.

En dépit de la rude épreuve que subirent mes tympanes, je sortis de l'église plus tranquille que je n'y étais entrée. La saveur franche et saine de l'office et du sermon avait donné à ma prière une confiance délicieuse. Cependant, j'avais hâte de causer avec Michel.

Aussi, dès notre retour au château, l'entraîna-je dans la roseraie, sous le prétexte de lui montrer une merveille, couleur d'aurore, nouvellement épanouie. Comme il raffolait des roses de Saint-Flavien, il ne se fit pas prier pour me suivre.

Une féerie, cette roseraie!

La reine des fleurs trônait là, dans toutes ses robes: nacres, mousselines, satins, velours, la paraient à qui mieux mieux, qu'elle s'échappât en mousse pourprée d'une urne de granit, qu'elle retombât en cascades immaculées des voûtes transparentes dressées en son honneur, qu'elle escadât les branches d'un arbre mort qui semble revivre une vi éenchantee, qu'elle s'étalât en éventail ou s'épanouît en bouquets magiques, évocateurs d'aurore ou de soleil couchant...

Chaque fois que je passais par là, j'avais des extases, des crises d'admiration qui faisaient sourire ma cousine, et hausser les épaules de Mlle Brissot.

Michel partageait mon enthousiasme, je le laissai donc admirer tout à son aise les fleurs qu'il aimait, puis, nous allâmes nous asseoir sur le banc de pierre où des grappes de rubis jetaient une ombre parfumée.

—Eh bien? lui demandai-je, quand je me fus assurée que nulle oreille indiscrete ne pouvait nous entendre.

—Eh bien? répéta-t-il avec malice.

—Tu as reçu des nouvelles de Robert.

—Tu le savais?...

—Il m'en a prévenue.

Et comme je devinais un étonnement dans son silence, je m'épanchai sans restriction:

—Ah! mon pauvre Michel, si tu savais ce que j'ai fait!

Il parut vraiment effrayé de mon accent pathétique.

—Lis d'abord la lettre qu'il m'a écrite, expliquai-je. Hein! cette lettre! Qu'est-ce que tu en dis? Je n'en ai parlé à personne, je te demande le secret; tu n'as pas oublié que tu dois m'aider à défendre mon bien...

—Mais oui, Denise, c'est entendu.

—A ma place, qu'aurais-tu fait, après la réception de cette lettre. Rien, n'est-ce pas? Tu aurais attendu ton cousin.

—En effet.

—Eh bien! moi, je n'ai pas attendu, Michel, j'ai écrit le jour même sur une carte du château. Et si tu savais ce que j'ai écrit! Lis, c'est le brouillon. Tu vois, j'ai tout mon dossier sur moi. Ah! mon pauvre Michel!

Il lut avec attention et me rendit enfin mon brouillon en disant:

—Je ne la trouve pas mal, cette réponse.

—C'est vrai?

—Maintenant, il va penser deux fois plus à toi.

Je lui énumérai alors tous mes sujets de crainte, tout ce qui, depuis deux jours, m'avait torturé l'esprit, mais il insista pour me rassurer. Evidemment, j'avais commis une imprudence, mais j'en exagérais de beaucoup la portée, et tout s'arrangerait, à coup sûr, dans les lettres à venir.

Je ne demandais qu'à le croire, à être heureuse, à bercer mes rêves chatoyants... Je le crus.

A son tour, il me montra la lettre qu'il avait reçue de mon cher inconnu.

"Monsieur, disait Robert, je me demande en souriant si vous n'êtes pas chargé par une mère soupçonneuse du contrôle courtois d'une correspondance innocente."

—Est-il fin!

"S'il en est ainsi, je m'incline devant d'honorables soucis. J'objecterai cependant, que la guerre a donné aux jeunes filles des libertés que leurs mères ne connaissaient pas: infirmières, elles ont correspondu assidûment avec leurs blessés reconnaissants; marraines, avec leurs filleuls; membres d'oeuvres charitables, avec les prisonniers, et personne ne songeait à s'en étonner."

—Il a raison!

"Moi, dans les pays rhénans, ne suis-je pas un peu comme un prisonnier de guerre, un combat-

tant pour la bonne cause?... Mademoiselle votre cousine ne peut-elle pas être ma marraine?"

"J'ai bien fait, ma guerre, monsieur. J'ai été blessé deux fois, je n'en tire pas de gloire, mais à ce titre, j'aurais peut-être droit à la confiance de la mère, et à la bienveillance de la fille."

"Ne croyez pas au moins, monsieur, que je méconnaisse la grâce que vous me faites en m'écrivant de façon si courtoise, j'allais dire si cordiale. Notre vocation commune est, en effet, un lien sympathique entre nous, et je m'estimerai trop heureux si vous me procurez de nouveau le plaisir de vous lire."

"Veuillez transmettre à Mlle Martignac l'expression de mon profond respect, et croire pour vous-même, etc."

—Ah! Michel, quelle jolie lettre, quelle finesse, quelle distinction! Cela sent le dix-huitième siècle, ne trouves-tu pas?

—Elle te plaît?

—Beaucoup, infiniment.

Cher Michel, il paraissait aussi heureux que moi de cette aimable prose. J'en étais ravie à plus d'un titre, et j'en fis part à mon cousin.

—D'abord, c'est un homme intelligent, il a deviné que cette affaire-là ne vient pas de toi, mais de ta mère ou de la mienne... il ne sait pas que je n'ai plus de maman. Puis, il est très fin! Quelle manière délicate de faire taire les plus honorables scrupules! Ensuite, il est brave, il s'est bien conduit pendant la guerre.

—C'est vrai, il a été blessé deux fois!

Nous continuâmes quelque temps sur ce sujet-là. Et nous rentrâmes à la maison.

Je savais que la conversation serait reprise en famille dès que ma tante pourrait le faire hors de la présence de mon oncle. Elle profita bien vite du moment où celui-ci fit son tour du propriétaire, pour interroger Michel d'un air qu'elle s'efforçait de rendre indifférent.

—Mon petit, "ce monsieur," a-t-il répondu?

La lettre fut exhibée, lue, relue, et déclarée délicieuse par ma tante et par Françoise. A leurs commentaires, j'ajoutai les miens:

—N'est-ce pas qu'il est fin? N'est-ce pas qu'il est intelligent et brave? un héros. Pensez donc, tante Made, qu'il a été blessé deux fois.

—Georges Péral aussi, répliqua froidement ma tante.

—Georges Péral aussi...

J'étais contrarié, il me semblait que ma tante avait dit cela exprès pour doucher mon enthousiasme. Elle y réussit, d'ailleurs, car même à Fleurville où Michel nous emmena, Françoise et moi, dans l'après-midi, il me fut impossible de retrouver toute ma gaieté.

Fleurville, à dix-huit kilomètres de Saint-Flavien et à quatorze kilomètres de Castelfleuri, est depuis quelques années une plage très en vogue de la côte normande; Fleurville possède un Palace, deux hôtels de premier ordre, un élégant casino, de somptueuses villas, une modeste jetée, sans compter des hôtels de second ordre, des cottages sans prétention, des fermes fleuries, d'apparence rustique, où détonne à la porte d'entrée une large pancarte imprimée: "Five o'clock tea". Il y a surtout à Fleurville des amours de rochers de forme baroque, un sable velouté que n'écorche aucun caillou, et une mer limpide et capricieuse, tantôt

bleu, tantôt grise, tantôt verte ou glauque, et toujours à mon goût.

Fleurville est la grande distraction de Saint-Flavien. Ma tante et Françoise n'aiment guère les voyages; pendant ses vacances, mon oncle ne désire que le repos de son domaine, et leurs amis s'en étonnent; moi, je les comprends. Où seraient-ils mieux qu'à Saint-Flavien, quand la proximité de Fleurville met à leur portée, chaque fois qu'ils en éprouvent le désir, toutes les distractions balnéaires et mondaines que tant d'autres vont chercher si loin?

Les Péral sont sous ce rapport aussi favorisés que les Martignac. Aussi, pendant "la saison", nous retrouvons-nous presque quotidiennement à Fleurville. Nous sommes tous abonnés au Casino, nous possédons sur la plage de vastes cabines qui, les jours de pluie, servent de petits salons, et, pour plus de commodité, nous y avons en commun une maisonnette rustique au nom prétentieux: *l'Albatros*, pour le cas où nous voudrions, les uns ou les autres, ne pas rentrer la nuit dans nos domaines respectifs, après un bal au Casino.

A vrai dire, ma tante n'aime pas beaucoup cette maisonnette en commun, elle en a honte, et la trouve indigne de la situation des Martignac dans le pays.

"Il est si simple de faire dix-huit kilomètres en auto, pour rentrer chez soi", dit-elle.

Françoise objecte que la perspective de ces dix-huit kilomètres à faire la nuit en pleine fatigue, lui gâte tout le plaisir de la danse ou du théâtre. A quoi ma tante répond que l'on peut, alors, prendre des chambres à l'hôtel. Mais mon oncle intervient; on ne trouve pas toujours des chambres libres à l'hôtel pendant la pleine saison, et d'ailleurs cette maisonnette en commun avec les Péral est de tradition dans ma famille. Mme Péral mère et ma grand-mère Martignac avaient déjà, sinon la même, du moins une autre semblable quand Fleurville n'était qu'une petite plage ignorée.

A l'air de ma tante, je comprends ce qu'elle a de la délicatesse de ne pas exprimer; les Martignac, alors, n'avaient pas conclu avec la famille Vareux cette riche alliance, origine et cause de leur prospérité actuelle. Ce qui convenait autrefois, ne convient plus aujourd'hui. Comme elle observe un généreux silence, mon oncle la croit convaincue, et la maisonnette en commun poursuit sans encombre sa carrière traditionnelle.

Ce dimanche de juin, *l'Albatros* n'eut pas l'honneur de notre visite. La plage seule nous attirait. Les baigneurs étaient encore rares, malgré la beauté de la saison, mais de grandes choses se préparaient; les hôtels avaient tous ouvert leurs portes, et le personnel s'y affairait, en prévision des arrivées prochaines.

Michel énumérait les amis qui nous reviendraient bientôt, car plusieurs de nos relations parisiennes possédaient à Fleurville des villas qui restaient closes jusqu'au Grand Prix.

En juillet, nous reverrons Marianne Daubel aux *Passiflores*, les Darolles au *Castelet*.

—Paulette Ginoux à la *Loggia*, interrompis-je malicieusement.

—Vos beaux danseurs, M. de Rives entre autres, au *Palace*, mesdemoiselles, continua Michel sans sourcilier, le docteur Renaud au *Grand Hôtel*, M.

Servois, à *l'Hôtel de la Plage*, Georges Péral à *l'Albatros*.

—J'espère que, malgré son goût violent pour la maisonnette en commun, il aura la discrétion de ne pas s'y installer, protestai-je, cela me gênerait beaucoup!

Françoise ne disait rien. Sans doute, elle ne nous écoutait pas.

J'aurais voulu que Michel écrivit ce même jour à Robert de Beaufeu, avant de reprendre son train pour Paris. Ma tante jugea plus comme il faut d'attendre une semaine, et il fut convenu entre mon cousin et moi que, chacun de notre côté, nous préparerions un projet de lettre, afin que de nos efforts combinés, jaillit la réponse lumineuse qui devait me rendre la paix.

...Cette lettre lumineuse, fruit d'une collaboration difficile effectuée le dimanche suivant, dans le studio de Saint-Flavien, pendant que la pluie tombait à torrents, fut soumise à l'approbation de ma tante.

"Monsieur, avions-nous écrit, si vos suppositions étaient exactes, la mère soupçonneuse qui m'a chargé du contrôle de votre correspondance...

—La mère soupçonneuse? il vaut mieux mettre "la tante", mon chéri.

—Mais, maman, cela n'a aucune importance.

—Pardon, mon chéri, il ne faut pas que "ce monsieur" puisse dire que nous lui racontons des histoires.

—C'est vrai, écris "la tante", lui dis-je le cœur gros sans savoir pourquoi.

—Bon, je continue; la tante soupçonneuse, qui m'a chargé du contrôle de votre correspondance, serait tout à fait rassurée par le ton aimable de votre lettre. En outre, vos arguments seraient bons si nous avions besoin d'arguments pour être convaincus de votre parfaite correction. Mais il n'en est pas besoin, monsieur, chassez, je vous prie, cette impression de méfiance, et ne m'en veuillez pas, si je saisis avec joie cette occasion d'entretenir avec vous une correspondance qui me promet un plaisir exquis (cette phrase était tout entière de moi). Je savais déjà que mon correspondant était un galant homme, je suis heureux d'apprendre qu'il est en même temps un héros (ceci était une phrase de Michel). Nous vénérons ici tous les combattants de la grande guerre, mais ceux qui ont été blessés nous inspirent une reconnaissance et un respect sans limites. Ma cousine est doublement heureuse du léger service qu'elle a pu vous rendre.

—Crois-tu nécessaire d'écrire cela? interrompit ma tante.

—Très nécessaire, tante Made.

—Ces choses-là vont sans dire, mon enfant...

—Tout de même, tante Made, je ne suis pas fâchée qu'on les lui répète.

Ma tante n'insista pas, et Michel poursuivit sa lecture.

"Quant à moi, monsieur, je n'ai pas eu l'honneur de faire la guerre, la faute en est à ma jeunesse, mais j'en conserverai pour toujours le regret, et j'espère pouvoir, comme vous, rendre à mon pays des services dans la belle carrière que j'ai choisie.

"Je serais heureux, monsieur, que vous voulussiez bien m'écrire quelquefois; ma cousine aura

grand plaisir à lire vos lettres. Elle me charge de ses compliments, etc."

Après quelques objections de détail, ma tante approuva ce projet, que Michel recopia de sa plus belle écriture sur une feuille de papier gris perle, où l'adresse du château ressortait en lettres bleues et satinées.

—...Maintenant, lui dis-je quand nous fûmes seuls, tu vas ajouter un post-scriptum.

—Naturellement. Dicte-le.

—Voilà: "Ma cousine m'a parlé de la lettre que vous lui avez écrite et de la réponse qu'elle y a faite. Elle craint que cette réponse ne vous donne d'elle une très mauvaise opinion. Ne la jugez pas trop vite, monsieur. Denise qui, je vous le confie, est jeune et jolie..."

—Matin, ma cousine, tu ne te donnes pas de coups de pied!

—Tu me trouves laide, alors?

—Je ne dis pas cela, mais à ta place, je laisserais dire aux autres que je suis jolie.

—Et si les autres ne le disent pas?...

—Alors, j'aurais peur de me tromper dans mon jugement.

—Malhonnête!

—Nous mettons donc: jeune et jolie.

—Si tu trouves que je suis vieille et laide, tu peux le lui dire...

—Jeune et jolie, continua Michel en écrivant, ensuite?

—Denise qui, je vous le confie, est jeune et jolie, n'est ni sotte, ni hargneuse, ni coquette.

—Oh! quant à cela!

—Je suis coquette, moi?

—Non, c'est le chat.

Il avait raison, Michel, j'étais coquette, tante Madeleine et Françoise me le disaient assez souvent! Pourtant, comme je détestais ce défaut chez les autres, j'étais horriblement vexée d'en être affligée.

—Voyons, Michel, je ne suis pas tellement coquette! et surtout je voudrais ne pas l'être!...

Michel rit très fort de mes excellentes intentions, mais il prétendit que l'enfer était pavé de ces choses-là, et que, pour un boulet de canon, on ne lui ferait pas écrire un tel mensonge au pauvre Robert, si honnête et si confiant.

Et il ne l'écrivit point. Ah! il n'est pas Martignac pour rien, mon cousin Michel!

X

Le mois de juillet ramena la vie mondaine sur la plage de Fleurville. Saint-Flavien en reçut le contrecoup: nos amis estivaux vinrent nous faire leur visite habituelle. Le jardin, la roseraie et le parc virent évoluer en nombre des robes légères, des chapeaux fleuris, des minois gracieux; ils entendirent des voix animées, de frais éclats de rire et des chuchotements confidentiels.

Il y avait à nous raconter tous les plaisirs de la fin de juin: les Drags, le Grand-Prix, les thés au *Pré-Catelan*, et nos amis n'en revenaient pas de nous voir manifester si peu de regrets pour ces distractions perdues.

—Pourtant, vous avez bien manqué, là-bas, affirmait Paulette.

—M. de Rives, entre autres, avait l'air d'une âme en peine, précisa Lily Darolles.

—Est-ce qu'il vous a demandée en mariage, Françoise? dit l'indiscrète Marianne.

—Voyons, Marianne! exclama Françoise rougissante, et regardant toute apeurée du côté de sa mère, à quelques pas.

—Il n'est pas mal du tout, reprit Lily Darolles.

—Voici Michel! annonça ma cousine avec un soupir de soulagement.

Et Marianne ne proféra plus de questions indiscrètes.

Michel, depuis la veille, était en vacances à Saint-Flavien, à la grande joie de Françoise et à la mienne.

Quand il était là, Mlle Brissot n'avait plus aucune charge à remplir auprès de nous, elle pouvait se livrer tout à l'aise au contrôle du linge, au rangement des armoires, à l'espionnage des domestiques, et à la confection de son éternelle tapisserie; nous avions, dans la personne de Michel, un chaperon idéal quand nous voulions faire des promenades champêtres.

—Si ma mère voyait cela! soupira tante Made, insuffisamment convertie aux idées modernes.

Mlle Brissot qui y trouvait son compte, répliquait alors en baissant les yeux:

—Autres temps, autres moeurs! ma pauvre Madeleine.

Et là-dessus, nous allions nous promener.

La saison s'annonçait très brillante à Fleurville où nous passâmes bientôt toutes nos après-midi. Ma tante, qui aimait beaucoup le monde, rendit avec empressement les visites qui lui avaient été faites, puis, nous nous installâmes sur la plage, à l'ombre d'un grand parasol, ou dans la cabine, quand le vent soufflait trop fort; le bain, le tennis, le bavardage avec nos amis, le repos solitaire à l'abri d'un rocher, le thé au Casino, au Palace ou dans une ferme normande, occupaient notre temps jusqu'à l'heure du retour à Saint-Flavien.

Quelquefois, nous dînions au Palace ou nous revenions dans la soirée, quand il y avait de la musique au Casino.

Michel me délaissait un peu, pris qu'il était par son flirt avec Paulette Ginoux, et par plusieurs autres moins importantes. Françoise se laissait accaparer par Lily Darolles, et Marianne, par trois ou quatre danseurs qu'elle avait retrouvés sur la plage; au fond je ne me plaignais pas de cette liberté imprévue; j'avais ainsi le loisir de bercer mes rêves! Je les emportais avec moi, je les caressais au milieu de la foule, en maniant ma raquette en savourant les glaces pralinées du Palace, en écoutant chanter ou pleurer les violons de l'orchestre.

Mais c'était dans la solitude que je m'en repaissais le mieux. Quand j'étais étendu sur le sable chaud avec la seule vision d'un ciel de turquoises, les oreilles pleines du murmure des vagues, je revivais mon étrange roman.

La correspondance se poursuivait entre Michel et Robert. Après la lettre dont j'avais dicté le post-scriptum, mon cousin m'avait dit:

—Puisque ma mère m'a confié cette affaire à seule fin de me procurer une relation utile, point n'est besoin que je lui montre les lettres que je reçois ni celles que j'envoie, comme si j'étais une petite pensionnaire dans un couvent. Je la tiendrai donc au courant, d'une façon générale, ce sera tout.

—Et moi?

—Toi, c'est différent, nous ferons les lettres à nous deux, et je te communiquerai tout ce que je recevrai de là-bas.

Ma tante avait un peu insisté pour en savoir davantage, mais elle n'avait pas osé contraindre ce grand fils à lui communiquer sa correspondance, et elle se contentait de l'affirmation que M. de Beaufeu était un homme charmant.

J'étais bien de cet avis, ses lettres me ravissaient. Il avait tout d'abord répondu à Michel que ma carte ne l'avait aucunement dérouter, car il savait qu'en dépit de l'énigme posée, j'étais jeune, jolie, gracieuse et bonne. Son impression là-dessus était d'une étrange intensité. Une délicieuse figure de Botticelli, glissée dans l'enveloppe de Michel, portait ces quelques lignes:

"Petite marraine bienfaisante, me permettez-vous de penser à vous?"

Et je répondis de la même manière: une carte dans la lettre de mon cousin: "Pourquoi pas?" que Michel approuva.

La réponse ne se fit pas attendre, le ton de mon Robert s'échauffait: "Je vis dans un rêve heureux; l'avenir m'éblouit."

Les autres lettres parlaient du pays rhénan, et par un détour habile, des joies délicates de la tendresse. Cela ne s'adressait pas brutalement à moi, c'était fait d'allusions, de rapprochements, de comparaisons, pleins de ces interlignes dont il m'avait recommandé la lecture, ce fameux jour où les bleuets étaient si bleus, et les roses si roses.

Ah! certes, je lisais entre les lignes, je lisais, je lisais surtout quand Michel avait repris la lettre, et que je restais seule avec mes rêves, le ciel bleu, le sable chaud, et le murmure des vagues. J'étais heureuse, et je souffre. Triste sort que le mien; j'aimais, de cela je ne pouvais plus douter, mieux que cela, je me sentais engagée à cet homme que je ne connaissais pas!

O mon fiancé inconnu, ombre insaisissable, quel tourment que cette ignorance! avec quelle passion j'aurais voulu fixer en mon esprit votre image fugitive, sans contours, sans relief et sans couleur!

Mon rêve devenait un supplice quand je cherchais à lui donner une forme...

—Michel, suppliais-je, demande-lui son portrait, une toute petite photo de rien du tout, j'ai besoin de savoir comment il est.

—Tu n'y penses pas, Denise! Attends au moins qu'il me demande le tien.

Et il ne demandait rien, bien que j'eusse préparé la plus jolie de mes photographies pour l'envoyer à sa première requête. Il me fallait donc continuer à penser à vide, car j'avais beau la créer de toutes pièces, l'image s'effaçait bien vite, et le lendemain, je ne la retrouvais plus.

Alors, revenue au monde réel, je regardais autour de moi, pour deviner lequel, parmi tant d'hommes élégants et jeunes, ressemblait à mon fiancé inconnu.

Un jour, nous prenions le thé au Casino pendant que l'orchestre, jouait un air à la mode. Françoise, particulièrement animée, répondait avec entrain aux propos espiègles de Maurice Darolles. Les muffins n'étaient pas assez rôtis. Tout à coup, Michel, mon voisin de table, me poussa le coude.

—Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je.

—Comment trouves-tu cette odeur, Denise?

Je tournai la tête pour humer l'odeur en question, une grande bouffée de *Royal Origan*. Il m'est impossible de sentir le *Royal Origan*, sans penser à Robert, et Michel s'en amuse.

—Exquise, répondis-je en plaisantant.

Mais l'odeur s'affaiblissait, emportée par un homme svelte, de mise élégante. Cette silhouette, cette allure rapide me rendirent la vision oubliée de l'inconnu qui m'avait frôlé le jour du portefeuille. Par une opération immédiate de l'esprit, j'en vins à cette conclusion imprévue:

—Il ressemble à Robert.

Peu m'importait alors que les muffins ne fussent pas assez cuits, je n'avais plus qu'une pensée: revoir cet étranger parfumé au *Royal Origan*.

Il s'était assis à une table éloignée de la nôtre, je ne voyais que son dos, sa tête brune, la ligne blanche de son faux col; mes regards hypnotisés ne s'en détachaient pas.

—La voilà encore partie! disait Françoise à côté de moi.

Je compris qu'une question m'avait, deux fois, été posée.

—Sais-tu si Mme Péral est à Fleurville aujourd'hui?

—Comment le saurais-je? dis-je avec humeur. Mme Péral ne me fait pas ses confidences.

Ce qui était l'expression exacte de la vérité.

Quand nous nous rencontrions sur la plage, quand nous brodions côte à côte sous le grand parasol rayé de rouge et de blanc, Mme Péral daignait maintenant s'apercevoir de mon existence, sa raideur s'était quelque peu détendue, mais elle réservait à Françoise ses sourires, ses attentions, ses "petite chérie" et je n'en éprouvais pas la moindre jalousie. Georges était maintenant à Castelfleuri. Il travaillait beaucoup à sa thèse de doctorat, disait sa mère, et, de fait, nous ne le voyions pas souvent sur la plage. Elle nous expliqua qu'il venait chaque matin prendre son bain; un peu plus tard, pendant les vacances qu'il avait l'intention de s'octroyer, il participerait comme nous aux joies du tennis et du Casino.

—C'est Marianne qui désire savoir si Georges viendra au bal, ce soir, explique Françoise.

—Ah! oui, c'est samedi, approuvai-je d'un air hébété.

Je recommençais à m'hypnotiser sur cette tête brune et ce faux col blanc. Michel ricanait, Marianne était nerveuse. Françoise gardait sur son joli visage cette animation qui lui allait si bien.

Un léger mouvement de celui que j'observais me montra un profil perdu qui me sembla agréable, et je dus m'en contenter malgré ma volonté d'en savoir davantage: Il me restait l'espoir du bal au Casino.

Nous devons nous habiller dans la maisonnette en commun, dîner au Palace et coucher dans la maisonnette, après le bal.

Ah! je ne me fis pas prier pour aller à l'*Albatros* procéder à ma toilette, la vie réelle venait soudain de reconquérir l'intérêt qu'elle avait perdu pour moi depuis quelque temps, j'avais l'impression de prendre enfin pied sur le terrain du bonheur.

L'*Albatros*, au milieu de son jardin mal entretenu, était, par ses dimensions, plus qu'une maisonnette. Ce bâtiment rectangulaire, coiffé de tuiles et flanqué d'un appentis aménagé en cuis-

ne, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage mansardé. Au rez-de-chaussée, une pièce assez vaste servait à la communauté de salon, de salle à manger, de fumoir, etc., etc. Deux chambres à coucher, sommairement meublées, étaient à l'usage exclusif de nos copropriétaires. Les trois chambres du premier formaient le partage des Martignac dans cette affaire en commun.

Tout cela n'était pas joli; j'aimais assez, cependant, la chambre de Françoise où l'on avait ajouté un lit pour moi, une chambre aux murs ripolinés d'un bleu presque blanc, avec des rideaux de toile de Jouy.

Personne à l'*Albatros* quand nous arrivâmes.

—Décidément, Mme Péral n'a pas dû venir aujourd'hui, dit Françoise.

—Si Georges n'est pas au bal, tout le plaisir de Marianne sera gâté, continua Michel.

—Pourquoi cela? demandai-je surprise.

—Pourquoi? alors tu es la seule à n'avoir pas remarqué que Marianne est folle de notre Georges. Je tombai des nues.

—Quelle blague! répliquai-je.

—Denise! gronda ma tante qui ne supporte pas que le moindre mot d'argot soit proféré par la bouche d'une jeune fille.

C'est vrai, aussi, pourquoi Michel racontait-il que cette Marianne, élégante, moderne et courtisée par tant d'admirateurs, avait pu s'éprendre de ce bon Georges Péral.

—Il faudra que je les observe, pensai-je amusée. Mais j'ai peine à croire à cette plaisanterie-là.

Je mis à ma toilette un soin extraordinaire. Françoise était déjà toute prête, jolie comme un cœur dans sa robe de taffetas ivoire aux reflets chatoyants, que je recommençais ma coiffure pour la dixième fois!

—Qu'y a-t-il donc ce soir qui nécessite un tel désir d'être à ton avantage? demanda-t-elle d'un air inquiet.

—Françoise chérie, je désire toujours être à mon avantage.

—C'est entendu, mais pas à ce point-là!

—Ce point-là, répétais-je vexée, parce que mes cheveux ne tiennent pas et que je veux les arranger!

—Tes cheveux tiennent très bien. Laisse-moi t'aider.

—Jamais de la vie!

Ah! il n'aurait plus manqué que cela! Françoise est délicate, mais nous n'avons pas le même goût, et je préfère le mien.

Enfin, à force de chercher, je trouvai le pli exact qui faisait mousser mes cheveux, juste ce qu'il fallait pour mettre en valeur le visage que m'a donné la nature, et dont j'ai la sagesse de me contenter. J'envoyai à mon miroir un sourire content que ma cousine surprit au passage.

—A qui donc veux-tu plaire ce soir? me demanda-t-elle.

Il y avait réellement de l'inquiétude dans sa voix.

—A tout le monde, mademoiselle ma chérie. Maintenant, puisque nous n'avons pas de femme de chambre, aide-moi à attacher ma robe.

Un bijou, cette robe! du crêpe de Chine bleu, des effilés de soie, des roses corail à la ceinture, un amour!...

La voix de Michel nous appelait désespérément. Tante Made entra pour voir ce que nous faisons au lieu de nous dépêcher; Françoise s'escrimait sur les agrafes invisibles, et je fredonnais un air de Boston.

—Pas encore prête, Denise?

—Si elle n'est pas à son avantage, ce ne sera pas de sa faute, expliqua Françoise.

—J'en conviens, ce ne sera pas de ma faute, mais du moins, suis-je à mon avantage?

—Sans aucun doute, répondit Michel, entré à son tour dans notre chambre.

—Alors, passe-moi mon manteau; très bien!

Quand nous arrivâmes au Palace, la salle à manger était pleine de monde; mais le maître d'hôtel nous avait réservé une table à l'autre bout de la salle, qu'il nous fallut traverser sous les feux croisés de cent cinquante à deux cents paires d'yeux. Je voyais bien qu'on nous regardait avec plaisir, mais je ne prêtai qu'une attention distraite à ce petit succès; je cherchais d'abord à retrouver mon étranger du Casino. Sans nul doute, il était au Palace; ce chic, cette élégance ne pouvaient être à leur place que dans ce cadre de luxe... Je finirais donc bien par le découvrir au milieu de...

Ah! ce ne fut pas long. A peine étions-nous assis devant nos assiettes pleines d'un velouté savoureux que, tournant la tête à gauche, je reconnus à la table voisine la tête brune et le profil perdu de mon étranger.

Par un brusque reniflement, je tâchai alors de découvrir autour de moi le parfum de *Royal Origan* qui devait corroborer cette première constatation... C'était bien cela.

—Denise! ma chérie! fit tante Made suffoquée de ces manières imprévues.

—Qu'est-ce que cela sent? fut ma réponse.

Michel commençait à comprendre, il ne se gêna pas pour se moquer de moi.

J'avoue que les mets délicieux qui entrèrent en contact avec mon palais ne m'ont pas laissé beaucoup de souvenirs. Très occupée de ce qui se passait à ma gauche, au risque d'attraper un torticolis, je maudissais ma mauvaise chance qui voulait que ce monsieur me tournât toujours le dos.

Enfin, il se leva de table avant nous, repoussa sa chaise, fit un brusque demi-tour, et, d'un choc, planta son regard dans le mien. Ce ne fut pas le coup de foudre, mais j'ai rougi tout de même, rougi bêtement, jusqu'aux oreilles, comme une petite pensionnaire qui ne connaît pas le vie.

L'allure rapide de mon étranger eut une légère hésitation, mais peut-être me trompais-je car, de nouveau, je ne voyais plus que son dos qui s'éloignait, emportant avec lui son parfum de *Royal Origan*.

Autour de moi, personne n'avait rien vu. Françoise, très en train, causait avec sa mère, Michel le gourmet, dégustait religieusement une glace aux fruits.

Libre de garder le silence, je tâchai de mettre un peu d'ordre dans le chaos de mes pensées.

Voyons, ce monsieur en l'honneur de qui j'avais refait onze fois mon chignon, valait-il la peine que je m'étais donnée? Était-il digne de Robert, son modèle? Mais oui, mais oui. Il était très bien, ce monsieur. A vrai dire, je l'avais sup-

posé autrement: le dos, la silhouette, l'allure élégante et rapide, me rappelaient étrangement le jeune homme que j'avais rencontré au moment de trouver le portefeuille; quant au visage, je l'avais supposé plus mince, plus sec, plus accentué. Tel qu'il était, celui du Palace, avec ses yeux noirs et sa jolie moustache, était loin de me déplaire, et je fis hommage à Robert de la sympathie qu'il m'inspira.

Michel s'éternisait sur son dessert.

—Tu n'as pas bientôt fini? lui demandai-je impatientement.

—Si tu avais passé moins de temps à ta toilette, répliqua-t-il, nous serions arrivés ici plus tôt, et j'aurais déjà fini.

—Naturellement.

—Nous avons le temps, mes enfants, dit tante Made conciliante.

Je vis alors Françoise saisir brusquement la carafe, remplir son verre, et le porter à ses lèvres, bien qu'une minute plus tôt, elle eût refusé la boisson que lui offrait Michel. Il y avait certainement quelque chose... Qu'est-ce qui la troublait ainsi? Était-ce M. de Rives? M. de Rives, bien pommadé, tiré à quatre épingles, qui surpassait au même moment devant nous!

—Quelle heureuse surprise, mesdames! exclamait-il en s'inclinant.

Tante Made sortit son sourire du dimanche, son grand sourire du faubourg Saint-Germain, celui qu'elle réservait à la comtesse de Réhal et qu'elle esquissait en parlant de "ce monsieur".

—J'arrive, le temps de m'habiller, et me voici.

Ma tante lui demanda des nouvelles de Paris et de nos relations communes. Elle fut charmante, lui aussi; Michel, ayant terminé son dessert, se mêla à la conversation. Mais Françoise, qui après des alternatives de pâleur et de rougeur était rentrée en possession de son calme parfait, se contentait de répondre en quelques mots aux questions qui lui étaient directement adressées.

Moi, très intriguée, je me demandais ce qui se passait dans sa jolie tête. Était-ce la pensée de revoir M. de Rives, dont elle avait certainement appris la venue prochaine par Lily Darolles, qui l'avait rendue si joyeuse ce jour-là? Avait-elle donc une inclination pour ce monsieur pommadé? J'en étais surprise et secrètement ravie: je serais donc délivrée de la crainte que ma tante ne me prît mon bon Robert pour le donner à sa fille. Aussi, malgré sa pommade, trouvai-je le vicomte tout à fait sympathique, pendant qu'il exprimait le désir de nous revoir tous au bal du Casino.

Ce désir fut exaucé. M. de Rives, son dîner achevé, nous rejoignit bientôt dans la salle de bal, où nous avions déjà retrouvé toute la bande des amis. Michel en avait fait le compte: six jeunes filles, cinq jeunes gens.

—Ce n'est pas assez, sourira Marianne.

—Et M. de Rives qui s'amène là-bas, répliqua mon cousin, et le docteur! et M. Servois qui doivent arriver pour le week-end par le train de 21 heures! et l'imprévu! Marianne, le comptez-vous pour rien, le redoutable imprévu?

—Oui, le redoutable imprévu! pensai-je en regardant autour de moi.

Marianne sourit du bout des lèvres. Serait-ce vrai ce que prétendait Michel, et que Françoise

ne démentait pas? Ah! décidément, j'avais trop de choses dans la tête, ce jour-là! comme la vie m'apparaissait compliquée, riche de surprises, sous ses dehors simples!

Donc, M. de Rives "s'amenait"; il s'assit auprès de Françoise qui me parut singulièrement nerveuse, il conta des anecdotes, émit des opinions avancées sur les danses à la mode, et... Je ne sais plus le reste, "mon" étranger était dans la salle de bal qu'il parcourait d'une allure ralentie.

Cette fois, pouvant l'examiner à mon aise, je devais convenir que, sans parti pris, c'était un homme très distingué. A quelques détails près, la moustache peut-être, ou la forme du menton, le genre de Robert, d'après l'image que je m'en étais le plus formée.

—Cher Robert, me disais-je, si vous étiez ici, vous ressortiriez comme ce monsieur—bon! voilà que j'employais les termes de ma tante!—vous ressortiriez comme ce monsieur sur cette foule de petits jeunes gens insignifiants; comme lui, les messieurs vous regardaient sans bienveillance, et les jeunes filles avec sympathie, mais c'est de moi seule que vous vous souciez et c'est à moi qu'iraient tous vos hommages!...

Pan! encore une fois le choc d'un regard dans le mien; j'aurais cependant dû me méfier, et ne pas suivre des yeux le bel étranger, avec cette insistance magnétique! Encore une fois, je me sentis rougir, et d'autant plus violemment que ses yeux noirs restaient fixés sur moi.

—Denise qui pique un fard, remarqua Sabine d'Osmond, avec son à-propos habituel.

Cette parole ne fut pas perdue pour Michel, qui chercha et découvrit la cause de mon trouble!

Le bel étranger se perdit parmi les groupes joyeux, au rythme d'un amusant fox-trot.

"Ce que c'est que l'amour, pensai-je en voyant Françoise au bras de M. de Rives et Marianne à celui de Maurice Darolles. Quel sentiment bizarre! Ma cousine est, si je ne m'abuse, auprès de celui qu'elle aime, et si Michel voit juste, mon amie, près d'un indifférent. Eh bien! aux deux pôles de l'amour, elles ont le même air d'enterrement!..."

Mais la musique, la danse, les parfums mêlés de fleurs et de sachets, l'ambiance joyeuse chassèrent bientôt la mélancolie de l'amour heureux ou malheureux; aux deux pôles du sentiment, le thermomètre monta, et après une série de danses, qui m'avaient entraînée loin de notre groupe, quand je vins m'asseoir un moment à ma place, je retrouvai une joyeuse Marianne et une Françoise animée.

—A propos, me dit ma cousine, Georges Péral est là.

A propos de quoi? je ne l'ai jamais su.

Ah! il est là...

Eh bien! tant mieux qu'il fût là, Marianne avait enfin le danseur de son choix, et moi, l'occasion d'exercer mes facultés d'observation.

—Tu ne dances pas? demandai-je à ma cousine.

—Je me repose.

—Où est M. de Rives?

—Par là.

Elle fit un geste vague dans la direction du buffet, et ajouta:

—Je n'avais pas soif.

En même temps, un groupe bien connu s'avancait vers nous: Michel, Georges Péral, le docteur et M. Servoix.

Tout le monde, alors, exclamai-je.

—Nous te cherchions, dit Michel.

Je compris qu'ils étaient arrivés pendant que je dansais là-bas, et que Françoise et Marianne les avaient déjà vus.

Il y eut échange cordial de compliments, Georges Péral avait toujours son bon sourire tranquille, le docteur, son air malin, M. Servoix, sa grâce sérieuse un peu distante. Sa toilette de soirée l'avantageait, il était vraiment très bien au milieu de ce groupe sympathique.

"Je me demande pourquoi je ne me suis jamais éprise de lui", pensai-je tout à coup.

Depuis que mon cœur s'était éveillé à l'amour, je m'étais plusieurs fois posé cette question en présence de jeunes gens assez heureux pour me plaire. Ce doit être tellement agréable de séprendre des gens que l'on connaît! Mais voilà, jusqu'à l'affaire de mon Robert, je n'avais jamais pensé à ces choses-là...

L'orchestre repartait sur un rythme langoureux. Le docteur s'inclina devant moi, le bras arrondi.

—A quoi m'invitez-vous, docteur? puisque vous ne dansez pas, exclamai-je.

—A causer.

—Je préfère danser.

—Pour une fois, vous pouvez bien me faire ce sacrifice-là. D'abord, cela vous reposera; vous êtes rouge, décoiffée...

—Continuez, cela fait toujours plaisir.

—J'ai fini. Alors vous acceptez?

—Faute de grives!

Il m'entraîna en riant jusqu'à la terrasse qui dominait la plage et d'où l'on voyait la lune décroissante pencher une joue enflée, avec un air dolent. Les étoiles brillaient faiblement; de la mer agitée s'échappaient des lueurs et des reflets d'argent, et l'odeur saine du goémon. Sur la grève, on apercevait quelques promeneurs attardés.

—J'aime la mer, déclarai-je avec ferveur.

—Moi aussi. Et maintenant parlons sérieusement. Où en est l'affaire de Beaufeu?

—Ah! elle vous intéresse aussi, monsieur le sceptique? Eh bien! apprenez qu'elle va comme sur des roulettes. D'ailleurs, j'autorise Michel à vous donner des détails. Il est au courant de tout.

—Bon! je lui en demanderai demain. Mais vos sentiments à vous?

—Vous êtes trop curieux, docteur.

—C'est que je crois que vous vous emballez trop facilement.

—Je me demande ce que cela peut bien vous faire! En tout cas, vous vous trompez, je ne m'emballe pas, moi, je n'ai jamais aimé personne avant Robert.

—Donc, vous aimez Robert?

—Peut-être.

—Et Georges Péral?

Je puis dire que je ne m'attendais pas à cette question-là. J'en resta suffoquée un moment, puis je répondis.

—Si j'avais aimé Georges Péral, je l'aurais épousé.

—C'est vrai. Je me demande, ajouta-t-il, pourquoi vous n'aimez pas Georges?

—Est-ce que l'amour se commande, voyons! Moi, je ne m'éprends pas si facilement des gens. C'est la réflexion que je me faisais tout à l'heure, en regardant M. Servoix. Pourquoi ne me suis-je jamais éprise de lui? Il est très bien, M. Servoix, beaucoup mieux que Georges Péral.

—Tout le monde n'est pas de cet avis. Demandez à Mlle Daubel?

—Encore!... vous aussi! Mais cela crève donc les yeux à tout le monde, excepté à moi, que Marianne est amoureuse de Georges?

—Ah! on vous l'a déjà dit?

—Oui, mais, vous savez, ce n'est pas une raison pour qu'il me plaise plus que le premier venu, plus que vous, par exemple. Pourquoi ne me suis-je pas éprise de vous?

—Très flatté, mademoiselle Denise, très flatté... Seulement ne vous tourmentez pas de cela, je ne désire pas plaire, moi.

Une ombre élançée, projetée par les lumières de la salle, vint s'étendre sur le sable à côté de la mienne, apportant une fine odeur de *Royal Origan*.

Un peu émue, je tournai la tête pour reconnaître mon voisin, et une troisième fois, les yeux noirs de mon étranger vinrent rencontrer mes yeux bleus; mais dans la pénombre où j'étais, je puis rougir à mon aise. La svelte silhouette s'inclina, puis, sur le sable où j'avais ramené mon regard, l'ombre glissa en s'éloignant, et la mienne resta seule, car le docteur venait de s'asseoir pour fumer béatement une cigarette.

—Quel est ce monsieur qui vous a saluée? demanda l'indiscret.

—Je ne sais pas.

—Cependant, vous paraissez tout émue... Est-ce qu'il a le bonheur de vous plaire aussi, celui-là?

—Oh! docteur, ce n'est pas lui qui me plaît...

Baissant un peu la voix, j'ajoutai:

—Il ressemble à Robert.

Pour un homme abasourdi, le docteur fut un homme abasourdi. Il tira trois grosses bouffées de sa cigarette, et de la main gauche, attirant un fauteuil, il me fit signe de m'y asseoir.

—Voyons, dit-il, expliquons-nous. Vous avez donc vu Robert?

—Non.

—Son portrait, alors?

—Pas davantage.

—Cependant...

—Cependant, le jour du portefeuille, j'ai aperçu une silhouette parfumée de *Royal Origan* qui me donne une vague idée de ce que peut être mon inconnu.

—Cela ne tient pas debout, mademoiselle Denise. Pourquoi voulez-vous que l'homme à la silhouette soit justement l'homme au portefeuille?

—Parce que c'est logique.

—Mais faux, très probablement, comme tout ce qui est logique. Et vous vous embarquez là-dessus.

—Parfaitement.

—L'avenir vous montrera—je n'en doute pas—que vous avez tort.

—Nous verrons bien.

—Alors, ce monsieur, continua-t-il, en montrant du bout de sa cigarette, la place où l'étranger m'a-

vait saluée, ce monsieur vous rappellé l'homme à la silhouette?

—De dos, c'est tout à fait cela. De face... je ne l'avais pas vu de face. Je suppose que de face c'est aussi tout à fait cela.

—Une silhouette que vous avez aperçue le temps d'un éclair, sans y prendre garde!... C'est fantastique! conclut-il les yeux au ciel. Et maintenant, maintenant que vous croyez aimer Robert, vous voilà émue à la vue du premier venu que vous imaginez lui ressembler. Vous allez en être amoureuse aussi, très probablement. Et vous dites que vous ne vous emballez pas!

Il s'était échauffé en parlant; je ne savais pas si je devais rire ou m'en fâcher.

—Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? dis-je enfin.

Il ne répondit pas, et continua de fumer sa cigarette en rêvant, sans plus se soucier de moi que si je n'avais pas été là. Alors, trouvant que mon sacrifice avait assez duré, je lui brûlai la politesse, et rentrai dans le bai.

On y jouait un boston. Je découvris bientôt Françoise, dansant avec M. Servoix, et embellie encore par le plaisir de cette danse qu'elle aimait. Son admirateur M. de Rives la suivait des yeux, du coin où il s'était réfugié.

Georges Péral et Marianne Daubel s'étaient associés dans le même plaisir; Marianne, alanguie sur l'épaule de son danseur, me sembla parfaitement heureuse, et je ne doutai pas que Georges n'en fût flatté.

J'étais donc là, debout, à regarder les autres, quand mon étranger s'approcha de moi. Il s'inclina, formula une invitation, tandis que Michel, en passant, me glissait dans l'oreille:

—Le redoutable imprévu!

Balbutiante, rougissante, ravie, je pris le bras qui s'offrait, et me laissai entraîner dans le rythme langoureux du boston; il dansait à ravir, —cette valse fut un délice trop vite terminé, mais quand l'orchestre se tut, il garda ma main prisonnière, et me dit:

—J'espère, mademoiselle, n'avoir pas commis une incorrection en vous invitant sans présentation préalable. J'ai remarqué que cela se fait, ici.

—En effet, monsieur.

—Je suis arrivé depuis deux jours seulement à Fleurville, je n'y connais encore personne.

—Ne vous excusez pas, monsieur.

Mais il ne s'en tint pas là; nous causâmes jusqu'au fox-trot suivant que nous dansâmes ensemble. A défaut de détails plus complets, j'appris qu'il adorait la mer, qu'il avait une jolie chambre au Palace et qu'il s'appelait Robert Lebreuil.

Robert! lui aussi! Non, ces choses-là n'arrivent que dans les romans!

Je fus si émue qu'il s'en aperçut sans doute, car, très empressé, il m'avança une chaise libre. Non loin de cette chaise, le docteur et Michel parlaient à mi-voix en me regardant d'un air méchant.

Ce soir-là, Georges Péral, enivré de ses succès auprès de Marianne, ne m'invita qu'une seule fois à danser.

—Couches-tu à l'Albatros? lui demanda ma pauvre tante à moitié endormie, quand la der-

nière lumière éteinte, nous quittâmes le Casino.

—Pas ce soir, madame, j'emmène Paul à Castelfleuri.

Paul, c'est le docteur.

—Alors, bonsoir, mes enfants. Vous avez une belle lune pour éclairer votre route.

Une belle lune! Chère bonne tante endormie, ce qu'elle prenait pour le clair de lune, était le sourire de l'aube aux doigts d'albâtre!

XI

La grand'messe à Fleurville était, pendant la saison, beaucoup plus pompeuse que celle de Saint-Flavien, mais j'y priais avec beaucoup moins de ferveur; il y avait la trop de distractions. D'abord, l'artiste ou l'amateur en villégiature, qui se faisait inévitablement entendre pendant l'Offertoire, détournait à son profit des pensées qui auraient dû n'avoir pour objet que le saint Sacrifice. Quand la voix était belle, ou le violon vibrant, on admirait—était-ce le contraire? on critiquait... Dans les deux cas, la prière était oubliée.

Ensuite, nous retrouvions là nos amies, nos danseurs, de nouveaux venus aperçus la veille, tel monsieur dont la présence nous intriguait; certaines baigneuses faisaient assaut de toilette.

Décidément, je préférerais notre pauvre petite grand'messe de Saint-Flavien, avec ses saints de bois d'une laideur sévère, son bedeau en vrille, son harmonium discordant.

Françoise était de mon avis. L'église de Fleurville ne l'incitait pas au recueillement; c'est pourquoi, sans doute, elle tint son livre à l'envers, pendant qu'un baryton d'un grand théâtre provincial chantait avec éclat le *Cantique de la Charité*, paroles et musique d'un baigneur important.

Devant nous, Marianne Daubel ne suivait pas sa messe, et moi-même, ah! moi-même... C'était dans ma tête un chaos épouvantable.

Ceci se passait le lendemain du premier bal du Casino.

Alors, dans un douloureux mélange, je voyais à la fois M. de Rives, Françoise, Marianne, Georges Péral, M. Servoix, si chic dans sa toilette de soirée, le docteur, et surtout Robert, les deux Robert, le mien et l'autre, que j'essayais d'évoquer séparément et qui, malgré moi, se confondaient en un seul!

"La grande vertu, c'est la charité", clamait le baryton.

Evidemment, cet homme avait raison, bien qu'il l'affirmât avec un accent circonflexe tout à fait inutile.

Mais, si Marianne aimait Georges Péral, pourquoi ne l'épousait-elle pas? Il est vrai qu'elle était si mondaine! Non, ces deux-là feraient un drôle de ménage!

Et M. Servoix, pourquoi n'avais-je pas encore remarqué qu'il était mieux que bien? Sa mine sévère m'avait toujours intimidée... Mais tout le monde ne pouvait pas avoir le charme sympathique de Robert de Beaufeu.

"Justement, il est là, M. Servoix. Comme il se tient bien!"

Bourrelée de remords, je reprenais dans mon paroissien, les prières de l'Offertoire, qu'une nouvelle distraction interrompait aussitôt.

—“Georges, le docteur, ils étaient donc là!”

Ce Georges! le dépit amoureux, ses succès, et le baryton n'ont pas l'air de le troubler beaucoup. Il suit sa messe mieux que moi; depuis la guerre, il est encore plus pieux qu'avant.

—“Le plus grand bonheur, c'est la charité”, ton-
nait le baryton.

Nous vous croyons sur parole, monsieur, n'in-
sistez pas.

Dieu soit loué! il a compris. Ses clameurs cès-
sent; la petite sonnette de l'autel s'agite et ré-
sonne. Nous allons enfin pouvoir prier!

Après la messe, tante Madeleine s'embarqua
pour Saint-Flavien, Michel, Françoise et moi, nous
déjeunerons aux *Passiflores*, chez les Daubel; mon
oncle devait venir nous chercher dans l'après-mi-
di, afin de causer avec M. Servois des affaires de
son usine, laissées au soin de son ingénieur de prédi-
lection, pendant ses courtes vacances.

Il faisait terriblement chaud; Marianne, toute
dolente, vint me prendre le bras pour retourner
aux *Passiflores*, et je sentis frémir ce bras quand
Françoise, qui marchait devant nous avec Mme
Daubel, fut arrêtée quelques pas plus loin, par
Georges Péral et le docteur Renaud.

—Il fait chaud!...

—Affreusement.

—Où déjeunez-vous?

—On se verra tantôt, à la plage...

furent les intéressants propos échangés. Puis, les
jeunes gens s'éloignèrent, après une “tournée” de
poignées de main.

Marianne riait d'un petit rire stupide. Et, ma
foi! la langue me démangeant, je ne fus pas beau-
coup plus discrète envers elle, qu'elle ne l'avait
été un jour avec Françoise.

—Il vous plaît, Georges Péral, lui dis-je.

Son bras continuait à trembler sur le mien, ce
qui m'agaça. C'était une preuve, cela, — elle avait
le cœur pris!

—Il me plaît comme à tout le monde, dit-elle
enfin.

—Croyez-vous qu'il plaise à tout le monde, Ma-
rienne?

—Sans doute.

—Alors, vous le trouvez irrésistible.

—Il est particulièrement bien, c'est vrai. Et te-
nez, Denise, puisque nous parlons de cela, laissez-
moi vous poser une question...

—Posez.

—On m'a dit qu'il vous avait demandée en ma-
riage, est-ce vrai?

Son bras tremblait de plus en plus fort.

—Les gens qui vous ont dit cela, Marianne, ont
raconté des choses qu'ils ne savent pas.

J'étais furieuse! Si Georges apprenait qu'une
telle indiscretion avait été commise, ne croirait-il
pas que je m'étais absurdement vantée de l'avoir
lédaigné... Pauvre Mlle Brissot! peut-être était-
elle bien innocente de cette faute; pourtant, ce
fut elle que j'en accusai, sans preuve et sans
raison.

—Oh! vous savez, reprit Marianne intimidée
par ma véhémence, on dit tant de choses! et com-
me celle-ci n'est pas invraisemblable...

Elle s'efforçait de rire, mais, je le crois, elle
avait plutôt envie de pleurer.

—Ma bonne petite Marianne, vous avez le cœur
pris!

—Ne dites pas cela! avoua-t-elle humblement.

Ce bon gros Georges, pourquoi ces quatre mots
formaient-ils une sorte d'expression toute faite,
que je prononçais d'un seul jet? Ce bon gros
Georges! Il était si charmant que cela?

Notre journée aux *Passiflores* et sur la plage
fut très gaie. Parmi le groupe amical au grand
complet, la conversation fut pleine d'entrain.

Un peu avant son départ — car il reprenait son
train le soir même, — le docteur trouva le moyen
de se trouver seul un moment avec moi.

—Michel m'a donné des détails, mademoiselle
Denise.

—Eh bien! qu'en dites-vous?

—Rien de mal.

—Je ne m'emballe pas trop vite?

—Pas trop lentement non plus.

—Convenez que ce n'est pas le premier venu :
son nom, son titre, sa situation, ce qu'on peut de-
viner de son caractère. Et puis, il s'est rudement
bien conduit, pendant la guerre! Il a été blessé
deux fois...

—Georges aussi.

—Georges aussi, Georges aussi, bougonnai-je, et
puis après? Ce n'est pas parce que Georges a eu
deux blessures que celles des autres ne valent
rien.

—C'est évident.

Cette fois encore, mon entrain était tombé. Mais
juste à ce moment, Robert Lebreuil passa, ap-
portant parmi les nuages de mon rêve un peu de
réalité vivante. Déjà rouge de chaleur, je devins
sans doute pourpre d'émotion, car le docteur me
dit sans pitié:

—Vous allez avoir une attaque d'apoplexie.

—Heureusement que vous êtes là, vous me don-
nerez les premiers soins, répondez-je.

—Je n'y manquerai pas, à condition toutefois
que vous vous dépêchiez; si vous attendez un peu,
je serai parti.

—Bon voyage.

Il rit comme toujours quand nous nous fâchons
et, l'heure étant venue, il envoya Michel cher-
cher M. Servois qui causait avec mon oncle sous
le parasol, car le même train devait les emmener
à Paris.

Je prévis que, ces messieurs étant partis, nous
allions être livrés aux jeux de mots de Maurice
Darolles. Pour les éviter, car je n'étais pas d'hu-
meur à les entendre, j'allai me réfugier dans ma
retraite de prédilection: un amour de rocher, aussi
confortable qu'un fauteuil, où je pouvais penser
ou dormir sans que personne me dérangeât.

Là, face à la mer, je m'avouais enfin que mon
entrain de tout le jour avait été un mensonge en-
vers moi-même. Dans la solitude, je sentais mieux
l'étrange sentiment de désir, de regret, de quel-
que chose d'inassouvi qui me serrait le cœur. Ro-
bert, mon Robert était trop loin de moi, il me
semblait que sa présence eût tout expliqué, tout
apaisé.

Sa dernière lettre à Michel était sur mon
cœur dans un petit sac de toile que je portais
sous mon corsage; je la relus encore une fois:

“Cher monsieur, permettez-moi de dire “cher
ami”, car vous êtes pour moi plus qu'une banale
relation mondaine, je ne vous dirai pas grand-
chose aujourd'hui, sinon que ma confiance en vous
est sans bornes, puisque je ne rougis pas de vous

laisser voir la faiblesse d'un cœur en exil: j'ai la nostalgie passionnée du ciel de France."

(Vous saurez lire entre les lignes, m'avez-vous écrit un jour, ô mon fiancé inconnu!)

"Vous qui respirez l'air du large, vous qui entendez chaque jour le doux parler de France, saurez-vous me comprendre?"

Ma carte habituelle m'était envoyée:

"Petite fée mondaine, au milieu des plaisirs et des hommages qui montent autour de vous, comme un encens, pensez-vous quelquefois à l'exilé? Ne vous perd-il pas tous les jours un peu?"

Cher, cher et tendre Robert! cette mélancolie où je devinais une préoccupation jalouse me berçait délicieusement.

Là, dans le fauteuil creusé par les flots, je fermai les yeux pour vivre mon rêve, pour imaginer mon Robert écrivant ces lignes douloureuses. Lasse de créer un être imaginaire, je lui donnai alors les traits d'un homme vivant, que je supposais pareils aux siens. Je le voyais s'animer, sourire, ouvrir la bouche, me parler; déjà, je tendais l'oreille pour entendre sa voix. Mais non, le mugissement des vagues répondait seul à mon désir... La voix de Robert me restait inconnue.

Celle de l'autre Robert m'avait bien parlé, la veille, mais avant que j'eusse désiré l'entendre, et je ne m'en souvenais plus. Je m'étonnais de n'avoir pas ressenti plus tôt le besoin de chercher dans les mots exprimés par les chères missives l'intonation qui devait les rendre vivants...

Mon nom prononcé sur un timbre éclatant m'arracha à ma rêverie.

—Que faites-vous ici? demandait Paulette Ginoux qui, escortée de sa petite sœur, retournait à la Loggia.

—De la neurasthénie, répondis-je en riant.

—Votre famille vous cherche, là-bas.

Comme elle marchait très vite, elle était déjà loin quand elle ajouta quelques mots que le vent emporta vers le large.

Je quittai avec peine mon cher réduit, et, coupant au plus court, pour regagner le paradis familial, je m'engageai sur le tapis rugueux que forme à cet endroit l'affleurement d'une masse rocheuse. Je contournai le bloc épais que nous appelions *Portbos* et qui fermait une petite anse, voisine de la grande plage, et mon cœur battit un grand coup sonore. L'autre Robert était là, tout seul, rêvant ou broyant du noir. Il eut à ma vue une exclamation de surprise joyeuse—je crois bien que mon regard lui répondit généreusement.

Oui, j'étais heureuse de voir sa silhouette inoubliable, heureuse surtout à la pensée d'entendre sa voix! Et sans me dire qu'il pouvait trouver étrange ma présence muette et immobile auprès de lui, j'attendais, rougissante, les premiers mots qu'il allait prononcer.

Il attendait aussi, un sourire aux lèvres, un grand sourire indulgent et ravi.

—Est-ce moi que vous cherchiez, mademoiselle? demanda-t-il enfin.

Sa voix! un registre moyen qui m'expliquait que je ne l'eusse pas remarqué la veille, un timbre un peu sourd, une prononciation distinguée; maintenant, je ne l'oublierais plus, cette jolie voix élégante, que j'imaginai déjà prononçant les mots précieux:

—Petite fée mondaine...

L'autre Robert me regardait toujours, ses yeux noirs s'étaient adoucis encore, et sa chère voix se fit caressante et tendre pour me dire une seconde fois:

—Est-ce moi que vous cherchiez?

—Non, je passais, je ne savais pas que vous étiez là.

Un sourire incrédule me répondit, et la voix de Robert se fit encore entendre.

—Vous dirai-je à qui je pensais tout à l'heure?

—Denise. Denise! vociférait Michel qui apparut tout essoufflé au tournant de la corniche.

—Ah! voici mon cousin, exclamai-je, délivrée soudain de la torpeur qui m'envahissait.

—Je serais heureux de faire sa connaissance, dit Robert Lebrunil. Je suis nouveau venu à Fleurville, et un peu seul.

Michel dégingolait la falaise, disait l'air mécontent:

—Où donc te caches-tu, Denise? Je te cherche partout; Françoise est déjà en voiture.

—C'est moi qui te cherche, répondis-je avec une mauvaise foi qui me fit honte. Mon cousin, Michel Martignac, présentai-je; M. Robert Lebrunil.

Mon cousin prit sans enthousiasme la main qui lui était tendue, s'excusa d'être obligé de partir si vite, et fit demi-tour après un geste impérieux qui m'invitait à le suivre.

—Ma pauvre Denise, dit-il quand nous fûmes assez loin pour que "l'autre Robert" ne nous entendît pas, ma pauvre Denise, tu n'as pas la moindre notion du ridicule?

—Pourquoi?

—Il n'y a pas de pourquoi, tu le sais très bien. D'ailleurs Paul Renaud me l'avait déjà dit.

—Ah! il me trouve ridicule, Paul Renaud? De quoi se mêle-t-il, celui-là, avec ses manières de me faire de la morale et de me dire des choses désagréables!

Michel ricana d'une manière insultante sans daigner me répondre. Comme il marchait très vite, je le suivais avec peine; alors, il me prit par le bras et m'entraîna à son pas.

—Le docteur me l'avait bien dit, te voilà emballée sur ce nouveau venu; tu crois que c'est bien, cela? quand tu te considères fiancée à Robert de Beaufou!!!

Il était vraiment fâché et scandalisé.

—Je t'assure, Michel, que je ne suis pas du tout infidèle, au contraire. Ce nouveau venu, comme tu dis, m'intéresse parce qu'il ressemble à Robert et qu'il porte le même nom. Je ne pouvais plus, la tête me faisait mal, à force d'imaginer Robert. Alors la Providence met sur ma route sa vivante image.

—Tu es ridicule, je te le répète, plus que ridicule, complètement grotesque.

—Ah! mais d's donc, toi!!

J'essayai de dégager mon bras, mais il le tenait bien. D'ailleurs, nous arrivions à l'auto, déjà sous pression, où mon oncle et Françoise nous attendaient.

Nous arrivâmes à Saint-Flavien juste à l'heure du dîner.

XII

Il y a de l'orage dans l'air: les hirondelles volent bas, l'atmosphère pèse sur nous, à nous écraser.

ser; Françoise a perdu son entrain, tante Made est agitée, Mlle Brissot a l'air fureteur d'un chien de chasse qui flaire le gibier.

Moi, je suis en froid avec Michel, à qui je ne pardonne pas le mot "grotesque" qu'il a prononcé hier à mon sujet. Pourtant, je voudrais bien que notre brouille cessât, car Françoise ayant refusé d'aller à la plage, malgré les suggestions de ma tante, il me faudra rester à Saint-Flavien, si Michel ne veut pas se charger de ma précieuse personne. Je voudrais donc que notre brouille cessât, c'est-à-dire que, par des excuses convenablement tournées, il me donnât l'occasion de lui pardonner.

Mais les excuses sont longues à venir, je ne les aperçois même pas à l'horizon. Et pourtant, je désire tellement aller à Fleurville, revoir Robert! Je vais, je viens, j'ouvre la bouche pour parler, ma dignité me retient; Lolotte, nerveuse, elle aussi, vient se mettre dans mes jambes, au risque de se faire écraser.

Michel sort du salon où nous sommes réunis. Aurait-il l'intention d'aller se promener sans moi? Je n'y puis plus tenir, je sors à mon tour, et je vais en flânant jusqu'au garage où je trouve mon cousin.

—Qu'est-ce que tu viens faire ici? demande-t-il en riant.

—Je me demandais si tu aurais l'aplomb d'aller à Fleurville sans moi, répondis-je.

—Denise, je n'aurais pas osé t'infliger le supplice de ma compagnie.

—Tu sais, je suis bonne fille, il me suffit que tu regrettes tes propos inconsiderés...

—Je ne regrette rien du tout...

—Vraiment, Michel, tu n'es pas gentil, tu vois que je meurs d'envie d'aller à Fleurville, et tu en abuses.

—Il fallait donc le dire, ma pauvre Denise!... S'il en est ainsi, je t'emmène."

Alors, avec l'assentiment de la famille, nous partîmes tous les deux, Michel et moi, dans sa petite voiture qu'il conduisait lui-même. L'état de paix fut ainsi rétabli tacitement entre nous.

Ah! que j'avais bien fait d'affronter la chaleur! L'air n'était pas beaucoup plus frais sur la plage qu'à Saint-Flavien, mais Robert, assis au balcon du Balace, s'empressa d'accourir dès qu'il nous vit passer. Nos amies étaient déjà sous le grand parasol, ainsi que M. de Rives désolé d'avoir dû s'absenter la veille, pour une garden-party au château de Barville, et non moins désolé d'apprendre qu'il ne verrait pas Mlle Françoise à cause de cette maudite chaleur; bref, désolation sur toute la ligne.

Je m'efforçai de mon mieux de le consoler, et dans une inspiration géniale, je voulus jouer le rôle d'une bonne fée auprès de Françoise et de lui-même. Ah! c'est que je connaissais maintenant les soucis et les joies du cœur!

—Monsieur, dis-je, Saint-Flavien est si près de Fleurville! je suis sûre que ma tante serait très heureuse de votre visite.

—Vous croyez, mademoiselle, que je ne serais pas indiscret?...

—Pas du tout, monsieur.

Ses cheveux pommadés luisaient à l'ombre du parasol, sa tête ressemblait à une de ces boules

jaunes déformantes que l'on voit dans certains jardins de banlieue.

A ce moment, la silhouette de "l'autre Robert" s'interposa entre la mer et nous. Michel fit d'assez mauvaise grâce les présentations qui lui furent demandées, et j'osai tendre la main à notre nouveau compagnon.

En une seconde d'hallucination, j'eus l'impression que c'était la main de Robert qui pressait la mienne, et la retenait plus longtemps peut-être qu'il n'aurait fallu... J'en étais heureuse et troublée, troublée surtout parce que Michel nous observait. Les doigts de Robert laissèrent enfin glisser ma main qui retomba inerte à mon côté.

Je ne sais plus très bien ce que l'on racontait autour de moi, tandis que je travaillais avec acharnement à une broderie inutile. J'écoutais, comme un chant, la voix de "mon" Robert, et je l'imaginai disant: "Petite fée mondaine..."

Plusieurs fois, en levant les yeux, je vis son regard souriant posé sur moi, et je me sentais pâlir ou rougir, sans même chercher à lui cacher mon trouble. J'aurais voulu que Michel fût très loin, mais Michel, vissé à sa chaise, ne bougea qu'à l'heure du bain.

—Vous vous baignez par ce temps orageux! exclama M. de Rives.

—Plus que jamais!

—Ces petites lames courtes ne me disent rien qui vaille! et il commence justement à pleuvoir.

—C'est si amusant les bains de mer quand il pleut! déclarai-je.

—Dépêchons-nous, l'orage menace! dit Michel.

M. de Rives répéta ses conseils de prudence et déclara que, pour nous donner l'exemple, il ne se baignerait pas; mais sans vouloir l'entendre, nous courûmes vers les cabines, où Georges arrivait en même temps que nous.

—Tiens, te voilà! dit Michel enchanté.

—Oui, je viens prendre mon bain. Par cette chaleur, il m'est impossible de travailler, dit-il.

Je n'écoutais plus, j'étais déjà enfermée dans l'étroit réduit, et trois minutes plus tard, j'en sortais en costume de bain.

Je ne suis pas, à mon grand regret, une nageuse bien brillante; quand la mer est calme, je m'en tire honorablement, mais les vagues me dérangent, et faut-il l'avouer? me font peur. Ce jour-là, le vent soufflait déjà fort quand j'abandonnai mon peignoir sur le sable. Mes amies et les jeunes gens trouvaient l'eau délicieuse! je gardai mon opinion pour moi.

M. de Rives, correct et pommadé, redoublait de sages conseils:

—Vous voyez, mademoiselle, disait-il, que presque personne ne se baigne aujourd'hui, pas même les gens du pays. *Vox populi...*

Je peux affirmer qu'il perdit son latin: au moment où il proférait ces mots savants et bien connus, une lame que je n'avais pas vue venir, me frappait la nuque, m'aveuglait, m'assourdissait et m'asphyxiait. Je me crus perdue, mais ce n'était qu'une fausse alerte; après son passage, je me retrouvai vivante et meurtrie, cherchant vainement à reprendre pied et battant l'onde perfide de mes deux bras affolés.

—Vous voyez, mademoiselle, que j'avais raison! criait de la terre ferme la voix de M. de Rives.

Et, dominant le bruit des vagues et du vent qui soufflait en tempête, ses conseils de prudence arrivaient jusqu'à moi :

—Revenez vite, mademoiselle, revenez vite, sinon vous pourrez être emportée trop loin.

Il avait raison; je soulevai ma tête ruisselante pour lui faire signe que j'obéissais à la sagesse, et je l'aperçus, charmant et pommadé, avec ses mains en porte-voix qui m'encourageait encore.

—Revenez vite, mademoiselle, c'est très dangereux ce que vous avez fait là.

Quelques brasses, et j'atteignis la plage. Mon conseiller s'avança jusqu'à la frange d'écume qui roulait sur le sable, il supporta sans broncher les injures sournaises d'une lame rageuse qui se jeta, comme un coup de griffe, sur ses beaux souliers blancs, et m'ayant tendu la main, il me fit asseoir sur le sable sec, où je me remis de mon émotion tandis qu'il allait chercher mon peignoir abandonné.

—A quoi bon risquer sa vie pour prendre un bain de mer! dit-il judicieusement en jetant le peignoir sur mes épaules. Ainsi vos amies sont de la dernière imprudence.

Mes amies, je les avais oubliées dans mon aventure. Où étaient-elles passées?

—Les voyez-vous là-bas? continuait M. de Rives, je ne comprends pas...

Moi non plus, je ne comprenais pas. J'apercevais un groupe de baigneurs qui était à coup sûr celui de mes amies, et à quelque distance une nageuse isolée, reconnaissable à son bonnet de bain d'un rouge vif, Paulette Ginoux. Pourquoi s'était-elle éloignée ainsi? Ses qualités de nageuse intrépide ne l'entraînaient-elles pas trop loin?

—Cette jeune fille a tort, répétait M. de Rives, elle a tort. Vous, mademoiselle, vous devriez aller vous rhabiller, vous aurez froid.

Je le laissai dire sans répondre: ce qui se passait là-bas m'intéressait davantage. Le bonnet blanc de Sabine et les foudrards bariolés de Lily et de Marianne se rapprochaient de la plage. J'apercevais aussi des têtes d'hommes qui les suivaient. Ils ne venaient pas vers nous, mais courant au plus court, ils se dirigeaient vers le rocher de la Madone.

La mer grossissait dangereusement; le bonnet rouge de Paulette, là-bas, montait et descendait avec les vagues sans changer de place, semblait-il. J'eus l'impression qu'elle cherchait à revenir, mais qu'elle ne le pouvait pas.

—Ne croyez-vous pas qu'elle est en danger? demandai-je, effrayée.

—Elle est certainement en danger, affirma tranquillement mon sage compagnon.

Je crus alors entendre un cri de détresse... Sur la plage, les promeneurs étaient rares, le tonnerre commençait à gronder, personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au large.

—Certainement, elle appelle... dis-je, angoissée. Où est donc le baigneur?

Le baigneur, hélas! n'était pas là.

Vers le rocher de la Madone, Lily, Sabine et Marianne avaient atterri. S'apercevaient-elles enfin de l'absence de Paulette, ou avaient-elles entendu ses appels? Debout sur la plage, avec de grands gestes vers le large, elles criaient des mots qui se perdaient dans le vacarme de la mer et du vent. Les têtes des nageurs s'étaient rapprochées,

l'une d'elles s'éloigna soudain dans la direction du large.

—Dieu soit loué! en voici un qui va au secours de Paulette! m'écriai-je avec un soupir de soulagement.

—Pourvu qu'il n'aille pas se noyer aussi, proféra M. de Rives d'une voix sépulcrale.

—Oh! non. Monsieur, ne dites pas cela, je vous en supplie!...

Je ne sentais pas la pluie qui tombait sur moi, — je ne voyais que le duel qui se passait là-bas, entre un homme, petite chose fragile, à peine perceptible, et les éléments déchaînés. Je voyais cette toute petite tête ronde soulevée et rejetée, j'étouffais un cri quand elle disparaissait engloutie, semblait-il, par l'abîme où elle se mouvait, puis elle surgissait de nouveau, toujours plus près du bonnet rouge qui bondissait au gré des vagues, comme une chose abandonnée.

—Mon Dieu! qu'ils sont loin! murmurai-je, terrifiée de l'épaisseur du mur mouvant qui se dressait entre eux et nous.

—Ils sont très loin, approuvait la voix creuse de M. de Rives.

Quelque chose en moi s'était paralysé, je ne songeais même pas à regarder les rescapés au rocher de la Madone, je n'essayais pas de savoir quel était celui qui risquait ainsi sa vie, j'oubliais que l'imprudente qui agonisait parmi les vagues était mon amie, je ne voyais qu'un homme et une femme, deux êtres humains en danger; et mes vœux de salut s'en allaient vers eux, désespérément, dans mon ardente prière.

—Le bonnet rouge a disparu.

—J'ai bien peur que le sauveteur n'arrive pas à temps, disait, de sa voix creuse, M. de Rives.

—Mais si, mais si, il arrivera!... Si seulement on pouvait envoyer une barque à leur secours!

Le baigneur arrivait enfin. Il essaya de mettre sa barque sur cette mer déchaînée; je ne sais pas par quels efforts il y parvint, car, le souffle coupé, je n'avais d'yeux que pour ce qui se passait au loin.

Dieu soit béni! le bonnet rouge a reparu... le nageur l'a enfin rejoint. Ah! que cette scène a duré longtemps! Mais le drame n'est pas fini, il faut maintenant refaire, dans des conditions plus difficiles encore, le chemin déjà parcouru. La lutte recommence ou plutôt continue; les deux têtes rapprochées se heurtent aux mêmes obstacles, disparaissent et reparaissent en même temps, jusqu'à la minute bénie où la barque du baigneur vient recueillir le sauveteur et la sauvée.

Ce brusque soulagement après la frémissante angoisse... Je crois que je vais m'évanouir.

—Mademoiselle, ils sont hors de danger, allez tout de suite vous rhabiller, dit M. de Rives d'un ton ferme.

Le registre de sa voix s'est sensiblement relevé. Qu'est devenu ce creux terrifiant qui me faisait trembler tout à l'heure?

Comme je n'obéissais pas, il insista:

—Vos dents claquent, il pleut, il vente, vous êtes toute mouillée, la pneumonie vous guette.

Avec autorité, il me conduisit jusqu'à ma cabine, et me dit de le rejoindre au Casino, où il allait commander des grogs dont nous avions bien besoin.

J'étais si émue, que je n'arrivais pas à me débarrasser de mon costume froid et gluant, et que j'eus toutes les peines du monde à me réchauffer et à faire ma toilette. La pensée du grog que j'allais prendre m'était agréable; je me hâtai donc d'aller au Casino dès que je fus prête, et avec d'autant plus d'empressement que l'orage grondait très fort à ce moment-là.

Oh! comme il faisait bon, et que je me sentais bien dans la salle close, dont les vitres solides me séparaient de l'ouragan sans me priver de sa terrible beauté. Qu'il était chaud et parfumé, le grog que fit apporter pour moi l'aimable M. de Rives!

—Après vous avoir laissée à votre cabine, mademoiselle, expliqua-t-il, j'ai prié la préposée à ces dites cabines de prévenir votre cousin et vos amies qu'ils nous retrouveraient ici, où des boissons chaudes les attendraient.

—Vous pensez à tout, monsieur!

Malgré la fureur de la tempête, j'éprouvais une paix exquise et, sans discussion, je trouvais tout charmant.

—Et la barque est-elle revenue sans encombre? Tout s'est-il bien passé?

—Très bien, m'a-t-on dit. La pseudo-noyée a dû être emmenée immédiatement chez elle. Après une telle fatigue et une telle émotion, elle a bien besoin d'un peu de repos!

Puis, j'entendis sans l'écouter, mon compagnon me vanter les qualités thermogènes du grog que je buvais en face de lui, il me cita des cas fameux de maladies évitées, où ce grog avait joué un tout premier rôle, enfin, il évoqua devant moi quelques souvenirs d'accidents tragiques dont il avait été le témoin.

—Ah! le voilà!

C'était le soprano de Lily Darolles qui retentissait entre les murs de verre.

—Ouf! on est mieux ici que dehors! Ah! ma chère, nous en avons eu des émotions!

Toute la bande arrivait. D'un ton de commandement, M. de Rives réclama sept grogs au garçon.

—Comment va Paulette? demandai-je.

Ils répondirent tous à la fois quelque chose que j'interprétais comme de bonnes nouvelles. Tandis qu'avec force paroles, ils rapprochaient deux tables pour en faire une seule, Robert s'approcha de moi.

—Combien je suis heureux de vous savoir à l'abri, mademoiselle, je me demandais avec inquiétude ce que vous étiez devenue par ce violent orage...

Ainsi, à travers tant d'émotions, c'est à moi qu'il pensait, de moi qu'il s'inquiétait; il me semblait mon Robert lui-même qui, du pays des rêves, me parlait par cette bouche vivante.

—Je le lui avais dit, hurlait le soprano de Lily qui voulait à tout prix dominer les voix de Maurice, de Michel, de Sabine, de la tempête et de l'orchestre réunies; je le lui avais dit: "Tu vas trop loin, il faut se méfier de ce temps-là." Mais elle veut toujours en faire à sa tête. Quelle leçon!

M. de Rives voulait, à son tour, se faire entendre; sa voix métallique, par un véritable tour de force, parvint à s'élever au-dessus du tumulte.

—Je vous avais prévenus! Pour vous donner le bon exemple, je me suis même privé de mon bain!... Garçon! et ces grogs? Il était convenu

que vous deviez les tenir tout prêts!

Moi, je me bouchais les oreilles, sans même essayer de dire un mot.

Au milieu de ce vacarme et de cette agitation, le bon gros Georges gardait, seul, son calme habituel. Pas plus pâle, ni plus rouge, ni plus ému qu'un jour ordinaire, il fumait tranquillement une cigarette, en attendant son grog.

—En voilà un qui "ne s'en fait pas", pensai-je, ce n'est pas lui qui se fera jamais de bile pour les autres! Au fond, c'est un indifférent.

Les grogs arrivaient enfin; le soprano et les barytons de notre groupe se calmèrent un peu. À côté de moi, Marianne, était verte, malgré la boisson chaude qu'elle ingurgitait.

—Ma pauvre amie, lui dis-je, on dirait que c'est vous la noyée! Vous avez une mine!

—Je voudrais bien l'être, la noyée, reprit-elle d'un ton tragique, quand elle se fut assurée que personne ne l'écoutait.

—Marianne, perdez-vous la tête?

—Que Paulette est heureuse! continua-t-elle du même ton tragique.

Vraiment, je ne la comprenais pas.

—Imaginez-vous ce bonheur-là, Denise! avoir pour toujours ce souvenir que Georges Péral a risqué sa vie pour sauver la mienne; être ramenée dans ses bras! lui devoir ce qui me reste d'existence!...

—C'est Georges qui a sauvé Paulette!

Ce fut dit sur un ton si aigu que la conversation autour des grogs s'arrêta net.

—Je te l'ai déjà dit au moins trois fois, déclara mon cousin Michel.

—Jamais de la vie!

—Mille pardons, mais il n'y a pas moyen de se faire entendre ici.

—C'est Georges! répétais-je un demi-ton plus bas.

—Tu croyais que c'était un autre? demanda-t-il malicieusement, avec une intention qui ne m'échappa pas.

Il s'imaginait que j'avais paré l'autre Robert de cet acte d'héroïsme. Pourtant, ma foi, je n'y avais pas pensé! Mon cousin avait me payer cette malice.

—En effet, je croyais que c'était toi; vous êtes si bons amis, vous et Paulette! Ce n'est pas chic, tu sais, d'avoir laissé Georges se jeter à l'eau pour ton flirt!

—Que veux-tu! je ne suis pas si bon nageur que Georges, ni un héros comme lui!

—Voyons, voyons, ne raillez pas et parlons d'autre chose, fit le héros en souriant.

—C'est vrai, aussi, repris-je, très agitée; vous êtes là si tranquille, vous!

Marianne ne se remettait pas.

—Comment voulez-vous qu'après cela, Paulette ne devienne pas folle de lui! me confia-t-elle dans le tuyau de l'oreille.

—Eh bien! et Michel? qu'est-ce qu'il deviendrait le pauvre chou? répliquai-je en plaisantant.

—Nous eûmes l'occasion d'en parler encore, ce jour-là.

L'orage atteignit une telle violence que, de l'avis commun, nous ne pouvions songer à retourner à Saint-Flavien dans la petite voiture de Michel. Une conversation téléphonique entre mon cousin et sa mère décida que nous passerions la

nuit à Fleurville. Pour que les convenances fussent respectées, je demandais l'hospitalité à Mme Daubel, tandis que les jeunes gens coucheraient dans la maisonnette, car Georges Péral ne pouvait, pas plus que nous, réintégrer le domicile paternel.

Aux *Passiflores*, le temps affreux nous retint à la maison ce soir-là. Alors, qu'avais-je de mieux à faire que de me coucher de bonne heure? L'extrême chaleur, le danger, l'émotion, l'orage avaient épuisé nos forces nerveuses.

Marianne s'attendait dans la chambre d'amis, où elle m'avait conduite; elle voulait être sûre que je ne manquais de rien; avais-je un savon à mon goût? Me fallait-il une couverture plus chaude?

— Rassurez-vous, Marianne, tout est parfait; ce savon à l'œillet embaume, et cette couverture a juste l'épaisseur qui me convient. Vous pouvez donc aller sans souci vous reposer de vos émotions. Non, non, laissez les rideaux, les éclairages ne me font pas peur, et ce que j'aperçois de la mer en furie est trop grandiose pour que je veuille manquer un tel spectacle.

— Bonsoir, Denise.

— Bonsoir, Marianne. Allons, ma pauvre amie, asseyez-vous donc un moment, au lieu de rester là, près de la porte, comme une petite fille qui a envie de pleurer. Vous avez besoin de parler, parlez donc, ma petite Marianne.

— C'est que je n'ai rien à dire, Denise.

— Alors, parlez tout de même.

Elle poussa un grand soupir, et dit d'une voix dolente:

— Vous conviendrez que les choses s'arrangent bien mal en ce monde! Voilà une aventure dont les deux héros sont Georges Péral et Paulette Ginoux qui, jusqu'à présent, ne se souciait pas de lui, tandis que moi, qui joue là dedans le rôle de personnage muet...

— Vous brûlez pour lui d'une flamme secrète... N'est-ce pas, Marianne? J'en conviens, ce n'est pas juste; vous n'avez pas de chance, c'est vous qui auriez dû vous noyer.

— Si vous vous moquez, je n'oserai plus rien dire! Et pourtant, Denise, c'aurait été si romanesque et si providentiel, ce sauvetage!

— Dites-moi, Marianne, pourquoi aimez-vous, ou croyez-vous aimer Georges Péral?

Elle hésita un moment pendant lequel un formidable coup de tonnerre fit trembler la maison.

— Peut-être bien, dit-elle enfin, parce qu'il ne m'a jamais fait la cour, parce que sa belle force tranquille me semble la chose du monde la plus difficile à conquérir, parce que celui-là, il aimera... peut-être! — une fois, et ce sera tout.

La plainte lugubre des flots et du vent s'enflait démesurément, comme des hurlements de loups, ou des vociférations de damnés; je me sentais mal à l'aise, j'avais froid dans la chambre aux murs clairs, où des abat-jour de soie tamisaient une lumière rose.

— Mais, je crois plutôt qu'il n'aimera jamais personne, conclut Marianne d'un ton découragé.

D'un coup de volonté, je chassai le froid au cœur qui venait de me saisir. Marianne se doutait-elle du comique de la situation? pauvre aveuglée! C'était trop d'huile, cette démonstration d'un Georges inaccessible, réfugié sur les cimes, comme un héros fatal, devant moi qui l'avais re-

poussé. Ce bon Georges! il ne soupçonnait certes pas de quelles couleurs romantiques mon amie Marianne le peignait.

— Il n'aimera jamais personne, avait-elle dit!...

Un mouvement vaniteux me poussa à lui répondre la vérité: "Une fois, et ce sera tout" peut-être, mais "personne", vous vous trompez, j'en suis la preuve.

Grâce à Dieu! ces mots ne furent pas prononcés. Il m'avait demandée en mariage, mais étais-je sûre qu'il m'eût aimée? Au fond de tout cela, Marianne avait vu juste, le bon Georges n'était pas capable d'amour.

— Vous n'êtes pas raisonnable, dis-je, d'aller vous toquer du seul homme qui ne se soucie pas de vous, car vous êtes gâtée, Marianne, vos succès ne se comptent plus. Alors, laissez donc Georges tranquille... Ne vous faites pas de chagrin pour lui! C'est un caprice qui vous passe, ce n'est pas le premier, si je ne m'abuse... Ayez confiance, il passera comme les autres.

Mon amie reçut ces conseils avec une noble indignation. Quand cette indignation se fut exprimée en phrases abondantes, je la laissai partir sans reprendre la parole, car le sommeil commençait à me fermer les yeux.

Et l'image que j'emportai avec moi au pays des songes fut celle de "mon" Robert venant me chercher sur une mer en furie, et, souriant, empressé, me disant d'une voix anxieuse:

— Petite fée lointaine, combien je suis heureux de vous voir!...

XIII

La noyade de Paulette fut, pendant quelques jours, le grand sujet de conversation de Saint-Flavien. Il nous avait fallu donner à notre retour tous les détails possibles, et beaucoup d'autres encore, si bien que l'affaire prit des proportions amplifiées.

Je fis part aussi à ma tante de l'invitation détournée que j'avais faite à M. de Rives; elle me félicita de cette excellente idée, mais Françoise, toute rouge, déclara que j'aurais bien pu me tenir tranquille.

— Eh bien! vrai, moi qui pensais te faire plaisir! protestai-je indignée.

Sans répondre, elle remarqua que nous avions l'air de nous jeter à la tête de ce monsieur; et que les bonnes langues pourraient s'exercer là-dessus. Après tout, nous ne le connaissions que depuis trois mois, et par raccroc, — il n'était encore jamais venu à l'hôtel Martignac, par conséquent.

— En tout cas, il m'a sauvé la vie! déclarai-je sans la laisser tirer ses conclusions.

— Il t'a sauvé la vie, lui?

— Certainement, par ses conseils, et peut-être aussi par son grog.

— Tes exagérations!

Ma tante eut la bonté de me donner raison.

Et il vint, dans une auto de louage, beaucoup plus tôt que je n'avais supposé. Il fut charmant des pieds à la tête; il caressa Lo'otte, tourna un compliment à Mlle Brissot, enthousiasmée, admira la Roseraie, s'intéressa aux melons et aux tomates, donna des conseils au jardinier, nous pria de féliciter le cuisinier de ses feuilletés aux

confitures qui étaient particulièrement réussis, et déplora de ne pouvoir revenir à Saint-Flavien, car il n'était que pour quelques jours encore à Fleurville.

Françoise ne disait pas grand'chose; je la devinais nerveuse, tendue, comme aux jours qui avaient précédé le départ de Paris. Et le soir, pendant que ma tante et Mlle Brissot célébraient alternativement, comme les choeurs antiques, les charmes du visiteur, elle ne prononça pas un seul mot qui pût faire deviner ce qu'elle pensait à ce moment-là.

J'avais bien trop de choses à penser moi-même pour m'appesantir longtemps là-dessus. Je cherchais tous les moyens de rencontrer "l'autre Robert", et ce n'était pas facile, car Michel semblait prendre plaisir à contrarier mes intentions, en invoquant de mauvais prétextes pour refuser de me conduire à Fleurville.

Après la visite de M. de Rives, il se décida enfin à prendre mon désir en considération; oh! en petite considération, car c'est tout juste si nous eûmes le temps, après le bain, de voir que Paulette allait bien, que Marianne était triste, et Georges absent. Robert, très empressé, voulut nous emmener prendre le thé au Palace, mais Michel, malgré son amour bien connu de la vérité, prétendit que nous étions invités par M. de Rives au Casino où, sans demander à notre interlocuteur de nous suivre, il m'emmena tambour battant. Avant de m'éloigner, je fis à Robert un signe de la main qui n'exprimait qu'insuffisamment mes regrets et qu'il contempla d'un air penché, une main sur son cœur.

— Il m'agace, moi, ce pierrot-là, dit mon cousin d'un air maussade, quand nous fûmes en tête-à-tête au Casino où, bien entendu, M. de Rives n'était pas.

— Pourquoi? Il est charmant.

— Il est persuadé que tu es folle de lui; mais, naturellement, tu ne vois pas cela.

— Des idées! Voyons, Michel, M. Lebreuil ne m'intéresse que parce qu'il concrétise, pour moi, la pensée de Robert...

— Aussi, est-il fort dommage que tu te compromettes pour un homme que tu n'aimes pas.

— Je me compromets, moi!

— Ma pauvre Denise, tu ne te vois pas! c'est ce qu'il y a de plus triste dans ton cas; mais les autres voient, eux, tes rougeurs, tes sourires, tes regards, ta façon de l'écouter quand il parle...

— Michel, Michel, il faut soigner ton imagination. Mes sourires, mes regards, où as-tu pris cela?

En vérité, je tombais des nues!

— Denise, si tu ne le fais pas exprès, alors, c'est très grave, dit-il d'un air sombre. Je ne t'ai jamais vue faire pour personne des frais comme pour cet individu-là.

— Je t'assure qu'il ne m'intéresse pas du tout, dis-je, consternée, je n'ai jamais envie de savoir ce qu'il pense, de connaître ses goûts ni ses idées, il est pour moi, si tu veux, une sorte de mannequin sur lequel j'habille mon rêve... Tout simplement.

— Jeu dangereux, Denise, jeu dangereux pour toi et pour lui, car il m'a tout l'air de prendre la chose au sérieux.

— Cette fois, ce n'est pas moi qui exagère, remarquai-je.

Mon cousin restait maussade. D'un commun accord, nous achevâmes notre goûter en silence, puis Michel m'aida sans douceur à ramasser mes gants, mon sac et mon manteau, et nous rentrâmes en vitesse à Saint-Flavien.

Je devais avoir, peu après, un dédommagement à mes ennuis.

Mon cher cousin, le lendemain matin, trouva dans son courrier une lettre de M. de Beaufeu qu'il m'apporta dans le salon où j'étudiais mon piano.

"Mon cher ami, disait Robert, l'exilé se sent plus que jamais en exil, j'ai besoin de ma petite fée lointaine. Me permettra-t-elle de lui dire sans intermédiaire ce que j'éprouve aujourd'hui? Ma lettre est pour elle, remettez-la lui, si vous ne me jugez pas trop audacieux."

— Par discrétion, je ne l'ai pas lue, déclara Michel, mais tu me diras ce qu'elle contient.

Sans répondre, j'ouvris toute tremblante la lettre qui m'était destinée:

"Petite princesse lointaine, je ne pense qu'à vous. Je vous vois dans les nuages, vaporeuse et tendre; je vous vois parmi les fleurs, dans la foule; dans ma solitude, je vous retrouve en fermant les yeux.

"Je n'essaie point de vous donner un visage, pour moi, vous êtes une ombre pensante, un regard, une âme... Et pourtant, je crois sentir votre présence vivante à mes côtés. Comment cela s'est-il fait? comment se font les miracles?

"Par moments, l'illusion est si forte que mon émotion devient une souffrance; c'est cela que je veux vous dire aujourd'hui.

"J'ai sur mon balcon un rosier pourpre, exubérant et fou; après mille détours, il arrive au mur de ma chambre, s'allonge, se tord, et escalade sournoisement le rebord de ma fenêtre qu'il encadre délicieusement; des branches fleuries retombent en franges précieuses aux parfums enchanteurs.

"Ce matin, c'est là, dans ce cadre, que je vous ai vue, tout entourée de fleurs, votre front atteignait les plus belles des roses, ces roses pourpres que je préfère à toutes les autres, et qui vous couronnaient comme une reine d'amour; puis la vision s'est dissipée, ma fenêtre est restée vide malgré ses branches embaumées, et ma joie devint une lourde tristesse: Je ne sais rien de vous, petite fée lointaine; si vous étiez ici dans ce cadre où vous a mise mon rêve, les roses pourpres vous couronneraient-elles ainsi? Occuperiez-vous en réalité la place que vous remplissiez en songe?... Tout n'est-il pas illusion en moi et autour de moi?...

"Je souffre; pour la première fois, je voudrais une réalité... vous voir, vous entendre, connaître quelque chose de vous.

"R. DE B."

J'étais trop émue pour répondre à Michel qui m'interrogeait: il prit, d'ailleurs sans permission, la lettre que je tenais encore. Le parfum des roses qui m'enveloppait me semblait venir de cette enveloppe entr'ouverte, où mon Robert avait mis son angoisse toute pareille à la mienne. C'était le parfum des roses qui m'avaient couronnée, com-

me une reine d'amour. Ah! que je le comprenais, moi qui, avant lui, avais souffert de la même ignorance, comme il m'était doux de le reconnaître semblable à moi, de vibrer avec lui des mêmes espérances et des mêmes regrets...

—Si tu n'es pas contente de cela! dit Michel, en me rendant la lettre.

—C'est trop bon, c'est trop doux, répondis-je, mais sa tristesse me désole. Ah! quand serons-nous enfin réunis! A-t-on jamais vu une situation plus navrante que la nôtre?

—Pourquoi, Denise, vous vivez un rêve. Est-ce que ce n'est pas plus beau que tout?

Son ton grave m'enchante, je savais enfin qu'il me prenait au sérieux et j'en étais très heureuse.

—Nous allons lui répondre aujourd'hui, n'est-ce pas, Denise? dit Michel après un silence. Il ne faut pas que ce garçon fasse de la neurasthénie. Viens, j'ai une idée.

Sans s'expliquer davantage, il m'entraîna en courant jusqu'au studio où il chercha tranquillement, et toujours énigmatique, une longue règle plate à dessin, un mètre et un crayon.

—Maintenant, déchausse-toi,

—Pourquoi faire?

—Déchausse-toi.

—Dis-moi, au moins...

—Denise, je t'en prie, déchausse-toi, c'est de toute première importance. Bon! Ensuite, mets-toi là.

Il m'indiquait un pan de mur non garni de rayons. Très intriguée, mais docile, car je sentais en lui un allié, j'obéis. En quelques secondes, mon cousin me fit passer sous une toise improvisée, mesura ma hauteur, ma largeur, écrivit des chiffres, et toujours sans explications, griffonna une lettre qu'il me lut ensuite à haute voix.

"Mon cher ami, disait-il, par pitié, ne faites pas de neurasthénie, cette maladie est contagieuse par correspondance, et je tiens beaucoup à ma belle santé. Denise m'a montré votre lettre; je vais vous donner une amicale consultation.

"Vous vivez trop dans les nuages, ce qu'il vous faut, c'est un peu de réalité pratique, en voici : 1o Denise mesure 1 m. 63 de la tête aux pieds, sans talons. Avec les talons, cette dimension peut atteindre 1 m. 70 et même davantage, les jours de gala. 2o Elle mesure 49 centimètres d'une épaule à l'autre, la tenue de gala ne change rien à ce chiffre. Et voyez maintenant, mon cher ami, si cette précision mathématique concorde avec l'ombre pensante qui vous occupe.

"Si les roses de votre fenêtre sont suspendues à 1 m 63 du sol, vous pouvez continuer à loger ma cousine dans son cadre, elle y restera couronnée comme une reine d'amour, si elles s'évent au-dessus de ce chiffre, vous aurez la ressource de mettre à Denise ses jolis souliers vernis; si, malheureusement, elles descendent plus bas, ma pauvre Denise risque de recevoir en pleine figure des branches hérissées d'épines, qui écorcheront sa jolie peau..."

—Michel, tu n'enverras pas cela! Je ne veux pas que tu prennes en riant des soucis que tu ignores, mais que je connais, et qui sont très pénibles. Et puis, ces chiffres exacts, c'est ridicule.

—Tu as fini? Alors, je continue: "Maintenant, pour la tranquillité de Denise qui a, paraît-il, les

mêmes tristesses que vous, je vous demanderai de me donner aussi un peu de réalité pratique pour y fixer ses rêveries. Ce serait amusant de savoir, par réciprocité, combien vous mesurez de la tête aux pieds, sans talons. Vous n'aurez même pas la peine de prendre, comme je l'ai fait tout à l'heure, des mesures nouvelles, votre livret militaire doit être renseigné là-dessus." Formule de politesse, je cachète.

—Non, Michel, je t'en prie, n'envoie pas ça. Laisse-moi au moins ajouter quelques mots.

—Alors, dépêche-toi.

"Mon cousin, monsieur veut faire la guerre à votre neurasthénie commençante, prétend-il, pardonnez-lui donc son ton badin, en faveur de ses bonnes intentions.

"Moi, je vous comprends et je sens, comme vous, la douleur de l'ignorance où nous sommes l'un de l'autre. Au fond Michel n'a pas tort; un peu de réalité pratique nous aiderait à fixer nos rêveries... Je vais vous sembler bien hardie, mais... n'auriez-vous pas une photographie, si petite qu'elle soit, à m'envoyer?"

—C'est moi qui n'enverrai pas cela, dit Michel indigné. Toi, tu vas lui demander la première, sa photographie? c'est charmant! Pour qui te prendra-t-il, "ce monsieur"?

—Oh! non, Michel, pas cela!

—Alors, tu vas recommencer ton billet jusqu'à "fixer nos rêveries" et là, tu t'arrêteras.

Le ton de mon cousin m'avait terrorisée. J'obéis sans broncher, et ma lettre fut prête pour le départ du courrier.

Il me restait juste le temps de préparer, les fleurs du déjeuner auquel les Péral et deux autres voisins de campagne étaient invités.

Ce jour-là, renonçant aux combinaisons artistiques qui faisaient ma gloire, je ne voulus pas autre chose que des roses, surtout des roses pourpres comme celles qui fleurissaient en balcon du pays rhénan, et qui m'avaient couronnée comme une reine d'amour. J'en fis une admirable corbeille, harmonieuse et légère, qui me valut les compliments de toute la société.

—Jamais tu n'as mieux réussi ton surtout, déclara gentiment ma tante.

M. Péral ajouta que les grands fleuristes ne faisaient pas si bien.

—C'était très facile, ces fleurs sont si belles! répondis-je avec ferveur.

Et je rougis sous le regard malicieux de Michel qui connaissait la cause de mon inspiration.

C'était la première fois, cette année-là, que Georges venait déjeuner à Saint-Flavien; il se donnait enfin quelques jours de congé. Depuis deux mois, il travaillait trop, prétendait sa mère, et, de fait, il n'avait plus tout à fait sa bonne mine réjouie d'autrefois. Ainsi amaigri et pâli, je n'osais plus le nommer le bon "gros Georges de toute éternité", mais je ne réussissais pas à voir en lui l'héros fatal dont rêvait mon amie Marianne.

Héros fatal, non, pas cela! mais héros modeste, oui, je dus en convenir, car il sut si bien faire dévier la conversation quand tante Made le félicita du sauvetage de Paulette, que l'on cessa d'en parler et que l'on n'y revint plus. Cet acte difficile était devenu, en passant par ses lèvres, un incident si banal, si simple, qu'il eût été mala-

droit d'y insister davantage. Mme Péral, elle-même, qui cependant admirait beaucoup son fils, n'avait pas l'air de comprendre qu'il eût couru un vrai danger pendant l'affreuse tempête dont je gardais un souvenir ému.

Les ravages causés dans son jardin par la bourrasque semblaient l'intéresser bien davantage.

— Mes roses sont dans un état! une pitié!... Je n'ai plus une prune, disait-elle à ma tante, et les dernières cerises, ces cerises de juillet, dont je suis si fière, c'est fini, ma chère amie; vous n'en mangerez plus cette année, chez moi. Georges en est désolé, ce cerisier, c'était la seule chose qui l'intéressait dans le jardin.

Je le regardai, très amusée... "Denise, cerise", ces mots rapprochés chantèrent soudain dans ma mémoire. Son goût pour les cerises, n'était-il donc pas une simple image forgée tout entière en mon honneur?

Nos regards se croisèrent; je vis dans le sien un petit sourire amusé, puis il détourna ses yeux, et dit d'un ton placide:

— J'aime beaucoup les cerises.

— C'est son fruit de prédilection, confirma骄傲iquement Mme Péral.

— Alors, les cerises vous intéressent plus que les roses? demandai-je.

— Cela dépend! J'adore les roses pourpres.

Il regardait en même temps la corbeille artistique dont, seul parmi les convives, il ne m'avait pas fait compliment.

— Comment! vous adorez les roses rouges, vous? exclamai-je surprise.

— Était-il possible que Georges eût ce goût en commun avec mon Robert!

Après le déjeuner une partie de bridge fut organisée. Il me semble que si l'occasion m'en était plus souvent offerte, j'aimerais le bridge à la folie, mais comme j'y joue assez mal, ma famille ne m'y admet que dans les cas désespérés. Aussi après l'installation de deux tables munies de joueurs compétents, restai-je pour compte, avec Mlle Brissot et Georges Péral.

— Cela vous contrarie, Georges?

— Je suis enchanté, je n'aime pas le bridge l'après-midi.

— Alors, qu'est-ce que je vais faire de vous?

— Allez voir la roseraie, suggéra Michel, tout en battant les cartes en face de Mme Péral.

Nous allâmes voir les roses. Ce bon gros Georges de toute éternité est un amateur délicat de cette merveille accomplie qu'est la reine des fleurs. Il regarda, toucha, flaira ce qui restait encore des cascades et des bouquets embaumés, et désira s'asseoir un moment sous le berceau à moitié défeuili, qui fermait l'entrée de la roseraie.

— Charmant tableau! dit-il en me regardant parmi les branches folles qui m'entouraient.

J'évoquai alors l'autre tableau, celui qu'avait imaginé mon Robert au pays rhénan, et que les parfums d'alentour faisaient surgir en mon esprit avec une suave intensité. Les yeux baissés, je rêvais que c'était lui, l'exilé douloureux, qui se tenait à ce moment près de moi.

— Il y a quelque chose aujourd'hui qui vous illumine, dit Georges moins placide que de coutume.

— C'est vrai.

Après un silence, il reprit

— Ce printemps, à Paris, vous avez quelquefois parlé devant moi d'un certain M. de Beaufeu... Vous n'en dites plus rien, Denise.

— Vous vous rappelez son nom? m'écriai-je surprise et charmée, cette affaire-là vous intéresse toujours?

— Elle n'a jamais cessé de m'intéresser. Je n'accuse pas ce M. de Beaufeu de vous avoir détournée de moi, vous aviez déjà repoussé ma demande quand il a commencé à être question de lui, mais je lui en ai un peu voulu de triompher si facilement, là où j'avais échoué. Je dois dire d'ailleurs que je ne lui en veux plus du tout.

— Alors, tout le monde est content, fis-je, intérieurement vexée.

— Tout le monde est content, répéta-t-il tranquillement.

Inconséquence du cœur! J'avais repoussé sa demande en mariage et j'étais blessée de le voir en prendre si bien son parti. Je l'accusais en mon âme d'inconstance et de légèreté.

— Je sais bien, lui dis-je, amère, que les consolations ne vous manquent pas.

Il mâchonnait un pétale de rose, avec l'ombre d'un sourire sur ses lèvres; mon allusion ne le toucha pas, ou peut-être, ne la comprit-il point.

— Vous avez des admiratrices, Georges, tout le monde le sait.

— Je vous en prie, Denise, ne nommez personne, dit-il avec une fermeté qui m'étonna; si vous faites des suppositions, vous risquez de vous tromper, si ce sont des commérages, mieux vaut ne pas les répéter.

La leçon venait à propos, car le nom de Marianne allait être imprudemment prononcé. Quel démon m'avait mise sur la pente de cette vilaine trahison?

Des papillons voletaient de fleur en fleur, des guêpes piquaient le cœur des roses; à quelques pas de nous, un lézard se chauffait au soleil. Toute la nature vibrait ou se repaissait de joie, excepté moi, qui me sentais subitement mauvaise, avec le désir de taquiner ou de faire souffrir.

— Georges, est-ce que Michel ne vous parle jamais de Robert de Beaufeu?

— Jamais; quand j'y fais allusion, il répond évasivement, et parle d'autre chose.

— Je ne lui ai pourtant pas demandé le secret! répliquai-je en riant, et personne mieux que lui ne pourrait vous renseigner sur Robert.

En quelques mots, je le mis au courant de la correspondance échangée entre mon fiancé inconnu et moi, par l'intermédiaire de mon cousin. Je m'étendis avec complaisance sur la beauté des lettres reçues, et le plaisir que j'y trouvais; j'avais l'impression d'être un jeune chat jouant avec un peloton, un jeune chat armé de griffes acérées et cruelles.

La placidité de Georges fut quelque peu entamée, tandis que je vantais le charme de Robert et la douceur de ses sentiments.

— Vous croyez que M. de Beaufeu vous aime, Denise? dit-il enfin.

— Il me le laisse assez clairement entendre pour que je n'en doute pas.

— Vous croyez à la sincérité de cet homme qui ne vous a jamais vue, continua-t-il, et vous n'avez pas cru autrefois à la mienne.

—Je n'ai pas douté de votre sincérité, Georges, mais j'ai compris que votre sentiment n'était pas l'amour. Si vous m'aviez aimée, vous seriez bien parvenu à me le faire comprendre de gré ou de force; l'amour se défend; vous ne m'aimiez pas, je vous plaisais, c'est tout.

Il était devenu très pâle, mais l'ombre d'un sourire flottait toujours sur ses lèvres.

—Pourquoi avons-nous parlé de cela aujourd'hui? il fait si beau! dis-je gaiement, les roses embaument. Vous l'avez dit, tout le monde est content, n'est-ce pas, Georges?

—Oui, tout le monde est content! C'est vrai, les roses embaument, les roses pourpres que j'aime... Ce parfum finit par faire mal à la tête; si nous marchions un peu?

Avant de quitter la roseraie, je voulus cueillir une superbe Jacqueminot. Mais elle était si belle sur sa tige, que par respect pour sa grâce vivante, je laissai retomber la main sacrilège que j'allais porter sur elle.

XIV

"J'ai, mon cher ami, 1 m. 71 de la tête aux pieds, sans talons, et 54 centimètres d'une épaule à l'autre. Voici, sans préambule, les petits détails de réalité pratique que vous m'avez demandés.

"Votre excellente idée a commencé déjà son traitement anti-neurasthénique, j'ai l'impression du noyé qui trouve une bouée de sauvetage, je possède enfin quelque chose à quoi je puis me raccrocher. Et c'est si charmant!...

"Mon cadre convient à ravir à ma petite fée lointaine, mes roses pourpres se posent d'elles-mêmes sur son front. Cette découverte m'a apporté une joie que je voudrais retrouver encore. Je préfère exposer ma requête directement à votre chère cousine. Puisque vous ne m'avez pas trouvé trop audacieux, l'autre jour, je compte que vous me témoignerez la même indulgence aujourd'hui.

"Bien cordialement.

"R. DE B."

"Ma chère petite Princesse,

"Restez là, devant moi, couronnée de roses. Ne bougez pas! laissez-moi, chère petite fée, vous découvrir moi-même comme on découvre un trésor. C'est pourquoi je ne vous dirai pas: "Envoyez-moi, par la photographie, l'image réelle de votre grâce et de votre beauté," comme je l'avais projeté au reçu de votre lettre, non, je préfère vous évoquer devant moi, et vous décrire telle que je vous vois maintenant dans mon rêve.

"Sous les roses qui vous couronnent, j'aperçois des cheveux brillants, couleur d'épi mûr... Mon rêve me trompe-t-il, ô ma blonde fée lointaine?

"A votre tour, dites-moi ce que votre fantaisie vous suggère quand vous pensez à moi, car vous pensez à moi, je le sens, je veux le croire! Ne me détrompez pas.

"R."

—Michel, Michel, il me voit telle que je suis... même taille, mêmes cheveux... mes cheveux d'épis mûrs. N'as-tu pas honte d'avoir pensé à de vulgaires photos?

—Ah! non, Denise, non, pas ça, vraiment tu

abuses, ma petite. Alors, c'est moi qui ai parlé de vulgaires photos! Moi!!!

—Oh! cela n'a aucune importance! Je suis si contente, Michel, que je ne sais plus ce que je dis. Michel, Michel, comment pourrais-je ne pas aimer mon Robert? Quelle délicatesse! Ecoute encore: "Laissez-moi, chère petite fée, vous découvrir moi-même, comme on découvre un trésor." Et pour commencer, il découvre mes cheveux.

—C'est très joli, cela, Denise. Rien ne vaut, vois-tu, les découvertes en amour.

—C'est pourquoi mon roman me semble le plus beau de tous. Epouser un homme que l'on connaît?...

—Quelle horreur! acheva-t-il en riant.

—Par exemple, continuai-je, si j'avais épousé Georges Péral, ce Georges de toute éternité... Quelle platitude écoeurante que des fiançailles pareilles, un homme dont je n'ignore rien.

—Denise, tu vas un peu loin.

—Parfaitement, un homme dont je n'ignore rien...

—Cependant, tu ne savais pas qu'il aimait les roses rouges!

—Oh! cela!... mais je connais sa famille, sa mère, oh! oui, je la connais, sa mère! et son âge, ses relations, sa taille, sa couleur, ses habitudes... C'est épouvantable. Tandis que mon Robert...

—En effet, tu ne connais ni sa famille, ni sa mère. A-t-il seulement une mère?

—Il faudra le lui demander, Michel, puisque nous entreprenons de part et d'autre un voyage de découvertes. Pourvu qu'il ait une mère! Je l'adore déjà.

Cette conversation se tenait dans le garage où j'avais apporté à Michel la lettre prise par moi des mains du facteur.

Pendant les vacances, un des plaisirs favoris de mon cousin était l'entretien de sa voiture, car il se croyait beaucoup plus fort, sur cette question, que les chauffeurs de métier.

Quand, revêtu d'un grand imperméable jaune couvert de taches, et que, rampant ou accroupi, il auscultait sa machine comme un médecin son patient, Michel Martignac était le plus heureux des hommes. Il fallait vraiment que mon affaire l'intéressât, pour qu'il eût interrompu son cher travail au reçu de la lettre de Robert.

—Quand tu auras fini de bricoler, lui dis-je, tu viendras dans le studio pour que nous préparions la réponse.

—C'est entendu.

Me retournant à ce moment précis, je me trouvai nez à nez avec Mlle Brissot.

—Je passais, nasilla-t-elle, j'allais voir ce que font les femmes de lessive, et j'ai entendu parler dans le garage.

—Est-ce donc si étonnant qu'on parle dans le garage, mademoiselle?

—Oh! non, pas du tout.

Qui, que, quoi, espionnait-elle à ce moment-là?

Elle aperçut de ses yeux fureteurs, la longue enveloppe crème que je tenais à la main. Ces enveloppes, elle les connaissait déjà pour les avoir vues quand Michel avait lu, en famille, les premières lettres de Robert. Ah! oui, elle reconnaissait bien celle-ci, car, n'y pouvant tenir de curiosité, elle demanda:

—Ce monsieur de Beaufeu vous écrit toujours. C'est assez bizarre!

—Pourquoi, mademoiselle?

—Dame! ce monsieur que vous ne connaissez pas...

—J'apprends à le connaître, mademoiselle.

—Il est en tout cas regrettable, à mon avis, qu'une jeune fille écrive ainsi à un étranger.

—Ne vous tourmentez pas pour cela, chère mademoiselle, Michel a toute la responsabilité, et d'ailleurs Robert de Beaufeu n'est pas un étranger pour moi. Nous sommes fiancés, ajoutai-je par bravade.

—Oh!... Ah!... vraiment! les choses sont-elles si avancées! balbutia Mlle Brissot d'un air effaré.

—Oui, mademoiselle.

—Vous êtes étonnante, étonnante, prononça-t-elle tout en trotinant vers la porte.

—Tu as tort, me dit Michel quand elle fut partie, de faire des confidences à Mlle Brissot.

—Je ne lui ai pas fait de confidences, Michel, mes sentiments pour Robert ne sont pas un secret.

—Tu ferais mieux, cependant, de ne pas les crier sur les toits!

Je ne l'écoutais plus. Je m'amusais à regarder la figure tassée et trottinante de mon ennemie intime qui s'éloignait dans l'allée, et j'imaginai tout ce qui devait se passer de tumultueux sous son gros chignon gris.

—Michel, elle n'est pas gracieuse, Mlle Brissot.

Et, comme toujours, ma pensée revint à son point de départ.

—Elle n'est pas si élégante que Robert, c'est évident!

Ce qui fit rire Michel de dessous sa voiture où il s'était glissé.

—C'est très grand, n'est-ce pas, 1 m. 71?

—Pas trop, répondit une voix étouffée.

—Combien Mlle Brissot a-t-elle de haut?

—Elle n'a certainement pas 1 m. 71, fut la réponse étouffée qui me parvint.

—Combien?

—Peut-être 1 m. 5 ces jours-ci. mais ça ne durera pas, comme elle rapetisse un peu tous les jours...

—Pauvre Mlle Brissot! quand elle ne pourra plus rapetisser, je me demande la forme qu'elle aura! Michel, combien mesures-tu de la tête aux pieds, sans talons?

Il émergeait en rampant de l'endroit mystérieux où il s'était caché.

—J'ai 1 m. 73, ma chère cousine.

—Toi, ce n'est pas possible!

—Ah! voilà qui est raide! déclara-t-il en se levant et en déployant toute sa taille.

—Voyons, Michel, tu sais bien que Robert est plus grand que toi.

—Dans ton imagination, ma chère cousine.

J'étais contrariée et désespérée: si Robert était moins grand que mon cousin, j'avais donné bien inutilement à mon rêve la silhouette de M. Lebreuil!

—Si tu tiens à écrire la lettre maintenant, va dans le studio, dit mon vieux camarade, je t'y rejoindrai quand j'aurai les mains propres.

Ce fut avec des mains immaculées et parfumées au lilas blanc qu'il écrivit, un quart d'heure plus tard, sa réponse à Robert.

"Mon cher ami, je dois me résigner, je crois, aux fonctions de facteur, puisque de part et d'autre, vous me donnez la seule mission de transmettre vos lettres. Recevez donc celle que vous écrit Denise et que je glisse fidèlement dans la mienne. Avec mes bonnes amitiés.

"Michel MARTIGNAC."

"Comment va la neurasthénie?"

—Voyons maintenant celle de Denise, dit-il en l'ouvrant sans ma permission.

"Monsieur et cher devin, vous avez raison, je suis blonde comme les épis mûrs, et cette seconde vue que vous avez de moi me ravit. J'ai moi-même, de vous, une vision très nette: n'êtes-vous pas très brun de cheveux et de moustache, avec un teint mat et chaud, des yeux noirs, un ovale allongé? A vrai dire, je vous croyais plus grand que Michel, il paraît que je me suis trompée.

"Décrivez maintenant mon visage et la couleur de mes yeux.

"Ce voyage de découvertes m'enchanté. Ah! quelle idée jolie, vous avez eue là! Et comme l'échange banal des photographies est vulgaire, en comparaison! Ne croyez-vous pas qu'il sera très doux de nous reconnaître, quand nous nous verrons pour la première fois?

"Michel va peut-être se moquer de moi, il me suffit que vous me compreniez.

"Puisque nous allons à la découverte, dites-moi si vous avez toujours votre mère. Je n'ai plus la mienne, moi, et c'est si triste! Je voudrais aimer la vôtre.

"Nous avons ici des roses pourpres, toutes semblables à celles qui se posent sur mon front, chez vous..."

—Tu te lances, romantique enfant, dit Michel.

—Faut-il supprimer les roses?

—Nous n'avons pas le temps. Pense au programme de notre journée!

Programme chargé, en vérité! Ma tante nous emmenait à Fleurville, et là, les projets se succédaient: bain, goûter à la ferme du Roi, tennis, dîner au Palace, théâtre au Casino.

Le beau temps, pas trop chaud, était de la partie, les Péral aussi, au grand complet; et à la ferme du Roi, où toute la bande joyeuse se rencontra, j'eus l'occasion d'admirer la tendresse de Mme Péral pour ma cousine Françoise. Ses mines avec elle me faisaient songer à celles de tante Made avec M. de Rives. Sans aucun doute, elle trouvait, comme belle-fille, Françoise plus désirable que moi, moi qui avais refusé son merle blanc.

Marianne, très entourée par quelques-uns de ses danseurs, avait recouvré sa joyeuse humeur. Il faut dire que Georges, à côté d'elle, lui donnait la réplique avec tout l'entrain dont il était capable.

Moi, j'avais "l'autre Robert", mais je n'éprouvais pas auprès de lui le doux sentiment habituel, et plus tard, au tennis, quand je le voyais, dominant Michel de toute la hauteur de son front, j'avais l'impression qu'il me devenait étranger; qu'il trahissait en quelque sorte la confiance que j'avais mise en lui; il tenait trop de place dans l'atmosphère, il dépassait son cadre, il devenait impropre à la mission dont je l'avais chargé. Et

malgré moi, mes manières envers lui s'en ressentirent.

—Qu'y a-t-il aujourd'hui, mademoiselle ? demanda-t-il inquiet.

Il disait cela avec la voix de Robert, en me regardant avec les yeux de Robert; alors, la confiance me revint, et par le sourire de Michel, je vis qu'une fois de plus j'avais, à mon insu, donné à ce garçon le droit de penser que "j'étais folle de lui".

"L'autre Robert" jouait très bien au tennis. Par contre, Georges y joua très mal; à plusieurs reprises, il manqua des balles supérieurement envoyées. Perdant patience, je lui en fis aigrement la remarque à haute et intelligible voix.

—Je jouais mieux autrefois, c'est vrai, répliqua-t-il avec bonne humeur. Aussi, pour ne pas vous faire perdre davantage, vais-je passer ma raquette à Maurice.

—Là, vous êtes fâché.

—Mais non, mais non, Denise, aujourd'hui je ne suis pas en veine de tennis, tout simplement.

Et, sans écouter personne, il alla s'asseoir sous la tente où Lily Darolles et Sabine d'Osmont attendaient leur tour de jouer, en bavardant avec Michel.

—C'est vrai qu'il n'a pas été brillant aujourd'hui, conclut Maurice Darolles.

—Si vous aviez reçu, comme lui, une balle dans l'épaule, vous seriez peut-être moins brillant encore, Maurice, dit sévèrement Françoise.

Ah! c'est moi qui ne fus pas brillante jusqu'à la fin de la partie! Les paroles de Françoise me travaillaient comme un remords. Comment avais-je pu oublier la cruelle blessure du pauvre Georges!

Dès que je fus libérée du jeu par une honteuse défaite, je suivis ma cousine jusqu'à la tente-salon.

—Alors ça ne va pas aujourd'hui ? demanda gentiment Françoise.

—Non, pas du tout.

—Comment, Georges, vous souffrez encore de vos blessures ? fis-je, consternée.

—Quelquefois, mais il y a du progrès.

—Et moi qui vous accusais de maladresse ! m'écriai-je impétueusement. Mais comment pouvais-je savoir ? Vous ne vous plaignez pas, vous n'en parlez jamais.

—Pourquoi en parlerais-je ? répondit-il avec philosophie, j'ai sujet de conversation!

—Vous auriez pu, du moins, vous défendre tout à l'heure, Georges, et me dire que j'étais une sotte! Ah! si vous saviez comme je regrette mon impatience.

Ce repentir exubérant fit rire Michel et sourire Françoise. Mes amies étaient retournées à leur jeu; le bon Georges me regardait tout attendri.

—Tout de même, Georges, disait mon cousin, tu peux remercier la Providence de ne pas t'avoir fait plus grand! quelques centimètres de plus, et tu recevais cette balle dans le poumon.

Ces paroles m'incitèrent à considérer la taille de Georges Péral. Il était légèrement plus petit que Michel.

Ma pensée lancinante s'exprima aussitôt par une question:

—Georges, combien mesurez-vous de la tête aux pieds sans talons?

—Si je m'attendais à cela! répliqua-t-il, amusé.

—Combien?

—1 m. 71, curieuse mademoiselle.

—Comme Robert, alors! et combien d'une épaule à l'autre?

—Dans les 54 à 55 centimètres, je crois.

—Comme Robert encore, il est de la taille de Robert!!!

Georges ne comprenait pas, mais Michel s'émerveilla, tandis que la pondérée Françoise, que j'avais déjà mise au courant de la chose, déclara que 1 m. 71 étant une moyenne normale pour les hommes, bien d'autres que Georges pouvaient se vanter d'une ressemblance si flatteuse.

En même temps, Michel expliquait à Georges la raison de mon émoi.

—Tu vas monter dans l'estime de Denise, après cela, conclut-il.

—Georges n'a pas besoin de cela pour que je l'estime, taquin Michel.

En effet, emportée par un nouvel élan de remords, envers le pauvre Georges, j'aurais voulu expier mon injustice et lui-demander pardon.

Un peu plus tard, sur la plage, tandis que le *Royal Origan* du faux Robert, —je disais maintenant le "faux Robert"!—évoquait en moi la pensée de mon fiancé inconnu, je cherchai du regard la silhouette moins fine de Georges Péral. Clignant des yeux, je le situai bien d'aplomb dans l'atmosphère, sur le fond bleu du ciel et de la mer; par un coup de volonté, je mis à cette silhouette le visage de mon rêve, et perdue dans le vague délicieux des songes, j'oubliais l'harmonieuse réalité.

—Te voilà encore partie, disait Françoise.

—Oui, mais maintenant je sais où je vais, cousinette chérie.

XV

—Denise et Michel, j'ai à vous parler, dit un matin de pluie tante Madeleine, en entrant dans le studio où nous classions une collection de timbres-poste. Tu peux rester, Françoise.

L'air solennel de ma tante m'émut un peu, c'était vraiment ce qu'on peut appeler "un air de circonstance".

Elle s'assit en face de nous, et moi, avec mon sourire le plus innocent, j'attendis qu'elle s'expliquât.

—Denise, Mlle Brissot prétend que tu es fiancée à ce monsieur de Beaufeu, je voudrais savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire-là.

—Ah! bien entendu, tante Made, cela m'aurait étonnée si Mlle Brissot n'avait pas fait de ragots cette fois-ci.

—Denise, je te défends de parler ainsi de ma vieille amie! Je te demande simplement ce qu'il y a de vrai dans ce que tu as dit, samedi.

—Ma petite tante, la pauvre Mlle Brissot a le don de m'agacer si fort, que mes paroles dépassent ma pensée quand je m'adresse à elle. Je ne suis pas fiancée avec Robert au sens officiel du mot, mais moralement, je me considère comme telle.

—Enfin, Michel, comprends-tu cela ? demanda ma tante éperdue.

Michel n'était pas chic à ce moment-là. Ah! le joli chevalier, prêt à rompre sa lance pour l'hon-

neur de sa dame ! Il bafouillait, ricanait, haussait les épaules, et dit enfin à ma profonde indignation :

—Denise se monte quelquefois la tête, vous savez. Alors...

—Alors, ce n'est pas vrai que je l'aime et qu'il m'aime? vociférai-je. Ce n'est pas vrai que je ne pense qu'à lui?

—Et je ne suis au courant de rien, interrompit ma tante. Voilà ce qui se passe dans ma famille, quand j'ai eu la bonté d'avoir confiance en vous!

Michel s'approcha de sa mère, et l'embrassa tendrement.

—Ma petite maman, vous avez raison d'avoir confiance en moi. Denise n'a rien fait, ni moi non plus, qui puisse compromettre l'honneur de la famille, ni l'avenir de ma cousine, au contraire ; dans la correspondance échangée, il n'y a rien, absolument rien pour vous alarmer, je vous en donne ma parole.

—Ce sont des enfantillages, je veux bien, mais, en tout cas, je ne permets plus cette correspondance, dit-elle à demi rassurée.

—Ma tante, ma tante, m'écriai-je, serait-ce donc un si grand malheur si j'épousais le marquis de Beaufeu, si je faisais un mariage selon mon cœur et selon mes goûts?

—Denise, intervint François, comment peux-tu dire que tu aimes un homme que tu ne connais pas! Voyons, ce n'est pas de l'amour, cela!

—Pas de l'amour? François matérielle et prosaïque, tu crois alors qu'il faut voir les gens pour les aimer! Tu ne crois pas à l'amour pur, au sentiment idéal qui peut s'entretenir dans le rêve?

—Ta, ta ta, dit ma tante indignée. C'est très grave, cela, Michel.

—Mais non, ma petite maman, pas du tout. Ayez confiance en moi. Si Denise était une cachottière, une dissimulée, nous pourrions peut-être nous inquiéter, mais elle me dit tout. N'est-ce pas, Denise, que tu me dis tout?

—Jusqu'à présent, je t'ai tout dit, fut ma prudente réponse.

Ma tante a la plus grande confiance dans le jugement de son fils, ses traits reprenaient donc leur beau calme habituel.

—Ce qui est fait est fait, dit-elle, mais Denise est beaucoup trop romanesque pour que je la laisse ainsi s'exalter sur une chimère. Qu'il ne soit donc plus question de toutes ces folies!

J'étais désolée. Que me resterait-il dans la vie, si l'on me privait de ce qui en faisait la joie.

Quand nous fûmes seuls, Michel me dit de ne pas désespérer; il interviendrait en ma faveur, et saurait regagner la confiance de sa mère. Sa parole était si persuasive que je repris immédiatement courage.

—Tu es un bon cousin, Michel, lui dis-je. Jamais je n'oublierai ce que tu as fait pour moi. Je te méprise un peu, mais je t'aime bien tout de même. Oui, je te méprise, continuai-je à son geste de protestation, car au lieu de me soutenir franchement, tu as dit que je me monte la tête, que je suis emballée, qu'il ne faut pas s'inquiéter, ce n'est pas très chic! Pourtant je te pardonne parce que c'est à toi que je devrai mon bonheur.

Michel ne se fâcha pas de ma rude franchise. Il a vraiment un caractère adorable, mon cousin Michel!

Nous n'étions pas au bout de nos ennuis, ce jour-là où la pluie frappait à petits coups redoublés les roses de la Roseaie.

Le courrier, venu tard, nous trouva au salon, attendant l'heure du déjeuner. Ma tante, à la lecture d'une lettre azurée, pâlit, rougit, sourit, et se tourna vers François en disant:

—Ma chérie!

Chose curieuse, François très pâle, manifesta la plus vive inquiétude.

—Quoi, qu'est-ce que c'est? dit-elle avec un trouble évident.

Tante Made hésita un moment, regarda Michel, Mlle Brissot et moi-même, et prenant avec un grand sourire son parti de notre présence, elle tendit la lettre à sa fille en disant:

—Ma chérie, une lettre de Mme de Réhal... C'est le vicomte de Rives qui te demande en mariage!

La pâleur de François devint alarmante.

"Est-ce la joie?" pensai-je sans conviction.

Michel annonça:

—Le vingt-troisième!

Mlle Brissot poussait de petits gloussements de plaisir. Tante Made exultait.

—Cette fois, ma chérie, tout le monde sera d'accord, j'y compte bien. Tu vois ce que dit Mme de Réhal: "Mon jeune ami est sous le charme des perfections de François. Sa situation personnelle lui permet d'oser prétendre à la main de votre mignonne." Il possède une fortune indépendante, ton père ne pourra pas dire que c'est un coureur de dot, celui-là, mais, dis donc quelque chose, ma petite fille!... Mon Dieu! elle se trouve mal!

En effet, François appuyée aux coussins de son fauteuil, avait tout l'air d'une personne évanouie, mais elle ouvrit aussitôt les yeux.

—C'est l'émotion, n'est-ce pas, mon heureuse chérie? disait la perspicace Mlle Brissot.

Le sourire si douloureux qui lui répondit glaça sur le visage de ma tante l'expression joyeuse qui l'avait illuminé.

—Voyons, François, voyons, François, disait-elle.

Moi, je comprenais fort bien que notre chérie souffrait, et que tante Made touchait à une des plus cruelles déceptions de son existence. Sur le moment, François seule me faisait pitié. Je m'approchai d'elle et pour amener la réaction nécessaire, je m'efforçai de plaisanter.

—Avec un mari comme celui-là, Francillon, tu resteras toujours sur le chemin de la prudence. Je lui serai à jamais reconnaissante de ses bons conseils le jour de la tempête.

Elle leva sur moi de grands yeux désolés, qui lurent sans équivoque ce que je voulais lui faire comprendre. Me prenant par le cou, elle m'attira contre elle et fondit en larmes.

—Voyons, François, répétait tante Made très inquiète.

Michel hochait la tête d'un air consterné. Mlle Brissot, de plus en plus perspicace, expliquait:

—Ce sont des larmes de joie.

—François, dis quelque chose, ma petite fille. Je t'en prie, dis quelque chose! est-ce que, par hasard, ce mariage te déplairait? demanda ma tante.

Quand ses larmes se furent un peu séchées sur

ma blouse rose, ma cousine répondit, d'une pauvre petite voix humble et lassée :

— Je ne veux pas de M. de Rives.

Le goussement de Mlle Brissot se prolongea en tremolo aigu. Ma tante, avec un calme forcé, interrogea encore :

— Pourquoi n'en veux-tu pas ?

— Parce que je ne l'aime pas.

— Tu ne l'aimes pas ! Ce n'est pas une raison, cela ! objecta ma tante qui avait décidément perdu tout souvenir de ses vingt ans. Tu conviendras avec moi que le vicomte de Rives...

— Je conviens de tout ce que vous voudrez, maman, mais je ne l'aime pas.

— D'abord, pourquoi l'aimerais-tu ? dit ma tante avec une terrible logique. Est-ce qu'on aime les gens que l'on connaît si peu ? Tu n'es pas fille à t'éprendre d'un inconnu. toi ! Il suffit qu'il te plaise, l'amour viendra ensuite.

Comme Françoise ne bronchait pas, tant Made rectifia, prudente :

— Il suffit qu'il ne te déplaie pas.

— Parfaitement, approuva Mlle Brissot.

— Et s'il me déplaît ? dit tranquillement Françoise.

— Pourquoi te déplairait-il, fit ma tante avec la même logique. Il est très bien élevé, gentil garçon, homme du monde, vicomte...

— En tout cas, interrompit Françoise, ce n'est pas pour être une simple vicomtesse que j'épouserais un homme qui me déplaît ! Il ne me faudrait pas moins qu'un marquis.

Croyant avoir touché le point faible de sa mère, Françoise respira mieux. Mais tante Made ne se laisse pas vaincre si facilement.

— Ce vicomte vaut beaucoup de marquis, mon enfant ; il est parent des Bareuil-Mancel !

— Je ne puis cependant pas l'épouser si je ne l'aime pas, répéta ma cousine, les larmes aux yeux.

— Elle ne peut pas l'épouser si elle ne l'aime pas, dis-je, à mon tour avec conviction.

— Tais-toi, me dit sévèrement ma tante, vous faites la paire, ta cousine et toi. Tiens, va-t'en.

L'orage grondait au firmament familial ! Je me réfugiai dans le studio, abasourdie de ce que je venais d'apprendre, et surtout de comprendre. L'émotion de Françoise à la vue de M. de Rives était le pressentiment, la crainte certaine de ce qui arrivait aujourd'hui. Elle avait deviné les intentions de son amoureux, et les avait redoutées ; d'avance, elle disait non à toutes ses tentatives, qu'elle savait encouragées par sa mère ; après sa lutte contre le désir paternel, elle prévoyait de nouvelles luttes contre la volonté maternelle, et s'en effrayait à bon droit.

Pauvre petite Françoise, saurait-elle lutter contre la ténacité de tante Made ; ne serait-elle pas obligée un jour d'épouser ce prétendant ?

Au fait, pourquoi ne l'épouserait-elle pas ? qu'avait-elle donc à reprocher au vicomte de Rives ? A ce moment, mes réflexions firent un choc en retour. Eh bien ! et moi, qu'avais-je donc à reprocher à Georges Péral ? Pourquoi ne l'avais-je pas accepté ?

Moi, c'est différent, je ne suis pas raisonnable, tout le monde me le dit, mais la sage Françoise !... On ne repousse ainsi tous les prétendants que si le cœur est occupé d'un autre. Aimait-elle donc quelqu'un, ou nourrirait-elle tout simplement

d'autres ambitions ? Elle a laissé entendre qu'il lui fallait au moins un marquis, aurait-elle sournoisement pensé à mon Robert ?

Mais non, cela non je perds la tête. J'ai eu trop d'émotions depuis quelque temps.

Ces pensées furent interrompues par l'arrivée de Michel.

— Viens-tu déjeuner, Denise ?

— Est-ce qu'on déjeune aujourd'hui ? Je n'y pensais plus. Et la pauvre Françoise ?

— Ah ! c'est du joli ! me confia-t-il, elle ne veut pas entendre parler du vicomte de maman, ma pauvre maman qui va sûrement en faire une maladie. Pense donc, il est le cousin du duc de Bareuil-Mancel !

— Qu'est-ce que tu penses de cela, Michel ?

— Parbleu ! c'est clair, elle en veut un autre.

— Sais-tu qui ?

— Non, et toi ?

— Crois-tu que ce soit Robert ?

— Denise, Denise, je crois qu'il n'y a que moi de sensé dans cette maison. Mais qu'est-ce que vous avez donc tous ?

Sa mine comique réussit à me faire sourire. Et je me découvris tout à coup un superbe appétit.

— A propos, Michel, dit soudain ma tante, bien plus tard, dans la soirée, tandis que nous entretenions péniblement une conversation à bâtons rompus, à propos, j'ai réfléchi. Si ce monsieur de Beaufeu s'est toujours montré convenable, tu l'offenserais en cessant brusquement cette correspondance avec lui. Tu pourras donc lui écrire encore à l'occasion, mais de simples lettres de camaraderie, tu comprends !

— Ma petite tante, pensai-je, vous ne voulez pas laisser envoler tous vos oiseaux à la fois !

XVI

Tout allait mal à Saint-Flavien. Tante Made et Françoise avaient, soir et matin, de mystérieux colloques dans la chambre de ma cousine, dont elles sortaient l'une et l'autre, rouges ou pâles mais nerveuses, les lèvres serrées, les mains frémissantes et la mine assombrie. Aux repas, nous avions toutes les peines du monde, Michel et moi à entretenir une stupide conversation, François ne mangeait pas, ma tante se fâchait, Mlle Brissot soupirait. Plusieurs invitations, déjeuners ou garden-parties avaient été refusées ou décom mandées, on n'allait plus à Fleurville, et pour comble de malheur, le temps était depuis plusieurs jours à la pluie.

J'en profitais pour broyer du noir : mon lumineux avenir ne m'apparaissait plus avec sa transparence dorée ; j'avais maintenant de lourdes appréhensions, et parfois un vague malaise que je ne m'expliquais pas. L'énigme de Françoise me troublait... Cette fille raisonnable entre toute avait certainement un amour au cœur, et moi qui vivais de sa vie, je ne m'en étais pas aperçu ! Etais-je donc aveugle et sot ?... Quelle confiance pouvais-je faire à ma clairvoyance que j'croisais si sûre ?

Françoise amoureuse ! cela renversait toutes mes opinions, toutes mes idées préconçues. Si encore j'avais pu savoir le nom de l'heureux objet de sa flamme ! mais malgré mes allusions et mes

questions directes, elle se renfermait toujours dans un silence farouche.

Et j'en vins à me dire qu'il devait y avoir là-dessous quelque chose d'inavouable... Robert, probablement; il s'en fallait de peu pour que j'en fusse convaincue: le mot de "marquis" qu'elle avait prononcé m'en était une preuve presque suffisante. Je ne supposais pas qu'elle l'aimât vraiment, mais elle avait vu en lui un parti désirable; peut-être, à son insu, s'était-elle attachée à cette idée, devenue projet d'avenir!

A bien y réfléchir, cette conclusion me semblait logique, pourtant, elle ne me satisfaisait pas. Françoise n'était pas femme à marcher sur mes brisées; Françoise m'aimait, Françoise n'avait pas, comme elle m'en accusait, une imagination romanesque; c'était une nature sérieuse et pondérée, sans passion, considérant les choses d'une façon prosaïque, dans le genre de Georges Péral.

Georges Péral! Ces deux mots m'ouvrirent soudain des horizons nouveaux. Pourquoi ne serait-ce pas Georges Péral le grand secret de Françoise? Je me disais bien qu'elle ne m'aurait pas engagée à épouser son ami d'enfance si elle avait eu de l'amour pour lui, mais voit-on toujours clair dans son propre cœur? Le voile avait pu se déchirer depuis peu. Pourquoi, d'ailleurs, n'aurait-elle pas aimé ce Georges dont elle appréciait tant les belles qualités? Marianne, l'élégante Marianne, ne se cachait pas d'un sentiment semblable. Paulette, depuis son sauvetage, flirtait moins avec Michel... Et toutes les autres que je ne connaissais pas!... Un don Juan, ce Georges Péral, un don Juan!

Ce raisonnement, qui me rassurait à propos de mon Robert, me laissait encore un vague malaise. Était-ce la pluie? les fêtes manquées? les yeux rouges de Françoise, l'air mécontent de tante Made ou les allures mystérieuses de Mlle Brissot?

La lettre que je reçus de Robert un de ces jours-là, n'était pas faite pour me rendre mon heureuse insouciance. Elle portait, comme toujours, l'adresse de Michel, mais ne s'adressait qu'à moi.

"Petite princesse lointaine, j'ai le cœur gros en vous écrivant ceci... N'aurez-vous pas une lourde déception? Vous m'avez donné généreusement le visage de votre rêve. Hélas! votre rêve n'a pas mon visage! Que ne suis-je brun comme lui! que n'ai-je ses yeux noirs et sa chaude pâleur! Petite âme lointaine, quelle banale description répondra à la vôtre!

"Hélas, je ne suis ni brun ni blond, mais châtain, désespérément châtain, comme tout le monde; mes yeux ne sont ni bleus ni noirs, mais gris brun, comme tout le monde. Pas de moustache ni de barbe. Mon signalement porte: front moyen, nez moyen, bouche moyenne, denture saine et solide; signe particulier, néant.

"Comment me reconnaîtrez-vous là-dedans, quand nous nous verrons pour la première fois?

"Et moi, je vous vois si nette, si différente des autres! Blonde aux yeux bleus, teint de nacre, lèvres pourpres, air mutin et charmant. Je vois même une fossette à votre joue quand vous souriez.

"N'est-ce pas, petite amie, que vous êtes bien la figure de mon rêve? Le fluide mystérieux qui vous unit ne perdra-t-il pas de sa force quand

vous verrez mourir le visage que vous avez créé?"
"Du moins aimez un peu ma mère qui m'adore."
"Ma fée couronnée de roses, j'ai le cœur lourd, aujourd'hui."

"R. DE B."

Eh bien! j'étais à la même enseigne, et je n'en revenais pas de m'être encore une fois trompée. Mon confident, heureusement, était là.

—Tu vas jubiler, Michel, lui dis-je, mais je t'en prie, ne m'accable pas, aie le triomphe modeste. Lis ceci.

Il lut par deux fois la lettre décevante, et me la rendit sans mot dire.

—Eh bien! demandai-je!

—Tu mas demandé d'avoir le triomphe modeste et de ne pas t'accabler...

—Il ne ressemble pas du tout à M. Lebreuil.

—Pas du tout.

—Tu te crois un génie en ce moment.

—C'est exact.

—Michel, je vais t'avouer quelque chose. Au fond, je n'en suis pas fâchée, car M. Lebreuil ne me plaisait pas. Il est très bien, beaucoup mieux que les autres, mais ce n'est pas le genre d'hommes qui me plaît.

—Denise, tu es un phénomène, déclara Michel qui riait comme un fou. Je ne préciserai pas ce que je pense, mais je le répète, tu es un phénomène.

Je le laissai dire, ayant un sujet d'émerveillement qui m'emportait bien au-dessus des petites choses de ce monde: la seconde vue de mon Robert.

—Michel, n'est-ce pas mon portrait qu'il a tracé là? Jusqu'à ma petite fossette!

Et sous l'empire de mon enthousiasme, je résolus de lui répondre tout de suite.

Nous étions dans le studio, pendant que s'égouttaient au dehors les branches alourdies par les dernières pluies. De gros nuages traînaient encore sur l'azur profond du ciel, les roses et les géraniums, parés de perles et de diamants, scintillaient sous un soleil rajeuni.

"Monsieur et cher devin, écrivis-je, puisque vous voyez si bien mon vrai visage dans votre rêve, n'y lisez-vous pas que votre lettre ne m'a apporté nulle déception? ma seule peine est que vous ayez le cœur gros.

"Qu'importe la couleur de vos cheveux et celle de vos yeux, le sentiment qui nous rapproche à travers l'espace n'est-il pas indépendant de toute considération matérielle? Il y a quelque chose de mieux que les yeux, c'est le regard, et cela, je saurai bien le reconnaître, quand nous nous verrons pour la première fois.

"Je ne veux plus de cette tristesse qui me fait souffrir. Ces jours-ci, cela ne va pas ici, et j'attendais votre lettre pour retrouver la paix. Mais aujourd'hui, elle laisse intact ce vague malaise qui m'opprime, et que même la joie d'être si bien dépeinte par vous n'a pas pu dissiper.

"Il vous reste encore beaucoup de choses à me dire: vos goûts, vos projets, votre mère... Notre voyage de découvertes ne fait que commencer."

Michel approuva cette lettre et me conseilla de ne pas la montrer à sa mère, disant:

—Ma pauvre maman a bien la tête à s'occuper de cela! Puisqu'elle continue à me confier cette affaire, je prends la responsabilité de tout.

Ce qui m'enchantait.

Et maintenant que, ma lettre à la main pour la porter moi-même à la poste, je me trouvais seule sous les grands tilleuls larmoyants, j'éprouvais un peu ce sentiment que l'on a quand on vient de perdre un être cher. J'avais crâné devant Michel, mais j'étais toute endolorie de mon erreur. Mon rêve, mon rêve, pourquoi m'aviez-vous ainsi trompée? Je cherchais en vain votre puissance créatrice, la peur d'être encore une fois déçue ne me laissait qu'une image sensible: la silhouette bien d'aplomb de Georges Péral sur le fond bleu du ciel et de la mer. Le visage de "l'autre Robert" grimaçait à côté de moi comme un masque, et je détournai la tête pour échapper à cette vision.

Aussi, fut-il bien reçu le pauvre "autre Robert" quand je l'aperçus avec toute la bande joyeuse, au moment où je rentrais au château!

Ils étaient tous là, les deux Darolles, Marianne et sa mère, Paulette, Sabine, M. Lebreuil et trois petits jeunes gens, dans un auto-car qui faisait un bruit terrifiant.

—Vous n'êtes pas morte? crièrent dix voix. Nous étions inquiets de votre disparition; alors, puisqu'il ne pleut pas aujourd'hui, nous venons aux nouvelles.

—Surprise-party, déclara Maurice Darolles.

—Je me demande comment Françoise va prendre cela! pensai-je consternée en donnant les marques de la plus grande joie.

Mais Françoise prit très bien cela, ma tante aussi. Je crois qu'elles étaient ravies de l'occasion qui s'imposait de faire trêve à leur division.

Après le bavardage inévitable entre amis perdus et retrouvés, après le tennis de rigueur, et le goûter improvisé, on décida une promenade dans le parc. C'est là que, par d'habiles manœuvres, M. Lebreuil parvint à me rejoindre.

Depuis la poignée de main que nous avions échangée à son arrivée, il m'avait maintes fois décoché ses sourires langoureux, je n'y avais répondu que par des regards indifférents. Maintes fois aussi, il m'avait dit à mi-voix, ses regrets de ne m'avoir point vue depuis toute une semaine, je le laissais poliment achever sa phrase, et m'éloignais sans autre réponse qu'un bref remerciement. Son air surpris et peiné m'agaça; intérieurement, je lui reprochais de ne point ressembler à Robert et le rendais responsable de la déception que j'éprouvais. Son parfum de *Royal Origan* qui m'avait tant émue me déplut, ce jour-là. Robert, mon Robert, l'avait-il jamais employé? Non, sans doute, puisque sur toute la ligne, j'étais convaincue d'erreur, non, sûrement, puisque l'homme à la silhouette, comme disait le docteur Renaud, ce n'était pas lui.

Et pour échapper à ce parfum, je m'étais assise loin du "faux Robert", à la table du goûter.

Donc, il parvint à me rejoindre au moment où nous arrivions à l'allée des hêtres qui forme terrasse au-dessus des prairies. Nous avions, de là, une vue d'espace et de lumière vraiment ravissante. La pluie avait reverdi les prés, rajeuni les arbres et les haies, et c'était une mer d'émeraude qui s'étendait devant nous, confondue là-bas dans un lointain sans limites. Des vaches paissaient, des moutons bêlaient, un jeune poulain gambadait, la paix divine parlait en mots harmonieux.

Je m'attardais à contempler cette nature que j'aime, et la bande joyeuse était déjà passée, que je regardais encore. Un parfum discret de *Royal Origan* vint me gâter le grand air que je respirais avec délices.

—Mademoiselle Denise, disait la voix de M. Lebreuil.

Sa voix! cette voix que j'avais tant désiré entendre, et qui mentait sans doute, comme sa taille et son visage!

—Mademoiselle Denise, je suis très malheureux.

—!

—Vous ne me demandez pas pourquoi?

—Me croyez-vous si indiscreète, monsieur?

—Mademoiselle, alors, si vous le permettez, c'est moi qui vous interrogerai.

—Mais... saurai-je vous répondre?

Qu'allait-il me dire, mon Dieu!

—Mademoiselle, aurais-je eu le malheur de vous offenser?

—Vous? moi? je ne vous comprends pas, monsieur.

—Vous ne pouvez pas ne pas me comprendre, mademoiselle. J'arrive ici, tout frémissant du désir de vous revoir, et, au lieu du plaisir... c'est-à-dire de l'accueil que j'escomptais, je ne rencontre qu'une froideur systématique, une volonté de me tenir à l'écart.

—Monsieur, pouvez-vous croire que je mette aucun système dans l'accueil que je vous ai fait?... Je regrette profondément mon abord si peu aimable, mais il est comme cela pour tout le monde et personne ne s'en plaint.

—Non, mademoiselle, il n'est pas comme cela pour tout le monde, hélas! Vous, vous éloignez dès que j'approche... maintenant encore, pendant que je vous parle... Suis-je un pestiféré?

Le pauvre homme! malgré ses airs malheureux, il n'arrivait pas à mémoriser, j'avais plutôt envie de rire que de le plaindre, et ce fut gaîement que je lui répondis:

—Monsieur... Puisque nous parlons en tête-à-tête, et bien franchement, je vais vous dire quelque chose qui ne vous offensera pas, je l'espère... Vous employez un parfum que je n'aime pas.

—Le *Royal Origan*? Je l'ai toujours employé, mademoiselle, il semblait ne pas vous déplaire.

—Il me déplaît, maintenant.

—Vous êtes capricieuse, je le vois, mademoiselle, mais c'est votre droit! Je chercherai un autre parfum.

—De grâce, monsieur, ne changez rien à vos habitudes pour moi!!!

—Cruelle et coquette mademoiselle, vous jouez avec les cœurs comme le chat avec la souris...

Il marchait à côté de moi, dans l'allée solitaire, me dominant de toute la tête, sa haute taille me gênait, ses paroles m'ennuyaient. Par malheur, au moment où il terminait son aimable comparaison, il buta dans une souche d'arbre, son grand corps fut projeté en avant avec une saccade tout à fait contraire à sa gracieuse dignité, et, bien malgré lui, il fit la génuflexion devant un prunellier couvert de baies bleues.

Ce n'était rien, mais ce fut ridicule tout de même, et ce qui lui restait de prestige à mes yeux s'effondra lamentablement. Il s'en aperçut, car en brossant son genou maculé d'herbe humide, il dit humblement:

—Mademoiselle, je vais partir dans quelques jours, peut-être ne vous reverrai-je plus ! c'est pourquoi je me suis permis cette explication un peu brusque. Je cherche en vain en quoi j'ai pu vous offenser, car, si je ne m'abuse, à mon arrivée à Fleurville, je crois que je ne vous déplaisais pas...

—Non, non, la fatuité des hommes dépasse toute imagination ! exclamai-je furieuse.

—Cruelle mademoiselle, que vous ai-je fait ? Je donnerais tout au monde pour le savoir.

—Vous ne m'avez rien fait, mon pauvre monsieur, je veux simplement vous dire que vous vous trompez si vous croyez que j'ai éprouvé pour vous quelque sentiment particulier, et je suis navrée si mes manières ont pu vous le faire supposer. J'avais du plaisir à vous voir, c'est vrai, parce que vous ressembliez étonnamment à quelqu'un qui m'intéresse...

—Eh bien ! et maintenant ?

—Maintenant vous ne lui ressemblez plus.

—Qu'ai-je donc de changé ? fit-il avec inquiétude.

Mais je ne voulais plus de ses doléances, et je rejoignis en courant mes amies qui arrivaient à la Roseraie.

A la Roseraie, de nouveaux visiteurs nous attendaient : Georges Péral et sa mère. J'en ressentis quelque émotion à cause de Françoise. Cette rencontre imprévue me livrerait-elle ses sentiments secrets ?

Je me défiais tellement, désormais, de ma perspicacité, que je n'osais tirer aucune conclusion de sa touchante sollicitude pour la façon dont le bras blessé s'était comporté pendant ces jours de pluie...

Ils causèrent un moment sous les roses pourpres semblables à celles qui me couronnent en Rhénanie, comme une reine de beauté. Et ma pensée, de nouveau, s'envola vers Robert. Pour le retrouver un peu, je clignai mes paupières afin de ne prendre de Georges Péral que sa silhouette évocatrice de mon fiancé inconnu, et je laissai mon imagination créer le visage nouveau dont le signalement m'avait été donné.

Visage imberbe aux yeux gris, cheveux châtains, traits moyens, denture saine et solide... C'était cela que j'avais devant moi, cela bien vivant, quand ouvrant enfin les yeux, je regardai Georges Péral.

En tout et partout, il ressemblait donc à mon Robert ! C'était ce visage-là qu'il me fallait évoquer, dans ce décor de fleurs et de parfums pour voir l'image de mon rêve...

Il cueillit une rose que Françoise ne pouvait atteindre. Elle le remercia d'un sourire, en piquant à son corsage la fleur de rubis.

A ce moment, Michel surgit tout près de moi.

—Pourquoi cet air tragique, Denise ? demanda-t-il gaiement.

Je ne lui répondis rien ; d'ailleurs, il était déjà passé.

—Sans rancune, n'est-ce pas, monsieur ? dis-je à Robert Lebreuil avec une chaude poignée de main, au moment où il aidait Marianne à monter dans l'automobile pour retourner à Fleurville.

Son front s'éclaira, il me vit souriante et bonne fille devant lui, alors, il sourit à son tour et répondit :

—Sans rancune !

XVII

L'harmonie s'était rétablie entre ma tante et sa fille. Était-ce simple trêve, ou ma cousine avait-elle définitivement gain de cause ? Je me réjouissais de la paix reconquise, bien que je ne fusse pas moi-même en paix.

L'énigme de Françoise continuait à me troubler ; je fouillais ma mémoire pour y découvrir ce qui, dans son attitude envers Georges Péral, pouvait justifier mes soupçons, j'y découvrais des preuves certaines qui les confirmaient, puis d'autres preuves, non moins certaines, qui les infirmaient... Et je ne conclusais pas.

Je n'abandonnais pas pour cela mon Robert, mais il me fallait maintenant lui donner un autre visage ; et par sa description de lui-même qui me servait de guide, j'avais beau faire, je ne pouvais pas lui trouver de ressemblance plus grande qu'avec ce même Georges Péral.

Et c'est ainsi que toutes mes pensées tournaient autour de ce bon Georges de toute éternité.

Michel me tenait moins fidèle compagnie : sa toquade actuelle était l'équitation. Quand arriva une lettre de mon fiancé inconnu, nous la lûmes ensemble, mais sans commentaires : Bobby piaffait dans la cour en attendant son cavalier.

Alors, j'avais gardé la chère missive, pour la relire encore, car je me sentais si seule, si seule, avec le cœur gros, et l'envie de pleurer.

"Ma jolie petite reine, disait-il, votre rêve m'a donné un visage étranger, ne me donne-t-il pas aussi une âme étrangère ? Cette pensée me fait mal ! Je veux que vous me connaissiez.

"Savez-vous que sous des dehors tranquilles, je cache une âme ardente ? Savez-vous que je peux faire les plus durs sacrifices pour la paix et le bonheur de ce que j'aime ? Savez-vous que j'admire et vénère tout ce qui est droit, généreux et vrai ? Savez-vous, ma petite reine, que j'aime aux larmes la belle musique, les beaux vers, et la grande nature ?

"Je joue du violon ; je sais par cœur toute la *Phèdre* de Racine et les vers d'amour de Lamartine, de Victor Hugo et de Verlaine.

"Quand je me sens incompris, je me tais, je souffre, et personne n'en voit rien. Me comprenez-vous, ma petite fée, couronnée de roses ?"

Emue par ces lignes que je sentais profondément sincères, je donnai libre cours à mes larmes, toutes prêtes à couler. Je devinais pareille à la mienne, cette âme qui pour moi seule soulevait le voile où elle s'enveloppait d'ordinaire, et je baisai la feuille ivoire en murmurant :

—Je vous aime, je vous aime, mon fiancé inconnu !

Je pensais à tout cela, assise devant ma tante et Françoise, dans l'auto rapide et souple qui nous emmenait à Fleurville. Mais tous mes soucis s'envolèrent devant l'immensité bleue que le soleil couvrait, à profusion, de bijoux éblouissants.

M. Lebreuil était parti la veille. Lily et Paulette m'en exprimèrent leurs condoléances que je reçus en riant ; mais, ajouta Sabine, depuis quelques jours, j'avais eu une dangereuse rivale dans

Marianne Daubel qui, je dois le dire, avait recouvert tout son entrain.

La journée passa vite, bien que j'attendisse fiévreusement la soirée au Casino où un artiste célèbre devait donner un concert de violon.

Je ne suis pas une musicienne bien remarquable, mon art est d'adorer la musique, surtout les œuvres pour violon ou pour orchestre, quand elles sont bien exécutées. Le programme qui me promettait le double plaisir m'enchantait : Concerto de Bach, concerto posthume de Mozart, concerto de Beethoven, trois merveilles.

Pour n'en rien manquer, je fis tant et si bien que nous arrivâmes à la salle de concert, une bonne demi-heure trop tôt. Pourtant, nous n'étions pas les premiers : au beau milieu du quatrième rang de fauteuils, la famille Péral était installée.

Ce furent, de part et d'autre, des exclamations poyeuses.

—C'est vous! Vous ne nous aviez pas dit que vous viendriez!

—Nous ne nous sommes décidés que ce soir, au moment de nous mettre à table. Alors, nous avons bâclé notre dîner, et nous voici.

—Nous étions à Fleurville depuis deux heures...

—Une partie de pêche épatainte, compléta Michel, pourquoi n'es-tu pas venu, Georges?

—J'ai travaillé toute la journée.

—Mais il n'a pu résister à la tentation de ce concert, dit M. Péral en souriant.

—Cet artiste est merveilleux, je l'ai déjà entendu, répliqua Georges pour s'excuser.

—Ah! que je suis contente! que je suis contente! exclamai-je au fond du cœur.

Nous nous assîmes au cinquième rang, juste derrière les Péral. Et tout le temps du concert, je pus laisser mon imagination faire les pires folies : la silhouette de Georges remplissait exactement la place qu'aurait occupée Robert dans ce fauteuil. Ses cheveux châtain accrochaient les mêmes reflets, et sa lèvre nue découvrait, en souriant, les dents robustes et blanches de mon fiancé inconnu. C'était Robert qui était là, devant moi; je voyais son profil "moyen" tout illuminé du plaisir de la musique parfaite; la mélodie chantait, l'orchestre frémissait dans son attitude extasiée, et moi qui vibraï de la même joie complète, je lui disais avec la voix du cœur :

—Ah! oui, elle vous comprend, votre petite fée couronnée de roses.

Ce concerto de Beethoven, ô ce concerto! J'ai l'impression de n'avoir pas respiré tout le temps qu'il dura.

Quand l'orchestre se tut, Georges poussa un grand soupir et se retourna, le plaisir frémissant animait encore ses yeux gris : c'était bien mon Robert qui me regardait avec cette ardeur contenue, où vibrat une joie mystérieuse. Puis, comme un voile tombe, le visage ému recouvra sa placidité, et, une fois de plus, je me moquai de mon imagination.

—C'était bien, n'est-ce pas? me dit-il.

—Bien!... Dites que c'était admirable, répliquai-je impétueusement. Oh! cet artiste, cette âme, ce jeu!

Il sourit de mon enthousiasme, et reprit sa place normale dans son fauteuil.

L'artiste, rappelé trois fois, revenait sur la scène

pour jouer, en dehors du programme, la charmante *Bourrée* de Bach.

—Le morceau de prédilection de Georges, expliqua Mme Péral quand le violoniste se fut retiré dans une tempête d'applaudissements.

—C'est le mien aussi, dit Michel.

—Oui, mais toi, tu te contentes de l'aimer, insista Mme Péral condescendante, tandis que Georges le joue, et fort bien, ma foi!

—Vous jouez la *Bourrée*! exclamai-je, et vous ne l'aviez jamais dit. Ce n'est pas bien; j'aime tant ce morceau-là!

—Vous aimez ce morceau-là, et vous ne me l'aviez jamais dit, oh! Denise, ce n'est pas bien, répliqua-t-il, bon garçon.

La glace était rompue. Malgré mes résolutions de laisser Georges à Françoise, au sortir du casino, c'est moi qui vins me placer à côté de lui... J'avais la délicieuse impression de marcher auprès de Robert, c'est comme cela qu'il me faudrait lever la tête pour lui parler, et c'est avec le même enthousiasme que je lui dirais :

—Ne me jouerez-vous par la *Bourrée* un jour?

Jamais, auprès de l'autre Robert, je n'avais éprouvé une illusion si forte. L'ébranlement nerveux dû à la musique en était certainement la cause; et puis tout ce qu'il y avait de sûr et de vivant, dans cette curieuse ressemblance de taille, de traits, d'attitude et de goûts. Cela, je ne l'avais pas inventé, Robert lui-même me l'avait écrit.

—Je me demande, lui dis-je, à brûle-pourpoint, je me demande si vous aimez la poésie?

—Beaucoup, répondit-il avec une nuance heureuse dans sa voix.

—Racine?

—Racine surtout, je sais *Phèdre* par cœur.

—Oh! Georges, ce n'est pas possible, c'est fantastique ce que vous dites là! m'écriai-je frémissante.

Il se méprit sur le sens de mon exclamation.

—Non, ce n'est pas très difficile, on apprend sans peine ce qu'on aime beaucoup.

—Quels poètes aimez-vous encore, Georges?

—Le grand Hugo, mon ami Lamartine, Verlaine, et bien d'autres encore.

—Georges, Georges, est-ce possible!

Dans l'ombre où nous étions, je voyais comme une lumière dans ses yeux gris, lumière très douce, un peu voilée, où la surprise se mêlait à la joie.

Nous arrivâmes à l'*Albatros*. Les Péral y passaient la nuit, nous retournions à Saint-Flavien. Je ne savais plus si j'étais dans le rêve ou dans la réalité.

—Vous me jouerez la *Bourrée*, n'est-ce pas, Georges?

—Mais oui, Denise, certainement, si cela peut vous faire plaisir.

Je crois me rappeler que la nuit était très douce, constellée d'étoiles, et saturée d'effluves marins.

Michel se chargea de me ramener à la prose terrestre en me pinçant le bras pour me faire monter plus vite en voiture.

—Je viens de faire une découverte invraisemblable, lui dis-je quand il fut installé à côté de moi. J'essaierais bien de te la faire deviner, mais tu n'y arriverais pas.

Je le fis languir quelques minutes, puis, je lui confiai :

— Georges adore la poésie... Il sait par cœur la *Phèdre* de Racine. Ah! Michel, Michel, que ce concert était beau! Que Robert aurait aimé ce programme!

Michel ne manifesta pas la moindre surprise ni le moindre enthousiasme. Enfoncé dans son coin, peut-être bien, après tout, qu'il était endormi.

XVIII

Sous son grand chapeau de mousseline blanche qui aurolait sa tête blonde aux yeux baissés, ma cousine Françoise avait l'air d'une petite sainte de vitrail. Je la trouvais si jolie comme cela, avec sa gerbe de marguerites et de bluets entre les bras, qu'une parole audacieuse s'échappa de mes lèvres :

— Si celui que tu aimes te voyait ainsi!

Nous étions dans les champs où je l'avais emmenée pour cueillir les fleurs rustiques dont je voulais, ce jour-là, orner la table du déjeuner. Bonne fille, elle m'avait suivie, mais son esprit s'attardait dans je ne sais quel lointain où je n'avais pas accès.

Mon exclamation mit sur son visage une chaude couleur de rose du Bengale.

— Tu dis? prononça-t-elle d'un accent effrayé.

— Françoise chérie, tu es amoureuse, c'est une affaire entendue; seulement, j'use ma matière cérébrale à chercher l'heureux mortel.

— Denise, ménage ta matière cérébrale, je t'en supplie.

— J'ai d'abord imaginé que c'était Robert, continuai-je.

Une stupéfaction amusée me montra bien vite la folie de cette supposition.

— Maintenant, je me demande si ce ne serait pas...

Les fraîches couleurs s'effacèrent du visage de ma cousine, ses beaux yeux me regardèrent avec un peu d'angoisse. J'étais d'ailleurs aussi émue qu'elle en voyant, par la pensée, le geste de Georges, cueillant pour elle une fleur de rubis.

— Si ce ne serait pas?... répéta-t-elle anxieuse.

— Georges Péral, murmurai-je lentement.

Ses traits reprirent leur tranquillité harmonieuse, et elle me dit d'un ton de commisération :

— Ma pauvre Denise!

Ces trois mots exprimaient de façon si claire que ce n'était pas du tout cela, que je fus convaincue sans discussion et que, le cœur léger, je ne comprenais plus comment j'avais pu m'égarer si lamentablement.

Nous revînmes gaiement au château où tante Made nous attendait.

— Je viens de causer par téléphone avec ton père, dit-elle à Françoise. Le téléphone était merveilleux aujourd'hui, une netteté! Je regrette que tu n'aies pas été là.

— Ah! papa va bien?

— Très bien. Il viendra samedi avec M. Servoix, — c'est-à-dire que M. Servoix ira à Fleurville — nous déjeunerons et dînerons tous au Palace, dimanche.

Tante Made, occupée à chercher un écheveau de soie dans sa corbeille à ouvrage, ne remarqua point la pâleur de sa fille. Mais moi, quand je la vis si tremblante, avec ses yeux illuminés de bon-

heur, je compris soudain toute la vérité... La vérité que, aveugle et sotte, je n'avais pas soupçonnée.

C'était M. Servoix, le grand secret de Françoise! Pourquoi, mais pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt!... Je m'étais torturée à l'idée que la sage Françoise voulait me prendre mon Robert, un inconnu pour elle, et dont j'étais éprise; j'avais imaginé que, par des subtilités sentimentales, d'obscurs détours du cœur, elle mourait d'amour pour l'ami d'enfance qu'elle me conseillait d'épouser, et que, malgré mes refus, je considérais encore... un peu à moi; je l'avais supposée éprise d'un insignifiant jeune homme, pommadé et infatué de lui-même, quand il était si simple de comprendre que le charme grave, la haute valeur de l'ingénieur prôné par son père, avaient touché son cœur! Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre!

Ma s, voilà, les ambitions nobiliaires d'une part, pécuniaires de l'autre, avaient aveuglé toute la famille; M. Servoix remplissait mal les seules conditions désirées!

Françoise tremblait au point que les fleurs qu'elle tenait s'éparpillèrent sur le tapis. Je les ramassai d'une main preste, et les rendis à ma chérie en lui disant :

— Viens-tu? nous allons faire la corbeille.

Et je la conduisis à sa chambre dont je fermai soigneusement la porte.

— Maintenant, Françoise, lui dis-je, tu vas tout me raconter.

Ses beaux yeux émus reconnurent la vérité dans mes yeux, car elle cacha son visage sur mon épaule sans prononcer autre chose que mon nom.

— Denise! ô Denise!

Elle s'accrochait à moi, me serrait nerveusement sur sa poitrine, et, dans une détente heureuse, commença à pleurer.

— Françoise raisonnable et cachottière, lui dis-je, comment pouvais-tu avoir un si gros secret pour moi! tu ne m'aimes donc pas?

J'avais besoin de m'attendrir, moi aussi, et ce grief m'en fournissait une merveilleuse occasion.

— Tu as de la chance, Françoise, tu as le don des larmes, tu pleures quand mon oncle te propose un millionnaire, tu pleures quand ma tante veut te marier à un vicomte, tu pleures quand tu penses à l'homme de ton choix, mais avec tout cela, tu ne me racontes rien. Alors moi, je voudrais pleurer parce que tu ne m'aimes pas, mais j'ai beau faire, les larmes restent cachées dans leur petit coin!

Cette boutade fit rire ma cousine, et, dans le tuyau de l'oreille, elle me confia son secret.

— Eh bien! oui, je l'aime. Quand il est venu à la maison, à notre première rencontre, j'ai désiré que mon mari lui ressemblât, et puis, et puis... Tu le connais, comment aurais-je pu ne pas l'aimer?

— Tu n'en parais jamais, Françoise!

— Je n'osais pas; et, aussi, je craignais d'attirer ton attention sur lui!... Que j'ai été heureuse quand Georges t'a demandée en mariage! et quelle déception quand tu l'as refusé! J'ai eu peur que ce ne fût à cause de Jean — je dis comme cela "Jean" quand je pense à lui, — pendant plusieurs jours, je n'ai pas vécu...

— Ma pauvre grande chérie!

— C'est que, vois-tu, je ne sais même pas s'il m'aime! Par moments, je crois que oui, mais alors,

au lieu de m'en réjouir, je prévois d'autres chagrins. Tu connais les idées de mes parents! Après tant d'ambitions, voir leur fille épouser un roturier sans fortune!... Denise, imagines-tu cela?

—Ah! oui, en effet ce ne sera pas drôle! Cependant mon oncle aime beaucoup M. Servoix. Sa situation est très belle aux usines Martignac. Il n'est pas riche, il le deviendra.

—Et maman?

—Pour tante Made, nous lui ferons valoir la distinction native de ce simple mortel, nous emploierons notre éloquence; moi, je le trouve délicieux, M. Servoix.

—Pas trop, j'espère?

—Non, juste ce qu'il faut.

Françoise, heureuse de décharger enfin son cœur, me disait à tort et à travers ses craintes, ses espérances, et les innombrables charmes de "Jean". Elle rit et pleura tour à tour, m'embrassa à plusieurs reprises et m'étonna par sa verve et son entrain quand, les larmes étant séchées, nous mîmes les craintes de côté, pour ne nous occuper que des espérances. J'étais d'avis qu'elle se confît à Michel, mais elle n'en voulut rien faire.

—Je lui dis bien tout, moi!

—Vous êtes une paire de vieux camarades, vous vous entendez comme larrons en foire, répliqua-t-elle; moi, je n'ai rien à comploter, et je préfère garder le silence. Si tu n'avais pas deviné mon secret, je te garantis que je ne t'aurais rien dit.

Quel ravissement! Moi seule au monde, je savais que Françoise Martignac, ce modèle de sagesse et de raison, s'était éprise d'un petit ingénieur sans fortune. Oh! j'avais beau jeu pour commettre des extravagances! Mon roman fantastique était plus raisonnable que celui de ma pondérée cousine.

Était-ce pour cela que je me sentais si légère et si heureuse, ce jour béni où l'énigme de Françoise cessa de me troubler?

...Le dimanche qui suivit reste en ma mémoire comme un jour du paradis: à Fleurville la mer bleu turquoise semblait recouverte d'un immense filet d'argent, le sable humide brillait comme de l'or, les gens étaient joyeux, Françoise avait du bonheur plein les yeux. M. Servoix, plus charmant que jamais, avait laissé à Paris son habituelle gravité. Je remarquai que, bien souvent, son regard s'arrêtait avec émotion sur ma jolie cousine rougissante, et, comme elle—plus qu'elle,—je fus persuadée que son sentiment était partagé. Je devinai aussi qu'il n'ignorait rien des ambitions de mon oncle, et qu'il ne se déclarerait pas si la Providence ne lui venait en aide.

Du fond du cœur, j'implorai cette Providence divine de faire le miracle attendu; j'y croyais, à ce miracle, il faisait si bon, si doux, ce jour ensoleillé, et sur la plage, où nous étions venus nous asseoir après le dîner, la mer allongeait une eau brillante si merveilleusement limpide!

L'amour muet, qui se repaissait à côté de moi de la présence chérie, m'enveloppait d'un rayonnement mystérieux, et dans cette atmosphère grise j'évoquai, sur le fond de la mer et du ciel que rosissait déjà le soleil à son déclin, la silhouette robuste et jeune de mon Robert. L'évocation avait une singulière puissance, car il me

semblait le voir vivre devant moi, avec son visage nouveau, souriant et doux; je devinais son âme ardente, sous ses dehors tranquilles; je l'entendais me dire:

—Ma petite fée lointaine couronnée de roses... on apprend sans peine ce qu'on aime beaucoup.

Cui, l'est là devant moi, bien vivant; ah! que son regard est tendre pour répondre à mon sourire!... Mais il se détourne, s'éloigne, serre la main tendue de ma tante, et j'entends Michel lui demander:

—Eh bien! Georges, que dis-tu de ce temps-là?

Marianne accourt, toute rougissante; il ne s'occupe plus de moi, mon cœur se serre, jusqu'au moment où, revenue sur ce monde des réalités, je comprends enfin mon erreur. C'était ce Georges de toute éternité, qui venait de faire quatorze kilomètres à bicyclette pour voir le soleil se coucher sur la mer!

Je voulais rire de moi-même, mais je souffrais de voir l'image vivante de mon fiancé inconnu s'attarder auprès d'une autre qui cherchait à lui plaire. Et quand elle me revint, tranquille et forte, je sentis la joie de vivre qui me revenait aussi.

Ah! j'ai trop besoin d'aimer... Advienne que pourra! je retourne dans mon rêve: ce n'est plus Georges, c'est Robert qui me dit son émerveillement devant la grande nature qu'il aime; je l'écoute, les yeux mi-clos, ravie de découvrir sa pensée si semblable à la mienne; comme moi, il adore le chant des flots, la bonne odeur des algues et la splendeur dorée du soleil couchant; comme moi, il voudrait faire durer toujours cette heure exquise entre toutes, vivre là toujours dans la paix du soir.

C'est à mon Robert que je tendis la main au moment du départ, et c'est sa seule image que j'emportai dans mon souvenir comme un trésor précieux.

Nous reconduisîmes d'abord mon oncle et M. Servoix à la station du chemin de fer. Puis nous prîmes la route de Saint-Flavien.

Françoise, rayonnante de bonheur, me fit un petit signe de tête qui voulait dire bien des choses et que j'interprétei ainsi: "Je suis aimée, il me l'a dit, ou me la laissé entendre." J'en conclus que "Jean", tout décidé qu'il était à cacher sa flamme, avait dû se trahir par des regards trop éloquents. Mon sourire en dit ma joie à ma chérie, et, sans parler, je tombai dans un engourdissement bienheureux.

Le soleil était couché: au ciel, des lueurs blanches s'attardaient encore, les phares de la voiture chassaient violemment l'ombre devant nous, c'est dans un tourbillon de lumière que j'emportais mon rêve avec moi.

Mon pauvre réveil il n'alla pas loin dans cette course. A douze ou quinze cents mètres de Fleurville, l'auto s'arrêta brusquement.

—Qu'est-ce que c'est? demanda tante Made sans aucune espèce d'inquiétude.

Le chauffeur et Michel examinaient déjà la machine.

—Qu'est-ce que c'est? répéta ma tante au bout de quelques minutes.

—La panne, maman!

—A cette heure-ci, nous voilà bien!

Françoise ni moi ne disions mot. Pelotonnée dans mon fauteuil, je me sentais assez bien pour passer la nuit comme cela, en pleins champs, sous les étoiles qui s'allumaient au firmament.

Le chauffeur s'escrimait en vain; il dut, bientôt nous avouer son impuissance à nous sortir de là.

Tante Made ne perd pas son calme pour si peu! Elle envisagea la situation avec le plus grand sang-froid, et décida en fin de compte que nous retournerions à pied à Fleurville. Là, nous tâcherions de trouver une auto pour nous ramener sur l'heure, à défaut de quoi nous irions coucher à l'*Albatros*.

Toute la journée, Michel avait préconisé une soirée au Casino; aussi, d'enthousiasme, adopta-t-il ce dernier parti.

—N'essayons pas de rentrer ce soir à Saint-Flavien, dit-il; nous voyez-vous sur les routes en pleine nuit dans une auto de louage, une autre panne possible, et un chauffeur étranger! Léon doit rester ici pour faire remorquer sa voiture...

—C'est vrai, dit ma tante.

Nous fîmes à pied sur la route sombre, que rien n'éclairait plus, le chemin que nous venions de parcourir. Tante Made, qui n'aime ni les ténèbres ni la solitude champêtre, n'était pas trop rassurée, elle marchait avec précaution pour éviter les pierres et les ornières embusquées sous nos pas, et finit par accepter le bras de Françoise et le mien. Devant nous, Michel se hâtait pour chercher l'aide qu'il enverrait à Léon, resté de garde auprès de sa voiture.

Tante Made ne voulait pas se plaindre, sa forte nature tient à honneur de supporter sans défaillance les petites misères de ce monde, mais je la devinais mécontente, fatiguée, pleine de regrets pour sa jolie chambre Empire de Saint-Flavien. La pensée du bal au Casino l'effrayait certainement, aussi fut-elle enchantée quand, à sa proposition de nous y conduire, Françoise et moi nous répondîmes par un refus.

—Nous n'avons pas de toilette de soirée, ma tante!

—Je suis trop fatiguée, maman.

Ma cousine avait besoin de repos, et surtout de recueillement.

Nous allâmes donc directement à l'*Albatros*; Michel vint nous y rejoindre, après avoir dépêché à Léon le secours qu'il lui avait promis; il y fit un bout de toilette, et nous faussa compagnie pour aller au Casino.

Ma tante, ma cousine et moi, nous ne désirions qu'une chose, notre oreiller. Pourtant, quand nous fûmes couchées dans nos lits ripolinés, Françoise ne voulait pas s'endormir sans m'avoir dit la cause de sa joie.

—Jamais il n'a été si attentif auprès de moi, Denise; jamais il ne m'a regardée avec plus de douceur. Et moi, dévorée du désir de savoir... Denise, si tu savais ce que j'ai fait!

—Sage Françoise, je ne puis pas imaginer de toi autre chose que de sages actions.

—Mais pas de sages paroles, ma petite Denise! Figure-toi qu'il m'a demandé si je resterais longtemps à la campagne, cette année; alors... Denise, tu ne devinerais jamais ce que j'ai répondu!

—Dis-le-moi, ma grande.

—J'ai dit... "Je n'en sais rien, cela dépend d'un

projet de mariage, assez avancé qui, naturellement, changera toute ma vie..."

La pauvre chérie, toute remuée au souvenir d'une si formidable audace, cacha son visage rougissant dans ses couvertures. Malgré ma folle envie de rire, je feignis la plus grande indignation.

—Tu as dit cela, Françoise, tu as osé dire cela! Est-ce possible!

Ses yeux inquiets émergèrent de la blancheur des draps.

—Continue, continue, Françoise. Qu'est-ce qu'il ta répondu, Jean?

—Ma petite Denise, tu sais que je ne fais pas de folies d'imagination, tu peux donc me croire, si je t'affirme que j'ai vu trembler ses lèvres!... Denise, jamais de toute ma vie, je n'ai ressenti une telle joie.

—Et puis?

—Et puis, il m'a dit: "Permettez-moi de vous féliciter, mademoiselle!" Il a dit cela très bien, je t'assure que je l'ai admiré.

—C'était, en effet, admirable.

L'enthousiasme de ma cousine m'amusait beaucoup.

—Alors, continua-t-elle, je lui ai dit que ses félicitations étaient prématurées, et, à ce moment-là, nous nous sommes regardés. Qu'a-t-il vu dans mes yeux pour le troubler autant? Je crois bien que mes yeux m'ont abominablement trahie, car il est devenu tout pâle. J'ai baissé la tête, et nous n'avons plus rien dit.

—Et c'est tout?

—C'est tout.

A part moi, je trouvais que Françoise se contentait de peu, mais il y a sans doute en amour des intuitions qui ne trompent pas, puisque ce peu-là suffisait à lui donner tant de bonheur.

—Maintenant, dit-elle, je t'en supplie, ne parle pas, laisse-moi être heureuse sans commentaires.

Elle me fit signe d'éteindre la bougie, s'enfonça sous ses draps, et, l'obscurité faite, j'essayai de m'endormir.

Mais le sommeil ne venait pas... Le bruit des vagues qui m'arrivait par la fenêtre ouverte me faisait revivre l'heure exquise où j'avais cru sentir auprès de moi la présence réelle de mon fiancé inconnu. Un peu de souffrance se mêlait à beaucoup de joie, et j'étais trop lasse pour analyser ce sentiment bizarre qui semblait à la fois me dilater et me serrer le cœur.

Tout dormait aux alentours de la maisonnette; les sours grondements du large soulignaient plutôt qu'ils ne rompaient le silence de la nuit.

Le sommeil ne venait pas. Soudain, des notes pimpantes vibrèrent sous un archet invisible, tout près de moi, et la délicieuse *Bourrée* dansa le long des cordes d'un mystérieux violon, bondit dans la nuit peuplée d'étoiles, entra dans ma chambre où, surprise et ravie, je la recueillis sur mes lèvres frémissantes. Mais, cessant de fredonner, pour mieux l'entendre, je me demandais éperdument quel messager fidèle m'apportait ainsi dans la nuit le plaisir délicat que j'avais tant désiré.

Le violon chantait tout près de moi; sans doute, quelque voisin, charmé du dernier concert, voulait faire renaître autour de lui l'émotion d'art qu'il avait ressentie, et il y réussissait merveilleu-

sement. Son jeu n'avait certes pas le brio incomparable de l'artiste que nous avions entendu, mais il possédait une grâce légère, un charme tendre, tout à fait prenant...

Mue par la curiosité ou par le désir de mieux entendre, je sautai de mon lit pour m'approcher de la fenêtre. Quelques lumières attardées brillaient encore dans le lointain; les villas voisines de l'*Albatros* semblaient bien endormies. Mais, penchée à la fenêtre pour respirer l'âpre senteur marine, je reçus en plein visage la dansante mélodie. Plus de doute, la *Bourrée* se jouait dans la maisonnette, à mes pieds...

Alors, c'est Georges! Mais Georges devait partir à bicyclette, tout de suite après nous... Si ce n'est pas lui, c'est quelque génie bienfaisant, une ombre mélodieuse qui chante ainsi pour moi!

Ma logique et ma raison me disent que Georges a renoncé à sa course tardive, je ne veux pas les entendre, je n'écoute rien, je veux seulement voir et savoir.

Françoise dort d'un sommeil heureux que décale une respiration régulière et tranquille, elle ne me verra donc pas. dans mon grand manteau du soir, sortir très doucement de notre chambre... Je suis si légère que les marches de l'escalier restent muettes sous mes pas. J'entends maintenant, très net, le chant de la *Bourrée* dans la grande salle du rez-de-chaussée dont la porte est entr'ouverte. Un peu tremblante de mon audace, je pousse le battant, et j'entre...

Est-ce Georges ou Robert qui, près de la fenêtre, tient le violon de cet air inspiré? Je distingue mal ses traits éclairés par la seule lumière des étoiles et du croissant d'argent, mais cette expression extasiée ne peut appartenir an placide Georges! C'est Robert qui, ce soir incomparable, m'envoie à travers l'espace sa vivante pensée.

...Quand expira la dernière note, et que le musicien, tournant la tête, m'aperçut, le violon, le précieux violon tomba sur le tapis au risque de se briser... et la chère silhouette se détacha sur le ciel étoilé, avec ses deux bras étendus. Dans mon grand manteau pâle, je devais avoir l'air d'une apparition.

Homme vivant ou fantôme, l'artiste s'approchait, lentement, je fis un pas à sa rencontre, et m'arrêtai, surprise, croyant m'être trompée; c'était un inconnu que j'avais devant moi. Ni Georges ni même Robert ne possédaient ce visage passionné, ces yeux ardents et pathétiques; les traits disparaissaient dans l'intensité de l'expression, je ne les reconnaissais plus, je n'avais jamais vu, même en rêve, l'homme qui se tenait devant moi. Il dit enfin:

—C'est vous, Denise?

Et je reconnus la voix de Georges Péral.

—C'est moi.

Ces deux mots prononcés chassèrent l'hallucinante erreur. La lueur des étoiles me montrait maintenant un Georges tranquille, à peine ému.

—Je vous ai fait peur, lui dis-je.

—Non, oh! non, vous m'avez surpris, je me croyais seul dans la maison. Vous étiez tous partis ce soir, devant moi.

—Nous avons eu une panne sur la route, et nous sommes revenus ici. Mais vous qui deviez partir aussi...

—La soirée était si belle, je suis resté sur la

plage, au rocher du Roi, jusqu'à la nuit noire... Alors, il était si tard...

—Vous avez préféré donner une sérénade aux étoiles. Je ne dormais pas, Georges, et c'était si beau! j'ai voulu voir l'artiste, je l'ai vu, je suis contente.

—C'est vrai?

—C'est vrai. Je ne savais pas que vous jouiez si bien, Georges!

—Je ne joue pas toujours bien, mais cela, vous me l'aviez demandé. Quand je suis seul, ou que je me crois seul, et que la nuit est magnifique, je joue ceci pour vous.

Il prononça ces mots très doucement, d'une voix tendre, et, pour la première fois, je me sentis troublée devant lui, sans que l'image de Robert fût mêlée à mon trouble.

—Vous vous promenez donc avec votre violon? demandai-je en riant pour chasser mon émotion.

—Celui-là reste ici... Je ne joue bien que seul et, d'ordinaire, ici personne ne m'entend.

Plus émue que je ne voulais le paraître, je regagnai la porte.

—Bonsoir, Georges, nous nous reverrons demain.

—Denise!

Dans la pénombre, je distinguais des mains tendues, un visage tourmenté.

—Denise, dit-il encore.

J'attendais, haletante, les mots qu'il allait prononcer.

—Bonsoir, Denise, dit-il, de sa voix calme.

Déçue et troublée, je remontai dans ma chambre et me recouchai sans éveiller Françoise. Dans mon petit lit blanc, j'appelai vainement le sommeil infidèle; mon cœur me faisait mal, il tenait trop de place dans ma poitrine. Pour le soulager, je pleurai longtemps, des larmes tranquilles, des larmes mêlées de joie et de chagrin.

...Qu'avais-je donc espéré, pour que le silence de Georges Péral me fût si douloureux, le lendemain?

Tout cela n'avait-il été qu'un songe?

XIX

Quel foyer d'amour que ce paisible Saint-Flavien! La flamme de Françoise pour son Jean s'avivait chaque jour, elle ne m'en parlait pas, mais je voyais qu'elle y pensait sans cesse, et je ne dérangeais pas ses rêves tour à tour heureux et tourmentés, afin de me réfugier plus sûrement dans les miens.

Ce que j'éprouvais, maintenant, ce n'était plus ce caprice curieux, sentimental et amusé, dont je faisais autrefois confidence à Michel, c'était un sentiment précieux, chaque jour plus fort et plus profond. Mon fiancé inconnu avait pris possession de mon cœur! et je le cherchais sans cesse dans sa vivante image, Georges Péral, car la ressemblance s'était accusée plus forte encore dans les dernières lettres reçues de Rhénanie: même taille, même visage, mêmes dehors tranquilles, mêmes goûts, même générosité patriotique, mais Robert savait me dire de jolies choses, tandis que Georges se taisait...

Aussi, pour que la ressemblance fût parfaite, désirai-je éperdument que Georges me parlât d'amour.

Il ne disait rien, peut-être ne m'aimait-il plus? Il me l'avait laissé entendre, un jour, dans la Roseraie... Depuis que je comprenais sa haute valeur, je me disais, le rouge au front, qu'on ne repousse pas, comme je l'avais fait, un tel préjudice, et qu'il avait bien des raisons de ne pas me regretter!

M'aimait-il encore? Cette question, devenue mon tourment, rejetait souvent dans l'ombre la pensée de mon Robert! Quand je me remémorais, toute vibrante, le visage passionné entrevu à la lumière des étoiles, une nuit inoubliable, je sentais en moi une grande vague de joie, et puis, quand il était là, avec son sourire tranquille et bon, si maître de lui-même, je conclusais: "Il ne m'aime plus."

Je reprenais alors les lettres de Robert pour y retrouver les paroles de tendresse dont j'avais soif et faim. Il m'écrivait:

"Ma petite reine, jusqu'ici je ne vous ai pas montré mon âme; les mots que je prépare quand je suis seul avec votre pensée se glacent dès que je veux les écrire devant vous; le mur se dresse de nouveau entre vos yeux et mon cœur, mon cœur plein de vous... Serez-vous deviner ce que je ne puis pas vous dire? Aujourd'hui, je souffre trop. Regardez-moi, ma petite reine, j'ai besoin de vos yeux dans les miens."

Je recherchais la solitude pour me repaître de cette douceur caressante, mais chose étrange, mon rêve se transposant, je prêtai à ces paroles la voix de Georges Péral. Tandis qu'autrefois, c'était Robert que je voyais en lui, maintenant c'était lui que j'entendais quand Robert me parlait. Et quand nous nous retrouvions ensuite, quand il me disait des choses banales, après les mots de tendresse qu'il m'avait adressés dans mon rêve, je ressentais une meurtrissure au cœur.

—J'écris à Robert, n'as-tu pas un mot à me donner pour lui? me dit mon cousin un beau jour du mois d'août.

—Je n'ai rien de prêt.

—Tu lui écris moins, seriez-vous brouillés?

—Non, non, si tu savais avec quelle ardeur je l'aime!

Et je ne mentais pas.

"O mon fiancé inconnu, lui écrivis-je aussitôt, sentez-vous que je n'ai plus une pensée qui ne soit pleine de vous?... Le voyage de découvertes que nous avons entrepris ensemble m'a conduite dans un merveilleux pays. J'ai franchi des montagnes glacées pour découvrir les horizons lumineux, la terre de beauté où un soleil ardent fait épanouir les roses et les fruits d'or du grand amour. J'ai compris la valeur cachée de votre héroïsme, votre grandeur morale qui plane au-dessus de ce monde vulgaire..."

"Mon fiancé inconnu, pourquoi faut-il vous connaître si tard, quand vous ne m'aimez plus, quand j'ai laissé passer le bonheur qui s'offrait à moi?..."

La plume me tombe des mains. Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je écrit là? suis-je folle?

J'ai l'impression d'une catastrophe dans ma vie, de quelque chose dont je ne me remettrai jamais. La tête me fait mal, tout tourne autour de moi, j'enfouis entre mes mains tremblantes mon visage mouillé de larmes, je n'ose pas regarder en moi, j'ai peur de ce que j'y découvrirai. Voyons,

voyons, est-ce que c'est possible, cette chose-là? Quelle jeune fille suis-je donc?

L'impression d'irréparable s'accroît, elle m'opresse, m'étouffe, mes larmes ne me soulagent pas.

—Denise, Denise!

Ma tante, une ombre à la main, passe sous les fenêtres du studio, elle appelle encore:

—Denise, puisque tu es là, veux-tu chercher ma soie bleue que j'ai oubliée dans le salon?

—Tout de suite, tante Made!

Pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas de mon trouble, pourvu que rien ne me trahisse!

Comme une somnambule, je vais dans la pièce voisine. Mais cet écheveau est introuvable; l'a-t-on mal rangé, ou bien est-ce moi qui ne sais pas le découvrir? Je bouleverse la table à ouvrage et la corbeille de ma tante sans voir la soie qui m'a été demandée.

Oh! ma tête, ma pauvre tête! L'écheveau est là, sous mes yeux!

—Voilà, voilà, tante Made, excusez-moi de vous avoir fait attendre.

Ma hâte à rattraper le temps perdu m'est un prétexte pour arriver en tourbillon à la fenêtre du studio. Je lance l'écheveau d'une main agile avec un joyeux: "Voici, ma petite tante", et toujours en tourbillon, je reviens à mon écritoire.

Mais, que s'est-il passé en mon absence? La lettre commencée n'est plus là... Le même trouble qui m'aveuglait tout à l'heure devant la table à ouvrage de ma tante, m'aveuglerait-il encore? Fébrile, éperdue, je cherche, je cherche sans la trouver, la lettre qui renferme mon formidable secret!... Qui l'a volée? qu'en a-t-on fait?

La gorge sèche, les yeux fixes, je ne veux plus penser à rien, mais je ne sortirai pas de ce studio, il me semble que tout le monde sait maintenant que je ne m'avoue pas encore à moi-même: je n'ai pas le courage d'affronter tant de regards étonnés et curieux.

Il faut qu'une femme de chambre vienne m'avertir que le thé est servi sur la pelouse pour que je comprenne que mon absence aggrave encore ma situation. Après tout, cette lettre ne spécifie aucun nom! Les indiscrets qui pourraient la lire feraient-ils autre chose que de supposer une querelle d'amoureux entre Robert de Beaufeu et moi?

Comme je suis nerveuse, aujourd'hui, et habile à me faire souffrir!

Tout le monde est là, sur la pelouse, même oncle, pour quelques jours avec nous. Personne n'a pour moi ces regards curieux que j'avais tant redoutés. Je ne prête à la conversation qu'une oreille distraite, j'entends cependant les projets que fait tante Made pour le dimanche suivant:

—Fleurville est impossible en ce moment: la plage est encombrée; des gens qui sortent on ne sait d'où! Le Casino est à faire frémir! Il vaudra mieux que tout le monde vienne ici, Mme Péral est de mon avis.

J'entends quelques mots qui n'éveillent en moi aucun intérêt:

"Les Darolles, les Daubel"... Ceci accroche mon attention avec une pointe douloureuse. "Le docteur". Tiens, le docteur sera là! "M. Servois". Heureuse Françoise!

—A quoi penses-tu? demande Michel qui vient d'approcher sa chaise de la mienne.

—Michel, as-tu vu la lettre que j'écrivais dans le studio?

—Ta lettre à Robert? Oui, elle est partie.

—Elle est... Michel, explique-toi!

Les projets qui se poursuivaient dans le groupe familial nous isolent assez, mon vieux camarade et moi, pour que personne n'ait remarqué mon émotion.

—Il faut des explications à Mademoiselle? plaisante mon cousin. En voici: je t'avais demandé un mot pour ma lettre à Robert, là-dessus tu te précipites sur ta plume et ton papier. Je reviens dans le studio dix minutes plus tard, personne, mais une lettre en évidence sur la table.

—En évidence! répétais-je d'une voix frémissante.

—Je m'approche, c'est ton écriture, je me penche et lis: O mon fiancé inconnu... C'est donc pour Robert... Comme je venais justement la chercher pour la mettre à la poste, je la prends, l'introduis dans mon enveloppe, et, en route pour sa destination.

—Tu as fait cela, Michel, tu as fait cela!

—Il ne fallait pas?

—As-tu vu cette lettre, Michel?

—Oh! Denise! Prudence et discrétion, telle est ma devise.

—Tu n'as pas vu qu'elle n'était pas signée?

—Puisque je ne suis pas allé jusqu'au bout!

Je respirais. A Saint-Flavien, du moins, mon secret n'était pas compromis. Après la tension nerveuse que j'avais subie, il me fallait une réaction.

—Qui t'avait chargé de faire partir cette lettre? demandai-je sans douceur à mon pauvre cousin; de quoi te mêles-tu, d'abord? Est-ce qu'on touche ainsi à des papiers qu'on ne connaît pas?

—Denise, je pourrais te répondre que s'il y avait eu le feu à la boîte aux lettres, je me serais bien gardé d'y porter la tienne, mais je me contenterai de te demander ce qui me vaut l'honneur de ta colère.

—Je ne suis pas en colère, indignée, tout simplement. Comment, tu te permets d'envoyer à Robert une lettre qui...

—Qui, quoi? Denise, me diras-tu?...

—Je n'ai pas d'explications à te donner. Tu as eu tort, dix fois tort, je suis horriblement contrariée, c'est tout.

—J'ai eu tort d'envoyer à Robert une lettre que tu venais de lui écrire?...

—D'abord, cette lettre n'était pas pour lui.

—Une lettre commençant par "O mon fiancé inconnu"? Ce n'est pas lui, ton fiancé inconnu?

Il se pencha pour mieux regarder dans mes yeux, et me dit:

—Alors, qui est-il, ton fiancé inconnu?

Mon visage devint si brûlant que je détournai bien vite la tête pour cacher la rougeur qui trahissait mon émotion. Je sentais sur moi le regard persistant de Michel. Qu'y avait-il en lui, de curieux ou de compréhensif? Je ne le sais pas, car je n'ai pas eu le courage de lever les yeux sur lui.

Un nouveau souci s'ajoutait à mes tourments: que penserait Robert au reçu de la lettre inachevée? Comment la comprendrait-il, et que me répondrait-il?

Mais à cette missive incohérente et passionnée, Robert de Beaufeu n'a jamais répondu.

XX

Le personnel de Saint-Flavien est en émoi; il y a aujourd'hui grande réception au château. Un déjeuner de vingt-quatre couverts, et un thé de quarante personnes.

A notre retour de la grand'messe, où le bruit fait par la bonne sœur de l'harmonium a été plus discordant que jamais, je vais jeter un coup d'oeil dans la salle à manger.

Joli spectacle, en vérité, que la salle à manger de Saint-Flavien, un jour de gala. La baie qui encadre la perspective ensoleillée de l'étang, derrière les grands bouleaux transparents, est fleurie d'hortensias bleus, et la seule vue de ce paysage adorable dans ce cadre de fleurs suffirait à donner au décor une parfaite beauté,—mais entre les boiseries claires aux trumeaux sculptés, qui recouvrent les murs, la table déploie tout le grand luxe de ses cristaux, ses dentelles et sa lourde argenterie. La corbeille et les guirlandes sont l'oeuvre du jardinier,—je n'ai pas été jugée digne de les faire aujourd'hui!—Cette décoration de roses-thé et d'oeillets écarlates est admirable, mais moi, j'aurais choisi des roses pourpres et roses.

Je complimente le valet de chambre qui rectifie quelque détail du couvert; content de mes éloges, il s'en va. Seule, maintenant, dans la salle, j'ose satisfaire mon ardente curiosité. Où m'a-t-on placée? Au bout de la table, face à la baie; tant mieux! j'aurai devant moi le paysage de verdure et de soleil...

Mes voisins? Je fais la grimace en lisant les noms écrits sur les cartes fleuries: Maurice Darrolles à droite, Jacques Barry-Montier, un vague cousin ennuyeux comme la pluie, à gauche. Et "lui", où l'a-t-on mis?... Ah! ici, entre Marianne et Lily. L'autre voisin de Marianne est M. Servois. Vraiment, il n'y en a que pour elle! Quant à Françoise elle est entre le docteur Renaud et M. d'Osmont. Tout cela, vraiment, n'a ni queue ni tête.

Sans le moindre scrupule, je place le cousin Barry-Montier entre Marianne et Lily, et... à pas de loup, je vais mettre à côté de moi, la carte de...

Pan! la porte s'ouvre! je suis surprise en flagrant délit, avant d'avoir terminé la substitution. C'est Michel qui, lui aussi, feutre ses pas, et paraît plus surpris que content de me trouver là.

—Tiens, c'est toi! dit-il sans enthousiasme.

—Oui, tu vois, je regardais le couvert. Joli, n'est-ce pas?

Michel avait aperçu la carte que je dissimulais derrière mon dos.

—Des cachotteries? fit-il.

Et riant d'un bon rire, il ajouta:

—Entre nous, cela ne va pas, Denise! D'ailleurs, je venais ici, comme toi, pour voir s'il n'y avait pas de rectifications à faire dans le placement des convives. Tu m'as devancé!

Brave Michel! comme nous nous entendons bien!

—Qui déplaçais-tu quand je suis arrivé si malencontreusement? demanda-t-il avec malice.

—Oh! personne, Michel.

Maie il avait saisi ma main qui tenait la carte que, pour rien au monde, je n'aurais voulu lui montrer.

— Georges Péral! exclama-t-il, où l'as-tu pris, et où le conduis-tu?

— Oh! nulle part.

J'étais parfaitement absurde, et je m'en rendais compte. Je savais aussi que je devais être rouge comme les oeilletons qui adornaient la table. Alois, perdant tout mon sang-froid sous le regard de Michel, je bafouillai:

— Tu comprends, il ressemble tellement à Robert!... Cela me ferait plaisir de l'avoir auprès de moi.

Mon cousin eut un sourire qui raviva sur mes joues les riches couleurs que ses premières questions y avaient déjà mises. Puis, il répondit tranquillement:

— C'est tout naturel, Denise.

Quand Georges fut placé, Michel opéra de nouveaux échanges pour se rapprocher de Paulette Ginoux, et content de nos petites manoeuvres, il m'invita à quitter la salle à manger.

— Une minute! lui dis-je.

Sans autres explications, je pris délicatement la carte au nom de M. Servoix, et l'échangeai avec celle de...

— Qui faut-il porter là-bas? demandai-je, le docteur ou M. d'Osmond?

— Pourquoi? dit mon vieux camarade sans comprendre.

— Plutôt le docteur, continuai-je, j'ai donné le cousin Barry-Montier à Marianne, pauvre Marianne! le docteur fera compensation.

Michel réfléchissait, un pli au front, devant le nom de M. Servoix rapproché ainsi de celui de François. Puis, il me prit par les deux épaules, et m'interrogea les yeux dans les yeux.

— Pourquoi mets-tu M. Servoix à côté de ma sœur?

— Pour rien, mon petit Michel, pour rien! répondis-je en riant.

Et, les mains sur les deux oreilles, je courus à ma chambre où, enfin seule! j'esquissai un pas de gavotte, en fredonnant... la *Bourrée* de Bach.

Les convives arrivaient. Le déjeuner fut servi sans une minute de retard. J'observai François toute rose de plaisir, et M. Servoix très visiblement ému. Michel les regardait souvent d'un air abasourdi, et j'en étais fort aise, car j'échappais ainsi à une surveillance que j'avais redoutée.

Après tout, en quoi cette surveillance m'aurait-elle gênée? Mon voisin de gauche ne mangeait pas beaucoup, il parlait encore moins, et moi, le coeur gros je me demandais s'il ne regrettait pas le voisinage de Marianne, en flirt déclaré avec le docteur, en face de nous. Robert, à coup sûr, aurait manifesté plus de plaisir et déployé plus de grâces; alors, un tel sentiment de solitude m'oppressa; dans son cortège de champignons farcis, je ne voulais même pas y toucher.

— Vous ne mangez pas ces bonnes choses, Denise? s'enquit-il enfin.

— Je me réserve pour le dessert, répondis-je.

— Vous avez bon appétit, d'habitude, pourquoi ne mangez-vous pas aujourd'hui?

— J'avais de l'inquiétude dans sa voix; cette

petite chose de rien changea en allégresse la source d'angoisse qui m'étouffait. Je n'étais plus seule, j'avais faim, le homard me faisait envie, Maurice Darolles, à ma droite, avait tout à coup de l'esprit.

Et le déjeuner s'acheva joyeusement.

J'étais dans ma chambre pour y rectifier ma coiffure, quand François entra sans frapper.

— Ah! tu es là, dit-elle, je te cherchais.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma grande? Tu parais bien émue.

— Denise, c'est fini, je ne me marierai jamais! déclara-t-elle, en contorsionnant son joli visage pour retenir ses larmes. Il vient de me dire: "Un homme pauvre ne peut épouser une femme riche que s'il a été choisi par elle. Il ne faut pas qu'elle puisse penser un jour qu'il a influencé sa décision."

— Qu'est-ce que tu as répondu?

— "Quand on aime, on ne fait pas tous ces raisonnements-là."

— Et qu'est-ce qu'il a dit?

— Rien, Denise, Denise, je ne peux pourtant pas le demander en mariage! surtout avec l'obstacle qu'il rencontrera chez mes parents!... Qu'est-ce que je vais devenir!

— Tu t'affoles! m'autorises-tu à t'aider?

— Jamais de la vie! Je te défends, tu entends, Denise, je te défends de lui dire que je l'aime!

— En ce cas, repose-toi sur la Providence qui est bien plus maligne que nous. Maintenant, descendons, nous avons des invités en bas, François, l'aurais-tu oublié?

Elle s'en moquait un peu, des invités, la pauvre François au coeur gros! il lui fallut toute la force de sa parfaite éducation pour me suivre au jardin, sourire, parler et s'intéresser au plaisir des autres.

Pendant ce temps, je suppliais la Providence qui avait déjà pris ma forme gracieuse dans l'affaire du portefeuille, de me confier, faute d'un meilleur intermédiaire, le bonheur de ma François. Inspirée sans doute par elle, je rôdai autour de M. Servoix, sombre et solitaire sous un grand catalpa. Mon plan était déjà préparé.

M. Servoix, je l'ai dit, me traitait en personne d'importance, il se leva gaamment à mon approche et m'offrit une chaise qui se trouvait là. Une conversation assez banale commença; je vis de loin que François me regardait avec inquiétude.

La pluie, le beau temps, quel sujet de haut intérêt! Et les élégances de Fleurville, quel charme!

— Est-ce que les réunions du Casino vous amusent? demandai-je.

— Je préfère la société de mes amis, répondit-il gravement.

— Et moi, j'aime mieux les livres et les belles histoires, surtout les contes de fées.

— Les contes de fées, mademoiselle Denise!

— Oui, monsieur, c'est bien ce qu'il y a de plus beau et de plus vrai au monde. Tenez, je vais vous en raconter un!

Ma gravité impressionna mon interlocuteur. Il me sembla singulièrement ému d'une proposition si anodine, et j'en conclus: "Cela va bien."

Je commençai:

— Il était une fois une princesse belle comme le jour, qui se nommait... Framboise, à cause de

sa douceur exquise, et de son charme savoureux. Fille d'un roi puissant et riche, Framboise jouissait de toutes les satisfactions que donnent la fortune et la beauté, mais, dans cette grandeur, son cœur restait simple et bon comme celui de ses plus humbles sujettes.

Un jour, le roi son père amena dans son palais un nouveau ministre, homme de grande valeur... et de singulière intelligence...

—Oh! mademoiselle Denise!

—Vous dites, monsieur? Mon histoire ne vous intéresse pas?

—Si, si, continuez.

—Ce ministre était jeune et... charmant. Framboise, très courtisée par les seigneurs de la cour ou par les princes voisins, reconnut bien vite le mérite de cet homme consciencieux et modeste, et sans chercher à défendre son bien, elle lui donna tout son cœur.

Mon compagnon posa sur mon poignet une main tremblante et glacée. Mais je feignis de n'en rien voir.

—Croyant un jour que son sentiment était partagé, elle confia sa joie à sa fidèle dame d'honneur mais, peu après, elle comprit qu'elle s'était cruellement trompée. Le jeune ministre ne l'aimait pas. A'ors, brisée de chagrin, elle se retira au fond de son palais, refusant de sortir et mourant de langueur.

—C'est tout?

—C'est tout.

—Mademoiselle, votre histoire est incomplète; nous avons dû la lire dans le même livre, car je la connais aussi, et il y a un chapitre que vous avez oublié.

—Rappelez-le-moi, monsieur.

—Le ministre aimait la princesse, mais il ne possédait pour vivre que sa situation auprès du roi, père de Framboise. Il savait celle-ci destinée à un trône; longtemps, il ignora qu'il était aimé. Quand il comprit, un jour, son merveilleux bonheur, il vit se dresser devant lui son honneur courroucé: un pauvre ministre n'épouse pas la fille du roi. Ne regretterait-elle pas, plus tard, le trône, la gloire, les richesses qu'elle aurait dédaignées pour le suivre? Pourrait-il lui donner assez de bonheur pour remplacer tous ces biens-là? Résolu à souffrir seul, il se fit la promesse so'ennelle de lui taire son amour.

—Merci, monsieur, de m'avoir rappelé ce chapitre, fort joli, et que je connaissais vaguement. A mon tour de combler les lacunes de votre mémoire:

—Ce jeune homme malgré ces précieuses qualités, était un imprévoyant et un orgueilleux.

—Oh! mademoiselle!

—Certainement, un orgueilleux, parce qu'il trouvait contraire à sa dignité d'avoir une femme plus riche que lui, qu'il craignait de passer pour un coureur de dot; et par un sot orgueil, il mettait sa fameuse dignité au-dessus de son amour.

—Vous êtes dur pour lui, mademoiselle.

—Ensuite, il était un imprévoyant, pire que cela... un lâche!

—Mademoiselle!

—Enfin, entre nous, n'aurait-il pas pu se dire: elle est plus riche que moi, c'est vrai; mais je possède une fortune dans mon cerveau; ma science est un capital qui pourra, si je le veux, deve-

nir fécond en honneurs et en richesses. Je lui ferai une situation enviable entre toutes, pour elle je serai un conquérant, je lui donnerai un trône comme celui du roi son père... Non, il a été trop imprévoyant pour penser à cela, ou trop lâche pour le vouloir.

Mon compagnon resta silencieux sous l'insulte. Puis, sans que rien trahît dans son attitude le trouble que me révélait le son de sa voix, il dit:

—Mademoiselle Denise, vous avez raison, mais ne soyez pas si sévère pour lui, il était si malheureux! L'amour, l'angoisse, le chagrin lui avaient pris toutes ses forces, il redoutait des luttes au palais royal; l'opposition du roi, celle de la reine lui semblaient certaines, et il craignait tant de troubler la vie heureuse de la princesse, qu'il croyait le silence préférable à l'aveu...

—Mais, ayant reconnu son erreur... continuai-je.

—Il était si lâche, qu'il n'osa rien dire.

—Aussi, la princesse, aussi courageuse que tendre, ne refusa-t-elle point de faire le premier pas: la dame d'honneur vint dire au ministre: "La reine des fleurs est le symbole de l'amour. Quand vous verrez deux roses rouges au corsage de la princesse, vous comprendrez que cela veut dire: je vous aime! car ses lèvres, aussi timides que les vôtres, semblent trop pour prononcer ces trois mots-là." Le ministre ne répondra-t-il rien à ce doux aveu?

—Le ministre, éperdu de reconnaissance pour la dame d'honneur, lui jura une amitié éternelle...

—Et la dame d'honneur se retira en faisant une belle révérence. Monsieur Servois, ne trouvez-vous pas que le moment est assez mal choisi pour nous raconter des histoires? On organise des jeux, là-bas! Michel me fait des signes désespérés.

—C'est une si belle histoire! dit-il d'une voix fervente.

Je m'éloignai en courant, très enchantée de moi-même. Michel me gronda de l'avoir "plaqué" quand il fallait inventer des tas de choses pour distraire les visiteurs, et Françoise voulut m'entraîner vers le château.

Ne sachant que faire, entre mes deux tyrans, je répondis d'abord à Françoise qu'il n'y avait rien de particulier à lui raconter, puis je fus toute à Michel et à nos amis.

La journée fut vraiment très gaie, jeunes gens et jeunes filles s'amuserent beaucoup aux jeux de plein air que nous organisâmes. Il faut dire que je me donnai un mal fou! Pendant que je me reposais en buvant une citronnade, le docteur me déclara qu'il s'intéressait toujours à l'affaire de Beaufeu, et qu'il serait heureux de savoir où elle en était.

—Vous seriez ravi, lui dis-je, d'apprendre que cela ne marche plus, que le superbe occasion de me taquiner ensuite! Eh bien! je ne vous donnerai pas cette satisfaction-là, mon bon docteur, Robert est un homme admirable!

—Qui n'a pas son pareil au monde, bien entendu.

—Le n'ai pas dit cela, répliquai-je en m'échappant.

On servit le goûter sur la pelouse. Après le goûter on décida de danser. Françoise, chaque fois qu'elle le pouvait, s'attachait à mes pas; je

l'emmenai, et, très adroitement, vers un superbe rosier dont les fleurs brillaient au soleil comme d'énormes rubis.

—Ce parfum, Françoise, ce parfum! m'écriai-je, en cueillant deux roses, cela sent l'été, l'amour, le bonheur! Vois comme cette couleur fait bien sur ta robe!

Sa robe était de pongée bleu très pâle, la rose rouge y mettait une note vibrante et délicieuse.

—Ne bouge pas, laisse-moi la piquer là, à ton corsage!

—Je t'en prie, Denise, laisse-moi avec tes fleurs, je suis trop triste pour en porter.

—Celles-là te vont si bien! N'as-tu pas envie d'être jolie, aujourd'hui?

—Non.

—Eh bien! alors, sois laide, mais par pitié n'aie pas cette mine d'enterrement! pense à tes invités.

—Comment pourrais-je avoir l'air gai quand j'ai le coeur si triste, Denise?

—En me laissant faire. Rien que ces deux roses ici, tu vois, elles réveillent un peu ta personne dolente, et tu n'as plus l'air d'assister à des funérailles.

Tout en parlant j'avais fixé d'une épingle solide les messagères d'amour sur le coeur de ma chérie, tandis qu'elle me demandait:

—De quoi parliez-vous là-bas?

—Des plaisirs de Fleurville, d'abord, puis d'un livre que nous avons lu tous deux, il y a quelque temps.

Ceci n'intéressait pas Françoise.

—C'est tout? fit-elle désappointée et soulagée en même temps. Bien sûr, tu ne lui as pas dit que je l'aime?

—Tu me l'avais défendu, je n'ai même pas prononcé ton nom!

—C'est que, vois-tu, j'ai aussi ma dignité, moi. Je veux qu'il parle le premier.

Nous étions revenues sur la pelouse où M. Servois nous regardait venir, frémissant de joie. Je lui fis signe de nous suivre vers le coin d'ombre et de silence ménagé sous les branches échevelées d'un cytise, où j'avais proposé à Françoise d'attendre que fût finie la danse commencée. Là, je ralentis le pas, pour la laisser seule avec son bonheur. Lui, il était déjà tout près d'elle... Quels regards échangèrent-ils, je l'ignore, je tournais le dos à cette joie, mais j'entendis une voix bouleversée, que je ne reconnus pas, qui disait:

—Françoise chérie, oh! ma chérie!...

Ah! comme je ressentais la nostalgie de ce bonheur! Que ne donnerais-je pas pour que la voix si souvent entendue dans mon rêve m'appelât tout simplement ici "ma chérie", mais ce n'est pas possible, je serais trop heureuse, et je suis indigne d'un tel bonheur...

Non, je ne danserai pas maintenant, le cousin Barry-Montier reviendra tout à l'heure, je préfère rester assise sur l'herbe, à l'ombre de ce seringa, toute seule, comme une pauvre abandonnée. Qui donc se soucie de moi, par ici?

Les violoneux jouent, tant bien que mal, un one-step imposé par Michel; leur musique et les rires de la jeunesse se mêlent en un bruit joyeux. Je reconnais les couples enlacés, le cousin Barry-Montier et Lily, Paulette et Michel, Marianne et Maurice, personne ne se soucie de moi.

La sensation d'irréparable que j'ai déjà ressen-

tie m'étreint à nouveau; mon visage aux paupières closes trahira-t-il ma détresse? Voyons, il faut chasser cette impression morbide, il faut me mêler aux groupes heureux.

Dans le mouvement que je fis pour secouer ma torpeur, je levai brusquement la tête; les yeux gris, les chers yeux gris dont j'avais si souvent rêvé, me regardaient avec une tendresse infinie.

—Je me demandais ce que vous étiez devenue! prononçait doucement Georges Péral.

Je ne répondis rien. La joie des couples enlacés qui tournaient au son des violons, là-bas, me faisait pitié.

XXI

Le docteur Renaud était pour une semaine à Castelfleuri, chez les Péral. Michel, qui l'aimait beaucoup, fut plus souvent avec lui qu'avec nous les jours suivants; mais je ne regrettai pas l'absence de mon cousin, car je redoutais son regard affectueusement inquisiteur, souvent posé sur moi. Je craignais qu'il ne devinât le trouble dans lequel je vivais depuis deux semaines, je craignais de me laisser aller à lui dire trop de choses, et à lui montrer les brouillons inachevés de la lettre que j'étais trop lâche pour écrire à Robert.

Tous ces brouillons commençaient par la même phrase: "Me pardonnerez-vous, ô mon cher inconnu?... Votre petite fée va vous faire beaucoup de peine!" Là, selon mon humeur, je prenais un ton tragique, poétique ou dolent, mais rien ne me contentait, et d'une plume rageuse, j'effaçais les mots incomplets qui traduisaient si mal mon trouble et mes regrets.

Pour me faire sortir de moi-même, j'avais, heureusement, Françoise. La grande chérie! elle ne tarissait pas sur son bonheur dont elle ignorait la cause immédiate.

—Tu l'avais bien dit, que la Providence arrangerait tout cela, répétait-elle émerveillée. Denise, j'ai cru m'évanouir de joie, là-bas, sous le cytise, quand il a saisi mes mains et les a couvertes de baisers, en m'appelant "Françoise chérie"! Je m'attendais à un aveu discret, à des formules oratoires, mais pas à cela, cet élan, cet explosion de joie et de tendresse, sans questions, sans réticences, sans l'ombre d'un doute! Après cela, Denise, il ne m'a pas été bien difficile de lui dire que je l'aime.

—Et maintenant, qu'allez-vous faire?

—Nous n'avons pas parlé d'avenir, le présent remplissait tout!

Mais, comme elle ne pouvait penser à autre chose, peu à peu elle fit des plans et des projets: tout d'abord elle garderait en elle la joie de ce secret, puis elle le confierait à son père. Mon oncle, qui professe pour "Jean" la plus amicale estime, et qui prévoit son brillant avenir, sera vite converti aux idées de Françoise. Pour tante Made, ce sera plus dur, nous l'amènerons peu à peu à envisager ce mariage possible, nous laisserons faire le temps. Son amour pour sa fille achèvera le miracle.

En attendant, Françoise était jolie, gracieuse, bonne pour tous, jamais elle n'avait été si rayonnante et si contente de tout. Son entourage s'en réjouissait, et ne cherchait pas la cause de cette lumière qui émanait d'elle.

"Il fait si beau!" concluait tante Made satisfaite de cette explication.

C'est vrai, il faisait beau, cette semaine-là, et les trois jeunes gens en profitaient pour faire des randonnées qui nous laissaient seules à Saint-Flavien, ma cousine et moi. Pourtant, le jeudi, ils vinrent nous surprendre à l'heure du thé.

A travers son lorgnon, les yeux du docteur Renaud étaient bien malcieux. Il mit tout de suite la gaieté dans la maison, en baisant la main de Mlle Brissot avec une galanterie affectée, malgré la froideur de cette respectable personne, qui ne l'aimait pas. Il raconta drôlement la promenade qu'il avait faite la veille, et me demanda devant tout le monde si j'avais des nouvelles du marquis de Beaufeu.

—Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? répliquai-je, irritée.

Georges Péral détourna la tête, il semblait m'éviter ce jour-là, et je ne retrouvai plus mon allégresse bénie. Quand une partie de tennis s'organisa, je refusai d'y prendre part, j'étais trop lasse, j'avais envie de pleurer.

Je restai là, cependant, assise à l'écart, sur l'herbe où Georges et le docteur avaient déposé leurs vestons trop chauds pour leur jeu. Je restai là, comme je serais toute ma vie, sans doute, spectatrice du plaisir ou de la joie des autres.

Françoise, fine et souple, lançait bien les balles que Michel recevait adroitement; le docteur manquait de grâce; et lui... ah! mon Dieu! qu'importait qu'il n'y eût pas dans ses gestes l'élégance d'un Robert Lebreuil, il était là, si droit, si jeune, avec tant de force tranquille! cette force sur laquelle il aurait été si bon de s'appuyer, cette tranquillité qui aurait apaisé les craintes, fondu les agitations, engendré cette douceur reposante qui me semblait le seul bonheur désirable en ce monde!

La partie se poursuivait, elle ne m'intéressait pas. Soudain, quelque chose passa comme une flèche à côté de moi; une chose grise affolée, poursuivie par une masse brune qui, faisant volette autour d'elle la terre et le gazon, me bouscula au passage, envoya dans un buisson les vestons dont j'avais la garde, et disparut derrière un massif de cassissiers.

—Encore le méchant Tom qui poursuit la pauvre Moumoute, remarquai-je.

Nous étions habitués à de telles scènes, et nous nous en amusions.

Le veston de Georges gisait en tas, au pied du buisson; celui du docteur, accroché à une épine, pendait lamentablement. Dans cette position renversée, une de ses poches s'était vidée: je ramassai un lorgnon, des cartes de visite et quelques papiers tombés d'un portefeuille grand ouvert.

Je n'avais nulle intention de lire ces papiers! Ce fut l'un d'eux qui vint, malicieusement aurait-on dit, impressionner mon nerf optique: sur une enveloppe d'un format banal, l'écriture de Robert avait tracé l'adresse du docteur Renaud! Oh! c'était bien cela, les majuscules rigides, le gros trait qui soulignait le mot "France", les cachets de la poste, le timbre spécial, tout y était!

Une lettre de Robert adressée au docteur qui prétendait ne pas le connaître, cela dépassait toute imagination! C'était invraisemblable et fou!

La lettre mystérieuse me brûlait les doigts, ah!

que j'aurais voulu en lire le contenu! J'eus un moment la tentation d'aller demander à son destinataire l'explication de cette chose fantastique, mais une soudaine prudence m'arrêta à mes premiers pas.

Ma surprise s'accrut quand je remis à leur place les papiers tombés du portefeuille: sur une carte postale de Rhénanie, sortant d'une pochette intérieure, l'écriture de Robert m'apparaissait une seconde fois! Toute une correspondance, alors! J'aurais commis l'indiscrétion de lire es quelques lignes tracées sur la carte si la voix de Michel ne m'avait fait sursauter comme une coupable surprise dans l'accomplissement d'une mauvaise action.

—Veux-tu jouer? criait-il, heureux d'une victoire chèrement remportée.

Je glissai vivement le portefeuille dans la poche du veston, sans que les joueurs aperçussent mon geste; et, pour me distraire de mes effarantes pensées, je commençai, sans entrain, une partie de tennis, où le docteur Renaud était mon partenaire malchanceux.

Tout ce soir-là, et toute la journée suivante, je retournai le problème en mon esprit sans y trouver de solution. Jamais le docteur n'avait fait la moindre allusion à ses relations épistolaires avec Robert de Beaufeu! Pourquoi cette correspondance clandestine entre eux? Michel s'en doutait-il?

Mais Michel, retenu à Castelfleuri, ne parut pas à Saint-Flavien en ce jour tourmenté, et, seule avec moi-même, je fatiguais ma pauvre tête par trop de pensées ardues ou douloureuses.

—Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Denise? me demanda plusieurs fois Françoise, inquiète de mon front soucieux.

—Pas grand'chose! j'ai seulement l'impression de n'être plus tout à fait en possession de mon bon sens, Françoise, dis-je enfin.

Comme je riais, en lui disant cela, elle prit mes paroles pour une boutade, et rassurée, continua son voyage au pays du bonheur.

Le mien se poursuivait sur la route rocailleuse des doutes et des soucis; elle me conduisit enfin, labyrinthe inextricable, au lieu sombre et froid où je revenais toujours, et où, lasse de penser, oublieuse de tout ce qui n'était pas "cela", je conclus, désespérée:

—J'ai gâché ma vie.

XXII

Après la surprise que j'avais ressentie, en trouvant une lettre de Robert dans la poche du docteur Renaud, je me disais que rien au monde ne pourrait plus m'étonner: on m'aurait affirmé que Guillaume reconnaissait ses crimes, que la route était trouvée, de la terre à la lune, que les oeufs valaient deux sous pièce, ou que le budget de l'Etat marquait un chiffre de dépense inférieur à celui des recettes, je n'aurais pas fait ouf! Je me croyais à jamais cuirassée contre toute invraisemblance.

Et, pourtant, je tombai des nues, ce samedi-là, quand je dépouillai mon courrier. Mon courrier, quel grand mot pour cette pauvre petite enveloppe rachitique où des caractères mous et tortillés formaient en tremblant mon nom: "Made-

moiselle D. Martignac", et mon adresse parisienne, surchargée de l'adresse campagnarde, de la main énergique de Julien. Dans cette enveloppe, une carte de visite, et un billet de cinq francs! La carte aux bords jaunies, et assez pauvrement imprimée, portait les indications suivantes: "Victor Chourier, maître répétiteur en retraite, officier d'académie"—et quelques lignes manuscrites; "très heureux d'avoir retrouvé son portefeuille à la préfecture de police, après une absence de six mois, félicite M^{le} D. Martignac de son acte de probité. Avec tous ses remerciements, il la prie d'accepter la petite récompense ci-jointe."

Qu'est-ce que c'était que cette farce, cette blague, cette... Tous les mots d'argot que j'avais entendus se présentaient d'eux-mêmes en cette occurrence.

Le portefeuille, M. Chourier, ce billet de cent sous... Ah! oui, je tombais des nues.

Il fallait bien ça pour me distraire de mes tristes pensées, car... l'avouerais-je? depuis quelques jours, je glissais tout doucement dans le désespoir. Robert ne m'écrivait pas, j'en étais heureuse, car il n'y avait plus pour moi qu'un seul être au monde, mais celui-là m'évitait ou me fuyait.

Je l'attendais ce jour-là, il devait venir à Saint-Flavien avec le docteur, Michel, parti de bonne heure pour une promenade à cheval, devait nous les ramener à l'heure du déjeuner.

Mon ahurissement devant la carte de M. Chourier me fit oublier un peu cette joie et mon chagrin. Je la regardai, hébété, je n'y comprenais rien, et je n'essayais pas d'y rien comprendre. Je tombai des nues, c'était tout.

Il me fallait en parler à quelqu'un; Françoise, à mon appel, accourut dans le studio.

—Mon pauvre chou, cria-je à tue-tête, il m'en arrive une bien bonne! Ne cherche pas, tu ne trouveras pas!... Un vieil instituteur en retraite m'envoie cent sous pour me récompenser de ma probité. Tiens, lis cela.

L'ahurissement de Françoise fut comparable au mien, puis elle sourit.

—C'est une erreur, déclara-t-elle en me rendant la carte.

—Tout simplement! car, enfin, je n'ai jamais trouvé qu'un portefeuille dans ma vie. Et ce n'est pas celui de M. Chourier, officier d'académie. Tiens, je vais lui écrire tout de suite, pour lui renvoyer ses cent sous.

—Tu feras bien, op'na Françoise.

Mais la carte de M. Chourier, officier d'académie, ne portait aucune adresse.

Nous voilà bien embarrassés, ma cousine et moi! Françoise me prodigua ses conseils:

—Regarde le cachet de la poste.

—Indéchiffrable!

—Cherchons dans le Bottin; allons demander son annuaire à l'institutrice de Saint-Flavien.

Aucun de ces conseils ne me sembla bon; ce M. Chourier est en retraite, son adresse n'existe nulle part! Et puis, quand j'aurai renvoyé à ce gaffeur son billet de cinq francs, ce n'est pas cela qui éclaircira le mystère que je sens autour de moi. Bon! que vais-je penser à ça? Il n'y a pas de mystère, une erreur tout simplement, comme l'a dit Françoise.

—En tout cas, les scribes de la préfecture de police sont de jolis bafouilleurs, remarquai-je, faut-il que leurs registres soient mal tenus! Françoise, c'est à la préfecture que j'écrirai, dès que Michel sera là.

Françoise trouva mon idée excellente, mais moi, je n'étais pas satisfaite, il s'était passé trop de choses, depuis que que temps... Par exemple, cette lettre de Robert dans la poche du docteur... Tout cela laissait en moi une gêne insupportable.

J'avais besoin de voir Michel, aussi me précipitai-je à sa rencontre dès que j'entendis le pas de son cheval. Le docteur, seul, l'accompagnait.

—Eh bien! et le troisième cavalier? demandai-je.

—Il s'est arrêté à la ferme Bleue, une commission pour son père, mais il viendra, dit le docteur.

—Il viendra! insista Michel, sur le ton que l'on prend pour rassurer un enfant inquiet.

Naturellement!... j'ai senti le rouge me monter au visage! et j'aurais voulu battre le docteur parce qu'il émit, à cette vue, un petit sifflement tout à fait inopportun.

Un valet accourait pour prendre les chevaux, et moi, nerveuse, je me mis à rire en disant:

—Si vous saviez quel beau cadeau je viens de recevoir! Je vous le donne en mille, vous ne le devinerez jamais!

Par taquinerie, je leur fis attendre l'explication désirée, puis j'annonçai mystérieusement:

—Je viens de recevoir de l'argent, ou plutôt du papier-monnaie, d'un brillant officier...

—Denise!

—D'académie, instituteur en retraite.

Et je leur tendis la carte de M. Chourier.

L'effet produit sur eux fut surprenant: Michel, la bouche et les yeux larges ouverts, fut secoué d'un rire homérique, un rire fou qui jeta sur ses joues de grosses larmes pressées. Le docteur riait jaune, mais il riait tout de même; et moi, je riais là, bouche bée, incompréhensive et fâchée.

Quand Michel eut repris un peu de sang-froid, il dit au docteur:

—C'est devait arriver, je vous avais prévenu.

—Vous y comprenez quelque chose? demandai-je. Il y a là une erreur ou une plaisanterie qu'il faut tirer au clair. J'ai l'intention d'écrire à la préfecture de police.

—C'est cela! fit le docteur empressé.

—Voyons, Paul, gronda Michel, encore tout rouge de son fou rire, vous n'allez pas vous embarquer dans une nouvelle histoire! le voilà, le dénouement que nous cherchons, le drolatique, imprévu et vaudevillesque dénouement!

De vagues lucurs commençaient à percer les ténèbres où je me débattais, mais je ne voulais pas les voir.

—Un moment, un moment, protestait le docteur.

—J'en prends la responsabilité, continua Michel. Denise offensée, Denise tombée des nues, Denise ma cousine, tu vas probablement te fâcher très fort, car nous avons à te dire quelque chose d'énorme.

—Je n'ai plus de plaisir à me fâcher depuis quelque temps, Michel.

—Ah! tant mieux, tant mieux!

Tout en marchant, nous étions arrivés à une petite salle de verdure un peu sombre, où des chaises entouraient une grosse table de pierre. Le docteur, prenant son parti d'une chose inévitable, s'assit en disant:

—Après tout, il fallait toujours en venir là, autant aujourd'hui que demain!

Tourné vers moi, il s'inclinait, disant:

—Mademoiselle Denise, j'ai l'honneur de vous présenter l'inventeur du marquis Robert de Beaufeu!

C'était cela que je prévoyais... c'était cela que je sentais venir!

—Quelle blague! dis-je... pour dire quelque chose.

—Et voici mon complice, ajouta-t-il en désignant Michel.

—Notre succès a dépassé nos espérances, car nous ne savions pas que cette plaisanterie irait aussi loin, ajouta mon cousin.

—Non, mais de qui se moque-t-on ici? demandai-je d'une voix blanche. Vous dites, le marquis de Beaufeu...

—Poisson d'avril, ma petite cousine!

—Ce n'est pas un poisson, c'est une baleine, ajouta son ami.

—Mais alors, mon portefeuille...

—Appartiendrait tout prosaïquement à ce M. Chourier, officier d'académie.

—Impossible! les initiales, la couronne de marquis...

—Ceci ne nous regarde pas, ma chère Denise, cet ancien maître-répétiteur a pu recevoir des cadeaux opulents; ce qui est vrai n'est pas toujours logique.

—Ni invraisemblable d'ailleurs, expliqua Paul Renaud. Le portefeuille va à M. Chourier, comme certain face à main d'email à Mlle Brissot... J'imagine qu'il doit y avoir aussi des couronnes de marquis à la coiffe de ses chapeaux, des chapeaux élégants et de seconde fraîcheur... Les maisons aristocratiques bien pourvues de nobles rejets offrent de précieux débouchés aux répétiteurs en retraite, officiers d'académie!

Je comprenais, hélas! je comprenais enfin, et, tête basse, j'entendais les plaisanteries du docteur sur la grâce du propriétaire de mon portefeuille armorié.

—Je vous avais prédit les cinq francs de récompense, mademoiselle Denise, conclut-il méchamment.

Mon bon Michel avait pitié de moi. Sur ma demande, il me raconta la mystification dont j'avais été la victime: mes écarts d'imagination touchant l'affaire du portefeuille avaient amusé mon cousin et Paul Renaud, ces deux monstres; d'autre part, ils étaient indignés de la façon dont j'avais traité Georges Péral. Pour venger leur ami, et rire à mes dépens, ils inventèrent un nom sonore aux initiales du portefeuille.—Robert de Beaufeu est une trouvaille du docteur!—firent graver des cartes de visite à ce nom, et, le 1er avril, envoyèrent un camarade de Paul Renaud, inconnu de nos domestiques, à l'hôtel Martignac, pendant que nous étions sorties, ma tante, Françoise et moi.

Le succès de cette farce les engagea à la continuer. Ce même camarade faisant partie de l'ar-

mée d'occupation, en Rhénanie, fut chargé de recevoir toute la correspondance pour Robert de Beaufeu, de l'expédier au docteur, de copier fidèlement les brouillons envoyés par ce dernier, et de m'adresser ensuite ses copies. L'intervention de ma tante facilita l'intrigue: Michel était au courant de tout; dans les cas pressés, il pouvait écrire lui-même les réponses de Robert, et en envoyer les brouillons en Allemagne, *dans l'enveloppe même où je glissais mes précieuses missives!* Quelle aventure délicieuse pour un taquin-né, comme le docteur Renaud!

—Alors, Robert n'existait pas... murmurai-je atterrée.

C'était en moi un effondrement; je ne pouvais oublier que, pendant quatre mois, j'avais vécu de la pensée de cet inconnu, mais c'était aussi une libération; ma conscience se trouvait soudain légère et purifiée; je n'avais plus devant moi le spectre hideux de la trahison, de la peur de faire souffrir. Un nom souvent prononcé dans mon rêve nouveau, me vint alors aux lèvres:

—Georges... Georges est-il au courant de cette histoire?

—Ah! cent fois non! Il n'aurait jamais permis cela, lui! Se payer la tête de sa petite fée, sa petite reine! quelle chose abominable! s'écria Paul Renaud.

—Sa petite fée, sa petite reine, ce n'est pas lui, c'est Robert qui disait cela, remarquai-je d'une voix défaillante.

—Ah! voici où l'aventure devient tout à fait intéressante, poursuivit Michel. Quand la correspondance est devenue plus intime, et qu'il a fallu entrer dans des détails précis, j'ai eu l'idée de prendre ces précisions dans la vie ou la personnalité de Georges Péral afin de l'amener à admirer un jour ce que tu avais dédaigné. Oh! ce fut un sport passionnant! C'est donc pour cela que Robert de Beaufeu a été blessé deux fois à la guerre.

—Oh! Michel, fis-je en gémissant.

—Puis, il y a eu l'affaire de "l'autre Robert", reprit le docteur. C'est moi qui l'ai découverte celle-là. Nous en avons parlé avec Michel, et dès lors notre ligne de conduite fut simple: vous aliez vous emballer sur cet étranger parce que vous supposiez qu'il ressemblait à votre inconnu... Rien de plus facile, avec une telle disposition d'esprit, que de faire bénéficier Georges de cette ténébreuse histoire. Ce ne serait pas à M. Lebreuil que ressemblerait Robert de Beaufeu, ce serait à Georges Péral. Il fallait se hâter, sous peine de voir l'affaire de "l'autre Robert" prendre des proportions inquiétantes.

—Vous vouliez donc à toute force m'obliger à aimer Georges? C'était bien dangereux, ce que vous faisiez là!

—Pourquoi, puisque Georges vous aime. Ah! oui, il vous aime, le pauvre garçon! moi qui l'ai vu pleurer, je puis vous dire que je n'ai pas toujours eu pour vous des sentiments bien tendres... J'aurais voulu venger mon ami jusqu'au bout, mais puisqu'il vous considérait comme nécessaire à son bonheur!... ajouta-t-il malicieusement.

"Moi qui l'ai vu pleurer", que m'importaient leurs explications superflues? Je n'entendais plus que ces mots: "moi qui l'ai vu pleurer," Georges,

mon ami méconnu, saurai-je vous donner assez de joie pour effacer ces larmes-là?

Je ne me rappelle plus en quels termes ils ont terminé leur histoire, mais ce qu'ils ont dit a chanté à mes oreilles comme une belle romance d'amour: Georges, mon Georges aux dehors tranquilles et au cœur ardent, n'avait qu'un point faible dans son beau caractère si solidement trempé, sa tendresse pour cette petite Denise à la tête folle. Paul Renaud avait été plusieurs fois son confident. Il se rappelait, grâce à sa mémoire étonnante, les expressions passionnées dont Georges s'était servi, les jours de grande expansion, et les avait transcrites dans les lettres de Robert.

— "Ma petite fée" et "ma petite reine" n'ont pas été inventées, mademoiselle Denise, et c'est Georges lui-même qui a dit que les "mots préparés dans le silence de sa pensée se glacent dès qu'il veut les prononcer". Il aurait bien voulu être un peu deviné! Mais, ouat! dès que vous étiez là, "un mur se dressait entre son cœur et vous". Pauvre ami, il avait tant besoin de vos yeux dans ses yeux!

Les voix du docteur et de Michel alternaient, celle de mon cousin émettait des paroles gentilles pour moi, mais qui ne m'émouvaient pas.

— Quand je t'ai vue si confiante, si sincère avec moi, ma petite Denise, j'ai eu honte de ma mystification; alors, par le moyen de ce poisson d'avril qui m'avait tant amusé, j'ai organisé cette conspiration pour ton bonheur, ce voyage de découvertes avec ton fiancé inconnu... car le véritable inconnu, je crois que c'était le pauvre Georges Péral. Ai-je réussi à t'ouvrir les yeux?...

— Avons-nous réussi, chère mademoiselle? répéta le docteur. Michel dit: "Peut-être", moi: "C'est probable", et votre lettre inachevée au fiancé inconnu: "Certainement!"

Je souris sans répondre, et je ne l'écoutai plus. Il y avait en moi trop de bonheur! Georges m'aimait! Je ne regrettais rien, mon rêve n'était pas mort, mon fiancé m'y souriait de toute son âme, c'était sa voix vivante qui me disait:

— Regardez-moi, ma petite reine, j'ai besoin de vos yeux dans les miens...

Quelle question Michel me posa-t-il? Quelle réponse y ai-je faite? Ai-je même répondu? Je me rappelle seulement avoir quitté la salle de verdure en lui défendant de me suivre. Je me suis réfugiée dans la roseraie, sous ce berceau de fleurs pourpres qu'il aime, j'ai mis à mon corsage la rose symbolique, et j'ai pleuré de honte, de regret, de bonheur et d'amour.

C'est là qu'il me trouve, j'entends son pas, mon cœur bat à se rompre.

— Enfin, vous voilà, dit-il, de sa bonne voix dont la tranquillité ne me trompe plus; nous vous cherchions. Michel m'a envoyé ici pendant qu'il allait du côté de l'étang.

Je le regarde sans répondre, je mets, comme il me l'a demandé en rêve, mes yeux dans ses yeux, mes yeux remplis de l'adorable secret. Je le vois se troubler, ses lèvres frémissent, mes mains se tendent et s'abandonnent, soumises, quand il les saisit dans une étreinte passionnée. Les mots si souvent entendus dans mes songes vibrent alors à mes oreilles, tout palpitants de vie:

— Ma petite reine, est-ce possible? ma petite fée... ma chérie, ma chérie!

Je voudrais lui dire que je l'aime, je voudrais lui demander pardon, j'ai mille questions à lui poser, mille aveux à lui faire, mais je ne peux pas, je suis trop heureuse. Je ne peux rien, que rester là, tout près de lui, sous ce berceau de fleurs, pendant que mon cœur bat à grands coups joyeux, comme un carillon de fête.

XXIII

J'aurais voulu, comme Françoise, garder quelques jours de recueillement pour savourer mon bonheur, mais mes yeux, mon sourire, mon exaltation joyeuse me trahirent dès que je parus au seuil du salon où la famille nous attendait.

— Ah! il y a du nouveau! s'écria aussitôt Michel, l'indiscret.

Et le docteur, malicieux, serra les mains de Georges en lui disant:

— Compliments, félicitations, et vœux de bonheur!

Georges, qui ne se doutait pas de la conspiration dont il avait été le bénéficiaire, crut à des dons divinatoires tout à fait extraordinaires chez ses deux amis. Il les félicita à son tour, et comme tante Made comprenait de moins en moins ce qui se passait, il lui demanda sa nièce en mariage.

La scène qui suivit serait un tableau à peindre: ma tante embrassa Georges, Françoise se jeta à mon cou, Mlle Brissot leva les bras au ciel, — chère Mlle Brissot, comment avais-je pu suspecter ses bonnes intentions! Quand l'émotion fut calmée, elle me dit toute souriante:

— Vous faites joliment bien, Denise, d'épouser M. Péral, plutôt que ce marquis dont vous étiez entichée!

La gaffe...! Georges s'assombrit, ma tante fronça le sourcil, Michel rit sous cape, le docteur intervint:

— Celui-là, mademoiselle, n'y touchez pas! c'est mon ami le plus intime, et il n'est pas heureux en ce moment. Désespéré que Mlle Denise lui préfère Georges, il abandonne la carrière, donne sa démission et part pour des pays lointains d'où il ne reviendra jamais... Le Menomotapa, si je ne me trompe.

— La grande passion, alors, dit Georges avec un sourire douloureux.

— Tu l'as dit.

— Comment savez-vous cela? demande tante Made, qui vient de perdre la moitié de sa joie.

— Nous nous écrivions, aussi étions-nous devenus de grands amis, répondit-il évasivement.

Une explication était bien due à Georges. Elle lui fut donnée dans le jardin, en présence de Françoise, à l'heure où les ombres s'allongent et où l'air se remplit de vapeurs dorées.

Tout d'abord, ils eurent peine à croire à l'histoire abracadabrante; les preuves fournies et surtout ma parole les convainquirent.

— Ceci restera entre nous, n'est-ce pas? fit le docteur, c'est trop amusant.

Pourtant, quelques semaines plus tard, ma tante fut mise dans le secret. Michel ne voulait pas que se renouvelât certaine conversation mondaine pendant laquelle sa mère avait par deux fois cité "notre ami, le marquis de Beaufeu".

Ce soir-là, ce beau soir de mes fiançailles, Françoise s'amusa beaucoup pendant que Michel et le

docteur parlaient; mais Georges désirait autre chose.

Il me prit doucement la main, et m'emmena vers l'allée de tilleuls tranquille et sombre, nef propice au recueillement.

—Est-ce que, vraiment, vous n'avez pas été déçue, Denise? me dit-il.

Je sentais frémir ses doigts sous les miens, je comprenais que les mots ardents préparés dans le silence se glaçaient encore une fois au moment d'être prononcés, je devinais un dernier doute qui paralysait sa joie.

—Mon Georges, ne sentez-vous donc pas que je vous aime uniquement, lui répondis-je, vous, mon premier amour, celui de mes seize ans, et de toute ma vie!

Qu'ai-je mis dans ces mots, pour leur donner une vie féconde et généreuse? Je l'ignore, mais ce fut comme un mur qui s'écroule; l'union de nos deux coeurs fut consommée, si intimement, que les mots devenaient superflus pour détruire sa crainte inavouée jusque-là.

Oh! non, je ne regrettais rien, puisque je vous possédais enfin, mon Georges, mon cher inconnu...

...Mme Péral fit la grimace, elle aurait préféré Françoise. Puis, comme au fond elle m'aimait bien et que Georges était heureux, elle me donna un joli rang de perles qui lui venait de sa mère, et qu'elle avait porté dans sa jeunesse.

Notre mariage fut célébré en octobre, à Saint-Flavien; mais auparavant, tout n'avait pas été rose dans la famille, il y avait eu l'affaire Ser-voix.

Mon oncle s'était rendu après un siège fort court. Pour tante Made, il fallut employer la grosse artillerie des pleurs, des refus de manger, des serments de rester fille, et même d'entrer au couvent... Après quoi, la place démantelée ouvrit ses portes aux assaillants, et comme tante Made, semblable en cela à Mme Péral, veut avant tout le bonheur de sa fille, elle s'habitue, sans beaucoup de peine, à adorer son futur gendre. Voilà pourquoi j'ai eu, le jour de mon mariage, une si joyeuse demoiselle d'honneur rayonnante de joie, et un garçon d'honneur qui, en dépit de sa gravité, représentait fort bien l'image du bonheur.

Chère petite église de Saint-Flavien, je l'aime deux fois plus depuis que j'y ai reçu la promesse de mon bien-aimé. Ses saints rigides, d'une laideur impressionnante, revêtent à mes yeux toutes les grâces et toutes les beautés; c'est sous leur égide que tant des miens ont été baptisés, c'est là que, avant moi, d'autres bonheurs ont été consacrés; mais de toutes les joies ancestrales, en est-il une comparable à la mienne? Georges sait bien que personne avant nous n'a jamais connu le bonheur; pourtant, il veut m'entendre le redire encore quand il m'emporte comme une proie dans l'auto vertigineuse qui nous conduira... où? je n'en sais rien. Ici et là, je ne vois que lui, il ne voit que moi, le reste importe peu...

Et je lui répète sans me lasser, puisqu'il ne se lasse pas de l'entendre.

—Mon chéri, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

...Quelque temps après notre mariage, Georges, heureux comme un écolier en vacances, car maintenant, qui aurait pu le prévoir! il est un vrai boute-en-train, George m'emmena à la préfecture de police. Là, il remit au monsieur très aimable

qui nous reçut, les cent sous de M. Chourier, en le priant de vouloir bien les retourner à son expéditeur. Puis, au profond ahurissement de cet agréable fonctionnaire, il y joignait un beau billet de cinquante francs tout neuf, pour l'Assistance publique.

—Ce n'est pas trop cher, m'expliqua-t-il comme je riais encore au souvenir de mon aventure, ce n'est pas trop cher, car c'est peut-être à cette trouvaille-là que je dois mon bonheur! Sans elle, aurais-tu appris à m'aimer?

—Bien sûr, mon chéri, crois-tu que ce ne serait pas venu tout seul? Est-ce que j'aurais pu ne pas t'aimer?

Nous conservons dans un petit coffret d'émail toute les lettres de Robert de Beaufeu.

Et plus tard, quand nous serons vieux, nous raconterons cette histoire-là à nos petits-enfants.

FIN.

*Ne manquez pas de lire
dans le prochain numéro de*

**La Revue
Populaire**

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

**“LES
OMBRES”**

Par DELLY

*Retenez d'avance votre prochain numéro
chez les dépositaires.*

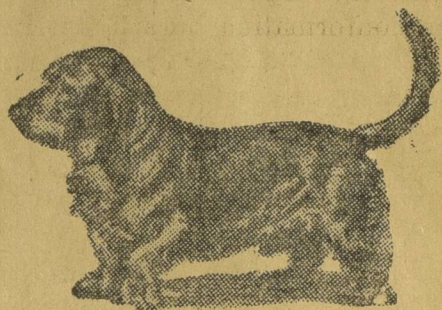
En vente dans tous les dépôts

15c le numéro

LE CHENIL

BASSET-GRIFFON DE BRETAGNE

Le Basset-Griffon de Bretagne descend de la race des chiens fauves de ce pays, vieille famille de chiens cou-rants. Il est très difficile de trouver aujourd'hui à l'état pur un Basset Breton, car on les a croisés avec les



Basset Griffon de Bretagne

Bassets Vendéens qui sont des chiens de premier ordre. Par ce fait on a diminué leurs ardeurs, ce qui les rendait difficiles à mener. C'est un chien de taille moyenne (environ 15 pouces) au poil fauve plus soyeux que dur.

L'EVOLUTION DES RACES CANINES

Les races canines toutes comme les autres ont subi une transformation physique très appréciable. Depuis seulement quarante ans, on a constaté des types de chiens qui, aujourd'hui, ne se rapprochent aucunement du Standard de cette époque qui pourtant n'est pas si éloignée. Nos amateurs de colley moderne avec la tête du lévrier

Russe, seraient très surpris si on leur présentait un colley à tête forte et museau carré, tel un Irish Setter, pourtant c'était là le type favori de la race. Ce chien de type courtiligne est aujourd'hui passé au type longiligne. Plusieurs autres races ont aussi subi une transformation très appréciable. Je reviendrai sur ce sujet dans quelque temps. Je me bornerai pour aujourd'hui à reproduire de "L'Eleveur" une petite polémique, entre deux juges de chiens Bergers Belges, et qui est très intéressante pour les amateurs de ces races.

A PROPOS DES CHIENS DE BERGER BELGES

Sur la variété à poils longs fauves (dito de Tervueren)

Dans son compte rendu de la série des chiens de berger étrangers à la récente exposition de Lille, organisée par la Société Canine Lilloise, notre excellent et très compétent collaborateur A. Potigny avait exprimé certaines opinions "très défendables" sur le type actuel du tervueren, ou plutôt sur les sujets de cette variété qui furent présentés à Lille. C'était son droit absolu de critique.

M. Danna, le très bon juge de malinois, et qui a fait ses preuves, comme son regretté père fit les siennes comme juge et comme éleveur, a cru devoir protester contre les appréciations

et critiques qui ne visaient nullement l'impartialité du juge, pas plus que son classement. Le ton de la lettre de M. Danna qui est un jeune dans la cynophilie, et qui débuta alors que Potigny était déjà chevronné aurait pu nous dispenser d'insérer, comme il nous le demande, la réfutation du compte rendu de M. Potigny. "Notre Revue Cynégétique et canine l'Eleveur" est un organe absolument indépendant, nous laissons à nos collaborateurs exprimer librement leurs opinions, cependant si chaque fois qu'un de nos collaborateurs exprime une opinion qui n'est pas celle d'un juge ou d'un éleveur, nous devons insérer une protestation, cela serait abusif. Dans la question actuelle il s'agit d'une opinion sur l'évolution d'une race, et c'est pourquoi nous insérons la lettre de M. G. Danna que voici:

Monsieur Mégnin, Paris.

Cher Monsieur,

Je vous serais très obligé de bien vouloir insérer dans votre prochain numéro de "l'Eleveur", sous la rubrique: Exposition de la Société Canine Lilloise des 12 et 13 avril (tervuieren), la protestation suivante:

Vous me permettrez de refuter le rapport de votre correspondant M. Potigny au sujet des Tervuieren que j'ai jugés à Lille.

M. Potigny y explique à sa façon ce que devraient être ou ont été les tervuieren avant-guerre, chose bien inutile puisqu'il existe un standard dans lequel il n'a jamais été question de crâne plus large, de tête plus courte, de stop plus prononcé pour la variété tervuieren plutôt que pour toute autre.

D'un autre côté, je donne à M. Potigny un démenti formel au sujet des

deux chiens classés premier et second quant à leur ressemblance avec un colley, lequel me rappelle plutôt le lévrier dans la conformation de la tête.

Je suis très heureux que ce chien Rock, auquel j'ai décerné le prix et C. A. C., ait dû concourir à nouveau pour le prix d'honneur attribué au plus joli chien de berger étranger, chien ou chienne toutes classes réunies, cette fois nous étions quatre juges dont trois des plus anciens, je me permets de les citer: MM. Couvreur, G. Dupuis et Ducaté.

Tous ont trouvé ce chien d'un type berger belge idéal presque inégalé et d'une conformation hors ligne.

Un seul reproche au sujet duquel j'étais bien d'accord avec eux, sa couleur d'un fauve un peu lavé.

Le tervuieren âgé de 10 mois est resté dans le ring l'avant-dernier, battu d'un rien par le groenendaël.

Il est bien dommage que M. Potigny soit tombé dans des erreurs aussi regrettables et qu'il les ait publiées.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

G. Danna.

Voici maintenant la réponse de M. A. Potigny, qui met au point la question du tervuieren.

Mon cher directeur et ami,

Vous me communiquez la lettre de mon ami Danna et j'en suis bien aise, afin de ne pas le laisser sur une mauvaise impression.

Je ne doute pas un seul instant que son jugement fût juste, impartial et consciencieux, seulement voilà, nous ne voyons pas de la même façon les tervuieren.

Un standard commun aux bergers belges existe, c'est entendu, mais comment jusqu'alors ont-ils été faits les standards? Sur quelles bases, avec quels documents, sur quels principes?

Vous n'ignorez pas qu'ils sont à revoir.

On y rencontre les phrases: oreilles, ni trop longues, ni trop courtes; crâne: ni trop plat, ni trop rond... Peut-être bien oui? Peut-être bien non?... Il y a donc à prendre et à laisser.

Si je compare les types actuels des bergers belges et ceux d'avant-guerre, je constate que les premiers malinois appelés "Campinois", Thom et Fram avaient la robe pâle (café au lait) qui se rencontre encore dans certaines nichées. Dewet et Tjop appelés tous deux malinois étaient, quoique champions, deux types bien différents en tant que conformation de tête, de poil et de couleur.

Plus tard, les groenendaels, tous champions: Dax, Duc, Archiduc, Filou, n'avaient pas les têtes allongées que l'on rencontre aujourd'hui.

En malinois, Champion Fram et tous ses descendants n'avaient pas la tête affinée de certains.

En colleys, les primés de M. Devawrin, en 1900, n'avaient pas les têtes de lévriers de ceux des expositions de 1924 et 1925.

Quant aux tervueren, j'ai toujours constaté que la généralité avait le crâne plus large et plus stop que les autres variétés de bergers belges. Enfin, les tervueren sont restés longtemps ignorés.

Le comte de Bylandt dans son "Encyclopédie de standards" (édition 1904) ignore le tervueren; il cite le Malinois, le groenendael, le poil dur, et les photos jointes au standard don-

nent une tête qui n'a rien de celle des champions actuels.

En 1907, à la grande exposition de Bruges, pas le moindre tervueren.

A Lille, en 1908, M. F. Huyghebaert n'a qu'une seule chienne à examiner Louca Bella, à M. Van Hoverbergh, il dit dans son rapport: "C'est uniquement pour ne pas la renvoyer sans rien, que je lui accorde un 3e prix, car elle est nippée assez piteusement et se présente plus piteusement encore."

Ce n'est guère qu'en 1909 où les tervueren commencent à se montrer en nombre et en nombre restreint aux expositions belges.

Cette sous-variété est alors implantée, comme depuis la guerre, les Belges ont aussi implanté des bergers belges, à poil court, à poil long, de couleurs autres que fauve et noir. Où s'arrêteront ces sous-variétés?

Le standard n'a pas été changé, mais l'élevage a évolué; a-t-il évolué dans la bonne direction, a-t-on fait des chiens répondant à ce que devrait être le standard revu et modifié suivant les règles scientifiques?

Tout ceci est à voir; je ne crois pas que les chiens de berger soient des longilignes; or, nous marchons à grands pas vers ce type et la tête suit le mouvement.

Le cerveau n'aura plus la place nécessaire pour se caser et de chiens intelligents, tel le colley autrefois, nous en ferons des chiens à intelligence médiocre.

Ne répète-t-on pas que le colley, devenu longiligne, est devenu lymphatique; ne dit-on pas qu'il est moins intelligent que "ses ancêtres" d'il y a vingt ans.

Les tervueren ont, à mon avis, montré pour la généralité, plus d'intelli-

gence et plus de vigueur que le malinois et le groenendael.

Ils doivent avoir une fourrure fauve acajou, autant que possible le masque noir, ils doivent imposer par leur taille, leur présentation, leur intelligence et leur tempérament. Ils doivent être un peu là.

Si le tervueren n'est qu'une sous-variété de berger belge, cette sous-variété peut cependant avoir quelques légères différences tout aussi bien dans la fourrure que dans la conformation de la tête. Et pourquoi pas?

Dans tout élevage, ces différences existent bien dans une même portée.

Que d'autres aient des appréciations contraires, c'est leur droit, et leur devoir, attendu que dans l'ensemble, il doit en sortir quelque chose d'utile aux amateurs.

Mais, je le répète, je ne suis pas le seul à m'en apercevoir; les sujets tervueren Valere, Farotin, Bobby, Minox, Manon qui ont déjà été vus par MM. Ducaté, Verbanck, Danna et le soussigné ne sont pas du type des deux sujets cités par M. Danna (ce qui n'enlève rien à leur esthétique et à leur beauté, à la valeur du jugement, attendu que les concurrents mâles, ainsi que je le disais, formaient un ensemble discordant).

Je me souviens d'ailleurs que deux autres sujets, provenant du même étalon que les deux qui nous intéressent, exposés en 1924 à l'exposition du C. C. B. D. sous les Nos 204 et 214 et jugés par MM. Ducaté et Verbanck n'ont obtenu: le 204 qu'une M. T. H. et le 214 une M. H.

Ceci à titre documentaire.

Cela n'enlève rien d'ailleurs à la qualité de l'étalon pour lequel j'ai donné mon avis dans le même compte rendu.

Je comprends très bien que les avis soient partagés.

Je ne conteste pas que les capacités et l'impartialité de mon ami Danna, mais les appréciations, la façon de voir et d'interpréter une variété d'après les types vus peuvent être toute autre.

J'aime à dire la vérité et j'aime aussi qu'on me la dise; je laisse à chacun le droit de penser autrement, de l'exprimer, de l'écrire.

Les standards actuels ne sont pas immuables, surtout pour des variétés et des sous-variétés d'une race pour laquelle on doit rencontrer des différences.

Je respecte les avis des autres; j'aime à les discuter afin d'éclairer ma lanterne, je laisse la liberté à chacun et quoiqu'ait pu croire mon ami Danna, je déclare reconnaître en lui (non seulement un ami sincère) mais un juge connaisseur et impartial. Dites-le lui bien.

Je ne suis ni le Soviet, ni le Lénine de la cynophilie ainsi que certains veulent bien m'appeler ici. Je ne vois que le "chien" mais pour lui, je désire pour tous ceux qui s'en occupent, la sincérité, la vérité, la franchise et la liberté qui doivent être la base de l'éducation sportive de tout Français.

J'estime que mes explications convaincront mon sympathique ami Danna et l'assureront que je n'ai et je n'aurai jamais la moindre idée de le froisser.

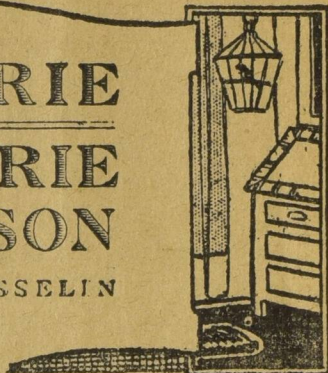
Albert POTIGNY.

— o —

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN



COMMENT SE SERVIR DES OUTILS A BOIS, EN 24 LEÇONS ILLUSTREES

III. 1.—A quoi sert l'équerre.

L'équerre est très nécessaire dans la menuiserie; on s'en sert pour faire une belle coupe droite, ou pour faire un rabotage, etc.

III. 2.—Comment redresser une planche ou un madrier qui est cloché à ses bouts.

Pour redresser une pièce de bois quelconque, il faut avant tout placer une équerre ou règle sur la largeur de la planche et vous saurez ainsi ce que vous avez à enlever avec votre rabot pour avoir une surface plane et unie.

III. 3.—Comment redresser une pièce de bois sur la surface la plus longue.

Pour redresser un morceau de bois sur sa longueur, il faut placer une grande règle sur la surface; s'il y a jour entre la règle et le bois, cela signifie que le bois a besoin d'être redressé à l'aide de votre rabot. Vous aurez après cette opération une surface plane et unie.

III. 4.—Comment se fait le planage d'une pièce de bois.

Le planage du bois se fait avec une varlope ou autre outil tranchant soit à la machine ou à la main; ce planage se fait sur le sens contraire du bois, autrement le grain se soulèverait par quantité d'aspérités. La flèche indique que cette planche a été planée sur le sens contraire du bois et vous y voyez une quantité infinie d'aspérités.

III. 5.—A quoi sert le trusquin.

Le trusquin sert à tracer sur un morceau de bois quelconque, des lignes ou traits parallèles à ses bords ou côtés; on se sert du trusquin afin d'avoir bien égales toutes les pièces ayant la même largeur.

III. 6.—A quoi sert l'équerrage des bouts d'une pièce de bois.

Cette opération doit toujours se faire après le planage afin de s'assurer si le rabotage que vous avez fait est bon.

III. 7.—Il est préférable de se servir d'un couteau plutôt que d'un crayon pour faire un tracé sur du bois; vous aurez toujours un trait plus régulier et plus juste fait avec la pointe d'un canif.

III. 9.—Comment faire le rabotage sur le bout d'un morceau de bois.

Le rabotage se fait toujours sur le sens que le fil ou grain est le moins fourni; mais si par exemple, le grain du bois est en lignes assez droites, donnez un coup de rabot sur un côté, commencez ensuite à faire le rabotage sur l'autre côté.

III. 10.—Comment se tient un ciseau à bois.

Le ciseau à bois se tient généralement, la poignée du ciseau dans la main droite et les doigts de la main gauche appuyés sur la lame (le taillant en dessus), n'inclinez pas trop le ciseau, car vous risquez de gâcher votre travail.

III. 11.—Comment faire un chanfrain avec un ciseau.

Prenez la poignée de votre ciseau de la main gauche, et appuyez les doigts de la main droite sur la lame A, le taillant en dessus; faites partir une petite ripaille ou ripe B, pas trop épaisse à la fois; ceci fait, finissez ce travail avec votre rabot.

Qu'est-ce qu'un chanfrain?

Un Chanfrain est formé par un pan oblique, dont l'arête est abattue d'une pièce de bois; le chanfrain de l'illustration est B.

Qu'est-ce qu'une arête?

Une arête veut dire l'angle saillant; ligne formée par l'intercession de deux faces d'une pièce de bois; l'arête peut être en ligne droite ou en arc.

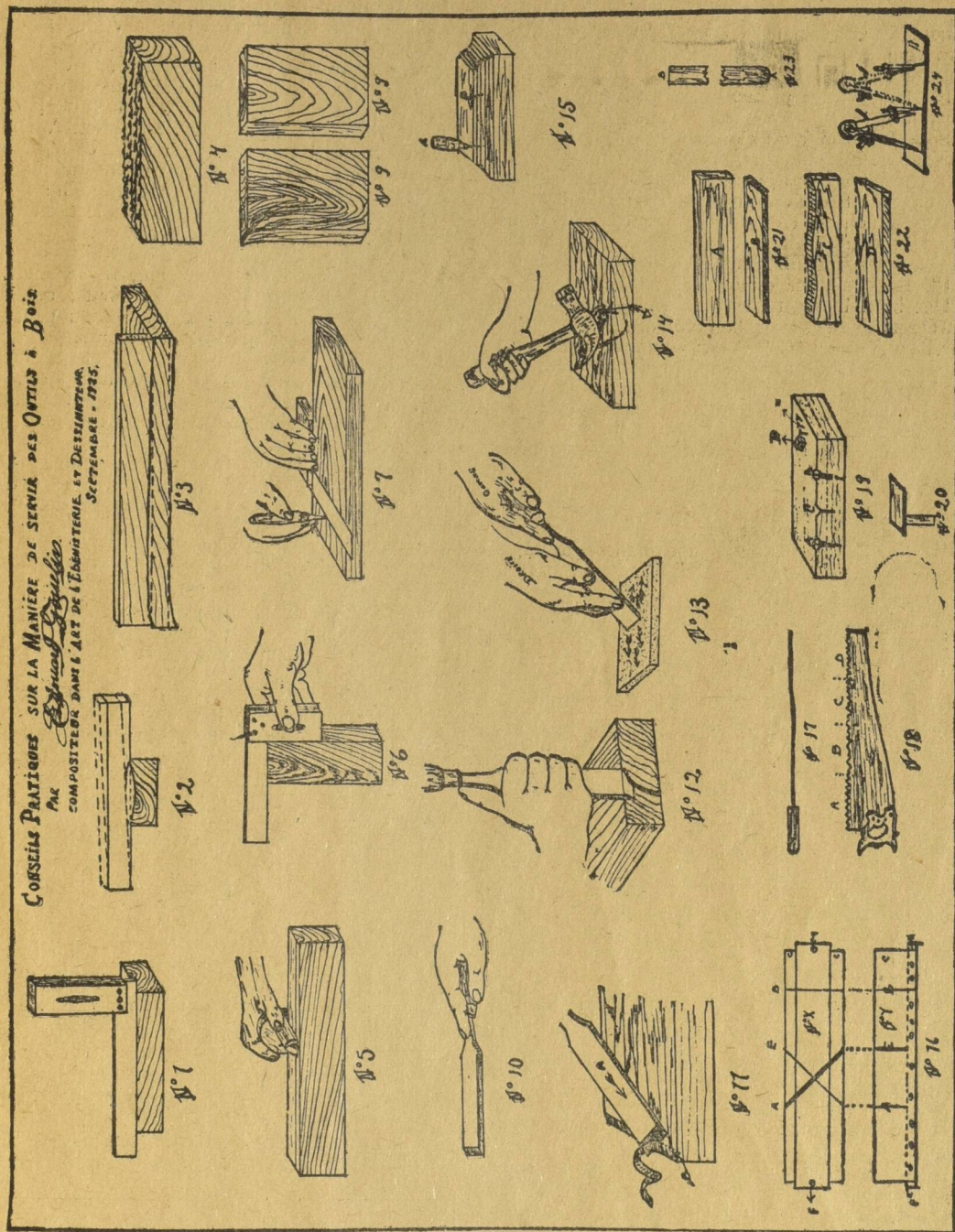
III. 12.—Comment faire une coupe à l'angle 90° ou angle d'équerre.

Cette coupe se fait avec un ciseau dont vous tenez la poignée dans la main gauche tandis que vous tenez de la main droite un maillet avec lequel vous frappez par petits coups sur le bout de la poignée.

III. 13.—Comment se fait l'affilage de tout outil tranchant.

Pour avoir un outil bien tranchant il faut deux opérations: 1o, l'affûtage; 2o, l'affilage ou aiguisage.

Le opération: vous prenez la poignée de votre ciseau ou gouge de la main gauche et vous placez les doigts de la main droite sur la lame à peu près à deux pouces de la pierre, maintenant la lame inclinée tout le temps de votre travail et pesez assez fort sur votre ciseau en lui faisant faire un mouvement de va et vient (ill. par des flèches). L'affûtage demande une pierre plus rude,



car c'est dans cette opération que vous enlevez les brèches que votre outil peut avoir.

2e opération: vous prenez une pierre assez douce et vous procédez de la même manière que pour l'affûtage; pour finir donnez un ou deux coups à l'envers de votre taillant afin d'enlever le fil. Pour vérifier si la coupe de votre outil est

bonne, passez bien légèrement le dessous du pouce et si vous sentez que le taillant cherche à rentrer dans la peau c'est que votre outil est bien affilé.

III. 14.—Comment bien arracher de gros clous.

Pour bien arracher de gros clous, prenez un marteau à fourche, puis un morceau de bois de 1 à 2 pouces d'épaisseur que vous placez en des-

sous de votre marteau à peu près également avec le bout de votre manche (ill. 14 A); cette opération vous empêchera 99% de briser le manche de votre marteau.

Ill. 15.—Quelles précautions faut-il prendre en clouant.

Pour faire un beau clouage dans des pièces de bois délicates, sculpture, moulure, il faut, avant d'enfoncer vos clous prendre la précaution de percer un petit trou avec un perceur ou "Hand drill" plus petit que le clou (ill. 15), autrement vous briseriez votre bois et cela enlèverait de la valeur à votre travail.

Ill. 16.—Qu'est-ce qu'une boîte d'onglette.

Une boîte d'onglette sert à faire des coupes sur différents angles, mais la boîte ordinaire se fait sur l'angle 45 ou 90%. Voici comment vous pouvez faire une de ces boîtes: prenez un morceau de bois (ill. 16 X) bien sec (pin ou merisier) de 2 pieds de long par 4 pouces de large et 2 pouces d'épaisseur. Faites un trou à un pouce de chacun de ces bouts F; ensuite, 2 morceaux marqués Y de 20 pouces de long par 6 pouces de large par 1 pouce et $\frac{1}{4}$ d'épais; percez des trous distancés de 2 pouces entre chaque trou; ces trous vous serviront pour mettre des vis qui tiendront ces côtés au fond marqué X; ensuite assemblez ces morceaux ensemble. Puis après faites un trait à 10 pouces d'un bout de votre boîte, faites un trait avec votre équerre sur vos 2 côtés marqués Y, mesurez 3 pouces et $\frac{1}{4}$ de chaque côté de ce trait, faites un trait en croix de A à A et de E à E comme l'indique l'illustration 16 marqué X, marqué A et E, ces traits vous donneront la coupe 45%; ceci fait, mesurez 5 pouces du bord, faites un trait sur vos 2 côtés (ill. 16) marqué X, marqué B, ces traits vous donneront la coupe 90%, ensuite prenez votre équerre et faites des traits pour A et E et pour B de chacun des côtés marqués Y; ceci fait, vissez votre boîte sur votre établi ou table (faites attention pour que la tête de vos vis ne dépasse pas la surface de votre fond), prenez une scie bien limée ayant juste la voie ou (chemin) nécessaire, commencez juste sur vos traits de A à A, ensuite de E à E et suivez bien ces traits qui seront sur vos côtés, sinon votre coupe sera gâchée.

Ill. 17.—Cette illustration vous montre une scie qui est débandée, la chose arrive souvent quand une scie n'a pas assez de voie ou (chemin) ou quand le bois est mouillé, une scie comme celle-ci fait toujours du mauvais travail.

Ill. 18.—Vous y voyez 4 lettres.

A.—Signifie scie bien limée et les dents sont égales.

B.—Signifie scie mal limée et l'espace entre chaque dent est plus profonde les unes des autres.

3.—Signifie scie dont les dents ne sont pas régulières.

4.—Signifie scie dont les dents et l'espace ne sont pas réguliers.

Pour ne pas avoir une scie comme l'indiquent les lettres B-C-D, faites-les limer par des limeurs expérimentés, pour une somme d'à peu près 25 sous, cela vous évitera beaucoup de trouble et de mauvais travail.

Ill. 19.—Comment se fait le vissage.

Pour faire un beau et bon vissage, il faut percer un trou un C plus petit que la vis et la profondeur de ce trou doit être de la moitié de la longueur de cette vis; ensuite fraisez ce trou, avec une fraise assez profonde afin que la tête de votre vis ne dépasse pas la surface de votre pièce. B veut dire une vis qui a chauffé et cassé. A vous montre une vis bien vissée pour avoir ce résultat. Il faut percer un trou, le fraiser, ensuite passer les filets de vos vis sur du savon ordinaire D; servez-vous d'un bon tournevis dont le bout s'ajustera bien dans la rainure de ces vis.

Ill. 20.—Qu'est-ce qu'un valet d'établi.

Un valet d'établi est une plaque de fer qui a une rangée de dents à un de ses bouts; ce fermant se fixe à un établi, par une vis ou tige de fer qui s'enfonce et qui sort à volonté.

Ill. 21.—A. B. vous fait voir la coupe d'un morceau de bois faite avec une scie bien limée et ayant la voie nécessaire et en plus ayant la précaution de scier en dehors ou en dedans, mais ne sciez jamais le trait.

Ill. 22.—C. D. vous fait voir la coupe d'un morceau de bois fait avec une mauvaise scie (mal limée et ayant trop de voie) et n'ayant pas suivi le trait qui est scié à différents endroits (comme l'indique le pointillage.)

Ill. 23.—A, veut dire gougeon dont les bouts doivent être râpés avec une râpe à bois sous forme (demi-boules) afin de ne pas briser son embouchure; on se sert de ces gougeons dans l'assemblage B, mauvaise manière d'employer un gougeon.

Ill. 24.—Comment se servir d'un compas, pour transporter mesures et distances.

Exemple: quand vous avez plusieurs morceaux ayant la même dimension, ouvrez un compas à une mesure ou distance quelconque et transportez-les sur vos pièces; par cette manière vous vous exemptez beaucoup de mesurage inutile tout en ménageant votre temps (comme l'indique le 2e compas pointillé.)

N'oubliez pas, chers lecteurs, que ma 2e série commence le mois prochain (octobre) avec un programme qui comprendra de jolis articles; commandez tout de suite votre exemplaire chez votre dépositaire afin de ne pas perdre le 1er numéro de cette seconde série, de mon cours commencé au mois de décembre 1924.

Ceux qui, parmi vous, chers lecteurs, aimeront à se procurer l'Epure ou (blue print) avec les coupes grandeur naturelle et les mesures exactes de la boîte d'onglette plus haut mentionnée pourront la faire venir à raison de 30 sous.

Vous aurez à faire comme 1er article de ma 2e série une jolie horloge combinée genre mission.

COUPON

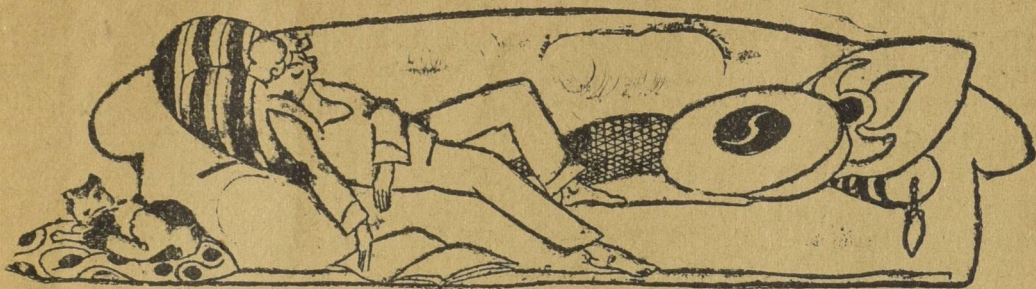
Monsieur Edouard Gosselin,

2354, Christophe Colomb, Montréal.

J'inclus la somme de 30 sous, poste payée, pour l'Epure ou (Blue Print) de la boîte d'Onglette, grandeur naturelle.

Nom et prénom

Adresse au long



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LES BELLES-MERES

Comme vous le devez penser, aimables lectrices, notre intention n'est point de caricaturer les belles-mères et de répéter ici toutes les facéties d'un goût le plus souvent mauvais dont les accablent la chanson, la légende, le théâtre et les proverbes de tous les pays du monde, aussi bien dans les temps anciens que modernes. Car, comme le remarque un chroniqueur français : "les belles-mères sont faites avec ce qu'il y a de plus doux et de plus tendre au monde, avec des mamans".

Non, il s'agit d'une chose autrement plus grave: un tribunal de Paris, grâce à un jugement obtenu par un jeune époux contre sa belle-mère, vient ni plus ni moins que de légitimer, de légaliser la nocivité des belles-mères. Voilà une autre coutume—et non la meilleure—confirmée par la loi. C'est dans l'ordre, puisque la loi suit les mœurs, mais comme cette fois une pareille loi nous paraît déplorable!

Il va de soi que les journaux français et le vaudeville toujours avides de bonnes plaisanteries se sont emparés aussitôt de ce jugement pour en

tirer des chroniques et des tirades amusantes. Mais tous les journaux n'ont pas chanté sur ce ton et nous vous ferons lire tout à l'heure des extraits d'un article très à point paru dans un quotidien de Paris. Mais auparavant, pour celles d'entre vous qui désirent connaître la nature de ce jugement prononcé par un tribunal français, nous en donnerons le dernier attendu: "la cohabitation avec la belle-mère est nuisible à la bonne harmonie des jeunes ménages". Quant à l'article, voilà à peu près ce qu'il dit:

"La belle-mère moderne n'est plus cet être odieux et acariâtre, cet épouvantail à moineaux fabriqué en série par les auteurs dramatiques. Elle a recueilli tout naturellement le bénéfice de l'universel recul de l'âge de l'amour. Ce phénomène social est trop évident pour qu'on ait besoin d'insister. Toute la littérature contemporaine le confirme. Au temps de Molière, on devenait très vite un vieillard ridicule; Arnolphe, qu'il nous présente comme un barbon, a tout juste quarante ans. Aujourd'hui, les don Juan de cinquante ans ne sont pas rares et la mère d'une jeune fille à marier demeure beaucoup plus long-

temps encore "la belle Madame Une Telle", la "toute belle" ou la "toujours belle". En ce moment surtout, on peut observer un rajeunissement caractéristique de la "rose d'automne". Depuis dix ans sévit en France la mode des mariages prématurés. Les jeunes filles se marient à dix-sept ans et les jeunes gens à vingt-deux.

D'ailleurs, quoi qu'en disent les moralistes maussades, les modes actuelles prolongent singulièrement les illusions d'une jolie femme. La désinvolture juvénile des cheveux courts et des petits chapeaux, la simplicité adolescente des jupes courtes et des robes strictes, la vogue des tissus gais enrichis de couleurs riantes, le soin apporté au choix du bas de soie et du petit soulier coquet créant une silhouette-type sur laquelle les années ont peu de prise. Les modes d'hier soulignaient cruellement la maturité féminine. Une tradition imprudente inclinait la femme à multiplier la surcharge des ornements à mesure qu'elle avançait en âge.

Une belle-mère qui n'a pas renoncé à plaire et à séduire, une belle-mère qui a encore la coquetterie, n'a rien de commun avec la mégère fagotée qui n'a plus d'autre joie dans la vie que celle de nuire. Les couturières, les modistes, les parfumeurs et les coiffeurs auront donc exercé une influence inattendue sur la psychologie féminine.

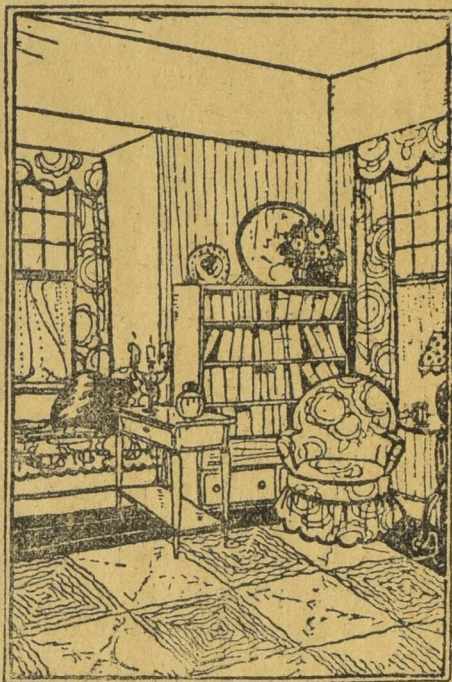
Nous nous acheminons ainsi assez méthodiquement vers une nouvelle conception de la belle famille. La mère tend de plus en plus à devenir la sœur aînée de sa fille, son amie et sa conseillère indulgente. Elle sera aussi la camarade aimable de son gendre. Demeurant plus longtemps femme, elle fera bénéficier son entourage

pendant de longues années encore de son charme et de sa séduction. On ne se scandalisera pas de la voir danser dans le même salon que sa fille et de prendre part joyeusement aux mêmes randonnées d'automobile. La génération actuelle des jeunes filles sportives doit consolider ces positions conquises. Ces adolescentes, qui conserveront plus longtemps que leurs aînées leur souplesse, leur jeunesse et leur vitalité, seront assurément de charmantes belles-mères."

LA DECORATION DU FOYER

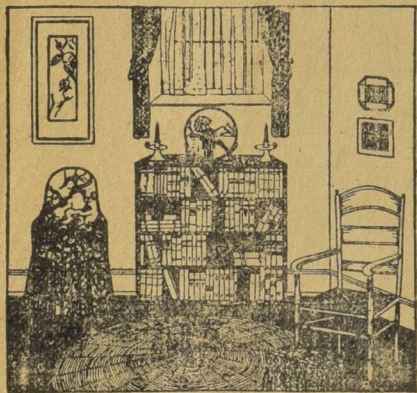
Comment meubler joliment et à bon marché deux petits boudoirs

Pour la maison de campagne aussi bien que pour votre petit appartement en ville. Rien n'est plus difficile que



de meubler joliment un boudoir, — en faisant le moins de frais qu'il est possible. Les décorateurs américains ex-

cellent en cela et leurs magazines sont une mine inépuisable de riches idées pour l'embellissement du home. Un large divan ou un lit-canapé re-



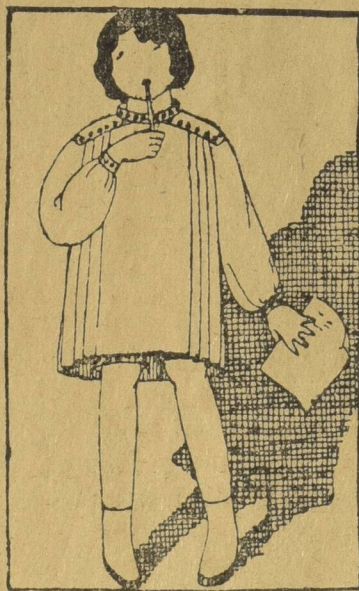
couvert d'une tenture, deux petites chaises, un fauteuil de cristonne, une petite bibliothèque de bois blanc — simplement quelques tablettes garnies de livres, dans un angle — une ca-



talogue ou deux de fantaisie, une petite table supportant une lampe, des rideaux clairs, des coussins sur le divan, quelques assiettes et bibelots, un

pot de fleurs sur la corniche de la bibliothèque, tout cela fait excessivement joli; tout cela suffit à créer une chaude atmosphère.

N'est-ce pas là un petit coin adorable! Il n'est pas une lectrice, j'en suis sûre, qui ne peut le réussir aussi bien. C'est tellement simple! Une petite bibliothèque encore, comme sur notre croquis de tout à l'heure, faite de sept planches de bois blanc et vernie. Un menuisier vous en demandera quinze ou vingt dollars; peut-être



Coquette petite robe française pour enfant.

moins; un fauteuil de paille comme vous en trouverez à la campagne pour une bagatelle, un siège de fantaisie recouvert de cretonne, une catalogue ronde ou ovale; quelques cadres et quelques bibelots.

LA BLOUSE RAYÉE

Le Middy compose toute la toilette des jeunes années... Il ne faut pas le délaissier complètement, en grandis-



Une jolie toilette pour la campagne.

sant. S'il fait encore la joie des petites filles, des couventines en vacances, les jeunes filles et jeunes femmes le

peuvent très bien porter à la campagne. Cette blouse rayée est fraîche et d'un très bel effet.



Les Dernières Inventions

COMMENT FABRIQUER LES PERLES DE ROSES DE TURQUIE

La Turquie fait un grand commerce de perles de roses: voici comment on peut les imiter.

Prendre des pétales de roses fraîches et les piler dans un mortier jusqu'à ce qu'elles soient bien écrasées



et forment une pâte unie. Etendre cette pâte sur de la tôle et la faire sécher à l'air. La piler encore avec de l'eau de roses, faire sécher à nouveau. Répéter cette opération jusqu'à ce que la pâte soit très fine. Lui donner alors une forme ronde en la pétrissant de façon à former des perles aussi bien faites que possible. Perforer ensuite les perles avec une grande épingle pour pouvoir les passer dans un cordon de soie ou de coton. Les enfiler en chapelet jusqu'à ce qu'elles deviennent très dures.

Quand les perles sont bien sèches, bien unies, bien polies, les frotter avec

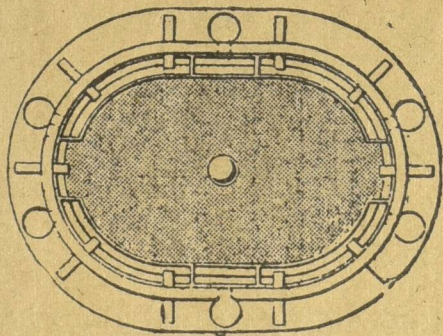
de l'huile de roses afin de leur donner de l'odeur, du brillant.

Quand on veut rendre les perles plus odorantes, on peut y mêler un peu de musc.

COMMENT JOUER AU BALLON DANS UN SALON!...

Comprenons-nous! Il ne s'agit pas tout à fait de pousser le ballon vers le but ennemi à coups de pied. Ce jeu a pourtant une certaine analogie avec le ballon ou le rugby et c'est ce qui explique notre titre.

Le jeu affecte une forme à peu près elliptique; il est plan et bordé d'une sorte de parapet. Aux deux extrémités diamétralement opposées s'ouvrent les buts.



La balle principale, ou ballon, si l'on veut, est mise en mouvement au moyen de petites balles que l'on peut projeter sur elle de différents endroits de l'enceinte. Le choc déplace le ballon vers l'un ou l'autre but.

Pour lancer des projectiles, on dispose de petits engins fixes, à ressorts, sortes d'arbalètes. Une rainure qui court tout le long du parapet guide les projectiles vers les dispositifs de lancement.

Jeu difficile, sans doute, mais qui peut se jouer à plusieurs et donner lieu à des parties fort animées.

C'est au ballon ce que le ping-pong est au tennis.

UN NOUVEAU FUME-CIGARETTES

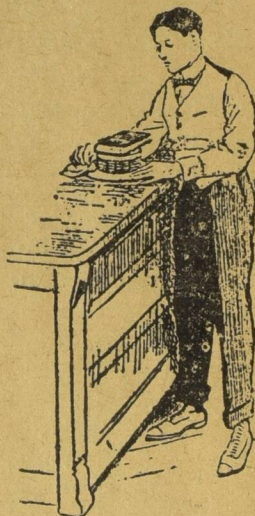


On en a pourtant beaucoup inventé depuis qu'il y a des hommes et qu'ils fument. Celui-ci réunit, au dire de son inventeur, tous les avantages que les autres n'ont pas ; on peut y placer n'importe quelle cigarette, de quelque taille que ce soit, elle ne tombera pas et pourra être fumée presque jusqu'au bout. Il se compose d'une pièce pour les lèvres, d'une pièce de serrage, munie à sa partie antérieure d'un tube fendu, sur lequel vient faire pression une virole. On introduit la cigarette, on visse légèrement, le tube fendu se resserre par contact avec la partie conique et pince la cigarette. Pour la faire tomber, il suffit de dévisser. Espérons que ce petit dispositif réalisera tous les rêves des fumeurs.

POUR EMPECHER LE CANOTIER MOUILLE DE SE DEFORMER

Recevez-vous une grosse pluie sur votre canotier, ne vous découragez pas, il n'est pas perdu pour cela. Dès que vous serez rentré, nettoyez un endroit plat (un dessus de cheminée

ou de commode en marbre bien droit, sera parfait), mettez dessus votre chapeau, et essuyez-le soigneusement avec un linge. Mouillez ensuite légèrement un autre linge, et frottez énergiquement sur les bords du canotier jusqu'à ce qu'ils soient bien adhérents au marbre. Si la calotte a



pris la forme d'un chapeau melon, mettez dessus un livre et laissez le tout sécher tranquillement.

Le canotier, une fois sec, aura repris la forme qu'il avait en sortant de chez le chapelier.

POUR ETABLIR UN APPAREIL QUI PERMET DE DECALQUER FACILEMENT LES DESSINS

Voici un système facile à établir soi-même et qui rendra de précieux services pour décalquer les dessins.

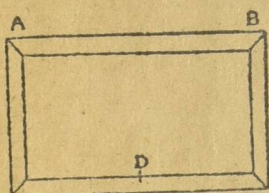
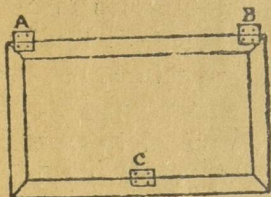
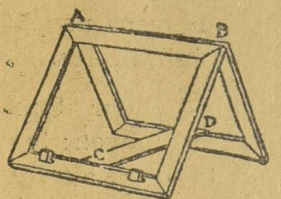
En posant un dessin sur une vitre, il apparaît en transparence et vous pouvez le distinguer même en posant un papier ou un tissu par-dessus, ce qui vous permet de le calquer.

Voici le moyen d'établir un support pour la vitre à l'aide de châssis à peindre.

Voyez le support sur le premier croquis.

La figure en dessous représente le châssis du devant. A l'emplacement des lettres A, B, C, placez une charnière qui l'assemblera au second châssis, car la charnière C correspond à la traverse de bois qui sera fixée à la lettre D sur le second châssis par une simple vis.

Avec un peu d'attention, vous arriverez très facilement à un bon résultat. Tracez les lettres au crayon sur les châssis avant de rien clouer pour vous assurer si tout est bien à sa pla-



ce. Le dernier croquis vous montre comment placer la lampe ou bougie permettant de décalquer par transparence.

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels

Procédé nouveau, efficace. Satisfaction certaine Sans danger

Prix: 50c, échantillon; grand modèle \$1. Envoyé par la malle contre Bon de Poste ou Mandat. Adressez à

WHITE CASTLE DRUG CO.
CASIER POSTAL. 2234
MONTREAL

POUR MAINTENIR AVEC UN BLOO DE BOIS LES BOITES DE CONSERVE QUE VOUS OUVREZ

La plupart des ménagères trouvent difficile de maintenir solidement les récipients qu'elles veulent ouvrir et apprécieront d'autant plus le petit dispositif que nous indiquons.



bloc en bois
toile emeri

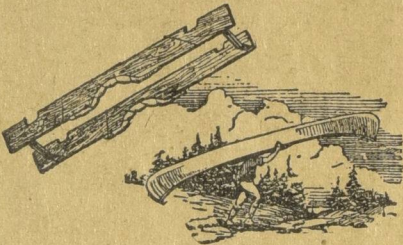
Dans un bloc de bois de 2" pouces d'épaisseur on coupe une entaille en forme de V, comme on le voit, et on recouvre les faces du V de bandes très fines de toile émeri que l'on colle au bois. Le bloc est ensuite vissé sur la table de la cuisine.

La boîte que l'on veut ouvrir est placée dans l'entaille où une pression légère la maintient en place. Le récipient étant maintenu fermement de cette manière, l'ouverture est une opération très simple, car il n'y a pas besoin d'exercer une forte pression.

L'angle de l'entaille, et la dimension du bloc doivent être tels qu'ils puissent maintenir toutes les sortes de récipients que l'on emploie à la cuisine et qui doivent être ouverts de cette façon.

LE PORTAGE DU CANOT

C'est au mois de septembre que se font les grandes randonnées en canot. La chasse et la pêche sont abondantes et la température agréable. Il convient donc de renseigner les amateurs de canotage sur tout ce que nous connaissons de leur sport. Ce sport, comme tout sport profitable, comporte des fatigues. Mais certaines peuvent être allégées, comme par ex-



emple le portage. Cela va bien pour les courtes distances, mais quand, dans le Nord, il faut porter son canot et tous ses bagages pendant un mille et plus, maints canotiers commencent à la trouver mauvaise ! Que ceux-là qui partent en excursion se fassent donc le joug illustré ci-contre. Taillez deux planches de bois d'un (1) pied plus long que les traverses du canot. Pratiquez des encoches à chaque bout

et des échancrures coussinées au milieu pour s'adapter aux épaules. Les deux pièces de bois qui composent le joug sont reliées ensemble par deux petits bois.

—o—

LA FIEVRE TYPHOÏDE ET LA VACCINATION

La fièvre typhoïde est un mal très répandu. On conseille communément de faire bouillir l'eau et l'on propose de multiples moyens prophylactiques pratiquement infaillibles.

Suivant le docteur Sangrado, il n'est qu'un seul moyen : le vaccin antityphoïdique, tel que couramment employé dans toutes les armées. Cette vaccination soustrait l'individu à l'infection et supprime les porteurs de germes. Mais la population civile, partout, est récalcitrante. Pourquoi ? "Il ne s'agit, écrit ce médecin, que d'une piqûre insignifiante sans conséquences. Tout au plus observe-t-on une légère réaction fébrile et, à part quelques sujets, tout le monde est justifiable de cette vaccination.

Evidemment, dans la maturité de l'âge, c'est un luxe souvent inutile, mais dans la jeunesse et l'âge adulte, cette intervention bénigne est de première importance. Le professeur Chauffard recommande de faire vacciner les enfants à quinze ans, puis une seconde fois à dix-huit ans, et enfin une troisième et dernière fois à vingt et un ans. On serait ainsi immunisé pour la vie et on n'aurait plus à craindre cette terrible maladie qu'on appelle la fièvre typhoïde."

CIGARETTES Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

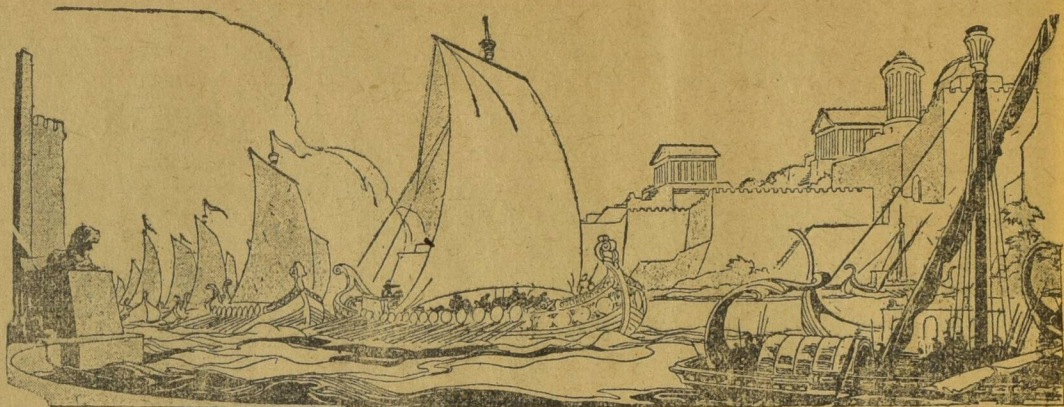
Dans le Numéro de Septembre, une quantité d'articles
abondamment illustrés.

LE FILM puise à la source même des renseignements, c'est-à-dire dans
les grands studios où il ne compte que des amis. Il peut aussi donner des
biographies exactes, des nouvelles précises, le titre des grandes vues à venir
avec leurs interprètes; il est au courant des mille potins du jour et
constitue par conséquent une véritable encyclopédie de l'Art Muet.

Cet intéressant Magazine, édité sur beau papier est un vrai
tour de force de bon marché. Il ne vous coûte en effet que

10 CENTS LE NUMERO Chez tous les dépositaires.

Retenez le No de Septembre sans tarder.



LES AMOURS D'HELENE DE TROIE

Hélène de Troie fut pour toute l'antiquité le type de la beauté et le symbole de l'amour avec ses passions, ses débordements et l'ardeur meurtrière qu'il peut souffler au cœur des hommes. Pas une femme, jamais, n'eut autant de soupirants et ne fit verser plus de sang que la belle Hélène.

Mais si l'existence de Cléopâtre, qu'on aime à rapprocher d'Hélène pour les folies que toutes deux firent commettre aux grands hommes, est indiscutable, celle d'Hélène est mise en doute. On ne la connaît que comme l'un des principaux personnages des poèmes d'Homère. Tous ces personnages seraient fictifs et Homère lui-même, le grand poète national des Grecs, ne serait qu'un mythe. Des critiques alexandrins du II^e siècle av. J.-C., et les critiques les plus autorisés et les plus hardis des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles de notre ère doutent que l'Odyssée et l'Illiade, ces deux premières grandes créations littéraires de l'Humanité, ne soient l'oeuvre d'Homère.

Nous baignons donc dans le mystérieux. Mais la science de nos jours a toutes les audaces et ne voilà-t-il pas

que des archéologues allemands, les professeurs Doerpfeld, Martin Schede et May se font fort de reconstituer scientifiquement l'épisode de la guerre de Troie et de prouver l'existence



La belle Hélène

de la belle Hélène, cela grâce aux fouilles sur terre et sur mer qu'ils entreprendront sur l'emplacement où s'élevait, mille ans avant notre ère, la ville de Troie et dans les eaux où ancrera pendant les neuf années du siège la flotte redoutable conduite par le roi Ménélas.

Toujours de bonne humeur ! | *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE
QUE JE VEUX PUIS
JE PRENDS UN
COMPRIME
"SATURAL" !



Un
Comprimé



Après les
Repas fait

JE MANGE
PEU ET JE SOUFFRE
LE MARTYRE !



toute la différence au Monde !!.....

DYSPEPTIQUES! Nous vous offrons 10 BONS REPAS pour 10 sous

Vous pourrez vous régaler, vous rassasier, vous gorger, si vous voulez, sans vous alarmer des résultats, sans appréhender aucun des maux et douleurs qui ordinairement suivent vos repas : fermentations, renvois acides, "brûlements," pesanteurs, gaz, etc.

PHARMACIE LACHANCHE — 45¢, rue Ste-Catherine Est — Montréal.

Messieurs: Vous trouverez ci-inclus 10 sous en paiement de 10 Comprimés SATURAL qui me seront expédiés, poste payée.

Nom

Adresse

Laissons ces austères savants et revenons à cette splendide et perverse créature. Hélène, racontent les livres d'Homère et la mythologie (car elle fut mise au rang des dieux après sa mort), fut toute jeune célèbre par sa beauté. Elle fut bientôt recherchée en mariage par tous les héros de la Grèce, Ulysse, le sage et rusé Ulysse plus tard si fidèle à sa femme Pénélope, Ajax, Diodème, Patrocle, Ménélas et nombre d'autres. Le père d'Hélène, Tyndare, craignant de s'attirer le ressentiment de tous les soupirants qu'il était bien forcé d'évincer, fit jurer, sur le conseil d'Ulysse, à tous les rivaux qui se disputaient la main de sa fille de se réunir contre quiconque voudrait ravir Hélène à celui qu'elle aurait préféré. C'est alors que la jeune princesse épousa Ménélas, roi de Sparte. Mais bientôt Pâris, fils de Priam, roi de Troie, la lui enleva et en

fit sa femme. Ménélas, pour venger cet outrage, fit appel à tous ses anciens rivaux qui, fidèles à leur serment, entreprirent, sous la conduite d'Agamemnon la longue et terrible guerre de Troie qui devait garder loin de leurs foyers, pendant dix années, les meilleurs guerriers de la Grèce.

Pour adoucir ses compatriotes et se faire pardonner sa faute, Hélène les aida à s'emparer de Troie; Ménélas la reprit et tous deux revinrent à Troie réconciliés. Hélène avait alors cinquante ans et sa beauté était aussi fraîche que dans sa jeunesse. Jules Lemaître, dans un conte délicieux, intitulé : "La Vieillesse d'Hélène", la fait mourir dans sa patrie au grand chagrin de son mari. Il en fait une bonne épouse bourgeoise, repentante de ses fautes et pleine de vertus. Mais, suivant la légende, elle aurait fait d'autres bêtises et tant que de colère,

un beau jour, la femme du roi Tlépolème, délaissée par son mari pour les beaux yeux d'Hélène, la fit étouffer dans un bain.

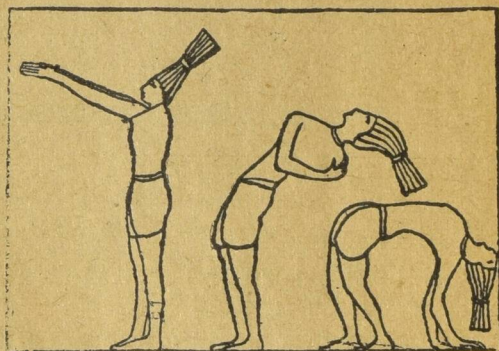
—o—

SALOME ETAIT UNE ACROBATE

Salomé était fille d'Hérodiade ou Hérodiad, épouse d'Hérode Antipas. Elle dansa devant ce dernier, racontant les Ecritures, à la demande de sa mère qui voulait obtenir de son mari la tête de saint Jean-Baptiste. Et Salomé dansa si bien qu'Hérode la lui accorda. Mais elle dansa comme l'on faisait alors dans tout l'Orient, avec force acrobaties. C'est pourquoi l'on sait que Salomé était danseuse, acrobate voire contortionniste. Gustave Flaubert nous la représente ainsi dans son merveilleux conte: "Hérodiad". Et comme cet écrivain était aussi bien documenté sur tout ce qu'il écrivait que les plus grands savants, on peut s'abandonner en toute confiance à sa description de Salomé dansant. La voici dans toute sa beauté:

"Sous un voile bleuâtre lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau. Un carré de soie gorge-pigeon, en couvrant les épaules, tenait aux reins par une ceinture d'orfèvrerie. Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores, et d'une manière indolente elle faisait claquer de petites pantoufles en duvet de colibri. Sur le haut de l'estrade, elle retira son voile. Puis, elle se mit à danser. Ses pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales. Ses bras arrondis appelaient quelqu'un, qui s'enfuyait toujours. El-

le le poursuivait, plus légère qu'un papillon, comme une Psyché curieuse, comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler. Les sons funèbres de la gingras remplacèrent les crotales. L'accablement avait suivi l'espoir. Ses attitudes exprimaient des soupirs, et toute sa personne une telle langueur qu'on ne savait pas si elle pleurait un dieu ou se mourait dans une caresse. Les paupières entrecloses, elle se tordait la taille, balançait son ventre avec des ondulations de houle, et son visage demeurait immobile, et ses pieds n'arrêtaient pas... Elle se renversait de tous les côtés,



Bas-relief de la tombe de Cléopâtre représentant des danseurs contortionnistes. C'est à leur école que Salomé avait appris la danse.

pareille à une fleur que la tempête agite. Les brillants de ses oreilles sautaient, l'étoffe de son dos chatoyait; de ses bras, de ses pieds, de ses vêtements jaillissaient d'invisibles étincelles... Sans fléchir ses genoux, en écartant les jambes, elle se courba si bien que son menton frôlait le plancher... Elle se jeta sur les mains, les talons en l'air, parcourant ainsi l'estrade, comme une grand scarabée et s'arrêta brusquement. Sa nuque et ses vertèbres faisaient un angle droit..."

LES CARACTERES

L'influence du tempérament sur le caractère

On divise ordinairement, depuis le dix-septième siècle, les sujets en quatre catégories de tempéraments qui sont: sanguins, bilieux, phlegmatiques et mélancoliques.

Sachez quel est le vôtre et vous connaîtrez votre caractère:

1.—Les sujets sanguins jouissent d'une liberté complète d'esprit; ils sont naturellement gais, calmes, voluptueux; ils aiment à se procurer abondamment les choses qui leur sont agréables et savent se les ménager habilement; ils aiment le repos; ils sont parfaitement aptes aux affaires de peu d'importance, avides d'honneurs, recherchant la gloire, surtout quand ils peuvent l'acquérir sans trop de difficultés: naturellement sincères, francs, sans ruse ni astuce, impropres aux affaires difficiles et hésitant devant les choses qui demandent une prompte décision.

2.—Les personnes de tempérament bilieux jouissent aussi, le plus souvent, du libre essor de leurs facultés intellectuelles. Ils sont vigilants, alertes et vifs, aptes et prompts aux affaires et manifestent surtout dans leur administration une vivacité, une adresse et une habileté sans exemple; peu patients quand il surgit des embarras, emportés et violents par nature, ils sont toujours prêts à résister et à lutter contre tout obstacle qui vient contrarier leurs projets. Ils sont glorieux, fiers, méprisant et dédai-

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

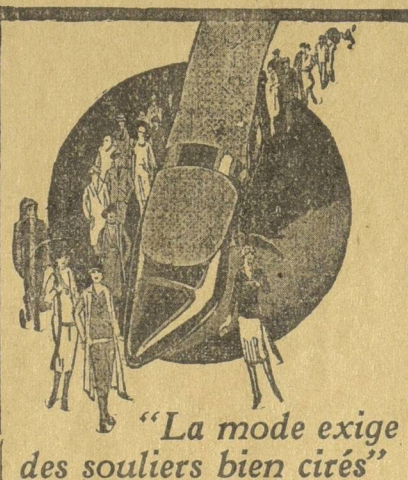
Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien. Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 287

BOITE 37

WINDSOR, ONT.



Et la Mode a appelé à son aide un nouveau produit "2 dans 1" — Crèmes pour chaussures "2 dans 1" — pour préserver et cirer les élégants souliers de couleurs en vogue de nos jours.

Des milliers de femmes n'en emploient jamais d'autres. Rappelez-vous le nom, Crème pour Chaussures "2 dans 1".

Envoyez 10c pour recevoir notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils sur le soin des chaussures.

Ecrivez à:

F. F. DALLEY CO.
of Canada, Limited
53 James St. S.
Hamilton, Ont.

CIRAGES POUR
CHAUSSURES



gnant facilement les autres; naturellement courageux, ils ont en horreur l'oisiveté; toujours prêts à agir, ils persistent résolument dans leurs entreprises jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but qu'ils se sont proposé.

3.— Les sujets phlegmatiques (lymphatiques) sont au contraire indolents, lâches et engourdis; ils jouissent, sans doute, des plaisirs et des biens qu'ils possèdent, mais en manifestant à cet égard une satisfaction des plus insignifiantes, provenant non du sentiment intime du peu d'importance de ces objets, mais plutôt d'un jugement froid et d'une sensibilité complètement engourdie. Ils poussent l'amour du repos jusqu'à l'oisiveté. Ils sont lents, apathiques et négligents dans toutes leurs actions, généralement ennemis du travail, se dégoûtant facilement de leurs travaux ordinaires; impropres à toute affaire, ils sont sans soucis. Ils sont méticuleux, timides et inquiets à la moindre difficulté.

4.— Les mélancoliques, d'ordinaire assez confiants et rassurés à l'égard des choses présentes, sont continuel-

lement dans le doute de l'avenir, dont ils se défient sans cesse, car ils sont naturellement défiant et soupçonneux. Ils pèsent et apprécient les choses avec justesse et discernement, sans haine et sans passion; ils font preuve d'un jugement droit. Ils sont circonspects, vigilants, prévoyants et pensifs; d'une assiduité rare; industriels, soucieux, pleins de sollicitude et de vigilance; ils sont infatigables, à moins que la crainte ne vienne dans le doute abattre leurs forces. Dans les événements sérieux et hérissés de grandes difficultés, ils sont moins faciles à se désespérer que prompts à prendre une détermination extrême. Les sujets mélancoliques sont fermes dans leurs résolutions; ils n'entreprennent jamais rien sans raison majeure. Ils sont de sincères et fidèles amis, mais difficiles à se laisser aller et peu confiants. Généralement équitables et bons, ils ne sauraient avoir, à leur tour, confiance en la justice des autres, car ils sont naturellement soupçonneux et voient toujours les événements sous un aspect fâcheux.

— 0 —

LES VIEUX GARÇONS DANS L'ANTIQUITE

Les célibataires paraissent assez fréquemment dans les pièces du théâtre latin et ils exposent eux-mêmes les raisons qui les ont éloignés du mariage. Écoutons Plaute dans le "Soldat fanfaron": "D'abord une bonne femme, s'il y en a jamais eu au monde, où pourrais-je la rencontrer? Et j'amènerais chez moi une créature qui jamais ne me dirait: "Allons, mon cher homme, achète de la laine pour te faire un manteau moelleux et bien

chaud, de bonnes tuniques d'hiver pour ne pas te refroidir!" Voilà un langage que jamais femme ne tient à son mari. Mais, avant le chant du coq, on m'éveillerait pour me dire: "Mon mari, donne-moi de quoi faire à ma mère, aux calendes, un cadeau agréable; donne-moi un cuisinier, un pâtissier; donne-moi de quoi faire des étrennes à la charmeuse, à l'interprète, à la devineresse, à l'aruspice; quelle honte si je ne leur envoie rien!

Celle qui m'a purifiée à mes relevailles, je ne puis, sans la fâcher, me dispenser de lui faire un présent, etc., etc." Toutes ces dépenses et tant d'autres me détournent de prendre une femme et de m'exposer à un pareil ramage... D'ailleurs, moi, avec une ribambelle de parents, qu'ai-je à faire d'enfants? Je vis heureux et tranquille, à ma guise, à ma fantaisie. A ma mort, je léguerais mes biens à mes parents, j'en ferais le partage entre eux. En attendant, ils me soignent, ils viennent voir comment je me porte, si je n'ai besoin de rien. Chaque jour, ils sont là pour me demander comment j'ai passé la nuit. Ils me tiennent lieu d'enfants; bien mieux, ils m'envoient des cadeaux. Font-ils un sacrifice? ils me réservent une part plus forte qu'à eux-mêmes, ils m'emmènent au banquet; ils m'invitent à dîner, à souper chez eux. Celui qui me donne le moins se croit le plus à plaindre. Ils font assaut de présents; et moi, je me dis tout bas: "C'est à mon bien qu'ils en veulent".

A Rome, à de certaines époques, on imposait des taxes très lourdes aux célibataires pour les forcer au mariage. Le célibat, passé un certain âge, était très mal vu.

Mais petit à petit les moeurs des Romains se relâchèrent et bientôt la dépopulation de l'empire alarma les hommes d'Etat qui cherchaient vainement le moyen d'y apporter remède: les mariages devenaient de plus en plus rares.

Aulu-Gelle nous a conservé des fragments d'un discours de Metellus Numidicus, pendant sa censure, pour exhorter ses concitoyens à se marier: "Romains, dit-il, si nous pouvions vivre sans femmes, tous nous éviterions un tel ennui; mais puisque la nature a

WRIGLEYS

"Après chaque repas"

La gomme WRIGLEY nettoie les petites crevasses entre les dents. Elle frictionne les gencives et aide à les tenir en bon état. Elle combat l'acidité de la bouche.

Cachetée dans une enveloppe hygiénique



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Ecrivez tout de suite à:

47 ST. JAMES' CHAMBERS,
Toronto, Canada.

TRENCH'S REMEDIES LIMITED
79 rue Adelaide Est

(Découpez ceci.)

voulu qu'on ne pût ni vivre tranquillement avec une femme, ni vivre sans femme, occupons-nous plutôt de la perpétuité de notre nation que du bonheur d'une vie qui est si courte..." L'écrivain latin ajoute que ce discours fut généralement blâmé, parce que l'orateur qui voulait engager les

Romains au mariage, n'aurait pas dû leur avouer les soucis et les ennuis inséparables de la vie conjugale, mais qu'il aurait dû au contraire les atténuer.

Est-il besoin de répéter, après avoir lu ces quelques fragments, que rien n'est nouveau sous le soleil?

INSTITUTEURS OU INSTITUTRICES

Tandis qu'en Angleterre, on demande la suppression des institutrices, pour que soit confiée aux instituteurs seuls toute la responsabilité de l'enseignement des enfants, garçons et filles, au Canada et aux Etats-

ment?—en Angleterre, on répond oui, en Amérique non!

Au congrès de l'Association Nationale des Instituteurs, tenu à Nottingham, Angleterre, ces messieurs demandèrent que l'enseignement des



Unis, le nombre des institutrices, religieuses et laïques, augmente chaque année.

A la question : Faut-il rayer les femmes des cadres de l'enseigne-

garçons de plus de sept ans leur fût confié exclusivement, alléguant que les institutrices préparaient la ruine de la nation! Elles seraient incapables de comprendre et de diriger de jeunes

garçons. En un mot les pédagogues anglais veulent garder le monopole de l'enseignement des garçons de sept ans et plus.

Au Canada, de même qu'aux Etats-Unis, nous voyons tout le contraire. Les éducateurs les plus réputés de ces deux contrées, la presse, l'opinion publique font grand cas des institutrices, à preuve qu'à Montréal, pour donner le meilleur exemple, 1701 femmes, religieuses et laïques, font la classe aux enfants des deux sexes, sous la direction de la Commission scolaire. Au total, 2714 professeurs dépendent de la dite commission ; 1013 hommes et 1701 femmes!

La maîtresse d'école, pense-t-on chez nous, peut tout aussi bien que le maître diriger des enfants, filles ou garçons, et leur donner l'enseignement nécessaire. Leurs diplômes sont des brevets de capacité et elles apportent souvent plus de patience et de zèle que les maîtres dans l'accomplissement de leurs devoirs.

— 0 —

LES RELIGIONS DANS LE MONDE

Les Eglises qui se réclament du Christ comptent aujourd'hui 550 millions d'adhérents. L'Eglise catholique en compte à elle seule environ 280 millions, disséminés dans toutes les nations. Les Eglises chrétiennes hérétiques, 150 millions; les Eglises chrétiennes schismatiques, 130 millions dont 100 dans la Russie.

Les principales religions non chrétiennes sont le Confucianisme, avec 235 millions d'adeptes ; le Brahmanisme et le Mahométisme, avec chacun 200 millions; l'idolâtrie, 145 millions; le judaïsme, 20 millions.

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 1160

LA VÉRITÉ SUR WOODROW WILSON

On verra dans cet article sur le "vrai Woodrow Wilson", de Maurice Muret, paru dans "La Gazette de Prague", organe de l'influence française en Tchécoslovaquie, les sentiments véritables de cet éminent homme d'Etat américain dont la conduite et les idées furent si vivement critiquées par les siens, après la guerre:

Nous avons attendu, nous avons espéré de la guerre beaucoup de choses qui ne se sont pas réalisées et qui ne se réaliseront jamais. Et ce n'est pas sans mélancolie que nous mesurons aujourd'hui l'étendue de nos illusions. Il ne faut pourtant pas que les déceptions éprouvées nous donnent le change sur les résultats acquis. La guerre et la paix qui l'a suivie marquent, malgré tout, dans leur ensemble, un progrès des idées de justice et de liberté. Et ce n'est pas à Prague, capitale d'un Etat ressuscité à la faveur de la grande mêlée, qu'on s'aviserait de contester notre thèse.

Un homme dont la figure commence seulement à se montrer sous son vrai jour, le Président Woodrow Wilson, a joué dans cette crise formidable qui a duré de 1914 à la conclusion des traités, un rôle immense, un rôle décisif. On sait les pouvoirs considérables que donne au chef de l'Etat nord-américain la Constitution fédérale. De ces pouvoirs, Woodrow Wilson fit le plus large usage. Il se trouve même aux Etats-Unis nombre d'Américains pour estimer qu'il a fait un emploi abusif de ses prérogatives; mais on était jusqu'à ces temps derniers assez

mal renseigné et sur ses sentiments véritables pendant les premières années de la guerre et sur ses vrais desseins au moment où il accourut à Paris pour y collaborer à la rédaction des traités. La censure, si rigoureuse pendant les hostilités, ne laissait imprimer en tout pays sur le Président Wilson que les nouvelles où il faisait figure de partisan, soit en faveur de l'Entente, soit en faveur des Empires centraux. Il s'éleva bien contre lui, en Allemagne, quand les Etats-Unis descendirent dans l'arène, un violent cri de haine; mais les Allemands ne tardèrent pas à comprendre qu'il était, malgré tout, de leur intérêt de ne point s'aliéner trop complètement ce suprême adversaire.

Le Président Wilson n'avait cessé de laisser entendre, dans tous les messages et discours où il se prononçait sur la guerre, qu'à son avis Guillaume II seul était responsable de la catastrophe. Démocrate dans les moelles, Wilson distinguait strictement entre l'empereur allemand et le peuple allemand. Celui-ci, pensait-il, avait été entraîné dans la mauvaise voie à son corps défendant par un prince ivre d'orgueil. Cette opinion, est-il besoin de le marquer? était radicalement fausse; mais elle flattait trop les sentiments des démocrates d'outre-Rhin pour qu'ils ne missent pas une grande hâte à l'adopter. La "Frankfurter Zeitung", pour ne nommer qu'elle, n'hésitait pas, quand arriva l'armistice, à saluer dans le Président Wilson un ami: il plaiderait la cause de l'Alle-

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

magne autour du tapis vert, à Paris et à Versailles. Ennemi personnel du "Kaiser", Wilson se ferait l'avocat de la nation allemande.

* * *

On rencontre l'écho de ce sentiment dans deux articles très curieux que vient de publier la revue américaine "Current History". Ces deux articles aident puissamment à démêler l'état d'esprit de Woodrow Wilson au point culminant de sa carrière.

Le premier a pour auteur Guillaume II en personne. Le Kaiser garde naturellement une vive rancune au Président Wilson de l'avoir jeté à bas du trône. Et, comme de juste, il se dit convaincu des mauvais sentiments du Président de l'Union dès 1914. Wilson, déclare le Kaiser, n'a jamais été sincèrement neutre. Il était résolu à voler au secours de ses amis anglais "dès qu'il aurait achevé ce qu'il appelait l'éducation de l'opinion publique aux Etats-Unis". Cette thèse est totalement erronée, mais Guillaume II, à vrai dire, n'en saurait soutenir une autre sans se donner des torts et sans reconnaître sa faute, ce qu'il est plus éloigné que jamais de faire.

Le public américain pour qui la guerre est devenue un thème académique, un problème d'histoire, a lu sans broncher l'article de Guillaume II; mais il ne l'a pourtant pas accepté comme parole d'Evangile et le "Current History" a certainement répondu à l'attente de ses lecteurs en publiant, dans sa livraison de janvier, un article de M. Robert Lansing démontrant, avec toute sorte de preuves à l'appui, l'authenticité de la neutralité wilsonienne jusqu'au moment où les exploits des sous-marins allemands rendirent cette neutralité impossible. On sait que M. Robert Lansing a été se-

crétaire d'Etat dans le cabinet de guerre du Président Wilson. On sait que Wilson l'emmena à Paris, où il refusa d'ailleurs obstinément d'écouter ses avis. On sait aussi que M. Lansing crut devoir dégager sa responsabilité, une fois les traités signés, en publiant un livre où il dénonçait l'obstination de son chef à tout décider de sa propre autorité. Il ressort de tout cela que M. Lansing avait peu d'affection pour son Président. S'il a pris néanmoins sa défense contre Guillaume II, c'est qu'il ne pouvait souffrir une entorse si éclatante donnée à la vérité historique.

Non, déclare M. Lansing, M. Wilson n'était pas décidé le moins du monde à tirer l'épée pour la Grande-Bretagne : "Au contraire, ajoute-t-il, il cherchait de toute façon à tenir son esprit à l'écart de n'importe quel préjugé et de rester dans ses pensées, aussi bien que dans ses propos et ses actes, strictement neutre et impartial. Ses efforts pour terminer la guerre en agissant comme l'ami des deux parties s'accomplissaient dans le dessein le plus honnête et avec la haute espérance d'y réussir".

L'opinion de M. Robert Lansing a d'autant plus de poids qu'il professait personnellement sur la neutralité une opinion toute différente. Pour M. Lansing, la lutte engagée en Europe était un duel entre l'absolutisme et la démocratie. L'Amérique se devait d'entrer en lutte pour celle-ci, "mais quand je discutais là-dessus, écrit-il, avec le Président Wilson, je le trouvais froid et taciturne. Il souhaitait que la guerre se terminât sans qu'on attendît une décision militaire. S'il avait eu les sombres desseins que lui prête l'article auquel je réponds ici, pourquoi repoussa-t-il le programme

NE SOUFFREZ PLUS



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

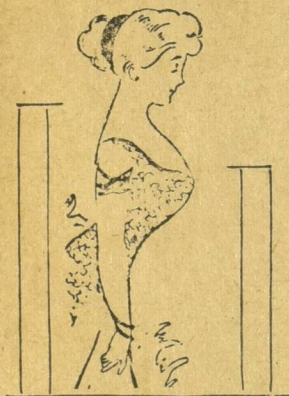
Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action *reconstruante*, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faile.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

de préparation militaire du secrétaire pour la guerre Garrison, pourquoi essayait-il de conclure la paix en décembre 1916, pourquoi poursuivait-il son effort en janvier 1917 et jusqu'au moment où le renforcement de la guerre sous-marine à outrance força les Etats-Unis à rompre avec l'Allemagne?"

Voilà des propos décisifs et voilà Guillaume II proprement réfuté. Un autre témoignage, moins important peut-être, mais non moins autorisé vient de corroborer tout récemment celui de M. Robert Lansing. Il émane d'un publiciste très connu aux Etats-Unis, M. Edward W. Bok, l'ancien directeur du "Ladies Home Journal", auteur d'un volume de "Souvenirs" récemment publiés.

* * *

M. Bok, qui avait ses grandes et ses petites entrées à la Maison Blanche pendant la guerre, eut maintes fois l'occasion de parler "neutralité ou participation" avec le chef de l'Etat. Eh bien, celui-ci tenait à M. Bok le même langage, exactement, qu'à M. Lansing. Comme M. Bok insistait sur les sentiments favorables à l'entrée en guerre qui se manifestaient dans l'Est de l'Union: "Les gens de l'Est, répondait Wilson, oublient que je ne suis pas seulement Président de la moitié orientale de l'Union. Je suis Président des Etats-Unis dans leur totalité. Et je sais que les sentiments guerriers font défaut dans l'Ouest". Dans une autre occasion, Wilson insista de nouveau sur cette différence de l'Est et de l'Ouest, tout en appuyant sur ce fait que l'Ouest avait son patriotisme à lui, un patriotisme d'aussi bon aloi que l'Est, mais qu'il ne croyait pas encore que la guerre fût indispensable. La situation changea quand la

folie allemande eut fait déborder la coupe des affronts. Alors tous les Américains se levèrent pour la guerre. Et Wilson se fit l'exécuteur de la volonté nationale devenue évidente. Voilà très exactement comment les choses se passèrent. Les insinuations fielleuses de Guillaume n'y changeront rien. Quant à savoir s'il est heureux que Woodrow Wilson ait sincèrement pratiqué la neutralité jusqu'en 1917, c'est une autre question. Pour ma part, je n'hésite pas à écrire qu'il aurait mieux valu, pour la paix bonne et stable, que les Etats-Unis eussent à leur tête, en 1914, un Président partisan, un Président ententophile, comme eût été Théodore Roosevelt. Le Destin en a décidé autrement. On peut le déplorer, mais à quoi, désormais, cel asert-il?

—o—

LE PREMIER MOTEUR à EXPLOSION

Ce sont deux Français, les frères Niepce, qui ont, en 1806, créé le premier moteur à explosion, un siècle avant le moteur Diesel. Ce moteur, qu'a reconstitué M. Clerget, ingénieur de l'aéronautique, et expérimenté devant l'Académie actuelle, fonctionne avec de la poussière de lycopode, sorte de plante composée de spores très petites, ou avec du charbon pulvérisé mélangé de résine:

—Ainsi, à la gloire d'être le premier inventeur de la photographie et de l'héliogravure, Nicéphore Niepce ajoute celle d'avoir, avec son frère Claude, créé dès 1806 le moteur à explosion; leur nom doit donc être désormais cité avant même celui de Lenoir, car leur mérite est grand à divers points de vue.